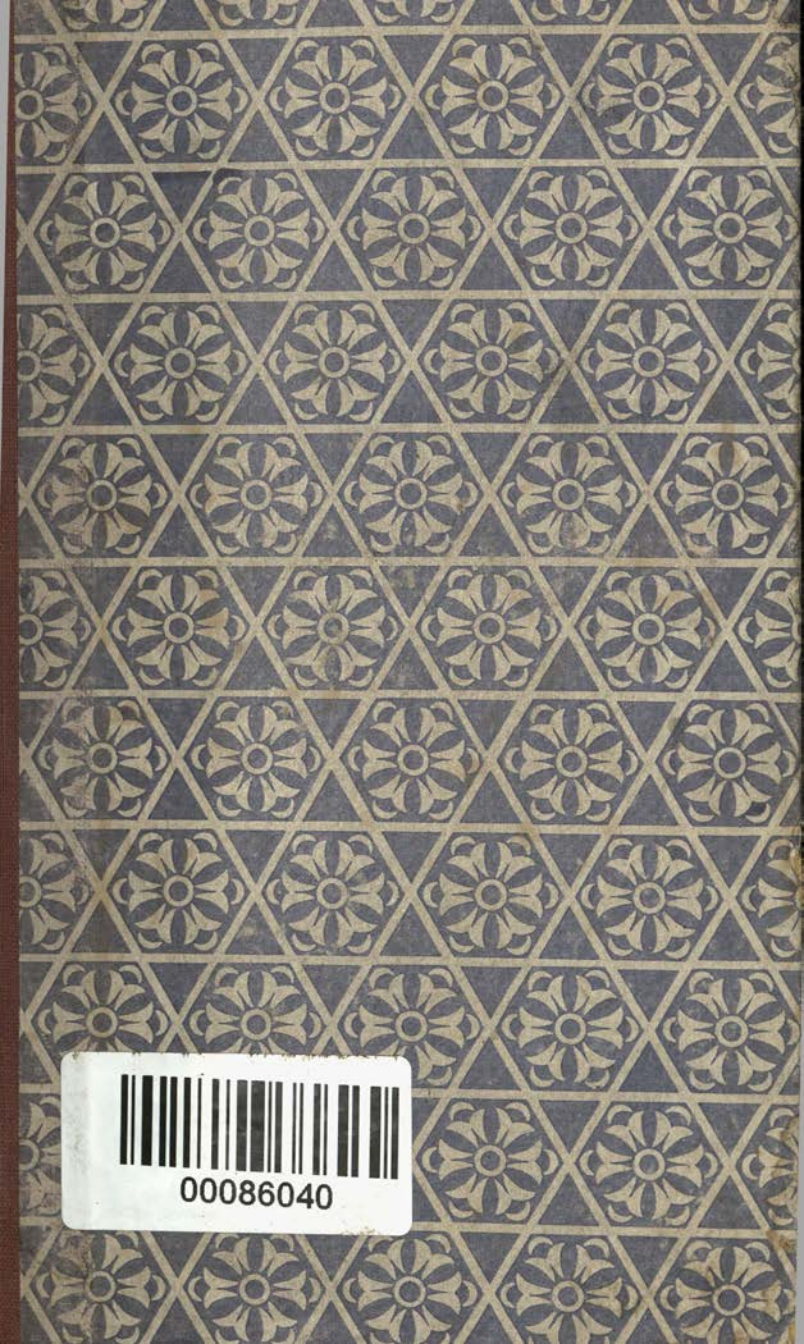

00086040

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

5—

HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES.

TOME XVI.

3·9·11

HISTOIRE

GÉNÉRALE

DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION

DES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

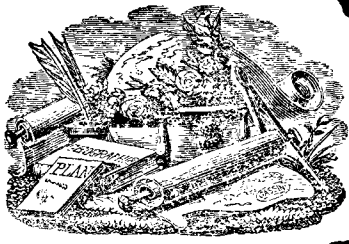
MISE EN ORDRE ET COMPLÉTÉE JUSQU'A NOS JOURS

PAR C. A WALCKENAER,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

TOME XVI.

86040
ac
Vol 16
3.2.



A PARIS,

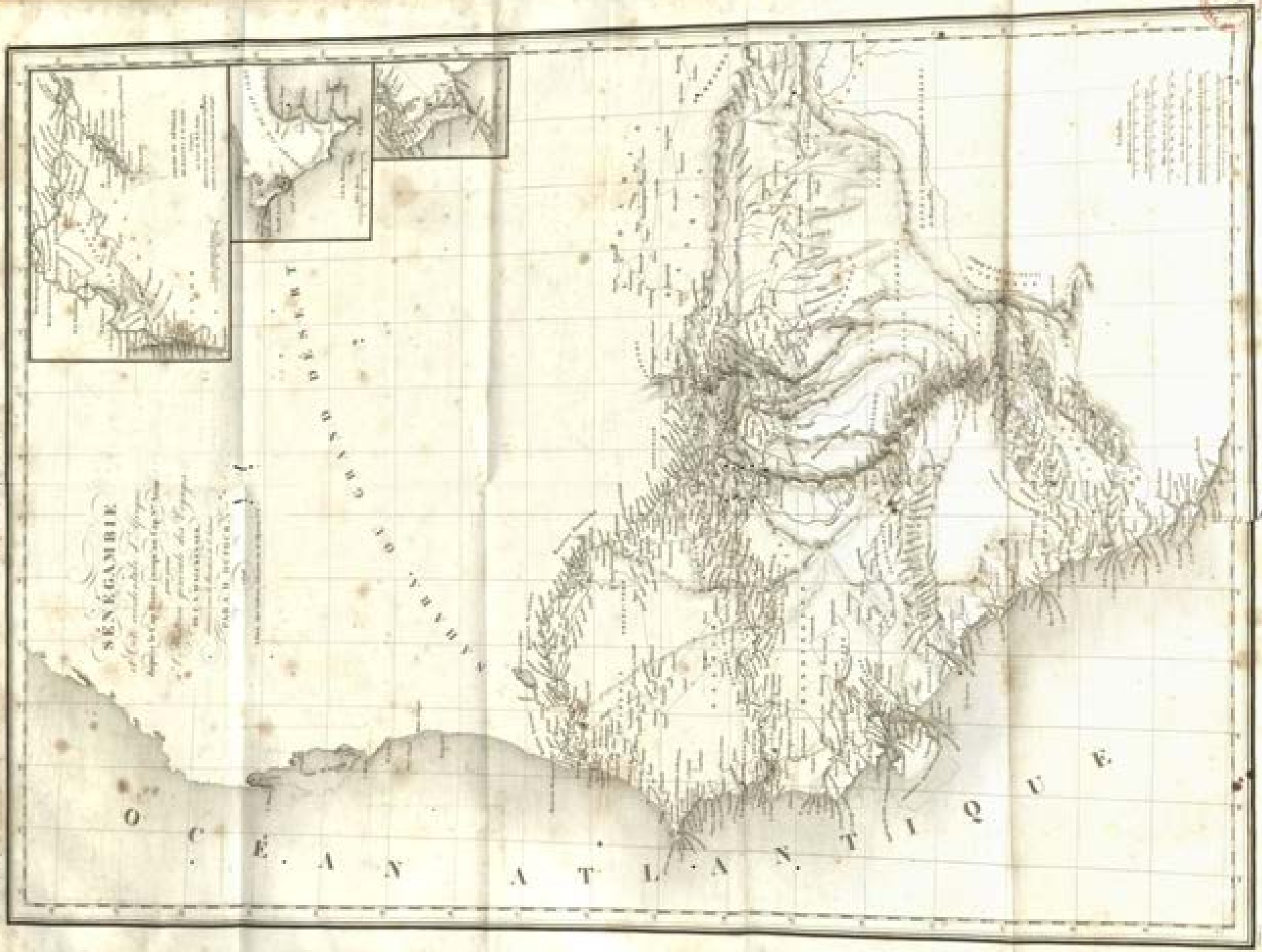
CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉPERON, N° 6.

M DCCC XXIX.

Fr 910.4
Wal, H.S.
86040

00086040


SÉNÉGAMBIE
OCÉAN ATLANTIQUE.

HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

PREMIÈRE PARTIE.

VOYAGES EN AFRIQUE.

SUITE DU LIVRE XVII.

VOYAGES AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE, ET LE LONG DES CÔTES OCCIDENTALES ET MÉRIDIONALES D'AFRIQUE, DEPUIS LE CAP NEGRO JUSQU'AU CAP CORRIENTES.

CHAPITRE VI.

Voyage de Sparrmann au cap de Bonne-Espérance, de 1772 à 1776.

§ I.

Préliminaires.

Pour qu'Aristote pût se procurer les matériaux de son Histoire des Animaux, il avait fallu que son royal disciple fît la conquête d'une partie du monde. Linnée, presque relégué sous les glaces du pôle, dans un des états les plus pauvres de l'Europe, n'eut

besoin que de son génie pour que ses élèves se répandissent dans toutes les contrées du globe, empressés à braver tous les périls, afin d'augmenter ce magnifique catalogue des productions de la nature, publié par le maître, dont les éditions successives marquaient les divers et derniers progrès des sciences naturelles, et formaient autant d'époques dans leur histoire. Parmi ces élèves, Sparrmann et Thunberg furent au nombre des plus illustres et des plus dignes de suivre les traces d'un tel guide. Tous deux voyagèrent en même temps au cap de Bonne-Espérance; mais comme le voyage de Sparrmann fut publié long-temps avant celui de Thunberg, qui le cite souvent, nous devons donner le droit d'antériorité au premier de ces deux savants. Ils étaient les deux hommes les plus propres à faire connaître les productions naturelles de la contrée qu'ils exploraient. L'objet principal des études de Thunberg était les plantes, celui de Sparrmann, les animaux, et particulièrement ceux qu'il nous importe le plus de connaître, les quadrupèdes.

Le récit du voyage de Sparrmann au cap de Bonne-Espérance se trouve coupé par un épisode, et cet épisode n'est rien moins que le voyage dans le Grand-Océan qu'il fit avec Cook et Forster. C'est lors du second séjour au Cap, qu'il explora toute la partie orientale du pays des Hottentots, et pénétra jusque chez les Cafres. Il publia, en 1783, son Voyage en suédois (1), en deux volumes in-8°, avec une carte très précieuse et neuve pour cette époque; il donna aussi des

(1) *Resa til Godda Hopps uden, etc.* Aaren, 1772-1776 af Af Andr. Sparrmann. Stockholm, 1783, 2 vol. in-8°.

figures excellentes de quelques grands quadrupèdes. Quatre ans après, ainsi que nous l'avons déjà dit dans cet ouvrage, il s'embarqua avec Arrhénius et Wadestrom pour réaliser le projet chimérique d'une colonie libre de Suédois sur la Côte-d'Or (1). Son voyage au cap de Bonne-Espérance avait été favorablement accueilli. On en avait fait une traduction allemande en 1784 (2), qui avait été traduite en anglais en 1785; c'est sur cette traduction anglaise que Le Tourneur traduisit ce voyage en français, et le fit imprimer sous deux formats, in-4° et in-8, en 1787 (3). Alors le bruit avait couru que Sparrmann avait succombé pendant son voyage à la Côte-d'Or; et Le Tourneur crut devoir exprimer ses regrets sur la perte d'un tel savant dans la préface de la traduction de son voyage au Cap. Dans le moment où cette traduction paraissait, Sparrmann arrivait à Paris, et se présenta à son traducteur (4), qui termina sa carrière

(1) Voyez ci-dessus, t. XI, p. 304.

(2) *Reise nach dem Vorgebirge des Guten Hofnung, etc.* Frey Ubersetzt von Chr. Heinr. Groskurd mit einer Vorrede von Geo. Forster. Berlin, 1784, 1 vol. in-8°.

(3) *Voyage au cap de Bonne-Espérance et autour du monde, avec le capitaine Cook, et principalement dans les pays hottentots et des Cafres*, par André Sparrmann, docteur en médecine, de l'Académie des Sciences, et directeur du Cabinet royal d'Histoire naturelle de Stockholm; trad. par M. Le Tourneur, 1787, 2 vol. in-4° et in-8°. Nos citations se rapportent à l'édition in-4° qui est plus correcte.

(4) Je tiens ce fait de la bouche même de Sparrmann. A l'âge de seize ans je me trouvai seul dans la diligence de Paris à Londres, avec un étranger, qui se rendait, ainsi que moi, dans cette dernière ville. Sa conversation m'ayant paru extrêmement piquante et instructive, je me hasardai à lui demander qui il était et ce qu'il était venu faire à Paris. Il ne satisfit pas d'abord à la première partie de

bien avant celui dont il avait déploré la perte. Sparrmann vécut encore trente-trois ans après cette époque, puisqu'il n'est mort que le 20 juillet 1820. Il a publié, outre son Voyage au Cap, de savants mémoires; et en 1786 et 1789, un ouvrage sur les oiseaux, intitulé *Museum Carslonianum*, qui contient cent planches d'espèces rares et choisies, coloriées avec soin.

§ II.

Traversée d'Europe au cap de Bonne-Espérance. Résidence à False-Bay.

Sparrmann partit de Gottemburg, le 10 janvier 1772, sur le Château-de-Stockholm, vaisseau appartenant à la compagnie suédoise des Indes orientales. Le vent étant favorable, on eut bientôt congédié les pilotes, et perdu de vue les verts pâturages de la Suède. Le 12 février on se trouva précisément sous le tropique du cancer par vingt-quatre degrés cinquante-une minutes latitude nord. On vit à cette hauteur une raie de sept ou huit pieds de long, de l'espèce appelée par les marins diable de

ma question; quant à la seconde, il me dit qu'il était venu à Paris pour empêcher un homicide. Il se joua ensuite quelque temps de ma surprise et du désir que j'avais de percer ce mystère; puis il se nomma, et me raconta sa visite à M. Le Tourneur, son traducteur, auquel il avait reproché gaiement de l'avoir assassiné sans sa permission. J'ai écrit Sparrmann d'après l'autorité de Fabri. Dans la Biographie universelle on a écrit Sparrman; Le Tourneur a écrit Sparmann. N'ayant point sous les yeux d'édition originale d'ouvrage de Sparrmann, je ne puis rien décider.

mer. Le 21, un météore igné, semblable à un boulet rouge, apparut au-dessus du vaisseau entre les mâts de perroquet. Le 4 mars, on passa la ligne, et le 5, on eut le magnifique spectacle d'une mer de feu. Les matelots suédois donnent à ce phénomène le nom de maarsken ou clair de mer. Sparrmann conjecture qu'il est produit par des bandes d'animaux gélatineux semblables aux mollusques qui s'élèvent sur la surface de l'eau pendant la nuit, par suite de quelque changement dans l'atmosphère (1). Il cite, à l'appui de cette explication, les observations qu'il fit, en 1775, sur les méduses dans les baies voisines du cap de Bonne-Espérance. Ces animaux y étaient rassemblés en si grand nombre qu'ils formaient une masse compacte de plusieurs brasses d'épaisseur. Leurs mouvements de bas en haut et de haut en bas étaient parfaitement semblables à ceux que l'on remarquait dans les maarsken (2). Ce sont ces bancs immenses de mollusques qui servent de nourriture aux grands cétacés de l'Océan, et qui attirent aux environs du Cap les lions et les veaux marins dont la graisse est si abondante et si recherchée, et cette multitude d'oiseaux de rivage qui fréquentent ses côtes.

Le 12 avril, on eut la vue du Cap. On jeta l'ancre le même jour dans la baie de la Table. Le 30 au matin, on entra dans le port; et, pour la première fois, Sparrmann posa le pied sur la terre d'Afrique.

(1) Péron assigne la même cause à ce phénomène.

(2) Sparrmann, *Voyage au cap de Bonne-Espérance*, édit. in-4°, p. 5 et 6.

La ville du Cap est petite; elle n'a que deux mille pas de long, sur autant de large, en y comprenant les jardins et les vergers qui la terminent d'un côté; les rues sont larges, mais non pavées; plusieurs sont plantées de chênes; les maisons sont jolies; elles ont au plus deux étages; la plupart sont en stuc, et blanchies à l'extérieur; quelques unes sont peintes en vert. Cette couleur, qu'on ne voit jamais sur nos maisons de Suède, ajoute Sparrmann, est la couleur favorite des Hollandais : chez eux, vêtements, canots, navires, tout est vert. Une grande partie de leurs maisons, aussi-bien que leurs églises, sont couvertes d'une espèce de roseau d'une couleur foncée, qui croît dans les lieux secs et sablonneux; il est plus ferme que le glui ou la paille de nos toits, mais aussi plus fin et plus cassant. Les autres maisons du Cap sont couvertes en tuiles (1).

Sparrmann critique la description que Kolbe a donnée des jardins de la compagnie, et que son exagération nous a engagé à retrancher de la relation de cet ancien voyageur. Ces jardins sont cependant les plus beaux de la colonie, et offrent des promenades agréables et étendues. On voyait du temps de Sparrmann, à l'extrémité orientale du jardin de plaisance du gouverneur, une ménagerie fermée de palissades et de grilles, où étaient renfermés des autruches, des casoars, des zèbres et d'autres animaux presque tous indigènes.

Les fortifications sont situées à quelques centaines

(1) Sparrmann, t. 1, p. 12 et 13.

de pas au nord de la ville, dont elles sont séparées par une prairie verte coupée par des canaux et des chemins. Aux deux côtés de la ville, vers le rivage, sont placées les batteries; et au sud, où le terrain est plus élevé, on voit les cimetières des Chinois et des Malais libres qui vivent au Cap; un troisième, entouré de murs, appartient aux Hollandais. Du temps de Sparrmann, de tous les points de la ville, les yeux étaient désagréablement frappés de la vue des instruments du supplice. Le gouverneur, M. Joachim van Plettenberg, avait fait élever dans la place d'honneur, c'est-à-dire dans la prairie qui sépare la ville des fortifications, un gibet, des roues et d'autres horribles moyens de torture; deux autres potences étaient placées aux deux côtés de la ville; enfin la cruauté hollandaise se manifestait au Cap comme dans toutes les autres colonies (1).

Sparrmann ne trouva pas à la ville M. Kerste, le résident, dans la maison duquel il devait vivre comme instituteur de ses enfants. Il alla le joindre à False-Bay, en fut bien reçu, et revint au Cap prendre congé de ses compatriotes. Le vaisseau suédois mit à la voile peu de temps après.

Dans le peu de jours qu'il avait à rester au Cap, notre naturaliste eut le bonheur de rencontrer un ancien camarade d'étude, le docteur Thunberg, alors démonstrateur dans l'université d'Upsal, et que son goût pour la botanique avait porté à entreprendre un voyage sur la côte méridionale d'A-

(1) Sparrmann, édition in-4°, t. 1, p. 14.

frique. Il voyageait aux frais de quelques personnes riches de Hollande, et était arrivé au Cap sur un vaisseau hollandais, quelques jours après Sparrmann. Il ne pouvait y avoir pour lui d'événement plus inattendu que d'y rencontrer un homme qu'il croyait, d'après les avis les plus récents, plongé à Upsal dans les études académiques; et rien ne lui parut plus agréable que de recevoir des lettres et des nouvelles de sa famille et de ses amis (1).

Ce ne fut qu'avec regret que Sparrmann se vit forcé de retourner à False-Bay, et de se séparer d'un ami dont les goûts et les talents étaient si conformes aux siens. M. Kerste résidait dans cet endroit pendant tout l'hiver (quaad mousson), c'est-à-dire depuis le 14 mai jusqu'au 14 août. Les Hollandais y avaient établi, sous sa direction, de vastes magasins, des forges et des boulangeries, pour la réparation et les approvisionnements des vaisseaux. Ce n'est guère que pendant ces trois mois de mauvais temps que les bâtiments abondent à False-Bay, les vents du sud-est les en repoussant dans toutes les autres saisons. Les principaux officiers et les passagers des vaisseaux français, anglais, et surtout hollandais, qui mouillent dans la baie de Simon, logent ordinairement avec le résident; en sorte qu'à l'heure du dîner Sparrmann entendait parler à la fois diverses langues d'Europe. Ce mélange, joint aux expressions usitées dans le commerce des Indes, tirées de la langue malaie ou d'un portugais corrompu, présentait

(1) Voyez ci-après l'analyse des voyages de Thunberg.

à l'oreille une confusion que Sparrmann compare à celle de la tour de Babel. La différence des mœurs des convives n'offrait pas un moins étrange contraste. Par exemple, lorsque les étrangers des différentes nations commençaient à manger leur dessert, les capitaines hollandais mettaient leurs chapeaux et allumaient leurs pipes, regardant le tabac comme le plus délicieux des desserts. Cette singularité, qui eût passé pour une impolitesse en Europe, n'était remarquée à False-Bay que de notre voyageur.

On était quelquefois honoré de la compagnie de plusieurs femmes anglaises, dont la plupart soutenaient jusqu'au bout ces élégants desserts de pipes et de tabac. Quelques unes de ces dames venaient des Indes orientales et retournaient en Europe; quelques autres arrivaient d'Angleterre; celles qui étaient mariées allaient voir leurs maris à Bombay, à Madras ou au Bengale; les demoiselles allaient y chercher des maris. Quelques unes des premières n'avaient pas vu leurs époux depuis plusieurs années, ceux-ci n'ayant pas gagné assez d'argent pour fournir aux frais d'une maison fort dispendieuse dans cette partie du monde. Les autres font rarement le voyage en vain, elles sont les bienvenues chez nombre de célibataires qui, après avoir acquis une jolie part des trésors de l'Inde, ne peuvent, d'un côté, se résoudre à épouser les beautés basanées du pays (ce qu'on voit cependant arriver fréquemment), et de l'autre, n'ont pas eu le loisir d'aller en Europe pour se choisir des compagnes. Quelques unes de ces belles

voyageuses sont donc une sorte de pacotille envoyée par commission, quoiqu'on ne les porte pas sur la facture. Une Anglaise, qui avait passé par le Cap quelque temps auparavant, était destinée à épouser un certain gouverneur; mais, en arrivant, la dame refusa net d'y consentir, avouant que, pendant la traversée, elle avait pris avec le capitaine des engagements dont elle avait quelque raison de craindre les résultats fâcheux, quoique ce dernier fût assez vil pour se rétracter de sa promesse. Le gouverneur répondit à cette franchise par une conduite généreuse, et l'épousa sans balancer, après avoir fait d'inutiles efforts pour engager l'amant perfide à revenir à de meilleurs sentiments (1).

La route entre le Cap et False-Bay est fort difficile, et même quelquefois dangereuse. Quand le vent souffle du sud-est, la marée est ordinairement si haute dans cette baie, qu'elle s'avance jusqu'au pied des montagnes dont elle est environnée, de sorte que les lames s'élèvent au-dessus du moyeu des roues des chariots, et les couvrent même quelquefois en entier.

Le chemin traverse une vaste plaine de sable qui forme la côte septentrionale de ce havre spacieux. Les pluies qui tombent en hiver, jointes à des marées plus hautes que de coutume, la changent en un marais immense, de sorte que les voyageurs sont en danger de voir leurs chariots disparaître dans des trous ou dans des fondrières. Plusieurs accidents

(1) Sparrmann, t. 1, p. 26 et 28.

de ce genre arrivèrent pendant le séjour de Sparrmann à False-Bay.

La petite île de Malagas (1), située dans cette baie, sert principalement de refuge aux pingouins et aux veaux marins; et quoique l'île de Robben (ou des Veaux-marins), appelée aussi île des Pingouins, dans la baie de la Table, porte le nom de ces animaux, on y en trouve rarement depuis que l'île est habitée : ils sont en bien plus grand nombre dans l'île Dassen : quelquefois on leur fait des chasses générales pour les détruire et en avoir l'huile. Cette espèce de phoque est la même que celle que Sparrmann a examinée avec les Forster à la nouvelle Zélande, à la Terre de Feu et à la Thulé du sud. Sa chair, quoique noire et d'un aspect désagréable, a un assez bon goût. Sa peau a peu de valeur au Cap; on en fait des petits sacs qui ont, dit-on, la propriété de conserver le tabac toujours humide et frais. On prend au Cap et à False-Bay différentes sortes de poissons; on pêcha dans ce dernier endroit, du temps de Sparrmann, une torpille (*raia torpedon*) : le cancer norvégien se mange communément à False-Bay; on y fait aussi des étuvées d'une sorte de limaçon de mer ou pétoncle, nommé klipkaus (*haliotes* de L.), qui a depuis un demi-pied jusqu'à un pied et demi de diamètre. Ce mets est insipide : on peut dire la même chose du *sepia loligo* et du *sepia octopodia*, dont on

(1) Cette île est nommée sur la carte du dépôt de la marine, île de la Baleine; sur celle de Kolbe et de La Rochette, Witte-Klip; mais les cartes de Burchell et de Lichtenstein la nomment comme Sparrmann, Malagassen-Eyland.

fait une soupe, et qui sont connus des matelots sous le nom de poisson noir ou de chat de mer, et des Anglais sous le nom de cuttle-fish. On trouve encore dans un endroit particulier de la baie une petite espèce d'huître que le gouverneur réserve pour sa table.

§. III.

Résidence à Alphen, près de Constance.

Quand l'hiver fut passé, et que les vaisseaux allèrent de préférence mouiller dans la baie de la Table, Sparrmann se rendit avec le résident à une terre qui appartenait à ce dernier, nommée Alphen, située dans le voisinage de Constance, d'où elle était éloignée d'environ trois lieues, et à peu près à moitié chemin entre la baie de la Table et celle de Simon. En traversant les montagnes par où passe cette route, on vit une troupe de singes grimpant fort lestement sur les rochers escarpés, et fuyant à toutes jambes pour échapper aux chiens de chasse qui les poursuivaient. En entrant dans la plaine, on vit une grande volée de flamants (*phœnicopterus ruber*), qui cherchaient leur nourriture dans les étangs et dans les bourbiers. On traversa ensuite une autre plaine sablonneuse qui est inondée pendant l'hiver, et l'on entra dans une campagne couverte d'une grande quantité de bruyères de diverses espèces, et d'autres arbrisseaux mêlés de quelques petits arbres du genre *protea*. La floraison des plantes parut à Sparrmann être, dans cet endroit, plus tardive qu'à

False-Bay, où elle est singulièrement excitée par les vapeurs de la mer et par l'action des rayons du soleil, réfléchis par les montagnes (1). C'est principalement du terrain plat qui borde le rivage que la compagnie hollandaise tirait son bois du temps de notre voyageur; il n'était fourni que par deux espèces de protea petites et tortueuses, dont la plus grande, connue sous le nom vulgaire d'arbre d'argent (*protea argentea*), s'élève rarement au-dessus de vingt pieds de hauteur. Le bois est d'ailleurs si cher au Cap, que les particuliers préfèrent le faire venir directement des montagnes sur le dos de leurs esclaves, quoiqu'il faille à chacun d'eux une journée entière pour en ramasser une charge ordinaire (2).

Alphen est au sud de la montagne de la Table, et en est éloigné d'environ un mille et demi. Les bâtiments sont fort bien construits, et joints à un jardin d'une étendue considérable et à un vignoble assez vaste, qui s'étend d'année en année; mais à peine trouverait-on un acre de terre labourable dans tout le voisinage. Constance n'est qu'à un mille et demi d'Alphen : ce district consiste en deux habitations, connues sous le nom de grande et de petite Constance, qui produisent, la première, le vin rouge, et l'autre le vin blanc. Du temps de Sparrmann, le vin blanc ordinaire, au Cap, coûtait depuis dix jusqu'à soixante-dix risdales le liggar (3), suivant l'abondance de la récolte et les commandes d'Europe. Les

(1) Sparrmann, t. 1, p. 34.
(2) Sparrmann, t. 1, p. 37.
(3) Le liggar contient six cents pintes de France.

vins rouges étaient plus chers. Le véritable vin de Constance est incontestablement supérieur en qualité; c'est un vin de dessert délicat et spiritueux, d'un bouquet singulièrement agréable. Les cantons qui l'avoisinent ne donnent que du vin du Cap ordinaire, quoique plantés de ceps de vigne pris à Constance, ou apportés des bords du Rhin, d'où l'on suppose que la véritable espèce de Constance est venue originairement (1).

Pendant l'automne que Sparrmann passa à Alphen, il fit de fréquentes excursions dans les campagnes environnantes. Il visita la montagne de la Table dans le temps où elle est couverte de nuages. La température de l'air changea plusieurs fois dans l'espace de trois quarts d'heure, suivant le passage du temps du clair au sombre, et du sombre à la bruine ou à la grosse pluie. La nudité de la montagne, la froideur de son atmosphère, la rareté des plantes, rabougries encore par le climat, le ciel obscur et pluvieux, tout conspirait à former autour de notre naturaliste un de ces jours nébuleux et tristes du déclin de l'automne. Le spectacle que présentait la plaine offrait un contraste frappant : au pied de la montagne se déployait une riche perspective à travers des campagnes verdoyantes, éclairées et échauffées par les rayons bienfaisants du soleil. Du fond des vallées de ces montagnes on voyait s'élever des collines moins hautes, arrondies et oblongues, ornées de magnifiques ceintures de la plus belle végé-

(1) Sparrmann, *Voyage au cap de Bonne-Espérance*, t. 1, p. 38, 44 et 46.

tation, coupées de vallons fertiles et arrosées de nombreux ruisseaux; des groupes d'habitations étaient répandus çà et là au milieu de ces riches paysages, dont la vue n'était bornée que par la montagne du Tigre, les rivages de la Hollande hottentote, et le vaste circuit de False-Bay. Sparrmann courut quelque danger en descendant la montagne de la Table; il s'engagea dans un taillis très fourré, dont il eut toute la peine du monde à se tirer. Quelque temps avant cette aventure, dans le commencement du mois de septembre, il s'était également égaré en revenant du Cap, où il était allé prendre congé du docteur Thunberg, qui partait pour un long voyage dans l'intérieur du pays, aux frais de la compagnie hollandaise des Indes orientales. Ayant quitté son ami trop tard, la nuit le surprit, et il manqua son chemin. Après avoir erré quelque temps, il arriva auprès d'une ferme d'où il vit sortir une troupe de dix-huit ou vingt esclaves; aucun ne voulut lui servir de guide, ni même répondre à ses prières et à ses promesses. Notre voyageur crut même remarquer quelques mauvaises intentions dans ces barbares, et prit la fuite dans la crainte qu'ils ne fussent pas mieux disposés pour lui que pour leurs maîtres. Il ne pouvait d'ailleurs attendre aucun secours des colons, chaque habitant de ce pays étant obligé de fermer, pendant la nuit, la porte de sa chambre, et de tenir près de lui des armes chargées dans la crainte de quelque disposition vindicative de ses esclaves. Notre docteur lâcha donc la bride à son cheval, dans l'espérance qu'il trouverait seul la route d'Alphen.

Mais le premier usage que l'animal fit de sa liberté fut de se détourner des sentiers battus, et de prendre à travers les champs le plus court chemin. Il arriva bientôt dans un terrain raboteux et marécageux, couvert de buissons et coupé de ruisseaux, « tant qu'à la fin, ajoute notre auteur, il fit un saut si brusque que nous culbutâmes l'un et l'autre dans une fosse, et nous nous séparâmes là. » Sparrmann ne perdit pas courage et acheva sa route à pied, en grand danger de devenir la proie des bêtes féroces. Il trouva son cheval à la porte de l'écurie, attendant fort patiemment qu'elle lui fût ouverte, et fut fort heureux de pouvoir cacher son aventure à la famille Kerste, discrétion dont la place qu'il occupait lui faisait alors une loi (1).

Pendant le même automne, il alla visiter Hout-Bay (la baie du bois). Le chemin direct pour s'y rendre traverse une vallée étroite qui fournit de l'eau fraîche au port. Elle y est portée par une petite rivière couverte de palmistes, espèce d'acorus à grosse tige et à grandes feuilles qui sortent du sommet de la plante, comme dans les palmiers, ce qui lui a fait donner le nom qu'elle porte. Hout-Bay est assez improprement nommé, car on y éprouve constamment une grande disette de bois de chauffage et de construction. Considérée comme havre, cette baie est trop étroite et trop exposée au vent du sud; la mer y amoncelle une grande quantité de sable. Le seul gibier que l'on chasse à Hout-Bay ainsi qu'à False-Bay,

(1) Sparrmann, t. 1, p. 42 et suiv.

et dans tous les pays voisins de Constance, est une petite espèce de gazelles, appelées steenbocks et klipspringers, que Sparrmann n'a pas eu occasion d'examiner, et des boucs plongeurs, ainsi nommés d'une manière qu'ils ont de sauter, et de plonger pour ainsi dire sous les buissons (1).

§ IV

Excursion à Paarl et dans les environs (2).

Sparrmann, pour ne pas désunir tout ce qui, dans son ouvrage, concerne la description du Cap et de ses environs, a placé à la suite des observations faites pendant sa résidence en 1772, le récit d'une excursion à Paarl, qui n'eut lieu cependant qu'à son retour et pendant son second voyage. Le but de notre voyageur, dans cette excursion, était d'assister à l'exercice des bourgeois, et en même temps d'herboriser. Il quitta donc promptement, à quelque distance de la ville, le chariot de voyage, et se mit avec sa suite à recueillir des plantes et à courir après des insectes, ce qui excita puissamment le rire de ceux qui l'avaient conduit. Sparrmann, après avoir fait une abondante récolte, arriva enfin très fatigué à la ferme de la compagnie, dont le baas ou fermier lui fit les honneurs. Notre voyageur parvint ensuite à une ferme dont le baas était malheureusement à la revue. Il fut assailli, avant d'entrer, par

(1) Sparrmann, t. 1, p. 47 et 49.
(2) Sparrmann, t. 1, p. 56.

les dogues de la ferme, qui lui causèrent une grande frayeur; et comme tout était enfermé sous clef, il fut obligé de se contenter, pour son repas, de pain grossier et de lard que partagea avec lui l'esclave qui gardait la ferme (1). Sparrmann, en continuant sa route, parvint dans le quartier de la montagne du Tigre; et il eut, pour la première fois depuis son arrivée, le plaisir de voir de vastes champs de blé, alors en pleine verdure. Le froment et l'orge sont les deux seules espèces de blé qu'on trouve dans la colonie. On ne se sert du premier que pour faire du pain, et du second que pour nourrir les chevaux. Sur les dix heures, notre voyageur entra, pour se mettre à l'abri de la pluie, dans la maison d'une ferme où il trouva des femmes esclaves qui chantaient des psaumes en travaillant à l'aiguille. Leur maître, animé d'un zèle religieux fort peu commun dans le pays, leur avait fait adopter cette sainte coutume; mais, par cet esprit d'économie dont tous les colons sont prédominés, il n'avait pas permis qu'elles fussent initiées par le baptême à la société des fidèles. D'après les lois du pays, cette initiation les aurait affranchies et lui aurait fait perdre leurs services. Le sol des environs de Tiger-Berg (montagne du Tigre), et de Koe-Berg (montagne de la Vache), est un sable stérile et de gravier; il ne produit aucun arbre. Cependant ce canton, si plein de monticules, a aussi des vallées couvertes de terreau qui rendent d'abondantes récoltes à quelques paysans qui y cul-

(1) Sparrmann, t. 1, p. 68.

tivent des limons, des oranges, et des grenades (1).

Sparrmann arriva ensuite à la maison d'un fermier nommé Van der Spoes, qui exerça envers lui une généreuse hospitalité; il était veuf, né en Afrique, et frère du propriétaire du Constance rouge ou vieux Constance. Dans son ardeur pour la botanique, Sparrmann avait gravi des montagnes arides et brûlantes; sur le soir, parvenu près d'une ferme, il eut un ruisseau à traverser, et y rencontra un esclave femelle, qui, fort obligeamment, lui montra les fonds où il y avait le moins d'eau : elle avait, dit notre voyageur, l'air de compter sur quelque rétribution amoureuse; mais elle ne pouvait qu'être trompée dans son attente, ayant le malheur d'avoir affaire à un philosophe aussi délicat que fatigué. Sparrmann fit un très bon repas dans cette ferme, où il y avait abondance de lait et de toute chose. Après un copieux régal, il reprit son chemin, gai et dispos; mais sa boîte d'insectes étant déjà toute pleine, il fut obligé de placer un régiment de mouches autour du bord de son chapeau. C'est dans cet équipage qu'il arriva chez une veuve riche et infirme, âgée de cinquante-deux ans. Sparrmann, d'après le conseil de son domestique, qui connaissait le pays, eut grand soin de cacher son chapeau dans un coin obscur; malheureusement une esclave indiscrète l'aperçut et vint le dire à sa maîtresse. Celle-ci, qui avait écouté avec attention les conseils que Sparrmann, tout en se gorgeant de pain, de beurre, de fromage, de vin et

(1) Sparrmann, t. 1, p. 63.

de thé, lui donnait pour la guérison des maux qui l'affligeaient, interrompit tout-à-coup la consultation pour aller examiner le chapeau du docteur. Elle ne vit pas sans frayeur cette quantité d'animalcules enfilés et se débattant encore pleins de vie. Ne concevant pas le motif d'une telle récolte, elle prit notre voyageur pour un magicien, et se disposait à le chasser de sa maison; mais il parvint à la convaincre de l'importance qu'il y avait de connaître ces petits animaux tant pour la médecine et pour les autres usages de la vie, que pour la gloire du souverain créateur de toutes choses. La bonne femme, complétement satisfaite, pressa Sparrmann de passer la nuit chez elle; et il accepta avec grand plaisir, se promettant un bon repos dans une maison, dit-il, si élégante et si bien meublée. Bientôt il vit arriver, dans un chariot léger, tout une compagnie qui se composait de la fille de son hôtesse, d'un gros et gras écuyer de campagne, ou riche paysan, en état de donner quatre mille guinées en mariage à chacune de ses filles. Une d'elles avait déjà eu la mortification d'accoucher d'un enfant noir, dont le père, en récompense de ce service, d'esclave qu'il était, avait été condamné à la peine des malfaiteurs, c'est-à-dire à une captivité perpétuelle dans l'île de Robben. On avait marié la jeune demoiselle à l'économe ou boor de son père. Le beau-frère de ce dernier, plus gros et plus replet que lui, faisait partie de la compagnie. Sparrmann fut bien accueilli de toute cette société, qui ne put s'empêcher de rire en voyant les herbes communes, les branches d'arbres

et les insectes qu'il s'était donné tant de peine à ramasser. Le matin, notre voyageur dit adieu à toute cette honnête famille, dont le chef était un soldat de Livonie qui avait été au service de Suède, et il prit la route de la rivière de la Montagne dans Paarl. Il traversa cette rivière sur des liasses de palmier pour aller botaniser dans une petite île; et pour être plus dispos, il s'était dépouillé de ses habits; mais bientôt la chaleur brûlante du soleil et les morsures des insectes le forcèrent de les reprendre. Il arriva à Paarl. Après avoir passé dans plusieurs fermes, il fut reçu par un meunier, qui, malgré son air peu affable, ne voulut rien accepter de lui, disant qu'il était de son devoir d'assister les voyageurs. Sparrmann alla de suite loger chez un koster ou sacristain d'une église réformée. Il était d'extraction nègre du côté de sa mère. Sa femme, plus âgée que lui, était atteinte d'une maladie que notre voyageur lui annonça être incurable, en ne lui cachant pas en même temps qu'elle serait de courte durée. Bien loin de lui en vouloir, elle parut, ainsi que son mari, recevoir ce fâcheux pronostic avec plaisir. On fit voir à notre voyageur l'église, dont la dimension était celle d'une vaste grange. Elle était proprement couverte, comme les autres maisons, de roseaux de couleurs rembrunies, mais sans voûte ni plafond, en sorte que les poutres et solives, vues en dedans, formaient un aspect choquant et misérable.

Sparrmann se décida ensuite à revenir au lieu de sa résidence; mais, pour faire une récolte plus abondante de plantes rares, il prit des chemins détour-

nés, aussi peu connus de son guide que de lui-même. Il arriva à une ferme, dont le propriétaire, Livonien d'origine, était vieux mais joyeux, et qui se plut à lui montrer une petite collection de livres qu'il possédait. Le lendemain matin, notre voyageur fut de bonne heure réveillé par des cris horribles, accompagnés des mots de janvier et de février qu'on prononçait avec fureur. C'étaient des esclaves qui subissaient la peine du fouet, infligée par le maître, parce qu'ils n'avaient pu trouver des chevaux le soir précédent. Il est d'usage parmi les habitants de ce pays de donner à leurs esclaves les noms des mois, et à d'autres les noms des jours de la semaine dans lesquels ils sont nés. Sur les terres de cette ferme, se trouve la montagne nommée tour de Babel, dont Kolbe a parlé, et dont il a beaucoup exagéré la grandeur.

Sparrmann arriva dans la soirée à une ferme dont l'intendant, Hanovrien, le reçut de la manière la plus amicale, avec un coup de main très cordial, selon la manière africaine. Il le régala de lait, et du récit de ses affaires d'amour et d'intrigues lorsqu'il était soldat de l'Angleterre. « Il me donna, dit notre voyageur, une liste qu'il disait être le résultat de sa propre expérience, et que, pour lui faire plaisir, je consignai sur mes tablettes. Elle réglait les préséances entre les femmes africaines : d'abord les femmes de Madagascar, qui sont les plus noires et les plus belles ; au second rang, celles de Malabar ; ensuite les Bugunèses ou Malayes ; après elles, les Hottentotes ; et les dernières et les pires de toutes, les femmes blanches

hollandaises. » Sparrmann fut fort surpris de voir son hôte barricader le soir la chambre où ils devaient tous deux passer la nuit, et mettre à côté de lui cinq armes à feu chargées. Il avait remarqué qu'il y avait dans la maison douze à quatorze esclaves; mais ils lui avaient paru de si bonne humeur, et ils étaient traités avec tant de bonté et de familiarité, qu'il crut devoir témoigner à son hôte quel était son étonnement, et lui faire en même temps observer que sa douceur et sa bonté étaient les meilleurs garants de la bonne conduite de ses esclaves, et le plus sûr préservatif contre leurs attaques. « Cela peut être, répondit le Hanovrien, mais plusieurs esclaves rebelles et fugitifs rôdent continuellement dans ce canton, cherchant à piller les maisons, à enlever des vivres ou des armes à feu, ou à entraîner d'autres esclaves dans leur parti. Il est arrivé aussi plusieurs fois que les nègres deviennent furieux dans la nuit, et assassinent de préférence leur maître; s'ils ne peuvent atteindre jusqu'à lui, ils tourneront quelquefois leurs mains contre quelques uns de leurs camarades, et quelquefois contre eux-mêmes. Je tiens ici la place de leur maître, et suis obligé de les punir toutes les fois qu'ils se conduisent mal envers moi ou envers tout autre. Les Buguneses ou Malais, surtout, sont vindicatifs, et souffrent impatiemment la punition la plus juste. Pour éviter la jalousie, les querelles et le meurtre, mon maître ne permet point qu'aucun esclave femelle réside ici; mais je voudrais bien qu'il en fût autrement; comme dans d'autres fermes où j'ai servi. Les esclaves ici sont isolés, et par conse-

quent lents et paresseux. Le principal revenu de cette ferme provient des chevaux qu'on y élève. Si mon maître voulait mettre ici des esclaves femelles, il gagnerait encore plus par la propagation de l'espèce humaine (1).

Le lendemain notre voyageur se remit en route, et arriva dans la journée à Alphen, sans rencontrer une seule ferme sur son passage. Les six derniers jours de son excursion avaient été une espèce de marche forcée, mêlée, selon son expression, de sauts et de bonds, et de montagnes à escalader ; aussi arriva-t-il très fatigué ; cependant il lui semblait que son ardeur pour la botanique l'eût soutenu encore long-temps, s'il avait été nécessaire.

Pendant son séjour à Alphen, après son retour de Paarl, notre voyageur eut le bonheur de se rencontrer avec le sous-gouverneur, sur sa ferme dans le canton de Constance ; il visita son jardin, un des meilleurs du canton, dans lequel croissaient les orangers, les citronniers et les grenadiers d'Espagne, et le pisang d'une grosseur extraordinaire, mais qui ne portait pas un aussi excellent fruit que dans sa contrée naturelle.

(1) Sparrmann, trad. franç., 1787, in-4°, t. I, p. 84.

§ V.

Voyage de Sparrmann du Cap au pays des Cafres, en 1775.

Sparrmann se proposait de multiplier ses courses pendant l'hiver, et d'entreprendre un voyage dans l'intérieur du pays au retour de la belle saison. Mais les navires la Résolution et l'Aventure, commandés par le capitaine Cook, destinés à faire un voyage au pôle antarctique et autour du monde, jetèrent l'ancre dans la baie de la Table. MM. Forster accompagnaient l'expédition en qualité de naturalistes. L'Angleterre leur avait alloué quatre mille livres sterling pour frais de voyage. Ils vinrent rendre visite à Sparrmann à Alphen, et ils lui offrirent de l'emmener avec eux, de le défrayer de toute dépense, et de lui donner une part dans les objets d'histoire naturelle qu'il pourrait recueillir, à condition qu'il les aiderait dans leurs travaux. Cette offre était trop séduisante pour un jeune naturaliste plein d'ardeur, et elle fut acceptée avec joie et reconnaissance. Sparrmann s'embarqua donc sur la Résolution, que commandait le capitaine Cook (1), et quitta le Cap le 22 novembre 1772. L'expédition dont il faisait partie visita successivement la Nouvelle-Zélande, la terre de Van-Diemen, la Nouvelle-Hollande et Otahiti, d'où elle retourna encore à la Nouvelle-Zélande, ensuite à Otahiti et dans les îles de la So-

(1) Sparrmann, t. II, p. 95.

ciété; puis, revenant encore à la Nouvelle-Zélande, elle se dirigea sur la Terre de Feu, et s'enfonça dans les glaces du pôle antarctique et de la Nouvelle-Géorgie, et de la Thulé du sud elle retourna droit au Cap. « Enfin, dit notre voyageur, le 22 mars 1775, après un voyage de six cents milles et une absence de deux ans et trois mois du monde chrétien et civilisé, nous revînmes mettre à l'ancre dans la baie de la Table. » Notre voyageur n'a consacré que quelques pages à cette longue navigation, promettant d'en publier une relation à part; mais il n'a point jugé à propos d'exécuter sa promesse, parce qu'il aura pensé, avec raison, que cette mémorable expédition maritime avait trouvé des historiens assez instruits et assez habiles.

Sparrmann, aussitôt après son retour au Cap, ne songea plus qu'à exécuter le dessein qu'il avait conçu de faire un voyage dans l'intérieur. Il résolut d'employer l'hiver à faire ses préparatifs. Pour augmenter ses ressources pécuniaires, il exerça dans la ville la médecine et la chirurgie; et il obtint une soixantaine de ducats de la traduction en anglais du *Traité sur les Maladies des Enfants*, par le savant médecin suédois Van Rosenstein. Il s'était occupé de cette traduction pendant qu'il était sur le vaisseau qui le transportait dans la mer du Sud, et il l'avait terminée au milieu des glaces du pôle antarctique (1).

Pour l'exécution de son projet, Sparrmann se lia

(1) Sparrmann dit dans une note que MM. Forster ont corrigé cette traduction, et ont soigné l'impression de l'ouvrage à Londres en 1779.

d'amitié avec un jeune colon nommé Daniel-Ferdinand Immelman, Africain, qui, précédemment et purement pour son plaisir, avait déjà fait un voyage dans l'intérieur. Sa mère européenne, et son père vieux militaire, qui avait servi en Europe et dans l'Inde, et était lieutenant de la garnison du Cap, consentirent à ce que leur fils accompagnât Sparrmann. Le jeune Immelman avait les poumons attaqués, et ils espéraient qu'un long voyage à cheval, surtout dans la compagnie d'un médecin, lui ferait du bien. Immelman se pourvut d'un excellent bidet qu'il paya cinquante risdales (1). Sparrmann acheta pour lui-même un cheval ordinaire de trente-quatre risdales, et un chariot neuf qui lui coûta deux cents risdales, et était attelé de cinq paires de bœufs de huit risdales chacun. On plaça dans ce chariot le bagage, la tente, un assortiment de mousquets, une provision de poudre à tirer, de balles, du plomb, et des moules pour en fondre de nouvelles; tout ce qui était nécessaire pour conserver des animaux de toutes sortes, et pour sécher des plantes; de l'amadou, des briquets, des couteaux, des aiguilles, des vêtements de rechange, et une ample provision de tabac, de café, de chocolat, de sucre et des médicaments. Une partie de ces objets était destinée à être donnée en pré-

(1) La risdale est un papier-monnaie courant qu'on évalue généralement à 3 s. 4 d. sterling, ou 4 fr. 12 c., mais dont la valeur varie suivant l'abondance ou la rareté des espèces. Voyez Kelly, *Cambiste universel*, t. I, p. 75. En 1778, le thaler ou risdale de compte en Hollande était estimé à 3 s. 1 d. (74 sterling), et actuellement il est de 4 s. 3 d. Ibid., t. II, p. 171.

sents aux habitants chez qui l'on serait reçu. Sparrmann se pourvut aussi d'une permission écrite du gouverneur, sans laquelle il n'aurait pu voyager, et d'un ordre du même adressé aux personnes qui avaient la direction des bains chauds de Hottentot-Holland, qui leur prescrivait de donner un logement à notre docteur. Il voulait essayer de ce remède, contre les douleurs rhumatismales, qu'il éprouvait depuis les froids excessifs auxquels il avait été exposé sous le cercle polaire antarctique.

Sparrmann partit le 25 juillet 1775, et traversa d'abord un pays qui n'offre que des sables arides et des bruyères (1). Vers midi, il dételа, et laissa, selon l'usage du pays, les bœufs aller se désaltérer et chercher leur pâture à leur gré. Sobres et habitués au sol, ils se contentent volontiers d'arbrisseaux et d'arbres desséchés. Les chevaux sont plus difficiles : aussi dans les environs du Cap ils ne deviennent jamais très forts. Le soir, Sparrmann traversa Rente-Rivier, et arriva enfin au défilé de la haute montagne qu'on nomme Hottentot-Holland-Kloof. Le lendemain lui et ses compagnons gravirent cette montagne par un chemin tortueux et escarpé. Ils eurent, dans cette marche pénible, occasion d'admirer la dextérité des cochers africains, et leur manière de se servir de leurs redoutables fouets. Ces fouets sont longs de quinze pieds, avec une courroie un peu plus longue, et une mèche de cuir blanc, longue de trois pieds. Le conducteur tient ce redoutable instrument des deux

(1) Sparrmann, t. 1, p. 130.

mains, et, assis sur le siége du chariot, il peut en atteindre la cinquième paire de bœufs, faire claquer le fouet au besoin, distribuer, sans relâche, ses coups à chaque bœuf (1). Il ne manque jamais de les frapper où il veut, et d'appliquer, lorsqu'il le faut, ses coups, de manière à ce que les poils de l'animal suivent la mèche. Toute cette partie de pays, située de l'un et de l'autre côté de la montagne, est communément appelée par les habitants Agter-de-Berg ou Over-de-Berg (revers de la montagne). A midi, nos voyageurs arrivèrent à Palmit, rivière qui coule à travers une petite plaine agréable, et ensuite à la ferme de leur conducteur, située agréablement sur les bords de Bott-Rivier. Cette rivière était bordée, près de son lit, de montagnes assez hautes; sur leur penchant, on voyait des grottes et des cavernes de formation récente. Les rochers ont un aspect ferrugineux, et à quelques portées de fusil de la ferme est une source d'eau minérale très abondante, dont les habitants n'ont pas su tirer parti. Le long de la rivière sont plusieurs fermes et maisons de paysans, dont le produit consiste principalement en bêtes à laine et en blé. Le vin qu'on y fait est trop aigre, et se consomme dans le pays. Après avoir séjourné un jour dans ce lieu, Sparrmann se remit en route, et traversa des plaines, des montagnes et des vallées entièrement incultes, et sans eau, mais fréquentées par des troupeaux d'antilopes, de l'espèce du hartebeest ou cerf, et des bunteboks ou

(1) Sparrmann, t. 1, p. 134.

boucs bariolés (1). Notre voyageur eut le plaisir de contempler ces animaux pour la première fois, ainsi que des troupeaux de zèbres sauvages, appelés à tort par les habitants welde-paarden, chevaux sauvages, et dont la peau, ajoute notre auteur, se vend chez nos fourreurs sous l'absurde dénomination de peau de cheval marin. On les voit par grandes hordes, et la bigarrure de leur livrée rayée de noir et de blanc forme un beau coup d'œil. Sparrmann vit aussi dans ce canton plusieurs autruches qu'il poursuivit sans succès.

Sur le soir, notre voyageur trouva une route qui le conduisit près de deux petites fermes, et de là aux bains chauds, en laissant sur la gauche le chemin qui mène à Roode-Rand, Roggeveld, Bockeveld et Schneeberg. Sparrmann venait de parcourir, suivant son calcul, un espace de quatre uurs ou quatre milles suédois, équivalant à vingt-quatre milles anglais. Il avait mis environ sept heures à faire ce chemin en marchant. L'uur, mot hollandais, qui signifie heure, et par extension une lieue, est, au Cap, le chemin qu'un homme à cheval parcourt en trottant rondement, ou d'un galop modéré, pendant une heure, ou celui qu'un homme fait ordinairement en conduisant un chariot avec des bœufs dans l'espace de deux heures. Quatre de ces uurs font un skoft (2). Les bains chauds où notre voyageur arriva sont appelés bains Hottentots-Holland, du nom du canton, et quelquefois Yzer-Baad, à

(1) Sparrmann, t. 1, p. 114.
(2) Sparrmann, t. 1, p. 113.

cause du fer qu'il contient. La compagnie y a fait bâtir pour l'usage des baigneurs une maison adossée de trop près à la montagne, et qui en reçoit toutes les eaux. D'après le registre tenu dans la maison, le nombre de ceux qui viennent annuellement prendre ces bains se monte de cent cinquante à deux cents personnes (1). C'est au pied du Zwarteberg, ou montagne Noire, que ces bains sont situés. Au-dessous de cette chaîne de montagnes est une vaste plaine, couverte de petites collines, et séparée de la mer par d'autres montagnes nues. Ces sortes de vues, trop fréquentes en Afrique, paraissaient d'autant plus tristes au voyageur suédois, que ses yeux étaient accoutumés, dans sa patrie, à contempler un horizon toujours vert, toujours peuplé de forêts de pins et de sapins (2). Pendant son séjour aux bains chauds, le mois d'août ramena le printemps, accompagné de son riche cortége de belles plantes bulbeuses, qui disparurent aux approches du brûlant été. Notre voyageur, malgré sa faiblesse, produite par l'usage répété des bains, entreprit, le 12 août, une petite chasse; mais il ne put tuer qu'un chat sauvage, qui était de couleur grise, et semblable aux chats domestiques, quoiqu'il pesât trois fois plus. Il eut aussi occasion de prendre l'histrix-cristata, ou l'ytze-warken (porc de fer des colons), et plusieurs oiseaux curieux, des secrétaires, et des scolopax (3). Il donna aussi la chasse à des chiens sauvages et à

(1) Sparrmann, *Voyage*, t. 1, p. 146.
(2) Sparrmann, t. 1, p. 159.
(3) Sparrmann, *Voyage*, t. 1, p. 164.

des hyènes, que les colons nomment tigres-loups, qui menaçaient de dévorer ses bœufs. Le lion, autrefois commun dans ce canton, y paraît rarement.

Immelman était enfin venu du Cap, selon sa promesse, rejoindre Sparrmann aux bains (1); et tous deux partirent le 26 août 1775, pour se diriger sur Zwellendam. A la première journée ils arrivèrent à Steenbock-River. Ils atteignirent le 27 les bords de la rivière Zonder-End, et couchèrent à la ferme de Grantze-Kraal (2). Après avoir été obligés de séjourner deux jours en route pour retrouver quelques uns de leurs bœufs qui s'étaient égarés, nos voyageurs parvinrent à Tiger-Hoek dans une ferme du gouvernement, dont le revenu consiste en bois de construction, qu'on tire d'une forêt située de l'autre côté de la rivière Zonder-End. Il y a sur les bords de cette rivière un petit kraal ou village de Hottentots, d'une trentaine d'individus, que le gouvernement y souffre, parce qu'il en tire quelque service pour l'exploitation de ses forêts; et ce fut la première occasion qu'eut notre voyageur de faire des observations sur cette race d'hommes, dans son état libre et indépendant (3).

Le 30 août Sparrmann arriva à Tiger-Hoek. Nous vîmes paraître, dit notre voyageur, près de la ferme, deux filles hottentotes de quinze ou seize ans, dûment graissées et mises fort coquettement à leur manière. Nous pûmes, sans vanité, nous apercevoir

(1) Sparrmann, t. 1, p. 183.
(2) Sparrmann, t. 1, p. 188.
(3) Sparrmann, *Voyage*, t. 1, p. 192.

clairement que nous seuls étions l'objet de leur visite. Animés par la reconnaissance, autant que par notre goût respectueux pour le beau sexe, nous adressâmes la parole à ces charmantes (ou effroyables) demoiselles, et leur dîmes les plus jolies choses que la circonstance pût nous inspirer. Nous leur présentâmes, à leur réquisition, un bout de tabac, dont elles coupèrent un peu; elles en remplirent leurs pipes, et se mirent à fumer avec toute l'aisance imaginable. Bientôt nos hôtesses prirent de là occasion de nous faire connaître qu'un peu d'eau-de-vie leur ferait beaucoup plus de plaisir que tous nos compliments. Nous en tirâmes du chariot un couple de verres pour chacune, et nous entrâmes dans la maison : elles firent honneur avec beaucoup d'assiduité à notre cadeau de liqueur, fumant leurs pipes dans les intervalles. Nous eûmes même le plaisir de les voir un peu en gaieté. Elles n'osèrent cependant pas boire un coup de plus, et ne voulurent pas nous permettre la moindre familiarité. A la fin elles prirent congé de nous d'une manière fort discrète, et je fus charmé de voir tant de modestie et de décence dans deux jeunes filles d'une nation non civilisée. Dès qu'elles furent sur la porte, les deux friponnes eurent la hardiesse de nous faire défi de courir après elles et de les attraper. Nous leur donnâmes aussitôt la chasse. Mais comme souvent nous revenions sur nos pas, elles revenaient aussi, et nous défiaient de nouveau. A la fin l'aînée, à force de courir, tomba, et même semblait nous attendre dans cette attitude. Cette chute inattendue nous causa quelque chagrin, car elle commença à

nous faire suspecter la vertu de cette jeune fille; mais alors elle tira un grand couteau, et menaça de nous en percer le cœur, si nous osions faire un pas de plus (1).

Le lendemain, nos voyageurs trouvèrent sur leur route un petit kraal composé de cinq huttes, et parvinrent, avec beaucoup de peine, à persuader un des Hottentots qui les habitaient, de les conduire à Zwellendam. Ils arrivèrent d'abord à une ferme nommée Groote-Vlakte, la grande Plaine, et ensuite, le 1er septembre, dans une vallée nommée Hessaquas-Kloof, que Sparrmann conjecture avoir été habitée autrefois par la tribu des Hottentots dont il est fait mention dans Kolbe. Mais il paraîtrait au contraire, d'après la carte de Kolbe, d'accord avec le voyage de Ten-Rhyne, que les Hessaquas ou Essiquas étaient au nord du Cap et non à l'est; qu'ils étaient dans les environs de Saldanha-Bay, et sur la route des Namaquas au Cap (2). Ainsi le nom donné au défilé qui conduit à Zwellendam indiquait seulement que cette nation avait étendu, à une époque ignorée, ses irruptions jusque dans cette contrée, ou que quelques familles qui en faisaient partie étaient venues s'y établir. De Hessaquas-Kloof nos voyageurs furent conduits à Breede-River, qu'on traverse dans un bac. Cette rivière est très large et très profonde; mais dans l'été, pendant la sécheresse, elle devient guéable. Le 2, Sparrmann et son compagnon arrivèrent à Zwellendam. On y voit un bel et grand édifice où loge le

(1) Sparrmann, *Voyage*, t. 1, p. 230.
(2) Voyez ci-dessus, p. xv, p. 212 et 249.

landrost, ou gouverneur de toute la partie orientale des colonies africaines (1). Il reçut très bien nos voyageurs, et il leur procura deux Hottentots d'un kraal voisin, pour leur servir de guides. C'est à Zwellendam que Sparrmann vit pour la première fois cette espèce de solipède, intermédiaire entre le zèbre et l'âne sauvage, qu'on nomme quagga ou couâga. Il remarqua aussi une plantation de vigne à l'entour de la maison, qui était la seule qu'il eût vue depuis les bains chauds. Le vin que produit ce vignoble n'approche pas de celui du Cap.

Nos voyageurs continuèrent leur route jusqu'à Ruit-Valley; c'est la dernière ferme, du côté de l'est, appartenant à la compagnie: Un caporal a l'inspection de cette ferme, et la surintendance de plusieurs travailleurs qui coupent du bois, pour le compte du gouvernement, dans une forêt voisine nommée Groote-Vaden-Bosch. Les directeurs de cette ferme donnèrent à Sparrmann d'utiles leçons de la langue des Hottentots, et des renseignements curieux sur leurs mœurs et leurs habitudes (2).

Le 5 septembre, nos voyageurs arrivèrent à une ferme, située sur l'autre bras de la rivière, qu'on nomme Buffel-Jagt. Ils entendirent les cris des singes dans un petit bois voisin de la ferme. On leur dit que ces animaux se donnaient ainsi l'alarme pour s'avertir de l'approche des tigres. Sparrmann et son compagnon prirent aussitôt leur fusil pour leur donner la chasse; mais ils ne purent les apercevoir que

(1) Sparrmann, *Voyage*, t. 1, p. 239.
(2) Sparrmann, t. 1, p. 244.

de loin. Ils virent seulement que cette es[illegible]t toute noire, et de la grosseur d'un chat ordinaire. Sparrmann la croit nouvelle.

Le 6 (1), nos voyageurs arrivèrent pour dîner chez un riche fermier, capitaine dans la milice. Tous les paysans de Roodezand, et de tout le pays situé à l'est de Zwellendam, sont obligés de comparaître à certains temps de l'année devant le landrost, et d'y faire l'exercice; obligation fort onéreuse pour ceux dont les habitations sont fort éloignées. Il y a un corps de milice encore plus nombreux, formé des habitants de Camdebo, Sneeuwberg, Bockeveld, Roggeveld, Anamaquas, etc., qui sont obligés d'aller chaque année à Stellenbosch, où le landrost fait sa résidence. La bourgeoisie du Cap et les paysans de Tiger-Berg sont de la dépendance de la ville même. Dans le voisinage de cette ferme sont les montagnes Tradaus, qui s'étendent au loin vers l'est (2), et sur une partie desquelles est située la forêt de Groote-Vaden-Bosch.

Le 10, nos voyageurs parvinrent à une ferme située près de Slangen-River, après avoir beaucoup souffert du froid. Ils eurent dans ce lieu le plaisir de voir des Hottentots trotter très vite, et même galoper

(1) Il y a faute d'impression dans la traduction de Letourneur, qui dit le 16. Voyez t. 1, p. 252 de cette traduction.

(2) Cette chaîne règne tout le *long* de la côte méridionale jusqu'au Cap, qui est près de Kromme-River. Voyez la carte de William Burchell, intitulée : *A Map of the extratropical part of Southern Africa*. Cette carte nomme Trakaberg la portion de cette chaîne qui est près de Groote-Vaden-Bosch, et à laquelle Sparrmann donne le nom de Tradaus sans l'avoir inscrit sur sa carte.

sur des bœufs. Il existe un ordre du gouvernement qui défend à tout Hottentot d'avoir en sa possession un cheval. Les bœufs de selle doivent être dressés de bonne heure et lorsqu'ils ne sont encore que veaux. On leur perce le cartilage du nez, d'un trou assez grand pour contenir une cheville de bois, aux deux extrémités de laquelle est attachée la corde qui leur sert de bride. La selle n'est autre chose qu'une peau de mouton mise en double, et attachée avec une corde sur le devant du bœuf. Les colons les appellent bœufs de charge, parce qu'ils servent aussi à porter des paquets et des fardeaux (1). Dans ce lieu, Sparrmann et son compagnon visitèrent une société de Hottentots, qui les invitèrent à boire de leur lait, qu'ils conservent dans une peau de veau entière et sans apprêt, le poil en dedans, mêlant toujours le lait ancien avec le nouveau; aussi cette dégoûtante boisson avait la saveur d'un mélange de lait et de vinaigre. Le capitaine hottentot, nommé Rundganger, demeurait comme les autres dans une hutte de forme conique, mais trois ou quatre fois plus grande. Il n'avait qu'un vain titre sans autorité, conféré par le gouvernement hollandais, avec une canne qui est le signe de sa dignité, et qu'il doit toujours porter avec lui. Il était d'un embonpoint extraordinaire. Il se plaignit, quoiqu'avec beaucoup de réserve, des Hollandais qui envahissaient injustement le territoire des Hottentots; car aujourd'hui, disait-il, dénués de force et de puissance, ces der-

(1) Sparrmann, t. 1, p. 255.

niers ne sont plus en état de s'opposer à leurs usurpations. Presque tous les jours quelque Hottentot est forcé de déménager lui et son bétail, dès que le pâturage dont il était en possession se trouve au gré d'un colon. Anciennement on laissait au moins les capitaines hottentots tranquilles dans leurs possessions; mais on l'avait chassé aussi, lui capitaine, et l'on commençait même à lui envier le champ aride et maigre qu'il possédait encore près du rivage de la mer, quoique l'endroit fût dangereux et malsain pour les moutons et le bétail, et qu'il fût ouvert aux incursions des animaux de proie. Il se plaignit aussi de ses compatriotes, qui, disait-il, ne pouvaient plus s'accorder entre eux, en sorte qu'il ne pouvait pas se hasarder à vendre à un fermier un bœuf superflu, sans craindre que ses amis et ceux même de sa famille n'en allassent faire des rapports au landrost de Zwellendam. Son bâton de commandement, qui était un bambou de l'Inde, court et fort simple, décoré d'une tête de cuivre, devait passer au plus jeune de ses fils, conformément à l'usage singulier des Hottentots, qui rend le plus jeune des fils le principal, pour ne pas dire l'unique héritier des biens du père de famille (1).

Nos voyageurs continuèrent leur route, et passèrent la rivière de Duyven-Kock, rapide et profonde, et plantée sur ses bords de mimosa nilotica, dont on tire la gomme arabique; ils traversèrent Kaffer-Kuyls ou Palmit-Rivier, couverte et em-

(1) Sparrmann, t. 1, p. 261.

barrassée de palmiers, et Gauritz-Rivier, en se dirigeant toujours par le chemin le plus élevé; ensuite par une vallée verte appelée Honing-Klips (Roche de miel); puis par Mossel-Bay, Klein et Groote-Brak-Riviers, jusqu'au pays des Houtniquas. Les rivières Drooge et Natte (Sèches et Mouillées) étaient alors à sec. False-Rivier n'est qu'un ruisseau qui n'a rien de remarquable; mais le fermier qui demeure sur ses bords a tant de bestiaux et des pâturages si abondants, que le lait coule chez lui à plein seau, et que six gros chiens et tous les gens de la maison ne suffisaient pas pour le consommer. Personne, dans ce pays, ne prend la peine d'engraisser des porcs, de sorte qu'il y a toujours beaucoup de lait dans les fermes. Les fermiers qui ont une portion honnête de terres pâturables et de bétail, font annuellement de dix-huit cents à trois mille cinq cents livres de beurre; il est porté au Cap et vendu de trois à six stivers la livre. Les marchands de la ville qui l'achètent, le revendent aux vaisseaux, et y bénéficient de vingt à cent pour cent (1).

Gauritz-Rivier, que nos voyageurs passèrent, est, vers le nord-est, appelée Oliphants-Rivier, ou rivière de l'Éléphant (2). Ses bords sont fort hauts et perpendiculaires, excepté à l'endroit du passage. Elle se gonfle quelquefois si subitement, et fond avec tant d'impétuosité sur les voyageurs qui la traversent, qu'elle les submerge et les entraîne à la mer. La cause de ces crues soudaines est la fonte des neiges

(1) Sparrmann, t. 1, p. 264.
(2) Sparrmann, t. 1, p. 274.

sur les hautes montagnes qui bordent la rivière, et la chute des pluies dans les plaines du karrow du nord, où l'Oliphants ou Gauritz-Rivier se forme de plusieurs petits bras (1).

Après avoir passé Gauritz-Rivier et la vallée étroite de Honing-Klips, nos voyageurs prirent la droite pour gagner Mossel-Bay, ensuite les rivières de Brak, et de là les forêts des Houtnaiquas. Les rivières Brak ou Salées tirent leur nom de la qualité saumâtre de leurs eaux, auxquelles se mêlent celles de la mer. Au-dessous de la ferme située à l'ouest de la petite Brak-Rivier, dans un endroit nommé Geelbeck-Valley, on voit un espace de terre d'environ deux tiers d'acre, où ne croît jamais aucune plante, mais en partie couverte d'une espèce de gelée blanche. Les colons prennent cette gelée pour du salpêtre; c'est un véritable et beau sel marin. Lorsqu'on en voit plus que de coutume, les habitants du voisinage attendent des pluies.

Sparrmann alla voir, à cheval Mossel-Bay, havre peu fréquenté, parce qu'il est trop ouvert aux vents d'est. Sur une pierre des environs est gravée l'inscription suivante : « Swenfenger du vaisseau danois le

(1) Sparrmann, t. 1, p. 173. Sparrmann aurait pu dire, avec plus de raison, que la rivière Gauritz se forme de plusieurs rivières considérables, qui proviennent de directions opposées : ces rivières sont la Touw ou Tau, qui vient de l'ouest; la Gamka ou Groote-Leuwen-Rivier, la rivière du Grand-Lion, qui vient du nord, et l'Oliphants-River, qui vient directement de l'est. Il suffit de jeter les yeux sur la carte de Burchell, pour voir combien toutes ces rivières doivent, réunies sous le nom de Gauritz, accroître rapidement ce dernier cours d'eau dans le temps des pluies.

Kron-Princess. Il fut trompé par un rocher peu considérable et bas, qui, à mer haute, est presque entièrement sous l'eau (1). »

La terre des Houtniquas (2) est couverte de bois. Elle commence à l'est de Groote-Brak-Rivier, et s'étend jusqu'à Keureboems-Rivier, qui se décharge dans l'Algoa-Bay. Ce canton est séparé de Lange-Kloof par une longue chaîne de montagnes fort hautes, qui court de l'est à l'ouest. Sur le côté de ces montagnes est un bois qui ressemble à Groote-Vaden-Bosch. Sur le côté ouest de Kcerom-Rivier, ou celui qui est le plus proche de Houtniquas, entre le bois dont nous venons de parler et le bord de la mer, s'étendent de vastes plaines, dont le gazon est passable. Il y a aussi dans les vallées, près du rivage, quelques endroits couverts de bois, et des ruisseaux d'eau douce. Deux fermiers s'y étaient récemment établis, et notre voyageur remarque qu'ils y prospéreront aussi facilement que les anciens qui se sont fixés sur le côté supérieur et plus étendu de la forêt. Ils peuvent y couper du bois de construction, y semer du blé, y élever du bétail, assez pour fournir aux besoins de leurs familles. Tout le

(1) Ce rocher est cependant représenté sur les cartes comme une île assez notable qui porte le nom d'île Robben. Mossel-Bay est la baie de Saint-Blaise des anciens navigateurs, nommée sur la carte d'Afrique de d'Anville, Aguada de S. Bras, autrement Vlees-Bay. Mossel-Bay de d'Anville est Plettenberg-Bay des cartes modernes, nommée aussi Bahia-Formosa, qui a été appelée aussi Mossel, et originairement baie d'Algoa; ce qui contribue à la faire confondre avec la baie d'Algoa qui est plus à l'est.

(2) Autinequas de la carte de Burchell.

pays situé entre Keerom et Keurebooms-Rivier forme l'intérieur des Houtniquas, et est presque entièrement couvert de bois (1). Keerom-Rivier, ou rivière du Retour, à laquelle se joignent les petites rivières Zwarte et Trakudiku, a tiré son nom du premier voyageur (2), qui, après l'avoir traversée, fut forcé de la repasser, à cause des forêts épaisses et presque impénétrables dont elle est bordée de l'autre côté. Keurebooms-Rivier a peut-être tiré son nom d'un arbre nommé keurebooms, qui est le sophora capensis de Linnée. Sparrmann n'a guère vu cet arbre ailleurs, excepté un petit nombre de pieds dans False-Bay et dans le territoire de Constance. On apprit à Sparrmann qu'il n'y avait que vingt ans que le pays des Houtniquas était connu, et douze qu'il avait commencé d'être habité par les colons, qui s'y trouvaient encore en très petit nombre avant les trois ou quatre dernières années.

On a dit à notre voyageur qu'Algoa-Bay (3) n'avait été visité par aucun navire, depuis que le pays des

(1) Sparrmann, *Voyage*, t. I, p. 282 et 311.

(2) Ce nom elle ne l'a pas conservé, du moins sur la carte de Burchell; elle est nommée Zwarte-Rivier, nom qu'elle porte aussi à une de ses sources sur la carte de Sparrmann. Elle se perd avec d'autres ruisseaux dans la lagune de Zwarte-Van, selon la carte de Burchell; tandis que, selon la carte de Sparrmann, elle verse ses eaux directement dans la mer et à l'ouest de la lagune.

(3) C'est la Bahia-Fermosa, ou Mossel-Bay de la carte d'Afrique de d'Anville, nommée Plettenberg-Bay sur la plupart des cartes modernes, quoique cependant Gardner, sur sa mappemonde, lui ait conservé le nom de Fermosa. Celui d'Algoa doit lui être ôté; car il y a une autre baie d'Algoa plus à l'est dans l'étendue actuelle de la colonie du Cap, puis une autre baie de Lagoa ou d'Algoa, plus à l'est encore sur la côte Natal.

Houtniquas est habité et cultivé. Notre voyageur eut occasion de voir et d'étudier dans ce canton la plupart des quadrupèdes de l'Afrique méridionale, des éléphants, des lions, des léopards, des chats tigres, des loups, des hyènes, des singes noirs, l'espèce de blaireau nommé berg-waken, des buffles, diverses espèces de cerfs ou d'antilopes, les hartbeest, les bosh-boks, les gnomities, les grysbocks, et les lièvres (1). Nous réunirons dans le chapitre consacré à l'histoire naturelle de cette division de l'Afrique les savantes observations qu'il a faites à ce sujet dans les diverses parties de son ouvrage; mais nous ne devons pas omettre ici quelques remarques qui tiennent spécialement au canton des Houtniquas. La race des lions y est extirpée, ou au moins ils n'y font pas un long séjour, et ceux qui de temps en temps y viennent de Sitsikamma, ou de l'autre côté des montagnes de Lange-Kloof, sont bientôt découverts et tués. On a tant fait aussi la chasse aux éléphants, qu'ils ont presque tous déserté Houtniquas, et se sont réfugiés de l'autre côté de Keurebooms-Rivier, dans les bois de Sitsikamma, où l'on n'a presque point encore pénétré. En mars et avril, il pleut, dit-on, beaucoup dans le Houtniquas; et au contraire dans les mois de mai, juin et juillet, qui, aux environs du Cap et partout ailleurs dans la colonie, sont des mois d'hiver, et sont très pluvieux, le temps y est sec, quoique souvent assez froid. Les vents du nord-ouest y règnent aussi-bien qu'au Cap; et amè-

(1) Sparrmann, *Voyage*, t. 1, p. 291.

nent avec eux les chaleurs de l'été. Houtniquas et Lange-Kloof se communiquent par un chemin presque impraticable, qui passe sur une montagne plus basse que les autres, près de Trakudiku (1). Notre voyageur ne put satisfaire le désir qu'il avait de visiter Algoa-Bay. Mais un muid d'eau-de-vie, nouvellement arrivé du Cap, avait mis ses Hottentots et tout le pays en désordre. Sparrmann s'étend à ce sujet sur la licence de mœurs produite par l'effet des liqueurs fortes, et sur le commerce des blancs avec les femmes hottentotes, naturellement froides et chastes. Mais leur régime, lorsqu'elles sont au service des chrétiens, plus abondant et plus fortifiant que celui des kraals, les aiguillonne, et opère quelques changements dans leur nature. Les gages d'amour qui proviennent de cette union ont les cheveux presque aussi laineux, et aussi frisés que les véritables Hottentots; mais leur couleur et leurs traits tiennent plus ou moins du père ou de la mère. Il parut à notre naturaliste qu'ils étaient plus corpulents et plus lascifs que les Hottentots en général. On a pour eux plus de considération, on leur donne plus de confiance; on les charge de plus importantes fonctions : aussi sont-ils plus orgueilleux et plus vains. Ils ne sont jamais baptisés, ni eux, ni aucun enfant illégitime; les ministres chrétiens du Cap n'en prennent même aucune connaissance, à moins

(1) Sur la carte de Burchell, la station qui est dans ce passage de la montagne est nommée Trakadakow, et le passage Duyvels-Kop. Sur la carte de Gottholdt, pour l'ouvrage de Lichtenstein, il y a dans cet endroit une rivière qui porte le nom de Trakadakag.

que l'enfant ne leur soit présenté par le père, et qu'il ne demande le baptême pour cet enfant. Alors l'enfant a droit à l'héritage (1). Sparrmann a vu, dans le voisinage des bains Hottentots-Holland, deux frères issus d'un chrétien et d'une négresse bâtarde, de la seconde ou troisième génération. L'un d'eux, alors âgé d'environ trente ans, paraissait n'être pas dédaigné dans la compagnie des fermiers chrétiens, quoiqu'il n'eût pas encore été baptisé. L'autre, qui était l'aîné, voulant se marier, et former un établissement, fut obligé d'employer tout son crédit, et probablement même les présents, pour pouvoir être admis, par le baptême, dans le giron de l'Eglise.

Le désordre et l'insubordination, occasionnés par le muid d'eau-de-vie, forcèrent notre voyageur de presser son départ (2), qui eut lieu le 9 octobre. Il repassa la grande et la petite rivière de Brak, revint vers Gulbek-Rivier, de là à Hagel-Kraal, et à Anaquas-Kloof, où il arriva le lendemain avec son compagnon. Dans cet endroit, ils trouvèrent deux routes : l'une mieux frayée, mais tirant plus à l'ouest, par où il envoya son chariot; l'autre plus montueuse, qu'ils prirent avec leurs chevaux, comme étant la plus courte. Ils arrivèrent à la ferme de

(1) Sparrmann, t. I, p. 305.

(2) Sparrmann indique en note l'état du ciel pendant le mois de septembre qu'il resta dans ce canton. Le temps fut souvent pluvieux; le vent souffla avec force du nord-est : le thermomètre fut ordinairement, le matin, entre quarante et cinquante degrés; le midi, entre soixante-seize et quatre-vingts degrés; et le soir, au soleil couchant, entre cinquante et soixante degrés, échelle de Farenheit.

Hagel-Kraal, et y ayant obtenu de nouveaux bœufs pour traverser la vallée montueuse d'Attaquas-Kloof(1), à six heures ils parvinrent à la petite rivière de Paarde-Kraal, et ils y restèrent jusqu'au lendemain 14. A midi, ils atteignirent Zaffraan-Kraal, où finit la longue et fatigante vallée d'Attaquas, regardée comme inhabitable à cause de la mauvaise qualité du terrain, qui est de la nature de ceux qu'on nomme froids ou acides. L'étendue de terre qui environne Zaffraan-Kraal jusqu'à Lange-Kloof, forme ce qu'on appelle un karrow, c'est-à-dire un désert stérile et pierreux. Nos voyageurs y subirent une incommodité fort commune dans ces sortes de districts : c'étaient des légions de mouches ordinaires si nombreuses, que les murs et les plafonds en étaient presque entièrement couverts. Dans certaines parties du karrow, où les mouches sont en plus grand nombre, se trouve un arbuste qui distille une substance à peu près de même nature et de même consistance que le goudron. Les mouches aiment à s'y poser, et y restent empêtrées. On trouve aussi dans le karrow un autre arbuste, qui croît dans les terres acides, et qu'on nomme canna-bosh. C'est de là que tout le pays des environs se nomme terre de Canna, et non de Canaan, comme M. Masson l'a appelée dans les *Transactions philosophiques*. Une route, entre Attaquas et Lange-Kloof, inclinant un

(1) Sparrmann, t. II, p. 317. La traduction française porte toujours Artaquas; mais comme c'est peut-être une faute du traducteur ou de l'imprimeur, j'ai rétabli le nom tel qu'il est sur la carte de Burchell.

peu plus au sud que celle qui était parcourue par nos voyageurs, passe sur une montagne haute et escarpée, qui, de l'arbuste dont on vient de parler, est appelée Cannas-Hoogte, hauteur de Canna (1).

Le lendemain, nos voyageurs passèrent Morass-Rivier, et arrivèrent à la rivière de Canna, appelée par d'autres Klein-dorn-Rivier, où ils arrêtèrent pour rafraîchir. Le lendemain, ils s'égarèrent pendant la nuit, avant d'arriver à la ferme de Zand-Plaat, près de Klein-dorn-Rivier. Sparrmann fut extrêmement surpris de voir dans cette ferme, et sur un terrain sec et aride, d'innombrables troupeaux de moutons d'un excessif embonpoint. On fait aussi dans cette ferme de fort bon vin (2). En sortant du karrow, nos voyageurs entrèrent dans le district de Lange-Kloof (ou longue vallée), qui commence à Brak-Rivier, et ils furent obligés d'ajouter à leur attelage une autre paire de bœufs, qu'ils payèrent huit risdales la pièce, et qui se trouvèrent être boiteux.

Près de la source de Keurebooms-Rivier était une ferme d'où l'on pouvait, par un sentier fort difficile, aller à pied en un jour à Algoa-Bay chez les Houtniquas. Nos voyageurs arrivèrent à une ferme,

(1) Conférez pour cette position la carte de Burchell, où ne se trouve point inséré le nom de Canna comme district; mais il en est fait mention dans l'analyse que l'auteur a donnée de cette carte, t. II, p. 580, et on voit que le district de Kanna est à l'ouest de celui de Kamnasiland. L'arbrisseau nommé kanna est, à ce que nous apprend Burchell, la salsola aphylla (t. I, p. 267). Sparrmann l'a décrite le premier (t. I, p. 319). Burchell dit que les Hollandais écrivent Ganna, et il remarque que ce nom est aussi celui de l'antilope nommé élan.

(2) Sparrmann, *Voyage*, t. I, p. 322.

non loin de Post-Rivier, qu'on nomme aussi Chamika. Le lendemain, 22 octobre, ils arrivèrent à la rivière Ku-Koi, ou, selon la prononciation des naturels, T'Ku-T'Koi. Ce nom, qui signifie chef ou maître, a probablement été donné à cette rivière, parce qu'elle est le premier bras, ou plutôt la source de la grande rivière T'Cam-T'Nassi, qui se décharge encore dans celle de T'Camtour. La ferme, près de la rivière Ku-Koi, est appelée l'Aventure. Des montagnes voisines de cette ferme, nos voyageurs virent la mer; mais d'autres montagnes intermédiaires leur ôtaient totalement la vue des Houtniquas, et l'on n'a jamais tenté d'aller à Houtniquas en traversant ces montagnes.

Sparrmann et son compagnon restèrent à Lange-Kloof jusqu'au 31, et y achevèrent le mois d'octobre. Ils eurent plusieurs fois occasion de voir des Boschimans ou des Hottentots fugitifs, qui étaient réduits, pour subsister, à briser avec des bâtons les monticules durcis élevés par des termites, dont ils mangent les larves. Un de ces Boschis, âgé et naguère roi de plus de cent individus, gardait, près d'Apies-Rivier, les troupeaux d'un fermier avec une fidélité, une vigilance, un désintéressement qui lui avaient mérité les éloges et l'affection de son maître (1). Sparrmann trouva à Krakeel-Rivier un terrain rocailleux, et plusieurs monceaux de cailloux qui étaient dans ce lieu depuis un temps immémorial, et il ne put savoir à quel but, et dans

(1) Sparrmann, t. 1, p. 329.

quelle occasion ces amas avaient été formés (1). Il entendit beaucoup parler d'un grand lézard noir long d'un pied, qu'on trouve dans ce canton; mais il ne put le voir. Il vit dans les endroits pierreux un grand nombre de ces petits animaux, nommés à tort blaireaux (dasse) par les colons, et que les naturalistes modernes désignent par le nom de daman.

Sparrmann termine ses remarques sur ce pays, en observant que la rivière de Drie-Fonteins, qui est la dernière de Lange-Kloof, est la source de quelque grande rivière qui coule dans le Sitsikamma (2); mais cette indication est directement contraire à la carte de Burchell, qui fait couler la rivière de Drie-Fonteins vers le nord, dans la grande rivière Kougo, ou Koka, tandis que la carte de Sparrmann, d'accord avec son texte, dirige le cours de cette rivière de trois fontaines vers le sud, ce qui est le contraire de tous les autres cours d'eau qu'on rencontre plus à l'ouest sur cette route.

Notre voyageur partit le 1er novembre, et traversa, dans une vallée fort étroite, huit fois la rivière, justement nommée Tortueuse (Kromme-Rivier), avant d'arriver à Essen-Bosh, canton couvert de bois le long de la rivière. L'arbre faussement nommé frêne, qui domine dans ce canton, a été décrit très en détail par notre savant voyageur sous le nom d'ekebergia capensis (3). Il observa aussi, en

(1) Sparrmann, *Voyage*, t. 1, p. 331.
(2) Sparrmann, t. 1, p. 334.
(3) Sparrmann, t. 1, p. 336.

plus grand nombre qu'ailleurs, des espèces de grillons du genre pneumon.

Le 3, nos voyageurs s'arrêtèrent à une ferme voisine, qui était de l'autre côté de Diep-Rivier. Plusieurs Hottentots boschimans étaient au service du fermier, et avaient construit, près de la ferme, des huttes en chaume, recouvertes de larges bandes de chair d'éléphant coupées en zigzag, par tranches de deux, trois et quatre doigts d'épaisseur, et qui pendaient à la longueur de plusieurs brasses. Les unes enveloppaient les huttes, d'autres atteignaient d'une hutte à l'autre; toutes étaient là pour sécher. Dans cette saison, hommes, femmes et enfants n'avaient autre chose à faire que de dormir, fumer et manger de la chair d'éléphant. Lorsque la vue et l'odeur du mets offert à ses yeux n'auraient pas dégoûté notre voyageur, il n'aurait osé en manger en présence des colons, parce que ceux-ci considèrent que de manger de la chair d'éléphant est une action presque aussi horrible que de manger de la chair humaine (1).

Le 4 novembre, nos voyageurs arrivèrent à Leuwen-Bosch, petit bois situé sur une rivière de même nom (2), où ils ne trouvèrent qu'une hutte de deux esclaves, le mari et la femme, gardant du bétail. Le 5, ils entrèrent dans Sitsikamma, et visitèrent trois fermiers, dont les habitations étaient sur leur route. Après une ample récolte de plantes rares, ils

(1) Sparrmann, *Voyage*, t. 1, p. 338.

(2) Ibid., t. 1, p. 373.

repartirent le 12, et se dirigèrent vers Zeekoe-Rivier, ou la rivière des Vaches marines, c'est-à-dire des hippopotames. Le fermier qui résidait près de Kromme-Rivier était parvenu à rendre ces animaux si familiers, que Sparrmann les vit, en plein jour, nager, courir çà et là, et souvent sortir de l'eau leurs narines pour humer l'air. La rivière de Kromme est très profonde, mais son entrée et celle de Zeekoe sont obstruées et engorgées par les sables de mer. Sur les hauteurs les plus élevées de Zeekoe-Rivier; croît le cycas caffra de Thunberg, ou l'arbre à pain des Hottentots, qui se trouve aussi près de Drie-Fonteins, dans le Lange-Kloof. Dans ce canton, aussi-bien qu'aux Duyven ou Doves, les habitants recueillent sur le myrica cerifera de petits fruits couverts d'une substance grasse verdâtre, et semblable à de la cire, que Sparrmann croit être formée par des insectes; ils en font des bougies qui brûlent parfaitement bien. Dans les plaines, on rencontre souvent le hartbeest. L'intérieur de Sitsikamma n'est qu'une épaisse forêt, habitée par les éléphants, les buffles, et autres grands quadrupèdes, que l'on ose à peine traverser; aussi ne compte-t-on que huit fermes dans tout ce canton (1). Le pays à l'est de Leuwen-Bosch est proprement une rase campagne; la longue chaîne de montagnes qui commence au Cap et se prolonge à l'est, se termine dans cet endroit, et tourne vers le nord.

Sparrmann fit, d'après ses observations, des rectifications aux cartes qui, avant lui, resserraient beau-

(1) Sparrmann, *Voyage*, t. I, p. 375.

coup trop vers l'est l'étendue de cette partie de l'Afrique. Lui-même n'a pas assez prolongé la côte dans cette direction; cependant, par reconnaissance pour ce premier essai, tout imparfait qu'il était, on pourrait conserver le nom d'Ekeberg, donné par Sparrmann au cap remarquable qui borne à l'ouest la baie de Camtoos ou de Content. Je remarque que ce cap, quoique très avancé dans la mer, ne porte aucun nom, ni sur la carte de Burchell, ni sur celle de Gottholdt et Lichtenstein. Sparrmann nous apprend que son compatriote, le capitaine Ekeberg, a le premier fait présent aux navigateurs d'une excellente carte, et d'une description de la baie de la Table et de False; il ajoute qu'un autre Suédois, le capitaine Burtz, a perfectionné ce travail, et a tracé fort exactement le plan de la côte entre Mossel-Bay et le Cap; en conséquence, il a nommé, en l'honneur de ce Suédois, Burtzenhoek le cap qu'il a tracé sur sa carte, près de l'embouchure de la rivière Camtoos; mais ce nom doit disparaître, parce que ce cap n'existe pas, et que la rivière Camtoos, au lieu de former à son embouchure un promontoire ou une pointe avancée, comme le croyait Sparrmann, verse ses eaux au fond d'une baie large et profonde (1).

Nos voyageurs séjournèrent assez long-temps, près de Zeekoe-Rivier, chez un vieux colon, Hessois de nation; parce qu'ils furent obligés, pour en obtenir un guide, afin de se rendre dans le Bruntjes-Hoogte, d'attendre que la moisson fût finie. Là, Sparrmann

(1) Conférez Sparrmann, t. 1, p. 378, et sa carte avec celle de Burchell et de Gottholdt, ou de Lichtenstein.

eut occasion de faire des observations nouvelles sur les Hottentots, que nous aurons soin de réunir à la fin de ce chapitre, avec toutes celles qu'il a faites dans le même genre. C'est aussi dans ce lieu qu'il eut plus de facilité d'admirer la merveilleuse industrie des insectes connus sous le nom de termites. Il en ramassa un grand nombre qui furent transmis au célèbre entomologiste suédois, le baron Degeer (1). Les Boschis Hottentots les mangent, et c'est, avec les sauterelles, un de leurs grands régals.

Le 1er décembre, nos voyageurs continuèrent leur route à l'est de Zeekoe-Rivier (2), et le lendemain ils passèrent la rivière de Kabeljauw (3), la dernière place de ce côté qui fût habitée par des colons chrétiens. Ils arrivèrent à Camtours-Rivier (4), où ils se rafraîchirent. Là, ils trouvèrent un vieux capitaine ou patriarche hottentot, nommé Kies, qui tenait sous son empire environ cinquante hommes.

Le même jour, ils continuèrent leur route vers Looris-Rivier (5), près de laquelle ils passèrent la

(1) Sparrmann, t. I, p. 392.

(2) Sparrmann, t. II, p. 1.

(3) Cette petite rivière de Kabeljauw était alors l'extrémité de la colonie, et il n'était pas permis de former d'établissement au-delà. Mais cette défense de la compagnie avait été annulée de fait par suite de l'ignorance, de ses agents au Cap sur la géographie de ce pays; et, ainsi que nous le dirons par la suite, ils avaient eux-mêmes autorisé des établissements dans le district de Uitenhagen, sans se douter que ce pays était situé au-delà de la rivière Kabeljauw.

(4) Burchell écrit Camtoos (Camtous), et Gottholdt, Chamtoos.

(5) Burchell écrit Locri, ce qui est, je crois, une faute de graveur; on doit lire Loeri, comme sur la carte de Gottholdt : *oe*, en hollandais, se prononce comme *oo* en anglais, ou comme *ou* en français.

nuit. Ils rencontrèrent dans cet endroit un fermier, qui, dans son chariot attelé de bœufs, venait de Camdebo, et avait toujours suivi le cours de Zondags-Rivier. Il avait rencontré sur sa route une centaine de Cafres errants, dont le bétail était d'une beauté extraordinaire. La région de Camdebo ressemble de tous points à un karrow, et en a la sécheresse et la stérilité. Le 3, nos voyageurs rafraîchirent à midi, près de Galgebosch, petit bois très fréquenté par les lions et encore plus par les buffles, dont ils furent obligés de boire les restes, n'ayant trouvé qu'une mare, infectée par eux, pour se désaltérer. Le thermomètre monta ce jour-là à soixante-quatre degrés; mais le lendemain une rosée abondante le fit descendre de dix degrés. Ils continuèrent leur route par le chemin le plus enfoncé. Lorsqu'ils eurent traversé Van-Staads-Rivier, ils reçurent la visite de dix-huit Hottentots-Gonaquas d'un kraal voisin. D'après la description de cette tribu donnée par Sparrmann, il paraît que les Gonaquas sont une race intermédiaire entre les Hottentots et les Cafres, et issue du mélange de l'une et de l'autre (1).

Nos voyageurs dirigèrent ensuite leur route vers le nord, à travers une campagne plate et unie, couverte en grande partie d'une herbe sèche et aride, haute d'environ deux pieds. Le vent soufflait violemment du sud-ouest, et à onze heures du soir le thermomètre était à soixante-six degrés; il était au point du jour à soixante-quatre. A neuf heures du matin on parvint à la petite rivière Zwarts-Kop (2),

(1) Sparrmann, *Voyage*, t. II, p. 7.

(2) La petite rivière de Zwarts-Kop se jette dans la grande rivière

d'où on partit vers les quatre heures du soir, et l'on arriva à six à la grande rivière de-Zwarts-Kop, après avoir rencontré sur la route un grand nombre de quaggas, de hartbeests, et de buffles. Nos voyageurs trouvèrent sur les bords de la rivière où ils campèrent, deux fermiers qui s'y étaient rendus pour la chasse. Ils avaient déjà abattu plusieurs têtes de gros gibier, dont ils avaient pendu la chair, coupée en larges tranches, aux arbres, aux buissons, à leurs chariots, pour la faire sécher au soleil. Toute cette chair répandait à la ronde une odeur crue, rance, et même infecte, quelques lambeaux étant déjà en putréfaction. Les fermiers et leurs enfants, un petit nombre de Hottentots qui les accompagnaient pour les aider, ou pour leur propre plaisir, se régalaient avec nombre d'oiseaux de proie qui, volant autour d'eux et sur leurs têtes (1), cherchaient à leur attraper quelques morceaux. Ce spectacle dégoûtant fit souvenir Sparrmann des affreux repas des cannibales zélandais, et lui ôta l'appétit que l'heure du souper avait excité en lui. Cependant, quelques heures après, il fut tenté par une épaule de hartbeest fricassée avec de la graisse, que lui prépara son guide. Ce mets, que les Hottentots appellent tnora (couteau), lui parut délicieux.

Le 6 décembre, nos voyageurs se remirent en route. Le vent soufflait du sud-sud-ouest, et la ma-

de même nom, et cette dernière se verse dans la baie d'Algoa. Voyez la belle carte du district d'Albany, par Knobel, publiée en 1822 par Faden.

(1) Sparrmann, t. II, p. 14.

rée était visible dans la rivière Zondag. A midi, le thermomètre marquait soixante-onze degrés à l'ombre, et le lendemain, à cinq heures du matin, il ne marquait plus que cinquante-deux. En continuant à s'avancer vers le nord, ils arrivèrent à la grande Zout-Pan, ou Saline. C'est une plaine oblongue d'environ trois milles de circonférence, couverte d'une croûte de sel uni, continue et parfaitement semblable à un lac glacé, qui, lorsqu'on n'est pas prévenu de la cause, forme un contraste qui étonne, avec la chaleur de l'air, les arbres et les fleurs qui l'entourent. Le sel que l'on y recueille est, selon Sparrmann, plus fin et plus pur que celui qu'on se procure à Saldanha-Bay, entre les rivières Zout-Melk et Gauritz, entre les Sneeuw-Bergen ou montagnes de Neige, et dans d'autres parties de l'Afrique (1).

Nos voyageurs arrivèrent le soir à Kuga, petite rivière dont l'eau était saumâtre (2). Ils virent des lièvres et des hartbeests. A midi, le thermomètre, placé à l'ombre sous le chariot, marquait quatre-vingt-trois degrés. Ils se dirigèrent ensuite à l'est, vers le bas de Zondag-Rivier, et arrivèrent à Nuko-Kamma (eau des Herbages), où ils virent les traces

(1) Sparrmann, t. II, p. 17.

(2) La carte de Burchell écrit Kuka, Kuga ou Kougha; les cartes de Knobel et de Gottholdt portent Koega ou Coega. Ces noms doivent tous se prononcer Kouka ou Kouga. Cette petite rivière se jette directement dans la mer, et ne doit pas être confondue avec une autre de même nom beaucoup plus considérable, et qui se jette dans la rivière Camtoos. La géographie du Cap est singulièrement embrouillée par la répétition des mêmes noms appliqués à des objets différents.

récentes d'un lion, et dans le lointain un éléphant parmi des buissons de gayac et de mimosa nilotica : enfin, pour la première fois ils aperçurent, volant bas et droit devant elles, une troupe de pintades (*numida meleagris*). Sparrmann fut frappé de la différence extraordinaire qu'il remarqua entre les deux bords du lit de la rivière Zondag, qui fait en cet endroit beaucoup de détours. Du côté où l'on était, le bord était très haut, escarpé, ou plutôt perpendiculaire. Il paraissait être entièrement formé d'une marne sèche, pareille à celle de la surface des terres voisines. Au haut de ce précipice, la superficie du sol était plane et unie; l'autre rive était basse et plate.

Le 9, nos voyageurs partirent à cinq heures du matin : le thermomètre marquait soixante-deux degrés; et à trois heures après midi ils arrivèrent à la petite Zondag-Rivier (1). Ils chassèrent dans cet endroit deux buffles, qui couraient avec légèreté dans les buissons, et virent l'espèce d'antilope qu'on nomme koedoe (coudou). Ils reçurent aussi dans ce lieu la visite de Hottentots Boschis, qui, moins sauvages que ceux de leur race, avaient du bétail, et ne vivaient pas de rapine.

Sparrmann et Immelman partirent de nouveau, le 10 au matin, avec leurs neuf Hottentots, qui vécurent en route de fèves de gayac et de la gomme arabique donnée par le mimosa nilotica. Sparrmann

(1) Sparrmann, t. II, p. 22. La petite Zondag-Rivier (petite rivière du Dimanche) se jette dans la grande rivière du même nom, du côté oriental. Conférez les cartes de Gotthold et de Knobel.

vit pour la première fois, dans ce jour, une troupe de bosche-warkens ou wilde-warkens, c'est-à-dire des sangliers ou cochons de bois, dans l'état sauvage. Nos voyageurs arrivèrent à la nuit à T'Kurmoi, où ils s'arrêtèrent. A quelques portées de fusil de cet endroit résidait une race de Hottentots bâtards ou Hottentots-Cafres. Leur langage était plutôt cafre que hottentot; mais ils n'avaient ni les grosses lèvres, ni le corps robuste, ni l'air libre et dégagé, ni la couleur noire des habitants de la Cafrerie; ils n'étaient pas même aussi basanés que les Hottentots. L'iris de leurs yeux était d'un brun foncé, et presque aussi noir que leur prunelle. Ils avaient beaucoup de bétail et paraissaient mener une vie fort heureuse. Sparrmann conjecture qu'ils pourraient bien être une race étrangère, qui, après avoir gagné quelque bétail à servir chez les Cafres, s'étaient réunis et étaient venus dans ce pays s'établir en société (1). Nos voyageurs s'avancèrent le long de T'Kurmoi-Rivier, dont l'eau était presque stagnante et saumâtre. Le 12 ils dirigèrent leur route à l'est, et ensuite au sud-ouest par un pays découvert. Ils chassèrent dans ce lieu des buffles, et entendirent fréquemment le mugissement terrible du lion (2); et, plus loin, ils aperçurent des troupes de quaggas, avec un énorme élan du Cap; ensuite ils dételèrent, et restèrent assez long-temps à rafraîchir, près de la rivière Kensi-Kumie-Aatie (3), ce qui, en hottentot, signifie : « Défense aux hommes

(1) Sparrmann, *Voyage*, t. II, p. 30.
(2) Sparrmann, t. II, p. 40.
(3) Sparrmann, t. II, p. 77.

laids de boire ici. » Les colons l'appellent petite rivière des Boschimans (1). Cette rivière n'a pas un courant très violent, l'eau en est saumâtre. Après l'avoir traversée, nos voyageurs, plus loin à l'est, passèrent par une vallée couverte de bois, nommée Niez-Hout-Kloof, d'un arbre qui y croît et qui excite, dit-on, l'éternuement, mais que Sparrmann ne put voir (2). A la distance d'environ un demi-mille sur la gauche de cette route, on trouve de bonne eau dans une vallée appelée T'Kur-T'Keija-T'Kei-T'Kasibina. Nos voyageurs y envoyèrent leurs bœufs à midi, et ils restèrent pour se rafraîchir eux-mêmes sur la route. Ils arrivèrent le 14 au soir à Hassagay-Bosch (3), petit bois qui a tiré son nom d'un arbre qu'on y trouve. L'eau est assez bonne dans la vallée qui est au-dessous, quoiqu'en petite quantité et stagnante. Le terrain de ce canton est de l'espèce de celui qu'on nomme acide dans le pays. Sparrmann nous apprend ici avec reconnaissance, dans une note, que ce jour-là même, tandis qu'il était absent et dans les déserts d'Afrique, on eut la bonté de lui conférer, en grande pompe, le grade de docteur en médecine à l'université d'Upsal;

(1) Bojesmans-River sur les cartes de Knobel et de Gottholdt, Boschiesmans-River sur la carte de Burchell.

(2) Sparrmann, t. II, p. 81.

(3) Burchell écrit ce lieu sur sa carte de même que Sparrmann; mais Knobel, sur sa carte du district d'Albany et de Zuurveld déjà cité, écrit Assegaabusch, et place le village ainsi nommé par trente-trois degrés vingt-six minutes de latitude, et vingt-six degrés vingt minutes de longitude à l'est du méridien de Greenwich. Le petit ruisseau qui prend sa source dans cet endroit porte le même nom, et s'écoule dans la rivière Carrega.

honneur, dit-il, fort au-dessus de mes espérances. A midi, nos voyageurs arrivèrent à Nieuw-Jaars-Drift (1). La contrée offre une belle perspective, et est couverte de l'arbre dont on a si souvent parlé, le mimosa nilotica, sur lequel Sparrmann se félicite d'avoir trouvé un grand nombre d'insectes curieux. Le soir, nos voyageurs arrivèrent à Kurekoiku (2), et en chemin ils donnèrent la chasse à des buffles. Ils restèrent dans ce lieu jusqu'au lendemain soir. Ils lavèrent eux-mêmes leur linge et le séchèrent au soleil. Ils l'avaient prodigué, ainsi que leurs habits, aux Hottentots, dans l'espoir de les débarrasser de la vermine dont ils étaient couverts, et que ceux-ci s'amusaient de temps en temps à éplucher et à manger. Nos voyageurs ne purent les corriger de leur malpropreté, ni de l'usage dégoûtant qui en était le résultat, et dans lequel ils semblaient se complaire. Ils leur rendirent leurs manteaux de peau et leurs pelisses, où du moins leurs insectes incommodes, se tenaient plus tranquilles (3). Cependant Sparrmann remarqua, lorsqu'il arriva à Bruntjes-Hoogte, que ses Hottentots se peignirent le nez, les joues et le milieu du front avec de la suie, parce qu'ils s'attendaient à trouver des beautés de leur

(1) Sparrmann, t. II, p. 83. Nieuw-Jaars-River se trouve à l'extrémité de la carte de Knobel; mais cette carte n'indique pas le Drift ou lieu de passage. Il en est de même de la carte de Gottfloldt; cette rivière se jette dans la rivière des Bojesmans du côté de l'ouest. Burchell donne la position de Nieuw-Jaars-Drift ou du passage sur cette rivière, et c'est le passage qui paraît avoir donné le nom à la rivière.

(2) Probablement sur la rivière Kurikuru de la carte de Burchell.

(3) Sparrmann, t. II, p. 85.

nation; mais cette préparation exceptée, notre voyageur ne s'aperçut pas qu'ils prissent aucune peine pour s'insinuer dans les bonnes grâces du beau sexe; de sorte, ajoute-t-il, que je suis porté à croire que dans les règles de leur galanterie, ce sont les femmes qui font les avances. Tandis que nos voyageurs lavaient leur linge, plusieurs de leurs Hottentots allèrent à la chasse et virent, à cinquante ou soixante pas, deux lions couchés à terre; ils eurent la prudence de ne pas les tirer, et s'enfuirent doucement : les lions, dès qu'ils aperçurent les Hottentots, en firent autant.

Le thermomètre, à midi, était à quatre-vingt-quatre degrés. On partit dans la soirée, et en route on abattit un buffle; on prit deux jeunes autruches, et l'on vit un combat amoureux entre deux chats tigres. Le même soir on arriva à Hevy, où l'on passa la nuit (1). Hevy est une vallée toute de roches; on y trouve plusieurs fosses d'eau stagnante et jaunâtre. Toutes les plantes de ce canton, excepté quelques plantes grasses, étaient desséchées.

Le 17, à cinq heures du matin, le thermomètre marquait soixante degrés, et à deux heures après midi, il était monté jusqu'à quatre-vingts (2). On arriva avant la nuit à Quammedacka (3), à la distance de deux lieues de l'endroit qu'on venait de quitter. Un petit étang marécageux, de vingt-quatre à vingt-

(1) Hevy, qui est sur la carte de Sparrmann, ne se trouve pas sur celle de Burchell.

(2) Sparrmann, t. II, p. 87.

(3) Kommedakka sur la carte de Burchell, la seule qui, avec celle de Sparrmann, nous donne des indications sur diverses positions de ce canton.

cinq pieds de diamètre, fut toute l'eau que l'on put trouver dans un fort grand espace de terrain; aussi était-il fréquenté par les animaux sauvages. On y vit arriver, dans la soirée, une horde d'environ deux mille individus de l'espèce d'antilope nommée springbocks (1). Ce lieu est surtout très abondant en rhinocéros à deux cornes. Nos voyageurs eurent le temps de les observer, et d'en abattre plusieurs, parce qu'ils furent obligés de passer dans ce lieu cinq nuits consécutives. Ils le quittèrent enfin, et arrivèrent à la petite rivière de Vish, où ils plantèrent leurs tentes (2). Ils trouvèrent une horde de springbocks, et en tuèrent deux. A cinq heures du matin, le thermomètre était à cinquante-deux degrés; à midi, à quatre-vingt-deux; et à trois heures et demie, à quatre-vingt-quinze. A mesure qu'on avançait vers le nord, la sécheresse du sol augmentait; il devenait plus graveleux, et il produisait une plus grande quantité de plantes grasses. On rencontrait par-ci par-là quelques arbustes, quelques buissons, et un peu de gazon sec; tout le reste était un fond argileux, aussi aride, aussi nu que le grand chemin. On arriva ensuite à la grande Vish-Rivier (3), après avoir rencontré sur la route des lions et des autruches. Le 23, nos voyageurs entreprirent, sur les bords de cette rivière, de faire une chasse aux hippopotames. Ils rencontrèrent un buffle, qu'ils attei-

(1) Sparrmann, t. II, p. 88.
(2) Sparrmann, t. II, p. 124.
(3) Groote-Vish-River est le Rio do Infante de la carte d'Afrique de d'Anville.

gnirent de plusieurs balles, mais qui, quoique blessé, les poursuivit, et les mit dans un grand danger. Ils parvinrent cependant à l'abattre (1). Ce jour-là, le thermomètre, à cinq heures du matin, était à soixante-quatorze degrés, et, dans l'après-midi, il monta jusqu'à cent. Ils virent, le lendemain 24, un gnou, animal encore imparfaitement connu à cette époque; puis ensuite des élans-gazelles, des troupes nombreuses de quaggas, des hartbeests, et des centaines, et même des milliers, dit notre voyageur, de spring-bocks. Ils aperçurent aussi un chacal.

Le 29, nos voyageurs retournèrent vers l'ouest, et furent conduits, par leurs Bosclis, à la petite Vish-Rivier. Cette contrée était couverte d'arbres épineux, du mimosa nilotica, qui, quoique assez clair-semés, ombrageaient la terre, et lui donnaient une certaine fraîcheur. Elle était même à peu près couverte de gazon, ce qui formait une perspective de verdure agréable. On y voyait errer un grand nombre de spring-bocks, des quaggas, et des hart-beests.

Le 29 décembre, nos voyageurs arrivèrent enfin à Bruntjes-Hoogte, et leur première résidence fut la maison d'un vieux chasseur d'éléphants, nommé Prinstlo. Il était le premier qui fût venu habiter ce canton, et il avait établi, au pied d'une haute montagne, une ferme dans la plus belle situation de tout ce district, et peut-être de toute l'Afrique. Il apprit à Sparrmann que les mois d'hiver, juillet et août,

(1) Sparrmann, t. II, p. 134.

étaient plus froids dans ce pays qu'au Cap; que la terre y est couverte ordinairement, pendant deux jours, de deux pouces de neige; que dans cette saison, comme dans les autres, ils tenaient, pendant la nuit, leur gros bétail et leurs moutons dans un parc en plein air, d'où ils les faisaient sortir le jour pour aller chercher leur nourriture (1).

Agter-Bruntjes-Hoogte est un pays assez plat; il commence vers la source de la petite Vish-Rivier; il est séparé de Camdebo par Bruntjes-Hoogten, montagnes de Bruntjes. Ce pays est donc, par rapport à Camdebo, derrière (Agter) Bruntjes-Hoogte. Les Sneeuw-Bergen (montagnes de Neige) sont ainsi nommées de ce que les plus hautes sont couvertes de neige pendant l'hiver, et qu'elle y séjourne une partie de l'été. Ces montagnes sont situées au nord de Camdebo. Les plus basses sont habitées toute l'année; mais l'hiver est fort rude au sommet des plus hautes; ce qui fait que les colons les quittent ordinairement dans cette saison pour se rendre à Camdebo. Quelquefois aussi, les habitants de ces montagnes, les plus éloignées, sont obligés de déserter entièrement leurs possessions, chassés par les cruels Boschimans; qui, adonnés au meurtre et au pillage, lancent avec dextérité leurs flèches empoisonnées, savent courir et gravir les montagnes les plus escarpées avec une vitesse presque égale à celle des singes, puis, de leurs sommets inaccessibles, roulent des quartiers de rocs sur ceux qui auraient la témérité de les pour-

(1) Sparrmann, t. II, p. 149.

suivre. Il est vrai que les colons leur donnent la chasse, et tirent sur eux, dès qu'ils les aperçoivent, comme sur des bêtes féroces, et qu'ils n'épargnent même pas les femmes enceintes, et les enfants à la mamelle de cette race. Les habitants primitifs de ce canton étaient des Hottentots, que les colons ont expulsés, et qui, comme les Boschis, vivent actuellement cachés et errants. Mais ils sont moins hardis et moins féroces que les Hottentots. La couleur de leur peau tire sur le jaune; aussi sont-ils regardés comme une nation différente des autres, et on les appelle Chinois, ou Hottentots-Chinois (1). La principale résidence de ces fugitifs est sur le bord des deux Vish-Rivier. Cette race donne de bons et fidèles esclaves. Une autre partie, encore plus considérable, de ces Hottentots à peau jaune, est dispersée dans un canton qui peut avoir onze journées de largeur, et qui est situé plus au nord qu'au nord-est des deux Vish-Rivier, près d'une autre rivière, appelée Zomo. Là, il s'en trouve, dit-on, quelques uns qui s'occupent à engraisser et à élever du bétail. Des compagnies d'un petit nombre de chrétiens ont quelquefois voyagé dans ce canton, et y ont chassé aux éléphants sans être inquiétés par les Hottentots-Chinois. Les rivières les plus considérables qui traversent ce canton sont T'Kamsi-T'Kai, T'Nu-T'Kai, la petite et la grande rivière Zomo (2). Cette dernière est

(1) Sparrmann, *Voyage*, t. II, p. 155. Les Hottentots-Chinois de Sparrmann sont des Cafres, dont le domaine commence en ce lieu, et se prolonge à l'est et au nord.

(2) T'Kamsi-T'Kai paraît être la rivière de Keisi-Kamma, nom

la limite d'un pays appartenant à une autre nation. Toutes ces rivières coulent du nord au sud et au sud-est, et vont à la mer, probablement à travers le pays des Cafres. De T'Kau-Kai (1), ou grande rivière poissonneuse, à T'Kamsi-T'Kai, on compte sept journées de chemin, chaque journée estimée à quarante-cinq milles, ou l'espace que des bœufs peuvent parcourir d'un pas vif et sans s'arrêter en huit heures. De là à T'Nu-T'Kai, ou rivière Noire, on compte une journée de chemin; de T'Nu-T'Kai à la petite rivière de Zomo, ou l'Œil humide, deux journées; et de celle-ci à la grande rivière de Zomo, une demi-journée. On trouve, dit-on, dans cette rivière, qui est une des plus grandes, des pierres vertes. L'autre rive de Zomo est habitée par une nation nommée Tamboukis, et qui ressemble à celle que nous venons de mentionner par la couleur de la peau et la manière de s'habiller; mais c'est un peuple puissant et guerrier. Au-delà de cette nation, en remontant vers le nord, est un autre peuple encore plus guerrier et plus intré-

née aussi Rio-Almiscar, et rivière de Saint-Christophe sur la carte de Burchell, qui, depuis 1820, forme la limite orientale de la colonie du Cap, et la sépare des Cafres. T'Nu-T'Kaï est la rivière nommée Great-Keï ou Grande-Keï sur les cartes de M. George Thompson (1827) et de M. John Phillips (1828). Selon ces cartes, elle prend sa source dans les monts nommés Stormbérg, et est formée par deux rivières Zwart-Keï et White-Kaï (la noire et la blanche Keï), puis reçoit la Somo du nord. Ces rivières arrosent le pays des Tamboukis ou Amintaba, tandis que, plus près du rivage et sur les bords de la Grande-Keï, sont les Amokoses, autres tribus de Cafres. La grande rivière Somo de Sparrmann est la Zomo de nos cartes, et la petite Zomo est Kéi la blanche.

(1) Sparrmann, t. II, p. 157. Sparrmann écrit T'Kamt-Kay; c'est la Great-Visch-River ou Rio-Infante des anciennes cartes.

pide, qu'ils nomment Mambukis. Tous les colons qui ont pénétré jusqu'à Zomo-Rivier, ont observé, à la distance d'environ deux journées de là vers le nord, une montagne qui jette beaucoup de fumée (1). Des Hottentots-Chinois (2) ont dit à Sparrmann que les Tambouk's ont des fournaises dans lesquelles ils fondent une espèce de métal, qu'ils forgent, et dont ils font des espèces d'ornements. Sparrmann vit souvent à Bruntjes-Hoogte des boucles d'oreilles de ce métal portées par ces Hottentots; il les fit essayer par M. Engelstroem, conseiller, et il se trouva que c'était un mélange de cuivre et d'argent (3).

Selon les rapports faits à Sparrmann par les habitants de Bruntjes-Hoogte, le pays situé entre eux et la rivière Zomo, ou le pays des Tambouk's, consiste principalement en vastes plaines arides; plus on avance au nord, plus on y trouve de végétaux; il y croît une sorte d'arbre sanguinolent. Si l'on va vers le sud-est, en partant du haut de Vish-Rivier, c'est-à-dire en suivant le côté de la Cafrerie, on

(1) C'est le Stormberg ou mont des Tempêtes des cartes que j'ai citées. On est étonné de l'exactitude des renseignements obtenus par Sparrmann sur ce pays inconnu aux géographes jusque dans ces dernières années. En effet, les détails donnés par Sparrmann, qui s'accordent avec les cartes récentes, ne se trouvent ni sur sa carte, ni même sur celle de Burchell. La carte de Le Vaillant, qui trace une excursion de ce voyageur jusque dans ce pays, ne présente que confusion et qu'erreur. Sur la carte de Gottholdt, en 1811, on voit bien au-delà de Visch-River une rivière nommée T'Keissi, dans laquelle se jette la Sjomo et Kat-River; mais cette rivière T'Keissi paraît être confondue avec la Keisi-Kamma, dont l'auteur ne fait pas mention.

(2) C'est-à-dire des Cafres.

(3) Sparrmann, *Voyage*, [illegible]

trouve une rivière appelée Konap, qui, à ce qu'on croit, va joindre Vish-Rivier (1); mais à deux journées de chemin plus loin, en allant de Konap-Rivier au nord-est, on en trouve une autre, appelée Kaïsi-Kamma, qui prend sa source dans une montagne, connue des colons sous le nom de Bambusberg (montagne de Bambous), ainsi nommée de ce qu'elle produit une sorte de roseaux ou bambous, dont ils font grand cas pour faire des manches à leurs longs fouets. Sparrmann entretient ensuite ses lecteurs d'une rivière vers le nord, nommée Groote-Rivier, ou la Grande-Rivière; c'est le Gariep, que Gordon a nommé, en 1773, rivière d'Orange, connue seulement alors sur de vagues rapports, et qui depuis, ainsi qu'on le verra par la suite, a été suivie dans diverses parties de son cours. Notre voyageur fait commencer le pays des Cafres sur la côte à l'est de Vish-Rivier. Il a été reculé, par les progrès des Européens et la construction du fort de Fredericksburg, en 1821, jusqu'à l'est de la rivière de Keisi-Kamma.

Quelques années avant l'arrivée de Sparrmann dans ce canton, un fermier, nommé Heuppenaer, s'était rendu dans le pays des Cafres pour y trafiquer. Le fer des chariots qu'il avait amenés tenta ces peuples sauvages, qui, armés de leurs flèches et de leurs sagaies, le tuèrent ainsi que presque toute sa suite.

(1) Ces informations étaient exactes, et la rivière Koonap ou Kounap se trouve tracée sur les cartes du Voyage de Thompson, 1827, et des Recherches de Phillips, 1828. Elle prend sa source dans le Winterberg, et coule au sud-est dans Great-Fish-River. Bamboesberg est la prolongation de Winterberg vers le nord, et se trouve sur la carte de Thompson.

Ceux qui purent échapper à ce désastre par la vitesse de leurs chevaux, revinrent accompagnés d'une troupe nombreuse, armée de fusils, et firent à leur tour un grand carnage des Cafres. Cette sanglante exécution fit sur ces peuples une profonde impression, et leur a inspiré, depuis ce temps, une grande crainte des colons (1). Cependant tout commerce n'avait point cessé avec eux, et notre voyageur se trouva à Lange-Kloof avec un fermier qui revenait alors du pays des Cafres. Mais un capitaine hottentot, nommé Ruyter, dont Sparrmann a placé le kraal ou le village, dans sa carte, sur le côté oriental de la rivière des Boschimans, avait surtout contribué à la sûreté des colons par la crainte qu'il avait su inspirer aux Cafres. Ce Ruyter étant au service d'un fermier à Roggeveld, prit querelle avec un Hottentot, son compagnon, et le tua. Craignant d'être, conformément aux lois de la colonie, pendu pour cette action, il déserta sur-le-champ. Après une longue suite d'aventures, il se réfugia chez les Boschimans, sur les bords de la rivière qui porte le nom de ces sauvages. Quelques uns d'entre eux le choisirent pour leur chef. Avec cette petite troupe, il subjugua plusieurs tribus de Hottentots, et il eut l'art de les engager à prendre les armes contre les Cafres, en semant entre eux la mésintelligence et la défiance. Alors il inspira à son parti la plus haute opinion de sa capacité, leur faisant remarquer de quelle importance il était pour eux d'avoir un chef tel que lui, qui fai-

(1) Sparrmann, *Voyage*, t. II, p. 165.

sait leur force et leur succès ; mais surtout leur fournissant des occasions plus fréquentes de piller, et leur montrant une meilleure méthode d'élever le bétail que celle qu'ils étaient accoutumés de suivre. Tout en se rendant, par ces moyens, formidable aux Cafres, il ne négligeait pas de punir de mort les Hottentots ses sujets, pour la moindre faute, ou même pour le plus léger soupçon. Bientôt il les eut réduits à une obéissance sans bornes, et à la soumission la plus servile. Il était souvent l'exécuteur de ses arrêts de mort ; d'autres fois il ordonnait à quelqu'un de sa suite d'envoyer à l'autre monde celui qu'il avait marqué pour victime de sa vengeance. Si le Hottentot balançait à lui obéir, il lui passait à lui-même sa javeline au travers du corps. En tenant les Cafres en respect pour sa propre utilité, il rendait un grand service aux colons, envers lesquels il se conduisit toujours en fidèle allié. En récompense du tabac et autres denrées dont ceux-ci lui faisaient présent, il leur prêtait la main pour réduire en esclavage les Boschimans vagabonds, qui ne vivaient point sous sa juridiction. Cependant, lorsqu'il fut au plus haut point de sa puissance, son orgueil s'accrut à un tel point, qu'il ne recevait plus les colons eux-mêmes qu'avec arrogance. Ses sujets, fatigués de l'ambition de leur chef et de sa discipline sévère, prirent un jour le parti de déserter au moment même où, marchant vaillamment à leur tête, il les conduisait à une expédition contre les Cafres. Ruyter n'avait plus le pied léger comme dans sa jeunesse ; il ne put se sauver assez vite, et il fut fait prisonnier. Comme

on le reconnut pour chef des Hottentots, les Cafres, suivant l'usage, lui accordèrent la vie, et le renvoyèrent à son peuple, après l'avoir menacé de lui arracher les yeux, si jamais il reprenait les armes contre eux. Cependant cet échec, et la salutaire leçon que lui avaient donnée ses ennemis, ne le corrigèrent point ; aussitôt qu'il eut rassemblé un certain nombre de ses sujets, il médita de nouvelles hostilités contre les Cafres; et, pour dernière ressource, il s'efforça d'exciter contre eux un autre chef d'une petite société de Boschis, qui lui promit son assistance et celle de ses sujets, dès qu'il aurait pu se procurer du fer pour armer ses flèches, et faire les autres préparatifs nécessaires. Mais à la fin, ceux-ci soupçonnèrent, et peut-être avec raison, que le vieux tyran, fatigué de lui-même et des revers de sa fortune, n'avait d'autre intention, dans cette entreprise, que de chercher la mort, et craignirent de la trouver eux-mêmes en sa compagnie. Ruyter avait, suivant la coutume des Hottentots, nommé le plus jeune de ses trois fils héritier de ses biens et de son trône; mais le peuple trouva qu'aucun des trois n'avait hérité des talents et des qualités du père, et refusa d'adopter l'un d'eux pour chef. Au reste, vers la fin de sa vie, et à l'époque du voyage de Sparrmann, Ruyter, devenu infirme, avait perdu presque toute son autorité. Il n'était plus le roi d'un peuple entier; mais seulement le directeur ou le chef d'un kraal d'environ deux cents hommes. Il recevait sans fierté, et de la manière la plus amicale, les chrétiens ses anciennes connais-

sances, et leur demandait, les larmes aux yeux, un peu de tabac, non plus comme un tribut, mais comme un cadeau qu'il était prêt à recevoir de leur générosité (1).

Agter-Bruntjes-Hoogte, où Sparrmann resta jusqu'au 21 janvier 1776 (2), est la contrée la plus au nord qu'il ait visitée, et c'est, suivant lui, la plus agréable de la colonie. La terre y demeure couverte, dans toutes les saisons, d'une verdure de prairie qu'on ne rencontre guère dans les autres régions de l'Afrique : cette verdure doit son existence à l'abri que donne au sol le mimosa nilotica, et sa fraîcheur est embellie par les nombreuses fleurs jaunes de cet arbre, par une multitude innombrable de lis-printaniers, et par une plante parasite d'un rouge de sang, que notre auteur a le premier décrite (3). Elle est d'ailleurs arrosée par un ruisseau, la petite Vish-Rivier, dont on entend le murmure, et dont l'œil suit avec plaisir les longs et nombreux détours. Outre les champs de blé dont cette rivière est bordée, on voit çà et là des vergers et des jardins potagers nouvellement arrangés; on remarque dans quelques-uns des saignées, pratiquées pour laisser écouler l'eau, des plantations encore naissantes, mais qui promettent d'abondantes récoltes. La beauté des herbages est due à ce que la terre est neuve, à ce que le pâturage, comme dans d'autres parties de la colonie, n'a pas

(1) Sparrmann, t. II, p.
(2) Ibid., t. II, p. 177.
(3) Dans les Transactions de l'Académie de Suède pour 1776, p. 307.

encore été tondu trop fréquemment ni de trop près. On doit aussi attribuer la fraîcheur et la fertilité du pays à une chaîne de montagnes situées à l'est de la petite Vish-Rivier, entrecoupées par de vertes vallées et par des bois. Ces montagnes rassemblent les nuages, les font tomber en ondées rafraîchissantes sur les bords de la rivière qui baigne leur pied; les antilopes et autre grand gibier sont attirés par la fécondité du sol; et une multitude d'oiseaux de différentes espèces, mais tous remarquables par le brillant de leur plumage, aiment à bâtir leurs nids sur les arbres qui croissent près de la rivière.

Les maisons sont de simples chaumières, mais elles sont environnées et embellies de richesses vivantes, de nombreux troupeaux de bétail et de moutons. Elles sont habitées par des hommes heureux et dans l'aisance, qui accueillirent nos voyageurs cordialement et les bras ouverts. Leur conduite franche et amicale parut bien douce à des gens qui sortaient d'un désert.

Tous les colons pâturagers, mais surtout ceux de Bruntjes-Hoogte, mènent une vie agréable et aisée. Un champ de moyenne grandeur, dont la culture n'est pour lui qu'un simple amusement, donne à un de ces colons du pain pour sa nombreuse famille. Ses grands pâturages et ses terres en labour lui fournissent de quoi nourrir un grand nombre de chevaux, qui ne lui servent que quelques jours dans l'année pour battre son blé; ses troupeaux de bœufs et de moutons, qui sont sa richesse, croissent en nombre et en force sous ses yeux satisfaits, et ne lui

donnent que du plaisir et pas le moindre embarras; quelques Hottentots ont l'emploi de les chasser le matin au pâturage et de les ramener : ces mêmes Hottentots sont chargés de faire le beurre ; en sorte que le fermier, sa femme et ses enfants ne se mêlent guère d'autre chose que de faire traire leurs vaches. Cette occupation n'exige pas qu'ils se lèvent avant sept ou huit heures du matin, et il peut encore après avoir ainsi dormi, sans rien négliger d'essentiel, se permettre après son dîner une méridienne que la chaleur du climat rend nécessaire en cette contrée. Lorsqu'ils ont trouvé sur le lit de repos où ils sont couchés une position commode, il est assez difficile de les engager à la quitter, et même à faire le plus petit mouvement de leurs bras. Il est arrivé à quelques fermiers de recevoir ainsi des voyageurs sans se déranger, excepté qu'ils leur indiquaient poliment le chemin par un mouvement de leur pied à droite ou à gauche. Thunberg, qui avait visité les cantons les plus chauds des Karrows, a encore trouvé leurs habitants plus indolents, et a raconté à ce sujet à Sparrmann des anecdotes plaisantes et presque incroyables (1).

A l'ouest d'Agter-Bruntjes-Hoogte est le district nommé Camdebo. Il est aride, plat, et tient de la nature du karrow. Il est habité aussi par des chrétiens qui élèvent des bestiaux. Ce canton s'étend au sud des montagnes de Neige (Sneuwbergen). La route au nord, selon ce qui fut dit à notre voyageur,

(1) Sparrmann, t. II, p. 178.

mène à Anthonveld, Kau-Veld et Bokkeveld; celle au sud descend à Oliphants-Rivier, la rivière de l'Éléphant, et va rejoindre le grand chemin par où revint Sparrmann; mais on peut aussi, avant d'arriver au grand chemin, se détourner de la route au sud, et prendre par Platte-Kloof, Hex-Rivier, où l'on prend la route du Cap. Les habitants de Camdebo et de Sneuwberg ont aussi trouvé un chemin de traverse, mais rude et difficile, le long de Zondags-Rivier, pour aller faire leurs provisions de sel près des rivières Zwart-Kop, aux salines dont on a fait mention (1).

Sparrmann ressentit à Bruntjes-Hoogte quelques atteintes de goutte, et il en fut guéri en soumettant deux fois par jour ses pieds à des bains de vapeur (2). Pendant son séjour dans cette contrée notre voyageur eut l'occasion de faire de grandes chasses; il tua un gnou, un quagga, des hartbeests, des élans du Cap, des coudous (koedoe), des bunteboks, des springboks, des roeboks, des steenboks, des grysboks, des klippringers, des duykerboks ou boucs plongeurs, des singes babouins, un chakal gris, un chakal d'un brun nommé dans le pays onkjis chakal (3), un ratel ou blaireau puant, une viverra cristata, une gerboise du Cap, une espèce de petit renard, la taupe du Cap, l'oiseau qu'on nomme coucou des abeilles ou guide du miel (4) (*cuculus indicator*),

(1) Sparrmann, t. II, p. 174.
(2) Sparrmann, t. II, p. 187.
(3) Sparrmann, t. II, p. 195-205.
(4) En hollandais, honing-wyzer. Voy. Sparrmann, t. II, p. 209.

et diverses autres espèces de quadrupèdes et d'oiseaux ; mais il ne vit point de girafes ; et notre auteur prétend qu'on ne la trouve que dans la partie nord-ouest de la colonie (1).

Partis le 21 janvier d'Agter-Bruntjes-Hoogte, nos voyageurs arrivèrent dans l'après-midi à la grande Vish-Rivier ; ils y trouvèrent plusieurs fermiers réunis, et résolurent de se livrer avec eux à la chasse des hippopotames ou vaches marines. Un laboureur, ou, comme on les appelle vulgairement, un corn-boor, venant des environs du Cap, se joignit à eux. « Au moment où nous aperçûmes ce fermier, dit Sparrmann, il dormait sous un arbre touffu, à côté d'une femme fort jolie, et vêtue légèrement d'un habit d'été. Une apparition si céleste et si inattendue, dans un désert, dissipa en un instant toutes les images de désolation et d'horreur dont l'aspect sauvage de ces plaines avait commencé à noircir l'imagination de M. Immelman et la mienne ; lui surtout paraissait émerveillé, et je craignis un instant de le voir renoncer pour jamais à ses projets de voyage, s'il eût continué de se livrer aux premières impressions que faisait sur lui la contemplation d'une si belle production dans le premier des trois règnes de la nature. Nous liâmes conversation avec notre voluptueux corn-boor et sa charmante épouse. Ils nous apprirent qu'ils venaient de visiter un de leurs parents à Agter-Bruntjes-Hoogte, qu'ils y avaient goûté pendant six mois les douceurs de la vie pastorale, et que la

(1) Sparrmann, t. III, p. 210 à 268.

comparaison de ce paisible bonheur, avec les embarras et les peines attachés à la culture des vignes et au labourage des terres, leur avait inspiré l'intention de vendre leur ferme à vin et à blé des environs du Cap, pour retourner chercher à Bruntjes-Hoogte quelque lieu dont ils pussent faire une ferme à pâturage. » Cette préférence réfléchie, et non pas instinctive et d'habitude, de la vie pastorale sur la vie agricole, est digne de remarque.

Les chasseurs réunis attaquèrent et tuèrent une panthère qui avait failli enlever et dévorer le fils d'un d'entre eux. Ils rencontrèrent ensuite une troupe de Cafres, qui paraissaient disposés à les attaquer; mais Sparrmann leur imposa : il eut avec eux une conférence qui se termina par des propositions de commerce. Ils acceptèrent du tabac, et dirent à nos voyageurs qu'ils étaient étonnés de les entendre se plaindre de ne pouvoir rencontrer d'hippopotames, tandis que, sur les bords de la rivière Konap (1) qu'ils habitaient, on en trouvait des troupeaux entiers; qu'on les voyait sortir de l'eau en plein jour, et dormir et paître dans les campagnes qui bordent cette rivière. Nos voyageurs, quoique ayant fréquemment éprouvé des soupçons et de la défiance des intentions des Cafres, se séparèrent d'eux après quelques jours de fréquentation, sans en avoir reçu aucun dommage; mais lorsque Sparrmann fut

(1) Voyez ci-dessus, p. 68, ce qui est dit sur la rivière Konap ou Koonap, et consultez les cartes de Thompson, de Phillips, de Gottholdt, pour le voyage de Lichtenstein, les seules où elle se trouve tracée et nommée.

de retour en Suède, une lettre d'Immelman, son compagnon de voyage, en date du 25 mars 1781, lui apprit que les Cafres, sous la conduite de deux chefs nommés Mosan et Koba, avaient fait une irruption dans le Bruntjes-Hoogte; que la maison de Prinstlo, qui avait donné l'hospitalité à nos voyageurs, avait été réduite en cendre, et que la perte des chrétiens, dans cette circonstance, était évaluée à vingt et un mille têtes de bétail (1).

Notre voyageur eut occasion de remarquer en ce lieu des monceaux de pierres en lignes droites et parallèles de trois ou quatre pieds de hauteur, et, à la base, de huit et dix pieds de diamètre, à la distance de dix, vingt, cinquante et deux cents pas, et même plus, l'un de l'autre : ces monuments, qu'on dit être encore plus nombreux dans les plaines incultes qu'on rencontre en s'avançant vers le nord, sont regardés comme des preuves incontestables que ce pays fut jadis habité par une race d'hommes plus puissants et plus nombreux que les Hottentots et les Cafres, dont on connaît trop bien les cérémonies funéraires et les autres coutumes, mais surtout la paresse, pour les soupçonner d'être les auteurs d'ouvrages d'une si vaste étendue, et en apparence si peu utiles (2).

Notre voyageur fit fouiller un de ces tas de pierres près des Kok-Kraal; mais il n'y trouva rien de bien digne de remarque que quelques monceaux d'arbres pourris et un fragment d'os qui se réduisit en pous-

(1) Sparrmann, *Voyage*, t. II, p. 284.
(2) Ibid., t. II, p. 287.

sière. Ce kraal de Jacob Kok est un passage ordinairement praticable pour les chariots, et, d'après la situation des montagnes voisines, on le regarde comme la clef des parties septentrionales d'Afrique (1). Le lendemain, 23 janvier, nos voyageurs quittèrent cet endroit, se rapprochèrent de la rivière, eurent lieu d'admirer l'agilité des Boschimans qui suivent un cheval à la course, et peuvent courir sans se fatiguer l'espace de vingt milles, ou trois ou quatre heures de suite; quelques uns même, dit-on, courent des journées entières, et atteignent en courant des élans et des hartbeests. Sparrmann et son compagnon se trouvèrent tous réunis avec les fermiers, et au nombre de sept chasseurs, à l'endroit où la rivière forme un bassin qu'on nomme Fosse aux hippopotames, parce que ces animaux ont coutume de le fréquenter. Ils en virent en effet trois, et en blessèrent plusieurs, mais ils ne purent en tuer un seul; ils parvinrent seulement à saisir vivant un jeune qui suivait sa mère. Ils abattirent un hartbeest; mais lorsqu'ils allèrent pour le prendre à une distance assez éloignée du lieu où ils l'avaient tiré, un aigle en avait dévoré plus de la moitié. Ils se

(1) Sparrmann, t. II, p. 290. Le kraal de Kok est le point le plus extrême vers le nord-est où Sparrmann soit parvenu : ce kraal est situé vers les sources d'une rivière que Sparrmann nomme sur sa carte T'Karta, et Gotholdt Kacha. La carte de Burchell ne donne que le mont Kaka ou Kakaberg, mais point la rivière. Cette rivière coule du nord au sud-est, et se jette dans Vish-Rivier; son embouchure est au nord-ouest de celle de Konas. Le Vaillant a aussi placé Kok-Kraal sur sa carte, mais à cent lieues trop loin vers le nord.

mirent ensuite à chasser des buffles et des coudous, et virent plusieurs rhinocéros qui, effrayés par le bruit du fusil, prirent un galop très rapide, et laissèrent promptement les chiens derrière eux. La chaleur du soleil était excessive, et le thermomètre de Fahrenheit marquait cent quatre degrés. Sparrmann eut un violent mal de tête, qu'il ne put calmer qu'en s'humectant de vinaigre tout le haut de la tête. Le 1er février Sparrmann abattit un élan-gazelle, et les deux Hottentots qui l'accompagnaient aperçurent dans un buisson un rhinocéros endormi. Un des Boschis de Sparrmann, qui avait eu ordre de le joindre, s'était écarté de la troupe, et devait s'attendre à une forte correction; mais il parut sans crainte devant son maître, et lui apporta des rayons de miel, disant qu'il s'était laissé aller à la voix de l'oiseau qu'on nomme honing-wiser (guide au miel), qui lui avait fait découvrir une ruche, et l'avait fait manquer au rendez-vous. Ce présent précieux lui valut son pardon. Nos chasseurs trouvèrent ce même jour un nid d'autruche, et poursuivirent un élan-gazelle qui sua du sang. Enfin, les fermiers retournèrent à Agter-Bruntjes-Hoogte, les grandes chasses cessèrent, et Sparrmann et son compagnon se disposèrent à retourner au Cap, où ils étaient impatients d'arriver.

Ils se mirent en route le 6 février, et parvinrent le soir à l'étang de Quammedacka (1).

Le 7, ils allèrent par Hevy à Kurokoïku (2), et tuèrent un buffle en chemin. Dans la nuit, ils furent

(1) Sparrmann, *Voyage*, t. II, p. 327.
(2) Ibid., t. II, p. 332.

réveillés par le son de plusieurs voix horribles et discordantes : elles paraissaient être celles de divers animaux. On les entendait toutes à la fois; mais on en distinguait cependant une qui couvrait toutes les autres, et qui ressemblait à un ricanement hideux, que les gens simples de Suède attribuent à une sorte d'esprit ou de revenant qu'ils appellent gast ou homme riant, et qui n'est qu'un des différents cris du stryx nictea ou chat-huant. Nos voyageurs aperçurent, non sans effroi, à la lueur de la lune, que cet horrible vacarme provenait d'une quinzaine de hyènes, qui n'hurlaient ainsi que pour effrayer les bœufs, les forcer à fuir, n'osant les attaquer au chariot et sous la protection des conducteurs. Un des Hottentots tira un coup de fusil contre ces féroces animaux; mais, loin d'être effrayés, ils redoublèrent leurs horribles cris, et descendirent précipitamment de la montagne, dans le dessein d'attaquer nos voyageurs et leur suite. Ils s'éloignèrent quand ils virent que ceux-ci faisaient bonne contenance.

Le lendemain Sparrmann et son compagnon traversèrent Hassagai-Bock (1), après avoir rencontré sur leur route des hartbeests, des élans-gazelles et des quaggas. Nos voyageurs passèrent ensuite la rivière des Boschimans, et arrivèrent à un kraal de Hottentots-Gonaquas, qui firent devant eux leur exercice militaire.

Le 12, nos voyageurs rencontrèrent plusieurs colons qui, avec la permission du baron de Pletten-

(1) Sparrmann, t. II, p. 333.

berg, changeaient de domicile, et venaient habiter cette partie de la contrée, que l'on a depuis appelée colonie de Plettenberg (1). Le soir, le thermomètre était à soixante-huit degrés lorsque la pluie commença.

Le 14, nos voyageurs arrivèrent à Kuga (2). Le lendemain ils allèrent voir de nouveau la saline, et se rendirent ensuite à un petit kraal de Cafres, qui s'étaient récemment établis à Zwarts-Kops-Rivier. Ils rendirent aussi visite, vers le haut de cette rivière, à un colon nommé Gert-Skepper, qui résidait en cet endroit depuis long-temps, et on pouvait dire qu'il y résidait contre les ordres du gouvernement, et en vertu de ces mêmes ordres. En effet, le gouvernement du Cap, se trouvant, malgré les arpenteurs qu'il avait employés, dans une ignorance profonde sur la géographie de cette contrée, avait défendu aux colons de cultiver et d'habiter les terres situées au-delà de la rivière de Kabeljauw; mais en même temps il leur avait permis de s'établir partout où ils voudraient au sud de Camdebo (3). Qu'avait fait le rusé colon? il était venu prendre possession de cet emplacement par le chemin du Cap à Cam-

(1) Sparrmann, t. II, p. 335. C'est probablement depuis l'établissement de cette colonie que la baie de Formosa a pris le nom de Plettenberg.

(2) Ou Coega (Couga), sur la rivière de ce nom.

(3) Sparrmann, *Voyage*, t. II, p. 336. Il résulte de ce curieux détail de Sparrmann, que les gouverneurs hollandais du Cap croyaient que le district ou pays de Camdebo était à l'ouest de la rivière Chamtoos ou Camtous, tandis qu'il se trouve non seulement à l'est de cette rivière, mais même aussi à l'est de celle de Zontag.

debo, et, par ce long détour, faisant prendre le change aux directeurs de la compagnie, il en obtint des lettres de cession; au lieu qu'il eût été très sévèrement puni, si, pour parvenir au même endroit, il eût pris la route la plus courte et la plus commode (1). Une petite société de Hottentots-Gunjunans; dont les ancêtres habitaient les environs de la montagne de la Table et de Constance, vivaient en bonne intelligence avec Gert-Skepper; et ce que Sparrmann raconte de leurs mœurs douces et tranquilles, de l'usage de leur amour pour la graisse, et de leur malpropreté (2), s'accorde en tous points avec ce que Kolbe en a dit.

Le 17, nos voyageurs passèrent près des établissements nouveaux de deux familles cafres de ce canton, et continuant leur route au sud, ils entrèrent dans le Krake-Kamma (3). Ils passèrent près de plusieurs fosses ou marécages, qui contenaient quelques particules salines, mais beaucoup d'eau de pluie. Sparrmann fit en cet endroit un détour uniquement pour jeter un coup d'œil en passant sur deux havres ou criques, qu'un petit vaisseau hollan-

(1) Il fallait passer la rivière Zontag, et revenir sur ses pas: nous découvrons ici l'origine de la petite ville de Uitenhagen, située à peu de distance des sources de Zwarts-Kops-Rivier. Cette ignorance du gouvernement hollandais a été utile aux progrès de la civilisation de ce district, actuellement riche en belles habitations.

(2) Sparrmann, *Voyage*, t. II, p. 341.

(3) Ce district, situé entre les rivières Camtoos et Zwart-Kop, est nommé Kraka-Kamma sur la carte de Gotthold (1811), et sur celle de Barrow. Cette division, qui comprend une partie du nouveau district d'Albany, n'est point connue de Burchell, et ne se trouve pas sur sa carte.

dais avait, disait-on, visités récemment, et dont il avait pris possession au nom du gouvernement hollandais, en érigeant une petite pierre ou marbre portant la marque de la compagnie (1). Le rivage et le pays, entre Zwarts-Kops-Rivier et le petit ruisseau qui se jette dans la baie de Krake-Kamma, est plat, sans bois, sablonneux; mais, à partir de là, le rivage commence à se couvrir de rochers et de brisans, et se termine en une pointe aigue, où l'on distinguait un rocher, qui en est absolument séparé (2). Sparrmann conjecture que c'est là le cap Padron des cartes portugaises; mais d'Anville aussi-bien que les cartes les plus récentes, s'accordent à considérer le cap plus arrondi qui est à l'extrémité orientale de la baie d'Algoa, et non loin de la rivière des Boschimans (3), comme le cap Padron (Padrão des Portugais). Au reste Sanuto ne connaît point de cap Padron dans cette partie de l'Afrique, tandis qu'il fait mention, sur sa carte et dans son livre, de l'*Arrecifum caput*, ou du cap des Récifs, dont il est ici question (4), et que décrit Sparrmann. Le temps s'étant éclairci, il put voir bien distinctement Zondags-Ri-

(1) Sparrmann, t. II, p. 342. C'est probablement le port Élisabeth, où l'on a bâti depuis le fort Frédéric. Voyez la carte du district d'Albany, par Knobel (1820), et celle de Gottholdt.

(2) Cette description est exacte : cette pointe est le cap des Récifs. Voyez la carte de Knobel.

(3) Considérez l'Afrique de d'Anville avec la carte de Burchell, qui nomme cette pointe Punto Padram, mais cependant avec doute; et en accompagnant ce nom d'un point d'interrogation. Le mot padrão ainsi que nous l'avons dit, signifie un monument, une pierre, une colonne avec une inscription.

(4) Livio Sanuto *Geografia*, in-folio, p. 137, et *Africæ Tabula* X.

vier, et les deux îles situées près de son embouchure (1).

Le gouvernement ayant permis récemment aux colons d'habiter Krake-Kamma, un fermier y avait laissé déjà depuis douze jours un troupeau nombreux de bétail, sous la garde d'un seul Hottentot. Le 22, nos voyageurs rencontrèrent quelques fermiers du Cap de leur connaissance, qui, avec leurs femmes, leurs enfants, et leur bétail, déménageaient, et allaient s'établir à Krake-Kamma. Ces bonnes gens leur firent beaucoup de plaisir en leur donnant des nouvelles du Cap, et des amis qu'ils s'étaient faits sur leur route. Ils firent ensuite une petite excursion jusqu'à Van-Staades-Rivier, pour revoir les mêmes Hottentots-Gonaquas, qu'ils avaient rencontrés sur leur chemin, en allant à Agter-Bruntjes-Hoogte. Mais comme le courant de cette rivière avait été refoulé par les tempêtes et par la mer, ils furent obligés, le lendemain matin, de revenir sur leurs pas, et de prendre un chemin détourné long de deux *lieues*, autour des montagnes, pour trouver un passage moins profond, où ils traversèrent la rivière. Ils trouvèrent sur cette route plusieurs familles de Hottentots, qui s'appelaient eux-mêmes Damaquas. Ils paraissaient avoir encore une plus grande affinité avec les Cafres que n'en avaient les Gonaquas. Nos

(1) La distance du point où se trouvait Sparrmann jusqu'à la rivière Zondags, était cependant de dix-huit milles géographiques ou six lieues marines. Jusqu'aux îles on ne compte que douze milles ou quatre lieues. Ces mesures sont prises sur la grande carte de Knobel du district d'Alba.

voyageurs arrivèrent ensuite à une montagne escarpée. Quoique ce passage ne fût long que de quelques centaines de pieds, six bœufs eurent beaucoup de peine à monter le chariot que deux bœufs auraient traîné sur un terrain uni (1). Le 22, nos voyageurs stationnèrent à Galge-Bosch, et le 23 à Lorris-Rivier.

Ils arrivèrent ensuite à Camtours-Rivier (2), où ils revirent le capitaine Kies, qui, pour quelques bagatelles que lui donna Sparrmann, lui concéda en échange de deux vieux bœufs, deux bœufs jeunes, vigoureux, et, ajoute notre voyageur, agiles comme des cerfs.

Le 26, on parvint à Kabeljauw-Rivier, et, avec le fermier de ce lieu, on donna encore la chasse aux hippopotames, aux buffles et aux hartbeests. Le 28, ou dernier jour de février, nos voyageurs arrivèrent chez leur ami Jacob Kok, près de Zee-Koe-Rivier, où, après une absence de trois mois, ils se délassèrent de leurs fatigues par les soins empressés d'une douce hospitalité (3).

Le 9 mars, ils revirent Sitsikamma, où ils trouvèrent un grand nombre de serpents. Les colons, pour renouveler leurs terres, avaient mis le feu aux herbes sèches qui les couvraient, et les reptiles, chassés par l'incendie, s'étaient réfugiés dans les sables, où nos voyageurs les trouvèrent morts, les uns

(1) Sparrmann, *Voyage*, p. 53.
(2) Camtoor-Rivier de Burchell, et Chamtoos de Gotthold. Voyez ci-dessus, p. 52.
(3) Sparrmann, t. II, p. 248.

à demi brûlés, d'autres desséchés par le soleil, et d'autres pourris, et tombant en poussière. Le 11, nos voyageurs arrivèrent à une ferme, près de Wagen-Booms-Rivier, à l'est de Lange-Kloof, et ils aperçurent dans la nuit un vaste incendie, qui s'étendait sur une portion de terrain de près de trois milles de long. Cet incendie avait été causé par l'imprudence d'un fermier, qui, pour détruire de mauvaises herbes, y avait mis le feu, dans le temps où le vent soufflait avec violence du côté de la ferme même, qu'on eut beaucoup de peine à soustraire aux flammes. Le 13, nos voyageurs arrivèrent à Krakeel-Rivier, et Sparrmann put alors se convaincre que cette rivière n'était qu'une branche de Wagen-Booms-Rivier (1). Plus loin, sur les bords de la rivière Apies, Sparrmann courut de grands dangers, parce qu'il s'égara sur un cheval fougueux au milieu d'un orage affreux. Le 15 il se trouva sur la route de Ku-Koi-Rivier, et le jour suivant il repassa par la ferme Zand-Plaat, près de Klein-Dorn-Rivier. On y était alors occupé à conserver et à sécher des raisins. Le 20, nos voyageurs arrivèrent à Zaffraan-Kraal, et le jour suivant

(1) Toutes les rivières mentionnées ici par Sparrmann sont tracées sur sa carte et sur celle de Burchell comme des petits cours d'eau qui se jettent, en coulant vers le nord, dans la grande rivière Kooga, laquelle se décharge dans la rivière Camtoos. Selon la carte de Gottholdt, Wagen-Booms-Rivier ne serait que la rivière Kooga vers sa source. La rivière Krakeel, qui se trouve écrite Kraket sur la carte de Sparrmann, n'est, sur la carte de Burchell, indiquée qu'avec doute, et comme une position. Il en est de même de la rivière Klipdrin, qui rejoint la rivière Apies : en un mot, toute cette partie de la carte de Sparrmann contient un détail précieux qu'on ne retrouve pas sur d'autres cartes plus récentes.

ils entrèrent le matin, de bonne heure, dans la longue et ennuyeuse vallée nommée Artaquas-Kloof. Ce fut là qu'il arriva au chariot de Sparrmann le plus funeste accident : il fut renversé sens dessus dessous, et roula au bout de la montagne. Le lendemain fut en entier employé à réparer ce grand désastre, et à se tirer du mauvais pas où l'on était. On fut obligé de décharger le chariot ; et de porter à bras ce qu'il contenait (1). Enfin, le 23 on arriva à Honing-Klip ; il tomba, pendant la nuit, une si grande abondance de pluie, que, de mémoire d'homme, on ne se rappelait pas d'en avoir vu une semblable. Le 26, nos voyageurs passèrent à Valsche-Rivier, et les habitants de ce canton commençaient alors à profiter de la saison pluvieuse pour semer (2).

Le 31 mars, Sparrmann se rendit seul à cheval à une ferme située au-delà et vers le haut de Duyven-Hoek-Rivier, où, d'après un bruit populaire, il devait exister une mine d'or ; Sparrmann n'y trouva qu'une pyrite, qu'on s'était donné la peine de détacher des montagnes (3). Le 5, nos voyageurs arrivèrent à Zwellendam ; d'où ils résolurent, pour varier leur route, de revenir au Cap par Hex-Rivier (4).

(1) Sparrmann, *Voyage*, t. II, p. 354. Honing-Klip, sur la carte de Sparrmann comme sur celle de Burchell, est à l'est de la Grande-Rivière.

(2) Notre voyageur ne parle pas de la rivière Gauritz, qu'il dut traverser avant de parvenir à Valsche-Rivier ou False-Rivier.

(3) Sparrmann, *Voyage*, t. II, p. 355.

(4) Hex-Rivier se jette dans Breede-Rivier du côté du nord. Sparrmann et son compagnon suivaient ainsi la vallée septentrionale ou celle de Breede-Rivier au lieu de suivre la vallée de Zon-

Les rivières ou plutôt les ruisseaux qu'on trouve entre Zwellendam et Hex-Rivier sont : Put-Pas-Valley, Klip-Rivier, Meulemaars-Rivier, Leeuwen-Rivier, Saaras-Rivier, Eink-Rivier, Gorée-Rivier, Seuj-Rivier, et Nana-Rivier. Toute le sol de ce pays est de la nature des Karrows, mais cependant habité par un nombre considérable de vignerons, et parsemé d'une grande quantité de fermes. L'espèce d'aloès, qu'on nomme au Cap goré-bosh, du nom de la rivière ci-dessus mentionnée (a), croît en abondance dans ce canton, de même que dans les environs de Muscle-Bay, de Gauritz, et de Duyven-Hoek-Rivier; et ces plantes y forment, sur le penchant des collines, des bosquets qui ressemblent à des touffes de petits palmiers.

Nos voyageurs arrivèrent le soir à Nana-Rivier. Dans cet endroit résidait une veuve dont le mari avait été, plusieurs années auparavant, décapité par ses propres esclaves; son fils, âgé de quatorze ans, avait été témoin de cette terrible exécution; il s'était enfui et enfoncé jusqu'au menton dans l'eau d'une petite rivière qui bordait la ferme, le visage caché derrière quelques branches d'arbrisseaux. Comme il avait promptement disparu, les esclaves crurent que, pour se soustraire au coup inévitable de leur hache, il avait mieux aimé se précipiter de lui-même dans la rivière; cependant, pour s'assurer s'il était noyé

der-Einde-Rivier qui coule dans Breede-Rivier, chemin beaucoup plus direct que l'autre pour se rendre au Cap.

(1) Plus loin, Sparrmann dit que cette plante a été ainsi nommée du nom d'un esclave qui en révéla les propriétés.

ou non, ils sondèrent le ruisseau avec des branches d'arbre. Par un heureux hasard, la place où l'enfant était assis fut la seule qu'ils oublièrent de sonder, peut-être à cause que l'eau était en cet endroit moins profonde, et le courant plus fort. Quoi qu'il en soit, l'enfant ne quitta sa cachette qu'à la nuit noire; alors il se réfugia dans une ferme voisine. Les misérables avaient aussi résolu de tuer la mère, qui, ce jour-là même, devait revenir du Cap. Mais elle fut retardée sur la route par quelque heureux accident, et son fils put lui donner avis de ce qui venait d'arriver avant qu'elle rentrât dans sa maison (1). Quoique Sparrmann avoue que la discrétion l'empêcha de questionner ses hôtes sur cet horrible événement, et qu'il ne put savoir si ce fermier s'était attiré sa catastrophe par la manière dont il traitait ses esclaves, notre auteur ne s'en étend pas moins très longuement sur la cruauté des colons du Cap envers leurs esclaves : il fait le détail des tortures et des longs et affreux supplices qu'on fait subir à ces misérables lorsqu'ils sont condamnés par la justice, et cependant il avoue qu'il n'a pas vu au Cap une seule de ces exécutions dont il trace une si noire peinture. Il remarque qu'il y a au Cap des esclaves de divers pays et de nations différentes; mais les Buguneses ou Malais sont ceux qu'il est le plus dangereux d'irriter par des injustices; les esclaves de Mozambique, de Madagascar, de Malabar, sont, en général, beaucoup plus doux; ils se plient plus

(1) Sparrmann, *Voyage*, t. II, p. 368.

aisément au joug, et un maître ou une maîtresse de maison peuvent, avec eux, donner libre carrière à tous leurs caprices et à toute l'âpreté de leur humeur (1). Ceux-ci, au lieu d'employer le poignard contre leur maître, tournent le plus souvent leur désespoir contre eux-mêmes. Sparrmann cite l'exemple d'une esclave femelle qui venait d'être achetée fort cher par un fermier de Rodezand; se voyant, dès le premier jour, trop sévèrement traitée par sa maîtresse, elle se pendit la nuit même à sa porte. Un jeune esclave du Cap était éperdûment amoureux d'une jeune fille, esclave comme lui; ils sollicitaient l'un et l'autre leur maître de consentir à leur union. Leurs sollicitations furent vaines; le maître, par caprice, ou par une raison quelconque, s'y opposa. L'esclave, désespéré, massacra celle qu'il aimait, et se tua lui-même après.

Le 10 avril, nos voyageurs partirent de Hex-Rivier, et traversèrent, par le chemin de Rodezand, une étendue de pays Karroo plantée de vignes, et presque environnée de montagnes fort hautes. La seule route qui conduise de là au Cap traverse une vallée longue et étroite, où coule une partie de Kleine-Berg-Rivier.

Le 12, nos voyageurs rencontrèrent quelques fermiers de Sneeuwberg, qui revenaient du Cap. Ils apprirent à Sparrmann qu'on avait récemment découvert un grand lac, un peu au nord de leur canton, le seul lac qu'on trouve dans la colonie (2). Ces fer-

(1) Sparrmann, *Voyage*, t. II, p. 374.

(2) Aucune des cartes modernes n'indique de lac dans cette

miers lui dirent aussi qu'il y avait dans chacun des ports de Table-Bay et de False-Bay un vaisseau prêt, à ce qu'ils croyaient, à mettre à la voile. Cette nouvelle détermina Sparrmann à hâter la fin de son voyage, et, le 15 avril 1776, il rentra dans la ville du Cap (1).

VI.

Observations de Sparrmann sur les Hottentots, les Boschimans et les Cafres.

Les Hottentots sont d'une taille aussi haute que le plus grand nombre des Européens; et s'ils sont, en général, plus minces, c'est qu'ils sont plus restreints dans leurs moyens de nourriture, et qu'ils ne s'endurcissent pas à de rudes travaux. Ils ont les mains et les pieds petits en comparaison des autres parties

partie, quoique ce soit dans cette direction que se trouve tracée la route des découvertes faites récemment dans l'intérieur et chez les Bétchouanas; peut-être ce prétendu lac était-il la grande rivière de Garieb ou d'Orange, auparavant inconnue; peut-être enfin ce lac existe-t-il réellement dans quelque vallée non visitée par des voyageurs modernes.

(1) Il est fâcheux, pour la géographie que Sparrmann ait terminé, en quelque sorte subitement, sa relation, et qu'il n'ait point donné de détails sur sa route, à partir de Hex-Rivier, qui était de plus de trente grandes lieues marines par le chemin qu'il a suivi. Nous voyons seulement, d'après les indications qu'il nous donne, qu'il a parcouru le même trajet que M. Burchell, remontant au nord-ouest jusqu'à Tulbagh-Rivier, où il a suivi Kleine-Berg-Rivier et redescendant ensuite au sud-est directement au Cap. Conférez à ce sujet les cartes de Burchell, de Gotholdt et de Barrow; cette dernière, quoique plus imparfaite que les deux autres, fournit cependant pour cette partie quelques détails originaux.

de leur corps. La plupart ont la racine du nez fort basse, ce qui fait que la distance d'un œil à l'autre est plus grande que dans les visages européens, et que le bout de leur nez est un peu plat. L'iris de leurs yeux est rarement clair; il est, généralement, d'un brun foncé, quelquefois approchant du noir (1). La couleur de leur peau est d'un brun jaunâtre; elle ressemble un peu à celle d'un Européen qui aurait une forte jaunisse; mais cette teinte n'est point du tout remarquable dans le blanc de leurs yeux. On ne trouve point parmi les Hottentots les lèvres épaisses de leurs voisins (2) les Nègres, les Cafres, et les Mozambiques; enfin leur bouche est d'une moyenne grandeur, et presque toujours garnie d'une rangée des plus belles dents qu'on puisse voir. On dirait que ce qui couvre leur tête est une espèce de laine noire et frisée, sans être fort épaisse, si sa dureté naturelle n'annonçait pas que ce sont des cheveux plus laineux, s'il est possible, que ceux des Nègres (3). Si l'on aperçoit quelques poils sur quelques autres parties de leur corps, comme sur ceux des Européens, ils y sont en très petite quantité, et toujours de la même nature que leurs cheveux. Sparrmann nie que, comme le dit Kolbe, on fasse aux jeunes gens l'amputation d'un testicule; mais cet usage a pu disparaître. D'ailleurs, le naturaliste sué-

(1) Sparrmann, *Voyage*, t. I, p. 198 et suiv.

(2) Les premiers voyageurs au Cap, Ten-Rhyne, Houtman, confirment ce que dit notre auteur.

(3) C'est ce que Bernardin de Saint-Pierre exprime très bien en disant que leurs cheveux ressemblent à cette étoffe connue en France sous le nom de ratine.

dois nie aussi la particularité de cette sorte de prolongement des nymphes chez les femmes, qui a lieu dans certaines familles ou races de Hottentots.

Comme Kolbe, Sparrmann parle de l'usage qu'ont les Hottentots de se barbouiller de graisse et de suie, de s'en frotter des pieds à la tête, et de se parfumer la tête et le corps d'une poudre composée de certaines herbes dont l'odeur est forte et aromatique; elle approche de celle du pavot mêlé avec des épices. Les plantes dont ils se servent pour la composer sont différentes espèces de diosma, appelées par eux bucku, auxquelles ils attribuent des vertus médicinales. Les Hottentots, ainsi couverts de graisse, de suie, et de poudre de bucku, sont garantis de l'influence du froid, et peuvent se regarder comme habillés, quoique les femmes, ainsi que les hommes, vont presque entièrement nus. Ils se couvrent seulement d'une peau de mouton, en mettant le côté laineux en dedans, qu'ils attachent avec une lanière (1). Cette espèce de manteau leur sert de vêtement, de matelas et de couverture; ils le nomment kros; et dans le temps froid ils roulent et ramassent leur corps de manière à ce que leur kros les couvre tout entiers. Le kros dont se servent les femmes ne diffère en rien de celui des hommes, excepté qu'elles y adaptent une longue pointe en dessus, qui forme, avec le manteau, une espèce de capuchon ou poche, ayant le côté laineux en dedans : c'est dans cette poche qu'elles portent leurs petits enfants, auxquels

(1) Sparrmann, t. II, p. 200.

elles donnent le sein maternel par-dessus leur épaule, coutume pratiquée chez plusieurs autres nations. Les hommes ne portent, en général, aucun vêtement de tête particulier. Les femmes vont aussi, le plus souvent, tête nue; lorsqu'elles la couvrent, c'est d'un chapeau de la forme d'un cône tronqué, fait sans couture d'un morceau de l'estomac de quelques animaux, et noirci de graisse et de suie. Elles ont quelquefois sur ce chapeau une espèce de guirlande, ou, si l'on veut, de couronne ovale, faite de peau de buffle, avec le poil brun en dehors, dont les bords, tant supérieurs qu'inférieurs, sont garnis d'un rang de petites coquilles du genre cyprea. Elles ne portent jamais de pendants à leurs oreilles ni à leur nez, comme les autres sauvages; cependant celles du plus haut rang ont, pour marque distinctive, une raie noire au visage, faite avec de la suie, ou, ce qui est plus rare, une grande marque de rouge de plomb, dont elles se mettent un peu sur les joues dans les jours de fête. Les hommes ont le cou nu; mais ceux des femmes sont ornés d'une courroie de cuir non apprêté, sur laquelle sont attachées, sur une même ligne, huit à dix coquilles de la grosseur d'une fève, tachetées de noir. Les hommes et les femmes se ceignent le milieu du corps d'un ou deux rangs de verroteries bleues ou blanches, près du ceinturon auquel sont attachés les tabliers ou le sac. Les deux sexes ont aussi des anneaux de cuir durci au feu, à leurs bras et à leurs jambes. Les hommes en ont jusqu'à six à leurs bras, et en mettent rarement aux jambes; mais les femmes, surtout

celles d'un haut rang, en sont quelquefois couvertes depuis les pieds jusqu'aux genoux. On entremêle ces anneaux de cuir, qui sont de la grosseur d'une plume d'oie, d'anneaux de cuivre d'une grosseur semblable; mais les filles ne peuvent porter de ces derniers que lorsqu'elles sont nubiles (1). Les Hottentots n'en portent guère, et lorsqu'ils en ont, ce sont des morceaux de cuir coupés et travaillés très grossièrement (2). Au reste, notre auteur a soin de prévenir que tous ces détails de costume ne concernent que les Hottentots qui sont éloignés du Cap; ceux qui y résident ou qui en sont peu éloignés, aiment à singer de diverses manières, et autant qu'ils le peuvent, le costume européen.

Les Hottentots qui demeurent dans l'étendue de la colonie hollandaise portent rarement des armes, si ce n'est leur sagaie ou javeline, qui leur sert de défense contre les bêtes féroces (3). En général, leurs traits, leurs formes, leur port, leurs mouvements, tout leur ensemble annonce la santé et la joie. Dans leur air sans souci on découvre des symptômes de vivacité et de résolution (4).

Leurs habitations sont d'une forme circulaire ou oblongue, et ressemblent à de grandes ruches d'abeilles ou à une voûte. Ces huttes ont de dix-huit à

(1) Sparrmann, t. 1, p. 206.

(2) Cette espèce de soulier n'a dû être en usage parmi les Hottentots que depuis l'arrivée des Européens. Les premières relations nous apprennent que ce qui en tenait lieu avant cette époque était des espèces de sandales de planches.

(3) Sparrmann, t. 1, p. 209.

(4) Sparrmann, t. 1, p. 193.

vingt-quatre pieds de diamètre. L'âtre ou foyer est au milieu de chaque hutte, et la porte, qui n'a pas plus de trois pieds de haut, est la seule ouverture par où pénètre le jour et s'échappe la fumée. Le défaut de hauteur de ces maisons et des portes n'est jamais une incommodité pour un Hottentot, qui sait se baisser, ramper à quatre pattes, et qui d'ailleurs se plaît mieux couché qu'assis. Accoutumé à la fumée dès son enfance, il la voit tourbillonner autour de lui sans sourciller. Blotti au fond de sa hutte, et ramassé sous sa peau de mouton comme un hérisson, il ne met le nez dehors que pour remuer le feu, ou pour allumer sa pipe, ou pour retourner le morceau de viande qu'il a mis griller sur les charbons (1). L'ordre ou la distribution de ces huttes dans un kraal est le plus souvent la forme d'un cercle dont toutes les portes regardent le centre. Toutes les huttes forment par ce moyen une espèce de cour, où ils enferment leur bétail pendant la nuit.

Ils mêlent leur lait, aussitôt qu'il est trait, avec d'autre lait déjà caillé, et le gardent dans un sac de cuir dont le côté velu, qu'ils regardent comme le plus propre, est tourné en dedans : ainsi ils ne boivent jamais leur lait tandis qu'il est doux. Dans certains cantons au nord, comme à Roggeveld ou Bokveld, où le sol forme cette espèce de désert desséché et stérile dans les chaleurs, fertile et verdoyant après les pluies, qu'on nomme karrow (kar-

(1) Sparrmann, t. 1, p. 211.

rou), les Hottentots, aussi-bien que les colons, sont tous bergers.

Il y a une autre espèce de Hottentots qu'on nomme Boschimans, ou hommes des bois, parce qu'ils habitent les bois et les montagnes, ou qu'ils n'ont d'autre asile que les buissons et le creux des rochers. Ces Boschis, surtout ceux de Camdebo et de Shneeberg, sont ennemis déclarés de la vie pastorale. Ils ne vivent que de chasse et de pillage; et une de leurs maximes est de ne garder aucun animal vivant l'espace d'une nuit. Leurs armes sont des flèches empoisonnées d'un pied et demi de long, qu'ils lancent avec un arc d'environ trois pieds de long, fort affilé aux deux bouts, et d'un pouce de grosseur dans le milieu. Leurs carquois ont deux pieds quatre pouces de diamètre; ils sont assez sûrs de frapper un but à la distance de cinquante, ou même de cent pas. Blottis dans une embuscade, ils envoient de loin la mort à leurs ennemis, aux animaux qui leur servent de nourriture, au lion même, et ils attendent en sûreté l'effet du poison qu'ils savent être infaillible. Leur poison est pris de plusieurs espèces de serpents. On poursuit les Boschimans, et on les chasse comme des bêtes féroces dont ils ont adopté les mœurs; on en garde cependant quelques uns vivants dont on fait des esclaves (1). Pour les prendre, plusieurs fermiers ou colons qui ont besoin de valets, se réunissent, et font un voyage au pays habité par les Boschis, eux, leurs Hottentots libres, et même

(1) Sparrmann, *Voyage*, t. 1, p. 212.

quelques Hottentots Boschis pris depuis quelque temps, et déjà accoutumés à la fidélité. Ils épient ensemble les repaires des Boschis sauvages, et les découvrent ordinairement à la fumée de leurs feux. On les trouve par bandes, depuis dix jusqu'à cinquante, et même cent, tant grands que petits. Les fermiers osent assaillir cette multitude pendant la nuit, avec six ou huit hommes qu'ils ont soin, avant tout, d'aposter tout autour à une certaine distance du kraal; alors ils donnent l'alarme par quelques coups de feu: ce bruit inattendu répand une si grande consternation parmi toute la bande des sauvages, qu'il n'y a que les plus hardis et les plus intelligents qui osent franchir le cercle et se sauver. Ceux qui sont en sentinelle, fort aises d'être débarrassés à si bon marché des plus mutins, aiment mieux ceux qui sont restés stupides, tremblants d'étonnement et de frayeur, et qui se livrent sans défense à leur merci. On les emmène; on les accoutume d'abord à la servitude par de bons traitements, une nourriture plus ample et du tabac: souvent, après s'être engraissés, l'ennui de l'esclavage ou les mauvais traitements les portent à prendre la fuite, et à recouvrer ainsi leur liberté. Mais ce qu'à peine on pourrait croire, si le fait n'était attesté par tous les colons, c'est que, lorsque ces misérables s'affranchissent ainsi de leur servitude, jamais ils n'emportent avec eux quelque chose qui ne leur appartient pas.

Aussi étrangers à l'agriculture que les singes qu'ils égalent presque en agilité, les Boschimans sont obli-

gés, lorsque le gibier leur manque, de chercher des racines et des plantes qu'ils mangent crues. Ils avalent aussi des chenilles, des larves de termites, des sauterelles et des araignées. Le manque de nourriture les réduit quelquefois à un tel état d'émaciation, que leurs membres paraissent atténués et amaigris par une longue maladie; mais, lorsque les provisions abondent, il ne leur faut que quelques semaines pour prendre de l'embonpoint et redevenir gras.

Sparrmann observe qu'il existe quelques autres Hottentots Boschis qui vivent paisiblement dans des lieux déserts, où ils se croient à l'abri des invasions. Ils possèdent quelquefois un petit nombre de vaches. Sparrmann croit qu'ils descendent de quelques Boschis échappés des habitations des colons (1). Il est bien plus vraisemblable que ce sont de véritables Hottentots; dont le territoire, possédé par leurs ancêtres, a été envahi, et qui, malgré eux, et pour conserver leur liberté, sont devenus boschimans ou hommes des bois, mais qui ont conservé une partie de leurs mœurs et de leurs habitudes primitives. Selon Sparrmann, les Boschimans, aussi-bien que les Hottentots, n'ont aucune idée d'un Être suprême; mais cependant il avoue qu'ils croient aux sorciers et à la magie, et qu'ils sont la dupe des plus grossières superstitions. Ils ont quelques notions d'une autre vie, puisqu'ils adressent à leurs amis, dès qu'ils sont morts, les reproches de les avoir sitôt

(1) Sparrmann, t. 1, p. 219.

quittés. Ils les avertissent en même temps de se comporter comme il convient : ce qui signifie qu'ils ne doivent pas revenir les lutiner, ni prêter leur ministère aux sorciers pour faire du mal à ceux qui leur survivent (1).

Les Hottentots ont divers instruments de musique. Le t'goerra est une espèce d'arc en forme d'archet, d'un pied de long, tendu par une belle corde de fil, à l'une des extrémités de laquelle est fixé sur une même ligne un tuyau de plume d'un demi-pouce de long. Pour jouer de cet instrument, le musicien applique sa bouche à la plume, et retire fortement son haleine; ce qui fait frémir la plume, et produit un son qui fait grincer les dents. Le t'gutte est une espèce de violon à quatre cordes; le t'koi est une sorte de tambour fait d'une peau tendue sur une calebasse ou un billot creusé. Leur musique vocale consiste à chanter sur quelques notes monotones sans paroles, ou, au moins, sans paroles qui aient un sens. Les pipes des Hottentots proprement dits ressemblent à peu près à celles des Européens; mais celles des Boschimans sont remarquables. Elles représentent une corne d'élan d'un pied et demi ou deux pieds de long, dont l'ouverture a environ deux pouces de diamètre. Le Boschi presse des lèvres l'ouverture, en sorte que la fumée ne peut s'échapper ni se perdre d'aucun côté, mais passe entière dans son gosier en une colonne proportionnée à la grandeur de la corne, et sort ensuite par ses na-

(1) Sparrmann, t. 1, p. 227.

86040

rines. Il ne lui en faut, il est vrai, que cinq ou six gorgées; alors il tousse, crache, et il se fait une sorte de frémissement dans son gosier, qu'il regarde sans doute comme un effet fort agréable de la fumigation : il passe la délicieuse corne à son voisin; elle circule à la ronde, tant parmi les hommes que parmi les femmes, de même qu'en Suède, dit Sparrmann, circule une pipe entre une compagnie de vieilles femmes assises sous la cheminée dans une maison de charité (1).

La polygamie est rare actuellement parmi les Hottentots; elle paraît avoir été autrefois plus commune. Sparrmann vit un Hottentot qui avait épousé deux femmes, et qui s'en enorgueillissait. Les singulières et sales aspersions mentionnées par Kolbe, en usage dans les rites matrimoniaux, ne sont pas niées par les Hottentots; mais ils dirent à notre voyageur qu'elles ne sont pratiquées que dans l'intérieur de leurs kraals, et jamais en présence des colons (2).

Les cérémonies funéraires sont fort simples, et sont les mêmes dans toutes les tribus de Hottentots. Le mort est déposé ou nu, ou couvert de son kros, dans un trou en terre, ou dans quelque passage souterrain, où il devient ordinairement la proie de quelques bêtes féroces. Le trou ou le souterrain

(1) Sparrmann, t. 1, p. 248.

(2) Sparrmann, *Voyage*, t. 1, p. 188. Cet usage est traité de fable par Le Vaillant; ce qui lui donne occasion de critiquer dédaigneusement l'estimable Kolbe. Comme de La Caille, Le Vaillant oublie que, même chez les peuples qui n'ont pas subi une transformation complète par la conquête et l'esclavage, les usages changent et se modifient.

est cependant ordinairement bouché avec un gros paquet d'épines ou de broussailles.

Il paraît qu'il arrive quelquefois au Hottentot d'abandonner les hommes ou les femmes âgés; et Sparrmann, cite l'exemple d'une vieille Hottentote aveugle, qui avait été abandonnée à sa destinée par ceux de son kraal, et qui cependant ne voulut recevoir aucun secours des chrétiens. Un usage non moins cruel, c'est, en cas de mort de la mère, d'enterrer vivant avec elle son enfant à la mamelle. Sparrmann cite un fait à l'appui de cette assertion : c'est une de celles que Le Vaillant, grand apologiste des sauvages et des Hottentots, contredit avec le plus d'emphase et d'abondance de paroles; mais un peu de réflexion ou de lecture lui aurait appris que chez les sauvages, où la nourriture manque aux adultes, cet usage est en quelque sorte forcé, et a lieu, sinon continuellement, du moins occasionnellement. Il est sans doute plus croyable et moins cruel que celui de tant de nations civilisées, tant anciennes que modernes, chez qui les pères et mères ont le droit d'exposer leurs enfants vivants, et de les condamner à une mort certaine.

Les Hottentots-Gonaquas, que Sparrmann eut occasion de voir vers Van-Staad-Rivier, étaient une tribu composée d'environ deux cents hommes qui sont tous pâturagers, c'est-à-dire qu'ils engraissent du bétail. Ils forment deux villages séparés. Selon Sparrmann, ils sont issus des Cafres et des Hottentots. Leur langage a de l'affinité avec celui de ces deux nations; mais, à leur prononciation forte, à

leur couleur plus rembrunie, à leurs membres gros et robustes, enfin, à la hauteur de leur stature, ils paraissent tenir plutôt des Cafres, dont plusieurs vivent encore actuellement parmi eux. Leurs manteaux sont faits, comme ceux des Cafres, de peaux de vaches apprêtées de manière à ce qu'ils soient souples et maniables. Les hommes et les femmes se parent également d'anneaux de cuivre, qu'ils mettent aux bras et aux jambes (1). Ils portent aussi des plaques du même métal. Ils aiment les grains de verre, et préfèrent les rouges à tous les autres. Les Gonaquas et les Cafres, selon notre auteur, diffèrent des autres Hottentots en ce que la circoncision est en usage parmi eux. Comme ils ont coutume d'attendre qu'il se trouve plusieurs jeunes gens en âge d'être circoncis, ils subissent cette opération à différentes périodes de la jeunesse. Les femmes gonaquas se servent de tabliers à peu près pareils à ceux des Hottentotes ; mais les hommes sont beaucoup plus nus que les Hottentots ; ils ne portent d'autre voile qu'une espèce d'étui fait de la peau d'un animal, qui ne couvre que l'extrémité de ce que la modestie devrait leur apprendre à cacher entièrement : ce sachet, qui ressemble à peu près au pouce d'un gant, est attaché avec une petite courroie ou boyau à quelques cordons de grains pilés, ou à des ceintures de cuir, dont ils se ceignent le corps pour ornement. On voit quelques hommes porter des queues de lion ou de buffle pendues à ces ceinturons, comme

(1) Sparrmann, *Voyage*, t. II, p. 8.

autant de trophées de leur courage et de leur adresse à chasser et à tuer des animaux. D'après la nudité de ces hommes, on croirait qu'ils manquent de pudeur; et cependant Sparrmann, voulant examiner s'ils étaient circoncis, eut bien de la peine à en déterminer quelques uns à quitter leur sachet.

Les Hottentots-Gonaquas, qui vinrent saluer notre voyageur pour lui demander du tabac, étaient tous armés de javelines ou de hassagais et de bâtons courts qu'ils nomment kirris. Sparrmann vit un de ces Hottentots frapper fort adroitement avec un de ces bâtons un épervier au vol; mais ils sont moins adroits à lancer leur javeline, et ils ne purent atteindre à vingt pas un mouchoir tendu entre deux bâtons.

Les Hottentots-Gonaquas sont pâturagers, et même un peu cultivateurs, ainsi que les Cafres. Le blé qu'ils sèment est le holcus-sorghum dont on fait aussi usage dans le midi de l'Europe, et qui rend abondamment. Les colons l'appellent blé cafre. Les tuyaux de ce blé s'élèvent à la hauteur d'un homme, et sont aussi gros qu'un jone; ils se terminent en un pédicule ou épi branchu d'un pied et demi de long; le grain est à peu près de la même grosseur que le riz. On le sème en août et en septembre. Il est souvent bon à couper en novembre; les Cafres le broient entre des pierres, et en font des pains qu'ils cuisent sous la cendre; ils le font aussi fermenter avec de l'eau et une certaine racine, jusqu'à ce qu'il produise une liqueur enivrante. Ils consomment ordinairement toutes leurs provisions de cette liqueur

avant la fin de l'automne : il est vrai qu'elles ne sont jamais bien considérables. Le prince cafre Palao, que les colons appellent Pharaoh, mourut, dit-on, à force de s'enivrer de cette liqueur (1).

Dans le même canton, notre voyageur, à son retour, trouva sur sa route plusieurs familles de Hottentots-Damaquas. Ils paraissaient avoir encore une plus grande affinité avec les Cafres que n'en avaient les Gonaquas (2).

Les Hottentots bâtards ou Hottentots-Cafres, que notre voyageur rencontra à T'Kurmoï (3), parlaient un langage plutôt cafre que hottentot; mais ils n'avaient ni les grosses lèvres, ni le corps robuste, ni l'air libre et dégagé, ni la couleur noire des habitants de la Cafrerie. Ils n'étaient pas même aussi basanés que les Hottentots qui accompagnaient Sparrmann; et il conjectura qu'ils étaient descendus de quelques hommes d'une autre nation, qui, après avoir gagné quelque bétail à servir chez les Cafres, étaient venus dans ce lieu s'établir en société. L'iris de leurs yeux était d'un brun foncé, et presque aussi noir que leur prunelle. Ils avaient beaucoup de bétail, et paraissaient mener une vie fort heureuse à leur manière. Dès que leur troupeau était ramené du pâturage, c'était une curiosité de les voir traire leurs vaches, occupation qu'ils entremêlaient de danses et de chants. Ils reçurent nos voyageurs avec cordialité, leur offrirent du lait, et, sur leur invi-

(1) Sparrmann, t. II, p. 12.
(2) Ibid., t. II, p. 345.
(3) Voyez ci-dessus, p. 58, et Sparrmann, t. II, p. 31.

tation, ils dansèrent en leur présence. Ils ont un monarque qui a peu d'autorité, et un sorcier qui en exerce une assez grande, parce qu'il est à la fois le médecin, le grand-prêtre et maître des cérémonies de toute la nation. Comme chez les Cafres, il règne dans le commerce des deux sexes une facilité qui tient du libertinage; et, de même que les Hottentots-Gonaquas et les Cafres, ils subissent l'opération de la circoncision, qu'on leur fait lorsqu'ils sont, disent-ils, demi-hommes. Ils gardent, comme les Hottentots, leur lait dans des sacs; mais les terrines qui leur servent à le traire sont d'une structure particulière. Elles sont faites de racines tressées, formant un tissu si serré qu'elles peuvent contenir le lait et l'eau. Ces vases seraient aussi propres qu'ils sont légers, si les Hottentots-Cafres ne négligeaient pas de les laver; mais ils laissent le lait s'y incruster au point qu'on dirait qu'ils sont enduits d'un ciment. Ces terrines, ou plutôt ces paniers, tiennent depuis trois jusqu'à seize pintes de Paris, et sont extrêmement légers et pliants. Ces Hottentots-Cafres portent toujours aussi avec eux, attachée à un petit bâton, une peau de chacal, qui leur sert pour s'essuyer la sueur du visage. Sparrmann leur fit admirer les propriétés de l'aiguille aimantée et d'autres merveilles; il obtint le vocabulaire de leur langue, que nous donnerons avec celui des Hottentots (1).

(1) Sparrmann, *Voyage*, t. II, p. 39.

§ VII.

Observations de Sparrmann sur la langue des Hottentots, et vocabulaires.

Chaque mot de la langue des Hottentots se prononce avec un claquement de langue contre le palais. Les mots de plusieurs syllabes sont accompagnés de deux claquements. Ces claquements, dans les vocabulaires suivants, sont indiqués par t'. Malgré le bruit retentissant dans le haut du palais, ce jargon n'est point désagréable lorsqu'on y est accoutumé. A mesure qu'on avance dans l'intérieur, où l'on n'a que des domestiques hottentots, les enfants des chrétiens apprennent souvent plus facilement le hottentot que le hollandais (1).

Les Cafres ne font point, comme les Hottentots, des claquements de langue en parlant; ils prononcent tous leurs mots d'une manière ferme et distincte; ils appuient principalement, et avec un accent fort, sur la pénultième syllabe.

(1) Sparrmann, *Voyage*, t. I, p. 244; et t. II, p. 435 et 440. On peut encore consulter, sur la langue des Hottentots, Kolbe, t. I, p. 331; Thunberg, t. I, p. 398; Barrow, t. I, p. 375; Lichtenstein, t. I, p. 641; Campbell, premier voyage, p. 231, qui a donné le vocabulaire boutchouana; et Burchell, t. II, p. 253, qui a donné le vocabulaire kora-hottentot. Nous ferons connaître successivement les remarques et les vocabulaires de ces auteurs sur ces singulières langues.

VOCABULAIRE DE LA LANGUE DES HOTTENTOTS.

Nombres.

Français.	Hottentot.
Un	Ui.
Deux	T'Kammi.
Trois	T'Kona.
Quatre	T'Hacka.
Cinq	T'Gisi.
Six	T'Golo.

Parties du corps et vêtements.

Cheveux	T'Kum.
Nez	T'Koi.
OEil	Mo.
Oreille	T'Nunqua.
Dent	T'O.
Dents	T'Kong.
Lèvre	T'Gamma.
Main	T'Unka.
Jambe	T'Nu.
Un bas	T'Nustanka.
Ongles	T'Koloqua.
Doigt	T'Natiqua.
Estomac	T'Amsa.
Queue	Softe.
Pénis	T'Ka.
Tête du pénis	T'Ora.
La vulve	T'Gau.
Tablier	T'Netie.
Chapeau	T'Aba.
Souliers	T'Noaka.

Ages de l'homme et sa condition.

Père	Bo.
Père	T'O.
Frère aîné	T'Aï.

Français.	Hottentot.
Frère cadet	T'Kana.
Mère	Mama.
Mère	Sausi.
Parents	Sanna.
Sœur aînée	T'Kaes.
Sœur cadette	T'Kangs.
Jeune fille	Trakossi.
Fille	T'Goss.
Garçon	T'Go.
Esclave	Kobbo.
Maître de la maison	T'Kukoi.

Noms des animaux et de leurs produits.

Tigre	Kaessau.
Loup	Guka.
Loup	Nuka.
Éléphant	Coa.
Chien	Tu.
Chiens	Tuna.
Pénis d'un chien	Tuna-ka.
Chienne	Tus.
Lion	T'Gamma (1).
Tortue	T'Gammi.
Élan	T'Kan.
Chevreuil	Za.
Steenbok	Gunima.
Chacal ou jackal	D'Intai.
Zèbre	D'Au.
Cheval	Hanqua.
Étalon	Karangaha.
Jument	Ahas.
Poisson	T'Gau.
Buffle	T'Kau.

(1) Sparrmann a donné identiquement le même mot pour signifier lèvre. Voyez ci-dessus, p. 109.

Français.	Hottentot.
Vache marine (hippopotame).	T'Gao.
Cochon	Hango.
Bêtes à cornes	T'Guku.
Mouton	T'Gus.
Vache	T'Gars.
Taureau	Hara.
Taureau	Ho.
Babouin	T'Gorsoka.
Abeille	Oi.
Miel	Denni.
Lait	Bi.
Graisse	T'Nui.
Chair	T'Go.

Substantifs, adjectifs, adverbes, pronoms.

Tonnerre	T'Gulu.
Feu	T'Ci.
Bois	È.
Pipe	T'Nov.
Terre ferme	Houtniqua.
Eau	T'Kamma.
Maison	T'Kooqua.
Route	Dau.
Oui	Io.
Non	Aa.
Moi	Tiri ou lili, ou féminin titti.
Toi	Tatisi.
Lui	Kè koe.
Nous	Zita.
Ils, eux	Hekoina.
Ton	Ta.
Je suis	Titte.
Tu es	Kia.
Il est	Oi.
Nous sommes	Zikatisi.

Français.	Hottentot.
Venir	Ha.
Voler, friponner	T'Sa.
Bonjour ou adieu	T'Abe.

VOCABULAIRE DE LA LANGUE DES HOTTENTOTS-CHINOIS.

Français.	Hottentot-chinois.
Un	T'Koa.
Deux	Tinnano.
Trois	Timankaita.
Quatre	Tinnanonaka.
Lui	T'Nako.
Feu	T'Ei.
Eau	T'Kae.
Chair	T'Goâ.
Mensonge	T'Koago.
Lion	T'Kalo.
Tigre	T'Abé.
Bonjour	T'Avé.

Sparrmann remarque qu'il n'y a que trois mots, *t'avé*, *t'ei* et *t'goa* qui ressemblent à la langue des Hottentots. Il dit n'avoir jamais vu de Hottentot-chinois qui pût compter au-delà de quatre.

VOCABULAIRE CAFRE (1).

Français.	Cafre.
Un	Enje.
Deux	Babini.
Trois	A-tatu.
Quatre	Sanu.
Cinq	Sumenini.
Six	Sinje.
Dix	Sumi.

(1) Sparrmann, *Voyage*, t. II, p. 439. On peut conférer ce vocabulaire avec celui que donne Barrow, t. I, p. 375.

Français.	Cafre.
Cent	Enkuku.
Père	Bao.
Mère	Mau.
Un homme	Doda.
Une femme	Ufasi.
Ami	Eklobo.
Main	Fansa.
Doigt	Aene.
Le pouce	Umino.
Bras	Enkomo.
La cuisse	Mulemse.
Pied	Enjau.
Tête	Loko.
Eau	Maasi.
Lait	Ammasi.
Feu	Lilo.
Le soleil	Lelanga.
La lune	Janga.
Pluie	Evula.
Bœuf	Gomo.
Cheval	Hanshi.
Lion	Elepho.
Buffle	Eujata.
Chacal	Pangalio.
Gazelle-Elan	Poffo.
Chien	Sesiuja.
Chemin	Usala.
L'oreille	Sila.
Couteau	Sishatse.
Chariot	Noto.
Cuivre	Emsi-bem-sopi.
Grains de verre	Sintela.
Bonjour	Echiote.
Danser	Usino.
Non	Haij.
Oui	Aoe.

CHAPITRE VII.

Voyage de Thunberg au cap de Bonne-Espérance, de 1772 1776.

§ I.

Préliminaires.

Les voyages de Thunberg n'ont pas, comme ceux de Sparrmann, pour but unique, ni même pour but principal, la description du cap de Bonne-Espérance et de son vaste territoire; ils sont intitulés *Voyages au Japon*, et ils concernent non seulement cette curieuse contrée, mais encore les îles de Java et de l'archipel de la Sonde. Il semble donc que les voyages de ce savant Suédois devraient être classés parmi les voyages en Asie; mais plus d'un tiers de sa relation est employé à décrire l'intérieur de la région du Cap. C'est le pays où il a le plus long-temps résidé, dont il s'occupe dans son livre le plus longuement, qu'il a le mieux vu et qu'il a le mieux décrit. Les voyages de Thunberg appartiennent donc autant à l'Afrique qu'à l'Asie, et ils tiennent un rang important parmi les voyages au cap de Bonne-Espérance. Leur auteur, disciple de Linné, ainsi que Sparrmann, a plus que ce dernier approché du maître par l'étendue, la variété et l'importance de ses

travaux en histoire naturelle (1). Il est devenu, comme ce grand naturaliste, directeur du Jardin botanique, et président de l'Académie des Sciences de Stockholm, et il a été reçu membre de toutes les Académies de l'Europe, relatives à l'histoire naturelle ou à la médecine. Il est mort le 8 août 1828.

Ses voyages parurent d'abord en quatre parties, imprimées à Upsal en 1788 et 1793 (2). Ils furent traduits en allemand (3) et en anglais (4), et ensuite en français par M. Langlès (5). C'est de cette traduction, revue par le professeur Lamarck pour la partie d'histoire naturelle, que nous nous sommes servis pour faire le récit de ce voyage, et à laquelle se rapportent nos citations. Mais il paraît que la tâche des traducteurs des voyages de Thunberg ne s'est pas bornée à l'interprétation du texte, et que l'auteur ayant donné son manuscrit à l'impression tel qu'il était sorti de ses mains, sans méthode et

(1) On peut en lire le catalogue, du moins jusqu'en 1796, dans la préface de la traduction française de ses Voyages, t. I, p. I à LIX.

(2) *Reise uti Europa, Asia, Africa, forrattad i aaren* 1770 à 1779, of K. P. Thunberg. Upsal, 1788-1793, 4 vol. in-8°.

(3) La traduction allemande a été imprimée à Berlin. Boucher de la Richarderie ne l'a point connue, et moi-même je n'en ai connaissance que par la mention qui en est faite dans la préface du traducteur français, p. V et p. I.

(4) *Travels in Europa, Africa and Asia*, by Thunberg. London, 1794, in-8°.

(5) *Voyages de C. P. Thunberg au Japon, par le cap de Bonne-Espérance, les îles de la Sonde, etc.*; traduits, rédigés et augmentés de notes par L. Langlès, et revus, quant à la partie d'histoire naturelle, par J.B. Lamarck. Paris, an IV (1796), 4 vol. in-8°, ou 2 vol. in-4°.

sans aucun soin de rédaction, le traducteur allemand, M. Groskurt, s'est vu dans la nécessité d'introduire de l'ordre dans cette masse, et de subdiviser l'ouvrage en parties et en chapitres. Le traducteur français dit qu'il a pris M. Groskurt pour guide et pour modèle, et qu'il a encore perfectionné son travail : aussi réclame-t-il pour lui-même, dans la préface, le titre de rédacteur plutôt que de traducteur. Cette rédaction française, faite sur les traductions anglaise et allemande, et non sur l'original suédois que M. Langlès ne comprenait pas, laisse encore beaucoup à désirer. Les diverses parties de l'ouvrage, transposées et accolées l'une à l'autre, ne sont pas toujours très bien liées entre elles; il en résulte que souvent, au lieu d'une relation suivie, on a une suite de notes savantes, excellentes à consulter, mais qu'on ne peut lire de suite sans fatigue et sans ennui; et que le défaut de liaison et de méthode, dans l'accumulation des faits, nuit à la clarté et à l'intérêt du récit.

L'ouvrage de Thunberg est accompagné de quelques planches, qui représentent des plantes, des animaux, des objets de parure, et des ustensiles de sauvages. L'auteur, dans sa préface, parle de la relation de Kolbe, traduite et imprimée, dit-il, en différentes langues d'Europe, pour le malheur de plusieurs libraires (1). Il est difficile de concevoir comment un livre, souvent traduit et souvent imprimé, et partout répandu, peut faire le malheur des libraires. Quoi

(1) Thunberg, *Voyages*, t. 1, p. 15.

qu'il en soit, Thunberg parle avec encore moins d'estime du voyage de l'abbé de La Caille. Valentyn (1), suivant lui, n'a rien vu par lui-même, et n'a, dans son grand ouvrage, écrit que sur des rapports plus ou moins fidèles (2). Il dit que la lettre de l'habile jardinier anglais Mason, insérée dans les *Transactions philosophiques* (3), offre trop peu de détail. Enfin, il fait un éloge mérité du voyage de Sparrmann, publié, mais non exécuté avant le sien.

Thunberg, après avoir étudié neuf années dans la célèbre université d'Upsal, et subi les examens nécessaires pour parvenir au grade de docteur en médecine; obtint du consistoire académique le secours accordé aux savants, sous la dénomination de *stipendium kohreanum*, pour voyager pendant trois ans, et qui se monte à onze cents dalers de cuivre par an, ou trois cent soixante-six livres treize sous quatre deniers tournois. Cette somme, jointe à son faible patrimoine, le mettait en état de faire un voyage à Paris, pour s'y perfectionner dans la médecine, la chirurgie, et l'histoire naturelle. Il partit donc d'Upsal le 13 août 1770, passa par Stockholm, visita, à Copenhague, ses anciens camarades de

(1) Franç. Valentyn, *Beschryving van oud en nieuw Oost indiën*. Amsterdam, 1724-1726, 5 vol. in-folio.

(2) Thunberg cite, avant Valentyn, avec quelque éloge, une description du Cap, qui est, dit-il, une thèse soutenue devant le professeur Valerii; il ne donne ni le titre de l'ouvrage, ni le nom de son auteur : il est d'autant plus difficile de le découvrir, qu'il y a dans la traduction française une faute dans la date de l'impression, qui est 1705; c'est peut-être 1765 qu'il faut lire. Cette thèse a été imprimée in-4°.

(3) Année 1776, p. 268 et suiv.

l'université d'Upsal, les professeurs Zoega et Fabricius, et admira la collection d'insectes de ce dernier. Il se dirigea ensuite sur Amsterdam, où il arriva au milieu d'octobre. Il y vit le professeur Burmann. A Leyde, il visita la Bibliothéque, et son professeur Gronovius, homme profondément savant, dit-il, mais malheureusement un peu avancé en âge. Le professeur David-van-Royen montra son herbier à notre voyageur, et le professeur Scabinus-Gronovius sa collection de coraux, d'amphibies, de vers, d'insectes, et de minéraux.

Thunberg s'embarqua, le 26 octobre, sur un vaisseau hollandais chargé pour Rouen, et il arriva au Havre le 20 novembre, et le 25 à Rouen, où il visita le jardin botanique, qui est, dit-il, peu considérable(1) : il y vit le professeur de botanique Pinard, qui lui montra son herbier lié en bottes, et rangé sur des tablettes.

Enfin, le 1er décembre 1770, Thunberg arriva à Paris (2), et suivit tous les nombreux cours publics que l'on faisait dans cette grande capitale, pour l'étude de la médecine, de la chirurgie et de l'histoire naturelle. Au Jardin des Plantes, Thunberg remarqua la peau du zèbre, rapportée par l'abbé de La Caille, et qu'on y avait empaillée.

Pendant que Thunberg poursuivait ses études à Paris, le professeur Burmann, qui avait conçu de ce jeune Suédois l'opinion la plus avantageuse, avait parlé de lui à des Hollandais opulents. Il leur avait

(1) Il n'a guère augmenté depuis.
(2) Thunberg, *Voyages*, t. 1, p. 48.

vanté ses connaissances en histoire naturelle, de manière à prouver l'utilité dont il pouvait être à des amateurs d'arbres et de plantes rares, qui voudraient le faire voyager à leurs dépens, surtout au Japon, dont on ne possédait encore aucune plante en Europe, quoiqu'il y ait tout lieu de croire qu'elles y réussiraient aussi bien que celles qu'on avait apportées en dernier lieu de l'Amérique septentrionale. Ces riches amateurs, saisissant cette idée, firent faire, par l'entremise de Burmann, des propositions au jeune Thunberg, qui les accepta avec joie, et qui partit de Paris le 18 juillet 1771, pour aller retrouver ses protecteurs de Hollande (1). Ils lui procurèrent les fonds et les recommandations nécessaires pour un voyage au Japon. Comme les Hollandais étaient les seuls Européens qui fissent alors quelque commerce avec ce pays, et qu'il était indispensable, pour l'exécution de son entreprise, que Thunberg entendît bien le hollandais, il demanda à entrer au service de la compagnie des Indes hollandaise, et à faire un séjour de deux ans au cap de Bonne-Espérance avant de pousser plus loin ses voyages : ce qui lui fut accordé.

Le 30 décembre 1771, Thunberg partit du Texel avec une flotte nombreuse de la compagnie des Indes, commandée par le capitaine Morland (2). Le 3 janvier 1772, cette flotte arriva dans les mers d'Espagne ; elle avait en vue, le 19, les hautes montagnes jaunes et rouges des Canaries ; et le 16 avril

(1) Thunberg, t. 1, p. 80 et 90.
(2) Ibid., t. 1, p. 103.

elle aborda heureusement dans la baie de la Table(1). Thunberg n'est reparti du Cap que le 2 mars 1775; ainsi il y a séjourné trois ans. Ses voyages dans ce pays, pendant ces trois années, peuvent se réunir en quatre sections distinctes : 1°. les excursions qu'il fit à différentes fois dans l'intérieur du district du Cap, et dans les environs de la ville; 2°. son premier voyage vers l'orient de la colonie, et sur les limites de la Cafrerie; 3°. son second voyage dans les mêmes contrées; 4°. et enfin son voyage à Rogge-Veld.

§ II.

Observations sur la ville du Cap, et excursions dans les environs de cette ville.

La ville du Cap est bâtie avec beaucoup de régularité, et s'étend sur le rivage de la mer jusqu'au pied de la montagne de la Table, derrière la partie gauche de la montagne du Lion, et un peu à l'est de la montagne du Diable. La plus grande largeur se mesure conséquemment du sud à l'est. Elle n'a ni portes ni remparts. La citadelle est bâtie sur le rivage à l'est de la ville, environnée de hautes montagnes et de fossés profonds. Toutes les maisons sont de pierres, et blanchies avec une, quelquefois deux, mais rarement trois couches de chaux. La plupart des toits sont plats et couverts d'une herbe indigène, nommée gazon des toits (2), qui pousse sur une

(1) Thunberg, *Voyages*, t. 1, p. 128.
(2) *Restio tectorum* L. suppl., p. 425.

charpente fort basse : il n'y a que la maison du gouverneur et le magasin de la compagnie qui aient trois étages. Les appartements n'ont pas de cheminées; elles y seraient inutiles. On en voit cependant dans certaines salles, mais plutôt par curiosité que par nécessité. Les femmes se servent en hiver de charbon dans des chaufferettes. Il y a dans la ville trois grandes places : dans l'une on remarque une église réformée et une fontaine, dans l'autre la maison commune; la troisième a été construite depuis peu, pour servir de marché aux paysans qui viennent vendre leurs denrées aux habitants de la ville. Le jardin de la compagnie est toujours ouvert pour servir de promenade publique; il a neuf cent quatre-vingt-seize pas de longueur sur deux cent soixante de large, et quarante-quatre compartiments formés par des haies composées, pour la plupart, de chênes et de lauriers, qui ont plusieurs aunes de hauteur. Ce jardin renferme une ménagerie remplie d'animaux rares, et surtout beaucoup d'oiseaux. Près de là se trouve la maison des esclaves de la compagnie, qui renferme une grande quantité de ces malheureux. Ils sont tous très occupés, les uns à la construction des bâtiments, les autres au transport des marchandises, et à d'autres travaux de cette espèce. Dans l'intérieur, comme à l'extérieur de la ville, on voit de superbes jardins remplis de légumes et de fruits. Ils sont arrosés par les eaux qui descendent en ruisseaux des montagnes voisines; mais aucun cependant n'égale le jardin de la compagnie, ni par l'étendue ni par la variété et l'abondance de

ses produits. Ses arbres, transplantés d'Europe, comme le chêne, le peuplier blanc, perdent leurs feuilles en hiver, comme en Europe, tandis que ceux d'Afrique restent toujours verts (1). Août et septembre sont les mois où le froid se fait le plus vivement sentir, surtout matin et soir, quand il fait de la pluie et du vent. Deux sortes de vents y règnent, quelquefois avec une grande violence, celui du sud-est en été, et celui du nord-ouest en hiver. Quand le premier s'élève, il pousse les nuages bien au-delà des montagnes, et bientôt après il tombe une petite pluie fine; ces nuages se dispersent sur la cime des montagnes; et, quand ils sont complétement dissipés, le vent a beau continuer à souffler, le temps n'en est pas moins constamment beau et serein.

On ne se sert point au Cap de domestiques européens; ce sont des esclaves noirs ou mulâtres de Madagascar, de la côte de Malabar, ou de différentes autres contrées de l'Inde.

On voit rarement au Cap les femmes mettre leurs enfants en nourrice; en général, elles les allaitent elles-mêmes, ce qui leur procure des couches très faciles. Il y a peu de familles issues de mères noires, et surtout qui en conservent les traits jusqu'à la troisième génération. Un Européen qui se marie avec une esclave noire affranchie a un enfant mulâtre d'abord, mais qui dans la suite blanchit plus ou moins. Les enfants de celui-ci, quand il s'unit avec

(1) Thunberg, *Voyages*, t. 1, p. 132.

une Européenne, sont tout-à-fait blancs, ou du moins d'une grande beauté (1).

Il arrive souvent que deux esclaves de différent sexe, et appartenant à deux maîtres, s'entr'aiment; le maître de la femme favorise leur inclination, parce que l'enfant lui appartient. Tous ceux qu'elle peut avoir d'un esclave affranchi, ou même d'un Européen, sont esclaves comme elle. Ils se marient aisément, et divorcent de même. Tous les Hollandais, au Cap comme dans les Indes, sont marchands ou trafiquants, quoiqu'on n'y trouve pas un négociant vraiment digne de ce titre.

La première excursion que fit Thunberg dans les environs du Cap, fut à la montagne Paarl, avec un docteur né au Cap, qui allait visiter un malade. Dans plusieurs endroits, il trouva le chemin submergé par l'eau de pluie, qui entrait même quelquefois dans la voiture, et coulait avec une rapidité extrême. Le sol est maigre et sablonneux; il y croît des phyliques, des bruyères et des protées. Toutes les maisons sont situées au pied de la montagne de Paarl, qui leur fournit de l'eau; mais comme elle en manque dans plusieurs endroits, et qu'il en résulte dans le pays une grande stérilité, la contrée n'est pas très peuplée. On distribue cependant ses eaux avec art dans les villages, dans des jets d'eau et dans des viviers. Les plants de vigne de Paarl sont très considérables, et parurent à Thunberg avoir une cinquantaine d'années. La vigne produit dès la se-

(1) Thunberg, t. 1, p. 143.

conde année de la plantation, et à la troisième année elle donne abondamment. On a soin de ne pas laisser monter les ceps, parce que plus ils sont bas, plus grosses sont les grappes qu'ils produisent.

Les maisons de campagne des gens aisés ressemblent beaucoup à celles de la ville. Elles consistent en une antichambre à l'entrée de la maison, une salle, de chaque côté de cette antichambre, qui donne dans une galerie. A une extrémité de cette galerie se trouve une cuisine, à l'autre une chambre à coucher. Les personnes d'une fortune médiocre ont seulement une galerie avec une chambre des deux côtés, et une cuisine sur le derrière. Ils bâtissent leurs maisons eux-mêmes, tantôt avec de la brique, tantôt avec de la terre glaise, de la chaux et du sable. Ils ont tous beaucoup de bestiaux et de volailles, tels que des chevaux, des bœufs, des vaches, des moutons, des agneaux, des chèvres, des canards et des oies, qu'un esclave conduit le matin dans la campagne, sur les coteaux, et qu'il ramène au soleil couchant. Ces bestiaux passent la nuit en plein air dans une enceinte formée par un mur de terre grasse, et divisée par compartiments, parce qu'on les tient séparés les uns des autres. Les moutons sont de l'espèce à queue large et longue; leur laine n'est pas bonne, et on ne l'emploie ni dans les manufactures de draps ni à d'autres usages particuliers.

On se sert des os de pieds de mouton pour former la séparation des plates-bandes dans les jardins, et, pour cet effet, on les plante en terre par le bout

inférieur, ayant soin de mettre en haut l'articulation supérieure, ce qui produit à l'œil un effet assez agréable.

Thunberg vit à Paarl trois Hottentots, au service d'une veuve, qui parlaient très agréablement avec un claquement de langue précipité, avant et pendant tous leurs discours. Ils étaient bruns, et non pas noirs, assez semblables à un Européen hâlé. Cette couleur était encore plutôt l'effet des graisses puantes dont ils s'oignaient, que de la teinte naturelle de leur corps. Leur chevelure était courte et crépue comme de la laine, et formait de petites boucles à égales distances (1).

Thunberg en revenant au Cap, vers la fin de juin, y vit conduire cinquante-neuf Hottentots, hommes, femmes et enfants, qu'on amenait de cent cinquante milles de l'intérieur des terres. Un capitaine hottentot, nommé Kes, les avait pris dans le creux d'une montagne, où ils s'étaient retranchés, et se défendaient contre un détachement de soldats et de paysans armés, sur lesquels ils faisaient rouler de très gros morceaux de rochers. Cependant, malgré cette vigoureuse résistance, ils ne furent pas moins faits prisonniers. On les accusait d'avoir volé tous les bestiaux de leurs nouvelles habitations, de les avoir mises au pillage, après en avoir tué les habitants, et enfin de s'être pourvus d'armes à feu. Ils ne niaient aucun des faits; mais ils prétendaient que la nécessité seule les avait réduits à commettre ces

(1) Thunberg, *Voyages*, t. 1, p. 166.

excès. Les Européens, empiétant chaque année sur leurs possessions, les relèguent de plus en plus dans l'intérieur des terres, où ils se trouvent assaillis et repoussés par les autres Hottentots. Ces captifs étaient des Hottentots-Boschimans ou hommes des bois, d'un brun foncé, les uns entièrement nus, avec une ceinture seulement autour du corps pour couvrir les parties de la génération; d'autres avaient sur les épaules une peau de mouton qui descendait à peine au milieu du corps, et montait assez haut pour former sur la tête une espèce de capuchon. Les femmes portaient leurs enfants en croupe sur les reins; notre voyageur vit derrière les épaules de quelques unes d'entre elles des jeunes filles de onze à douze ans. Les femmes avaient des pendants d'oreilles et des bracelets de métal fort larges autour des bras. Leur grande bouche et leurs joues gonflées leur donnaient assez de ressemblance avec les singes. Après avoir passé quelque temps en prison, ces Hottentots devinrent pâles et blafards (1).

De retour au Cap, Thunberg eut occasion d'examiner, le 28 juin, un monarque de l'île de Java, que les Hollandais retenaient prisonnier; il célébrait la nouvelle année avec les Javanais de sa suite, selon les rites de son pays. Peu de temps après il eut occasion de voir un enterrement chinois : les Chinois se trouvant en assez grand nombre dans ce pays pour avoir leur cimetière à quelque distance hors de l'enceinte des murailles.

(1) Thunberg, t. 1, p. 167.

Thunberg fit plusieurs autres excursions à Paarl, à Stellenbosch; il alla voir le Paradis et d'autres jardins de la compagnie, ainsi que Ronde-Bosch, maison de plaisance du gouverneur.

Stellenbosch est un village d'une trentaine de maisons, avec une église située entre deux hautes montagnes ouvertes du côté du sud-ouest vers Bay-Falso ou False-Bay. Le village qui se trouve dans ce dernier endroit est composé de deux rues plantées de chênes, et une rivière. Le Hucken (1) est un village peu éloigné de Stellenbosch, au bas de la montagne, et dans un enfoncement, qui doit son origine aux Français réfugiés à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes; ils vinrent de Hollande de 1680 à 1690, et s'occupèrent de la culture de la vigne. Drackenstein est une autre colonie du voisinage auprès des mêmes montagnes qui prennent ici différentes directions, principalement du nord au sud, sortant du côté de la ville. La direction et la hauteur de ces montagnes font que les fermes situées dans les vallées ont le jour et la nuit à des époques différentes. Plus près du Cap, et en face de la ville, sont les montagnes du Tigre, dans la même direction que Olifants-Kop et Blauwe-Berg, toutes montagnes séparées par des vallées. Dans les grandes pluies d'hiver, on voit des torrents jaillir des crevasses de ces montagnes, et se précipiter, en cascades bouillonnantes, sur des rochers nus et escarpés.

Le sol du Cap étant bas, et l'air conséquemment

(1) C'est le Fransche-Hoek ou Coin-français que Thunberg désigne sous ce nom.

plus doux que dans le reste de la contrée, on y trouve abondamment des plantes et des fleurs de toute espèce. Il en est de même de toute la côte du sud où les montagnes baissent insensiblement; c'est la partie la plus chaude et la plus habitée de la colonie (1).

Constantia ou Constance est le nom de deux fermes considérables, distinguées en grande et petite, situées au pied oriental des montagnes; ce site est renommé par l'exquise bonté de ses vins. On y recueille, année commune, soixante tonneaux de vin rouge, et quatre-vingt-dix de vin blanc. Depuis quelques années, on est parvenu, dans les environs, à se procurer et à élever des plants qui soutiennent le parallèle avec ceux de Constance. La majeure partie se vend aux bâtiments étrangers : quant à celui de Constance, la compagnie des Indes s'en réserve exclusivement le débit; il fait partie des articles prohibés ou de contrebande (2).

Thunberg copie l'abbé de La Caille sans le citer (3), relativement à la hauteur de la montagne de la Table. Il ne s'écoulait presque point de mois qu'il ne gravît sur son sommet; il y passait presque toutes les journées du mois de mars, et y jouissait avec ravissement de la singulière et étonnante perspective qui, vers le soir, se présentait à ses regards. Comme toutes les autres, cette montagne a sa direction du nord-ouest au sud-est. Elle offre consé-

(1) Thunberg, *Voyages*, t. 1, p. 294 à 314.
(2) Ibid., t. 1, p. 313.
(3) Ibid., t. 1, p. 296.

quemment un flanc très prolongé au nord-est, et un autre au sud-ouest. Le soleil en se levant ne dirige pas sa course vers le midi comme en Europe, mais vers le nord, de manière qu'il semble se plonger dans l'Océan à l'ouest de la montagne; ce qui procure sur cette montagne des matinées et des soirées plus longues que dans tout le reste du pays, cet astre lançant au-devant de lui une lueur considérable du côté du nord-est, et en laissant après son coucher dans la région sud-est de l'horizon. Placé sur la cime de la montagne, notre voyageur contemplait, pour ainsi dire, deux mondes différents : un soleil brillant éclairait encore l'horizon du monde occidental, tandis que l'oriental était plongé dans les ténèbres et environné de brouillards qui s'élevaient des campagnes brûlantes, et se rassemblaient dans l'atmosphère nouvellement rafraîchie : ils étaient épais au point de dérober entièrement la vue de la contrée, et formaient un nuage impénétrable aux yeux les plus perçants. Ainsi les fermes situées au pied oriental de la montagne jouissent du jour bien plus tôt, quand le soleil se lève sur son sommet qui est couvert de neige, et qui, conséquemment, paraît blanc; dans le même moment, toute la partie orientale se trouve éclairée. Les fermes, au contraire, qui se trouvent dans la partie occidentale ont le soleil bien plus tard sur leur horizon.

Thunberg visita aussi plusieurs fois la montagne du Lion, située à gauche de la baie de la Table, dont la cime forme une pointe presque inaccessible;

on y a établi cependant un corps-de-garde avec une batterie de trois canons, d'où l'on découvre les vaisseaux en mer (1).

Ces pénibles courses de notre voyageur avaient, comme on le pense bien, pour but principal la recherche des plantes. Un jour, il entreprit une herborisation plus étendue. Du 13 au 19 mai, il fit à pied, en compagnie avec le colonel Gordon et le jardinier anglais Masson, arrivé depuis peu, le tour de la montagne qui sépare le Cap de la Baie-False. Après avoir traversé le premier vallon, et étant sur la croupe de la montagne de la Table, nos voyageurs aperçurent à droite un autre vallon, qui prend sa direction du côté de la mer. A gauche, coule un ruisseau étroit, tellement couvert de broussailles, qu'on ne peut en découvrir la source; il descend du haut d'un gros rocher de la montagne. Toutes les vallées plates, grandes ou petites, sont couvertes d'eau ou de mousse, et forment des espèces de marais. La montagne de la Table s'abaisse insensiblement, se termine au sud-est en collines et en vallons, vers Hout-Bay, ou la Baie des Bois. Pour arriver à cette baie, nos voyageurs furent obligés de traverser la vallée des Babouins, qui commence à la montagne de la Table, et partage la chaîne de montagnes qui s'étend depuis Constance jusqu'à la pointe méridionale du Cap la plus avancée. Ils trouvèrent à Hout-Bay une ferme nouvellement bâtie, et ils virent à gauche la petite montagne du Lion, qui est pointue, et qui

(1) Thunberg, *Voyages*, t. I, p. 301.

ressemble à la grande montagne du même nom plus voisine du Cap, et Kafunkelberg, autre montagne ovale, dont le pied est couvert d'un sable fin et léger; elle s'étend jusqu'au rivage de la mer, où elle forme un cap conique, dont la partie supérieure est tellement saillante et recourbée, qu'on la nomme Hanglip, Lèvre pendante : une profonde vallée sépare cette montagne de celles de la Table et du Lion.

Sur la cime même de la montagne de la Table, coule un ruisseau considérable, dont une branche se décharge dans Hout-Bay, ou la Baie des Bois. La mer, qui est très basse dans cette baie, forme une espèce de rivière dont les bords sont extrêmement escarpés, surtout vers l'embouchure, à cause de la quantité de sable qui s'en est détachée; en outre, la baie était parsemée de pierres rondes, à peu près comme les rivages du Vetters en Suède. Sur la gauche, on voit une montagne de pierres; au revers et au pied de laquelle sont situés le grand et le petit Constantia, qui s'avancent dans la mer, et y forment un cap nommé Steenberg-Hoek, ou cap de la montagne de Pierre : on y a construit une maison, appartenant à la compagnie, nommée Muysenburg.

De Hout-Bay, nos voyageurs se rendirent à Nord-Hoek, ou le cap Nord, en traversant la montagne, sur laquelle ils trouvèrent trois fermes et une mare d'eau. Nord-Hoek est un cap dépendant de la montagne située vis-à-vis celui de Slange-Cap. Toutes les dunes sont ici formées de sable volatil, distribué en monticules plus ou moins hauts. Les plus nou-

velles sont encore nues; mais celles anciennement formées sont couvertes de différentes espèces de buissons, particulièrement de celui qui porte la cire (*myrica cordifolia*), que l'on voit ramper de tous côtés. Thunberg remarqua au sud-est une cuve à sel, haute de trois ou quatre aunes vers les bords. Elle était à peu près remplie d'eau, couverte à la surface de flamants (1); le fond était de sable ou de terre grasse, entremêlée de sable : cette espèce de cuve est pleine d'eau pendant plusieurs mois de l'hiver. Comme c'est de l'eau de pluie et non pas de la mer, qui est à une certaine distance, le flux et le reflux n'y ont aucune influence. On trouve dans les environs un buisson garni de feuilles charnues nommé duyn-hout ou zwart-hout, c'est-à-dire bois des dunes ou bois noir, lequel parut être à notre savant suédois une espèce nouvelle.

Thunberg vit dans cet endroit un paysan nommé Jean Bruyns, renommé dans tout le pays pour son adresse à tirer. Il avait fait avec Heupner le malheureux voyage de Rio de Lagoa, à travers le pays des Cafres. Sept de ses compagnons furent assassinés par ces peuples, et il n'y en eut que cinq qui se sauvèrent avec lui.

Nos voyageurs poursuivirent leur route vers Wildschutbrand, à travers la montagne, sur le sommet de laquelle ils trouvèrent une seule habitation de Hottentots, au milieu d'un beau pâturage. Nos voyageurs revinrent ensuite un peu sur leurs pas,

(1) Phœnicopterus ruber.

en passant de nouveau la montagne de la Baie-False. Les montagnes qui s'étendent depuis cette baie à une très grande distance en mer, sont connues sous le nom de Norwége par les colons et les marins.

La Baie-False, ou Simons-Bay, est le nom de la partie du port où les vaisseaux n'abordent qu'en hiver. Ils y sont à l'abri des orages et des vents du nord-ouest, qui, dans cette saison, sont extrêmement dangereux, surtout pour les bâtiments qui se mouillent à la baie de la Table. Il y a ici un port beaucoup plus grand que celui de la baie de la Table; cependant le rivage a peu de largeur, parce que la montagne le couvre, dans certains endroits, presque tout entier. Les maisons construites sur les collines des environs ne sont pas toujours suffisantes pour donner asile à tous les étrangers. Les objets les plus remarquables sont un grand rocher rond, situé dans le port, et nommé Ark; un autre nommé le rocher des Romains; plus loin à l'est l'île Malaga; une maison appartenant à la compagnie, et habitée par le résident; un hôpital, une douane, une boucherie, et quelques maisons particulières. Un peu plus loin se trouve le jardin de la compagnie.

Nos voyageurs, en quittant la Baie-False, eurent à traverser des plaines unies et sablonneuses pour arriver à Muysenberg, ou montagne aux Souris, dépôt de la pêche de la compagnie pour le Cap. Des espèces de petits lacs, qui n'avaient pas encore été desséchés par les chaleurs, étaient épars çà et là dans les plaines de sable; les insectes et les vers qui na-

geaient à la surface de ces eaux servaient de pâture à des flamants, dont le plumage blanc et rouge foncé n'était pas un des moindres ornements de ces lieux. Nos voyageurs en tirèrent un et lui cassèrent l'aile; et quoiqu'il ne pût plus voler, ils eurent encore beaucoup de peine à l'attraper, parce qu'avec ses longues jambes il traversait des flaques d'eau d'un pied de profondeur, et courait avec une vitesse extrême (1).

Le vent de nord-ouest est fatal au cap de Bonne-Espérance, et y cause de fréquentes tempêtes; Thunberg en vit une qui, par les circonstances qui l'ont accompagnée, a laissé un long souvenir dans la mémoire des habitants. Le 1er juin il s'éleva un vent très violent de nord-ouest, accompagné de terribles rafales et de pluie; il continua la nuit suivante avec tant de véhémence, qu'un des quatre vaisseaux de la compagnie, qui était encore en rade, eut les câbles de ses quatre ancres successivement rompus, et fut jeté sur un banc de sable vis-à-vis le rivage de Zout-Rivier, où le poids de sa cargaison le fit fendre en deux. Les flots montaient à une telle hauteur, et la rivière était si extraordinairement enflée, qu'on pouvait à peine la traverser. Soixante-trois hommes seulement se sauvèrent, et cent quarante-neuf furent noyés, parce qu'on mit beaucoup plus d'activité à sauver les marchandises qu'à porter des secours aux infortunés naufragés. Ceux qui savaient nager ne furent pas plus heureux que les autres; car

(1) Thunberg, t. 1, p. 279 à 284.

ils étaient entraînés par les vagues, ou ils venaient se briser les membres et le corps contre les rochers, ou ils étaient repoussés au milieu de la mer. Dès la pointe du jour trente soldats de la citadelle, commandés par un jeune lieutenant, eurent ordre de se rendre au lieu du danger, et de bien veiller à ce qu'il ne se commît aucun vol. On dressa en même temps une potence, avec un placard qui menaçait de la corde, sans aucune forme de procès, tous ceux qui approcheraient. Un vieillard européen, nommé Woltemaade, chargé du soin de la ménagerie, avait un fils caporal dans la garnison de la citadelle, qui fut un des premiers commandés pour aller à Paarden-Eyland, où l'on devait poser la garde pour la sûreté des marchandises qui seraient retirées du naufrage. Ce digne père emprunte un cheval, et va de très grand matin porter une bouteille de vin et un pain à son fils, qui avait un pressant besoin de ce restaurant. Il était de si bonne heure, qu'on n'avait pas encore dressé la fatale potence, ni placardé les horribles affiches qui en indiquaient la coupable destination. Tandis que le vieillard s'entretenait avec son fils, il entendit les cris des malheureux qui se lamentaient sur le navire échoué; plein de confiance dans son cheval, qui nageait en effet fort bien, il s'avance jusqu'au bâtiment et en ramène deux personnes. Enhardi par ce premier succès, il répète six fois ce dangereux voyage, et sauve ainsi quatorze hommes. Son cheval lui parut si épuisé, qu'il ne croyait pas devoir retourner. Cependant, ému par les cris et les prières de ceux qui restaient, il s'é-

lance encore au milieu des flots, et ce dernier acte de générosité lui coûta la vie. Son cheval, environné de tout côté, saisi par la queue, par la bride, succomba sous le nombre et le poids, et tous furent noyés. Les bourgeois compatissants, qui, ainsi que notre voyageur, vinrent de la ville exprès pour prêter secours, furent obligés de s'en retourner sur leurs pas, après avoir été témoins de la cruauté et de l'insouciance des employés en chef de la compagnie, qui ne paraissaient pas même s'apercevoir qu'il y avait sur le navire des hommes affaiblis par la faim, la soif et les fatigues, et encore plus par le désespoir. Ceux qui avaient eu le bonheur d'échapper à une mort presque certaine devenaient l'objet des plus durs traitements. Le constable du vaisseau, jeté nu et demi-mort sur le rivage, vit son coffre devant lui, et demanda au lieutenant la permission d'en tirer son surtout; mais celui-ci la lui refusa, quoiqu'il vît bien la clef attachée au coffre à la manière des marins, et le nom du pauvre constable gravé sur le coffre même. Bien plus, ce lieutenant accompagna son refus de coups de canne, qu'il eut l'inhumanité d'appliquer lui-même sur le dos nu et sanglant d'un infortuné qui n'avait pas besoin d'implorer la pitié pour l'exciter. Après avoir passé la journée entière exposé au vent et au froid, sans le moindre vêtement et mourant de besoin, le malheureux constable fut conduit à la ville avec ceux que la Providence seule avait conservés. Quand on lui donna la permission de fouiller dans son coffre pour y prendre des hardes, il le trouva complétement dévalisé. Un

bourgeois, touché de compassion, ôta son propre surtout et le lui prêta. Tous ces pauvres naufragés furent obligés de mendier des habits et leur pain dans la ville pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu leur paie de la compagnie, et qu'ils fussent rentrés à son service.

On vit bientôt après à quoi on devait attribuer l'extrême rigueur des consignes, et la ponctuelle exactitude avec laquelle on les observait. Les employés de la compagnie ne se cachaient pas pour apporter des charges de fer sur des chevaux, et les vendre aux forgerons de la ville. L'impudeur avec laquelle ils trafiquaient de cette grossière marchandise prouvait assez qu'elle n'avait fixé leur attention que lorsque des objets plus chers et moins volumineux, mis par eux en réserve, leur avaient manqué. Les soldats, à leur exemple, revenaient le soir dans la ville avec les canons de leurs fusils remplis de galons d'or ou d'argent, qui, quoique gâtés par l'eau, n'en étaient pas moins bons à fondre.

Pour achever le tableau de la misérable administration du Cap à cette époque, nous dirons que le fils du généreux Woltemaade demanda à succéder à son père dans la modique place de gardien de la ménagerie, et qu'elle fut donnée à un autre. La seule faveur qu'il ait pu obtenir, et que l'on regarde généralement au Cap comme une punition, ce fut d'aller chercher fortune à Batavia, où son frère demeurait déjà depuis quelque temps, et faisait le commerce. Mais notre jeune caporal ne put résister à l'influence de ce climat presque pestilentiel; et une

mort prématurée, l'empêcha de jouir des hommages que les directeurs de la compagnie en Hollande ont rendus à la mémoire de son vertueux père. Ils ordonnèrent à la régence du Cap de pourvoir le plus promptement possible à l'avancement des enfants de Woltemaade, qui pouvaient être employés dans les départements civil ou militaire, ils donnèrent à un vaisseau nouvellement construit le nom de Woltemaade, et firent peindre sur la poupe tous les détails de sa mémorable action. C'est ce vaisseau qui transporta depuis au Cap le célèbre voyageur Le Vaillant (1).

§ III.

Premier voyage de Thunberg dans l'intérieur de l'Afrique, du 7 septembre 1772 au 2 janvier 1773.

Les premiers jours de septembre amènent ordinairement au Cap la fin de l'hiver; alors la terre commence à se parer de fleurs. Thunberg crut que ce moment était favorable pour entreprendre le voyage que depuis long-temps il méditait à l'intérieur, et que, d'après certaines promesses, il se flattait de faire aux dépens de la compagnie. Il se pourvut donc de tout ce qui était nécessaire pour l'exécution de son entreprise: d'abord, de tout l'attirail du naturaliste, et surtout

(1) Thunberg, *Voyages*, t. I, p. 285 à 294. Conférez Sparrmann, *Voyages*, t. I, p. 117. Il nous apprend que le navire naufragé se nommait Jong-Thomas. Voyez Le Vaillant, *premier Voyage*, t. I, p. 3, qui nous dit que le vaisseau à bord duquel il se trouvait se nommait Held-Woltemaade, ou le Héros Woltemaade.

du botaniste; puis de thé, de biscuit, de tabac, d'armes à feu, de beaucoup de poudre, de balles de plomb de différentes grosseurs, d'habits et de souliers pour quatre mois; enfin, d'un cheval, d'un chariot couvert et de trois paires de bœufs. Il prit pour l'accompagner un maître jardinier nommé Auge, qui avait déjà fait dix-huit grands voyages dans l'intérieur du pays; M. Immelman, jeune homme, fils d'un lieutenant au service de la compagnie (1); un sergent nommé Léon Hardi, qui avait entrepris ce voyage pénible, uniquement pour tirer des oiseaux et des bêtes fauves; enfin deux Hottentots familiers, dont l'un devait servir de cocher, et l'autre soigner les bœufs.

Thunberg et ses compagnons partirent du Cap le 7 septembre 1772. Après avoir traversé une plaine de sable ils arrivèrent à Jean Besitz Kraal, petit dépôt de bestiaux appartenant à la compagnie sur la côte; de là ils passèrent à Elands-Fontein, puis à Riet-Valley, à Mostert, près de Brouk-Fontein; ils arrivèrent enfin à Groene-Kloof, ou la vallée Verte, d'un aspect agréable, où la compagnie fait élever beaucoup de bestiaux. Ce lieu, où ils se reposèrent le reste de la semaine, n'est qu'à huit heures de chemin du Cap. Les champs bas et sablonneux qu'ils avaient traversés étaient diaprés de fleurs et de plantes bul-

(1) Il est bien probable que ce fut le même qui, depuis et en 1775, accompagna aussi Sparrmann, puisque ce voyageur dit, t. 1, p. 126 : « Je me liai avec M. Daniel-Ferdinand Immelman, « qui, précédemment et purement pour son plaisir, avait déjà fait « un tour dans les terres. »

beuses qu'avaient fait lever toutes les pluies de l'hiver. Dans une autre saison, ces champs sont nus, et n'offrent que du sable (1). Thunberg les trouva cependant très habités et cultivés par des colons européens; mais l'on n'y voit aucun poteau pour indiquer les distances sur les routes ou les séparations des propriétés. Les rivières n'ont pas même de noms particuliers; les terres portent ceux de leurs propriétaires, et on évalue les distances par l'espace qu'une voiture peut parcourir en une journée; ce qui équivaut à peu près à quatre milles géographiques ou marins (2). Notre voyageur remarqua que les fleurs d'Afrique ont des couleurs très variées, principalement vers leur partie supérieure; l'inférieure est presque toujours d'une seule couleur. Le flamant nageait dans des trous remplis d'eau, où se tenaient aussi les canards et les bécassines. Dans les champs, au milieu des buissons, on entendait des outardes et le petit oiseau qu'on nomme dans ce pays haantji; ainsi que plusieurs espèces de boucs et de chèvres, comme l'antilope coudou, le grimme; enfin la fière autruche, dont le mâle se distingue par ses plumes noires, tandis que la femelle en a de grises.

Le 14, nos voyageurs passèrent auprès d'Orange-Fontein et de Uyle-Kraal, auprès de Thee-Fontein, en une marche de six heures. Le jour suivant ils

(1) Thunberg, t. 1, p. 180-182.

(2) Le traducteur (t. 1, p. 183) dit à un mille de mer; mais on s'aperçoit qu'il est question ici du mille hollandais, qui est de quinze au degré, tandis que le mille marin ou géographique est de vingt degrés.

passèrent auprès de Elands-Fontein, et se rendirent à Saldanha. Les colons qui habitent cette partie du Cap n'ont pas de vignes, ni beaucoup de terres labourables, mais en place un grand nombre de bestiaux. Quoique les plaines de la baie de Saldanha produisent beaucoup d'herbes, elles ne nourrissent aucun troupeau de bœufs ou de brebis; mais on y prend une immense quantité de phoques; leur graisse procure une huile très bonne et bien utile; la peau sert à faire des carnassières et des bourses à tabac. On assure que les plus grands pèsent de quatorze à quinze livres.

De la baie de Saldanha nos voyageurs retournèrent à la Fontaine-à-thé, qu'ils quittèrent le 25 pour traverser le bac de Berg-Rivier. A la droite de la grande Berg-Rivier, on voit Riebeck-Castel, grande et haute montagne; et à gauche, Picket-Berg. Nos voyageurs passèrent auprès de Honing-Berg, et sur le soir ils arrivèrent à une métairie appartenant à Griling. Le 26, ils traversèrent le district des vingt-quatre rivières, arrivèrent ensuite à la ferme Arnheim, de là, à Kleine-Berg-Rivier, et par Roode-Zands-Kloof jusqu'à Wafers-Lands ou Roode-Zand (1). Les plaines près du Cap s'élèvent insensiblement jusqu'à Roode-Zand; le passage entre les montagnes, que nos voyageurs franchirent, est une des rares ouvertures qu'offre cette longue chaîne de montagnes pour la traverser en voiture. Mais on ne le fait pas sans danger; ce passage est si étroit dans quelques

(1) Thunberg, *Voyages*, t. 1, p. 194.

endroits, que deux voitures ne peuvent y passer de front. L'air y est tellement sonore, que les claquements de fouet s'y font entendre à quatre milles de distance, de manière que la première voiture engagée dans le chemin, et annoncée par ce claquement, ne craint pas d'en rencontrer une autre en route. Étant arrivés à Roode-Zand, sur le revers de la montagne, nos voyageurs virent un sol beaucoup plus élevé que celui du côté d'où ils venaient. A l'une des extrémités aboutit ce pays de hautes montagnes nommées Vinter-Hoek, parce que le sommet en est presque toujours couvert de neige. L'autre extrémité est ouverte, et forme une suite de montagnes nommées Mostaards-Hoek, qui vont toujours en s'élargissant du côté du sud (1).

Le 1er octobre, nos voyageurs montèrent sur le Witsemberg; de l'autre côté est une gorge de montagnes plus étroite que celle de Roode-Zand, et quatre fois plus haute. Du haut de cette éminence on voyait la montagne de la Table; les plantes y fleurissent une fois plus tard qu'ailleurs. Il y tombe souvent de la neige à la hauteur de trois pieds; il se passe quelquefois plusieurs jours sans qu'elle fonde: elle résiste encore plus long-temps sur le sommet. Derrière cette montagne, on en découvre d'autres à différentes distances; au-delà sont situées, dit-on, les plaines du Bouc. Ce petit pays, froid et haut, contient des fermes à bestiaux; mais l'on n'y recueille pas de grains, parce que l'on ne pourrait le trans-

(1) Thunberg, *Voyages*, t. 1, p. 195.

porter de l'autre côté de la montagne. Nos voyageurs employèrent une heure pour le traverser à cheval. Roode-Zand a une belle église desservie par un prêtre. Tous les habitants des environs font partie de cette paroisse, et n'y viennent cependant tout au plus qu'une fois l'année; c'est alors qu'ils font baptiser leurs enfants. Thunberg vit dans cet endroit la fameuse pierre du serpent.

Tous les habitants de Roode-Zand assuraient à Thunberg qu'il y avait sur la montagne un buisson sur lequel on trouvait des objets vraiment singuliers, tels que des peaux fines tout apprêtées, des bonnets, des gants, des bas à poil ou de laine, et d'autres objets semblables. Bien déterminé à ne pas passer outre avant d'avoir vérifié un fait aussi étrange, Thunberg pria plusieurs habitants de la paroisse de lui procurer, s'il était possible, quelques unes de ces singularités. En effet, quelques jours après, on lui rapporta de la montagne des feuilles couvertes d'un poil épais, qui ne ressemblaient pas mal à du velours blanc. Les filles, accoutumées à manipuler ces feuilles, se mirent à enlever le velouté avec beaucoup de dextérité, sans déchirer ni même endommager les feuilles. Après cette première opération, elles les tournaient de l'autre côté, de manière que les côtes vertes paraissaient d'un côté; ensuite elles profitaient de la forme même de la feuille, pour exécuter quelques uns des objets ci-dessus indiqués, en recourant aux ciseaux pour terminer ce que la nature n'avait qu'ébauché. La queue des feuilles procurait des bas ou

de longs gants de femme, les petites feuilles des bonnets. De cette manière, le prodige commençait à devenir un peu moins surnaturel. Il ne resta plus à notre voyageur qu'à déterminer à quelle plante appartenaient ces feuilles. Il lui fallut pour cela grimper sur les points les plus escarpés de la montagne, où cette plante est très abondante, et il reconnut le buplèvre géant, ou l'*hermas gigantea* de Linné fils (1).

Le 6, Thunberg quitta ce délicieux séjour, descendit dans la campagne, et traversa Haartbeest-Rivier, Hex-Rivier, Breed-Rivier; il arriva ensuite à Mattjes-Valley et Brand-Steeg. Avant d'arriver près d'Haartbeest-Rivier, à la métairie de Plois, où ils passèrent la nuit, nos voyageurs longèrent une montagne singulière, nommée Slangen-Kap, ou mont des Serpents. Isolée des autres montagnes voisines, elle ressemble à un amas de rochers, et n'est pas très haute. Sur un de ses côtés est une fente qui sert de retraite à tous les serpents des environs; ils viennent y passer tout le temps de leur engourdissement. Aux approches de l'été, dès que les chaleurs commencent à se faire sentir, on voit différentes espèces de serpents roulés ensemble en anneaux très volumineux, sortir de cet antre pour se répandre dans la campagne, et chercher dans leurs asiles favoris une nourriture capable de réparer les pertes qu'ils ont faites pendant l'hiver.

Au-delà de Mattjes-Kloof, nos voyageurs s'arrê-

(1) Thunberg, *Voyages*, t. I, p. 201.

tèrent un jour dans la métairie de Pierre Witt pour visiter les bains chauds qui s'y trouvent et les montagnes des environs. Ces bains chauds ont leur source dans un fond de sable, situé au pied même de la montagne. Il y a sept veines ou ruisseaux, dont un plus considérable que les autres. La fumée qui en sort ressemble à celle d'une marmite posée sur le feu. L'eau est si pure et si claire, que le linge qu'on y lave ne contracte aucune teinte; elle ne donne point de goût à la viande qu'on y fait cuire. En sortant de la source, elle se rassemble dans des trous plus ou moins grands, où l'on peut se baigner. Au-dessus on a construit deux petites cabanes pour la commodité des baigneurs; ils peuvent s'y procurer de l'eau fraîche des ruisseaux qui descendent de la montagne, et dont on a dirigé le cours vers ces cabanes.

Le 9, nos voyageurs franchirent la hauteur de Moritz pour aller à Koré. Du haut de cette éminence ils purent découvrir le désert ou le Karrow (1), stérile, dépourvu d'herbe, et qui ne produit que des plantes grasses et des buissons. Le débordement des rivières arrêta quelque temps nos voyageurs; ils passèrent deux fois le Koré; la Zand-Rivier, qui est souvent à sec; ils arrivèrent à Riet-Fontein; puis ils traversèrent Claesvogt-Rivier, et parvinrent enfin à

(1) Ici, comme dans tout le cours de sa traduction, M. Langlès, ou le traducteur qu'il a traduit, ignorant la signification du mot karrow, particulier à la géographie du Cap, le prend toujours pour un nom propre, et il met, « on put découvrir la plaine de Carro. » Voyez t. 1, p. 207. Il est étonnant qu'il n'ait pas réfléchi que cette plaine de Carro ne pouvait être partout.

une ferme d'un nommé Leroux. De là, ils allèrent à Philip-Bota, non loin de la ferme de Gerts; ils franchirent ensuite une rivière très profonde, auprès de laquelle est située la ferme de Droski, et ils s'arrêtèrent enfin à Jacob-Bota (1).

Ils longèrent ensuite les rivières de Bruynt-Jes et de Leuwe ou du Lion, jusqu'à celle de Keure-Boom, qui doit son nom au sophora du Cap, qu'on trouve en grande quantité sur ses bords. Après avoir traversé la rivière et la vallée de Pus-Pas, nos voyageurs arrivèrent à Zwellendam, résidence d'un landdrost, ou sous-gouverneur. Celui qui occupait ce poste à l'époque du passage de Thunberg se nommait Mentz; il donna un dîner très splendide à nos voyageurs, qui se remirent en route dans l'après-midi même; ils passèrent la large rivière de Buffel-Jagt, ou de la chasse aux buffles, pour parvenir à un poste de la compagnie, nommé Riet-Valley, où ils s'arrêtèrent quelques jours. Cette ferme fournit différentes sortes de bois de construction. Elle est située dans une immense vallée, non loin d'un grand bois, nommé Groot-Vaaders-Bosch, ou bois du Grand-Père. La campagne, dans les environs de Riet-Valley, commence à être plus verdoyante, et même ressemble en quelque sorte à une prairie. La montagne qui accompagne le chemin pratiqué par nos voyageurs depuis Roode-Zand, se termine en cet endroit en pentes considérables et en collines. Nos voyageurs rencontrèrent des troupeaux plus nombreux et plus fréquents qu'auparavant; mais

(1) Thunberg, *Voyages*, t. I, p. 81.

en même temps les vignes et les terres labourées étaient plus rares; cependant on en voyait encore quelques unes. Thunberg explora le bois pour rechercher les espèces d'arbres qui y croissaient; il passa pour cet effet auprès de la maison d'un paysan nommée Riet-Kuyl, ou la fosse aux Roseaux, pour se rendre sur la rivière de Duywe-Hoek, ou rivière au nid de Pigeon. Un trou très-profond, qui se trouve dans la montagne, a fait donner le nom de Helle à cet endroit. La forêt est excessivement haute et épaisse; mais malheureusement les arbres n'avaient, à cette époque, ni fleurs ni fruits.

Quelques Hottentots ont fixé leur habitation à peu de distance de la ferme de Riet-Valley, et sont souvent employés au service de la compagnie. Ils aiment passionnément le tabac et l'eau-de-vie, et paraissent se plaire dans l'ordure et la puanteur. Tout leur corps était barbouillé d'une graisse huileuse, et saupoudré de *bucchus dionisa*. Pour exciter l'attention de nos voyageurs, et pour leur plaire, ils s'étaient drapés de raies rouges et blanches; ils avaient une bourse pour cacher leur nudité, et les femmes un morceau de peau carré. Des chapelets de grains de verre blancs, bleus, rouges, et autres couleurs, formaient plusieurs anneaux autour de leurs bras, de leur cou, et même de leur corps. Quelques uns portaient des bracelets de fer, de laiton, ou de cuir. Une peau de mouton sur le dos, une autre pendante sur les épaules, complétaient tout leur accoutrement. Ils ont toujours la pipe à la bouche, et vivent du produit de leurs bestiaux ou d'ognons,

qu'ils ont l'adresse de déterrer dans les champs (1). En continuant leur voyage, ils passèrent la rivière et les hauteurs de Kraakous.

Le 24, à midi, ils arrivèrent à la rivière Vet, ou la rivière Grasse, qu'ils traversèrent, après avoir rencontré plusieurs métairies. Cette contrée est remarquable par la prodigieuse abondance de ses aloës. Le lendemain; nos voyageurs allèrent voir un villageois nommé Martin Lagrans, demeurant auprès de la rivière Palmit : il possédait une si grande quantité de poules, qu'elles lui donnaient journellement cent œufs. Nos voyageurs passèrent ensuite la rivière de Zoete-Melk, ou de Lait doux, la vallée Zwarte, ou Noire, auprès de laquelle se trouve la ferme de Welte-Vreede, ou du bon contentement, sur la rivière Vals, ou la Fausse Rivière. Les rochers situés auprès de la montagne Zwarte, ou Noire, parurent ferrugineux à notre naturaliste.

Le 27, nos voyageurs longèrent Groote-Valley, et ils passèrent la rivière Gouds ou d'Or. Le lendemain, ils se remirent en route, et arrivèrent à une métairie située près d'Attaquas-Kloof, après avoir côtoyé un rocher monstrueux, qui a tiré son nom de l'immense quantité d'abeilles auxquelles il donne asile; on l'appelle Honing-Klip, ou rocher au miel; il est, en outre, célèbre par la fidélité de son écho, qui répète de très loin, et très distinctement, plusieurs syllabes.

Tous les Hottentots que nos voyageurs avaient

(1) Thunberg, Voyages, t. I, p. 218.

rencontrés jusque-là, sont nés ou dans les fermes des Européens ou aux environs; mais ceux qu'ils trouvèrent plus avant dans les terres, étaient, pour la plupart, très éloignés des Européens; ils avaient leurs villages et leurs domiciles particuliers. « Il y a un siècle, dit Thunberg, on avait bien plus de facilités pour étudier les mœurs et les usages de ce peuple qu'aujourd'hui, parce qu'alors il habitait bien plus près du Cap, et était plus nombreux et plus libre; mais depuis quelque temps il s'est enfoncé dans les terres, et a bien changé d'habitudes et de mœurs. On s'aperçoit aussi de sa diminution, que j'attribue à la gêne où il se trouve (1).

Depuis Roode-Zand, nos voyageurs avaient continuellement tiré vers le sud-ouest dans un pays environné de montagnes des deux côtés; la chaîne située à leur droite ne s'étendait pas jusqu'à la mer, mais celle de la gauche était bien plus longue; il fallait cependant la traverser pour pénétrer dans l'intérieur du pays. On peut effectuer le passage par le rocher d'Attaquas, qui est si long, qu'il ne faut pas moins d'une journée pour le franchir. Thunberg résolut d'envoyer sa voiture par cette route, et tourna à cheval le rocher sur la droite par le pays d'Attaquas, qui est couvert d'herbes et de bois jusqu'au bord de la mer. Thunberg devait ensuite pas-

(1) Thunberg, *Voyages*, t. 1, p. 222. C'est ce fait, constaté et répété par plusieurs voyageurs, qui aurait dû rendre plus circonspects ceux qui ont critiqué Kolbe pour la raison que ce qui se passait sous leurs yeux ne se trouvait pas en tout conforme aux récits de l'honnête Prussien.

ser la montagne dans un autre endroit, et rejoindre sa voiture à Lange-Kloof.

Nos voyageurs passèrent donc à cheval près de la rivière de Kleine-Bzen-Groote-Bracke, ou grande et petite rivière de Sel, et à Zout-Fontein (1). Nos voyageurs prirent ensuite une vallée très boisée, qui les conduisit auprès d'une habitation nouvelle, où les Hottentots seuls étaient chargés de la garde des troupeaux ; on fit halte à Klein-Fontein, près de la Rivière de Vittel, le lendemain. Les jours suivants, nos voyageurs continuèrent de marcher, et ils allèrent se reposer directement à la ferme de George Bata, nommée Zand-Vliet ou Ruisseau de sable, près de la rivière Keerom. Les Hottentots savent ici faire des cordes avec l'écorce d'une anthyllis, et s'en servent pour monter aux arbres sur lesquels ils veulent prendre du miel. Ils font d'abord un nœud coulant autour du tronc de l'arbre, et mettent le pied dans ce nœud : ils en font un autre plus haut, y passent l'autre pied et défont le premier, ainsi de suite.

Quoiqu'il n'y ait pas de chemin frayé dans cette partie de l'Afrique, celui que les voyageurs prirent au Cap est pour ainsi dire battu ; mais plus avant dans les terres on ne voit aucun vestige de pied humain ; rien de plus facile par conséquent que de s'égarer dans ces immenses plaines parsemées de buissons. L'unique point de reconnaissance que l'on ait, et qu'un voyageur doit observer avec une grande

(1) Thunberg, *Voyage*, t. I, p. 223 à 225.

attention, pour retrouver son chemin, ce sont les crottes de mouton qui lui indiquent s'il y a dans le voisinage quelques bestiaux, quelques fermes ou quelques terres labourées. Le pays est partout froid, et n'offre guère que des plaines abondantes en pâturages, de petites collines et des vallées couvertes de bois bien arrosées (1). Les forêts sont, en général, composées d'arbres très élevés, mais tortueux, pour la plupart d'une mauvaise venue, et couverts de mousse comme dans le nord. Il y a beaucoup de champs dont l'herbe est si dure et si forte, que les bestiaux ne peuvent s'en nourrir; elle sert en outre d'asile aux serpents et aux autres bêtes dangereuses, et empêche la jeune herbe de croître. On y met donc le feu, et les buissons qui se trouvent dans ces places incendiées deviennent tout noirs, et restent longtemps ainsi. Le climat est pluvieux; il ne se passait guère de jour sans que nos voyageurs ne fussent mouillés jusqu'aux os par la pluie, qui souvent était accompagnée de tonnerre. Il semblait que l'hiver et le mauvais temps n'avaient pas quitté cette contrée, tandis qu'au Cap il faisait continuellement beau. Les descentes et les montées étaient si glissantes, que les chevaux qui ne sont pas ferrés ne pouvaient tenir pied.

Le 2 novembre, nos voyageurs traversèrent la Quaïmansdrift ou le trou de Caïman, rivière (2) qui monte et baisse avec la marée, comme plusieurs

(1) Thunberg, *Voyages*, t. 1, p. 226.

(2) Le Vaillant (t. 1, p. 192) dit qu'on n'y trouve pas de caïmans.

autres des environs qui tombent dans la mer. Ils arrivèrent à une habitation nommée Magermans-kraal ; c'était une longue chaumière soutenue par des poutres, et revêtue de terre grasse. Ils se procurèrent dans cette ferme trois bœufs de trait pour leur bagage.

Nos voyageurs traversèrent après plusieurs rivières, telles que celles de Krakokou, d'Ao, de Koukoma (1) et de Neisena. Ils s'engagèrent après dans des bois remplis de ronces et très épais, dans lesquels il n'y avait d'autres routes que les sentiers tortueux pratiqués par les Hottentots, de manière qu'on était obligé de marcher courbé en tenant les chevaux par la bride. Le jardinier Auge, qui avait déjà fait ce chemin, leur servait de guide. Près de la rivière Koukoma, ils coururent les plus grands dangers par l'attaque d'un buffle furieux qui leur tua un de leurs chevaux. Ils bivouaquèrent, puis ils arrivèrent le lendemain soir à la ferme nommée Melkhout-kraal, ou le kraal du bois au lait, situé près de la rivière Diep ; et le surlendemain à la ferme de Jacob Bota, qui porte le nom de la rivière Pisang (2). Ce n'est qu'un endroit destiné à élever les bestiaux, assez voisin du rivage de la mer : les environs sont habités par une cinquantaine de Hottentots, qui vivent aux dépens du maître de la ferme, mais à peu de frais, car, en leur fournissant de la poudre et des balles,

(1) C'est la Gowkamma de la carte de Burchell.

(2) Il y a Pisany dans la traduction de M. Langlès, mais ce doit être une faute d'impression. Conférez, t. I, p. 39, avec la carte de Burchell.

ils tuent les buffles dont ils mangent la chair; quant à la peau, ils doivent la réserver pour leur maître. Les paysans qui demeurent entre Musselbay ou la baie aux Coquilles, et les bois de Houtniquas, font un commerce de soliveaux et de madriers, et autres bois de charpente, quoique le transport en soit long et pénible; mais c'est, avec leurs bœufs et leur beurre, les seules denrées qu'ils puissent livrer au commerce.

Nos voyageurs longèrent ensuite la montagne de Keurbooms-Rivier, et ils arrivèrent aux étables de Pierre Jager, où, malgré leur répugnance, ils burent du schlauchmilch, c'est-à-dire du lait à outre: c'est du lait qu'on conserve dans une peau de gazelle bien cousue et pendue à la muraille. On verse dans cette outre du lait qui se tourne en fromage; chaque jour on en verse de nouveau qui ne tarde pas à s'aigrir. Il se passe plusieurs mois, et même des années entières, sans que cette outre soit vide et nettoyée. Après avoir franchi la montagne et des précipices droits et escarpés, nos voyageurs se trouvèrent dans le pays de Lange-Kloof, beaucoup plus haut que celui qu'ils venaient de quitter. De la ferme qui porte le même nom que le pays, ils arrivèrent à un autre domaine nommé Misgunst ou Jalousie, situé sur la rivière Diep, et ils passèrent ensuite auprès d'une autre métairie appartenant au même maître, placée sur la rivière Aapjès. A Klippdriff ou le Torrent du rocher, nos voyageurs traversèrent la rivière de Krakeel ou la rivière de la Dispute; ils virent dans le voisinage une grande quantité de lion-

beaux formés par de petites élévations de pierres. Ils passèrent après la rivière de Waageboom. Le pays baisse insensiblement jusqu'à la mer, de manière que Lange-Kloof ou la longue Vallée est bien plus haut que le pays de Kromme-Rivier. Aussi l'hiver est très froid à Lange-Kloof, et la neige y tombe aussi abondamment que derrière Witsemberg. Le 18, nos voyageurs arrivèrent à Esschen-Bosche, ou la forêt de Frênes, beau pays presque plat et couvert de bois magnifiques. Le lendemain, ils partirent pour les rivières de Diep, de Leuwenbosch, de Zeeke. La chaîne de montagnes que l'on voit à gauche depuis Roode-Zand, et à sa droite jusqu'à Lange-Kloof, continue jusqu'à Witsemberg, et finit avant d'arriver au rivage de la mer. Ces montagnes, situées à gauche, cachent derrière elles des plaines pierreuses et stériles, qu'on désigne par le nom de Karrows. A la rivière Zeekoe, dont nos voyageurs s'approchaient pour la seconde fois, ils prirent des chevaux et arrivèrent à la rivière Cabeljaus ou des Cabillauds, et de là à la rivière de Camtour, qui est très profonde et très large ; elle reçoit le Locris (1), et va ensuite se décharger dans la mer. Les Hottentots et les Cafres habitent pêle-mêle sur les bords de cette rivière, qui forme, à certains égards, la démarcation des deux pays; car, à quelques milles au-delà, commence véritablement celui qu'on nomme Cafrerie.

(1) Le Locris est une très petite rivière ou ruisseau qui coule de l'est à l'ouest, et se jette dans la Camtous, près de son embouchure. Burchell, sur sa carte, écrit Locri, et Gotthold Loeri, peut-être par la faute du graveur.

Nos voyageurs virent, sur les bords de la rivière Camtour, quelques Hottentots occupés à manger un hippopotame : cette rivière nourrit une grande quantité de ces animaux ; cependant, depuis quelques années, on en a beaucoup détruit. Les colons de cette contrée n'ont d'autres biens que leurs bestiaux qui sont sujets à plusieurs maladies, surtout aux sabots et à la langue.

Après avoir été au-delà des habitations européennes dans cette partie du Cap, nos voyageurs se disposèrent, vers le commencement de décembre, à revenir sur leurs pas. Un grand nombre de Cafres les suivirent à leur retour vers la rivière Zeekoe, et s'évertuèrent à faire des tours devant eux, sans doute pour avoir un peu de leur tabac qui paraissait fort de leur goût. A Lange-Kloof, Thunberg admira l'art avec lequel les villageois savent tirer parti des eaux qui descendent des montagnes pour arroser leurs vignes et leurs jardins. Nos voyageurs passèrent ensuite à Wolfe-Kraal ou le village des Loups, traversèrent les rivières de Keurboom, Diep, et arrivèrent le 10 décembre à Gans-Kraal. Les jours suivants ils passèrent successivement à Ezelsjagt (Chasse aux ânes), Dorn-Rivier (la rivière de l'Épine), et Groote Dorn-Rivier (la rivière de la Grande Épine). En tirant toujours à droite, et laissant à gauche Attaquas-Kloof, ils franchirent les Karrows ou arides pays de plaine, et ils arrivèrent à la ferme de Gert-Clutes, située sur la rivière de Slange, et si avant dans la montagne que personne ne pourrait se douter que cet endroit fût habité. Le fermier n'y va pas

d'autre troupeau que des moutons, et toute la plaine est extrêmement sèche et maigre. Le haut de cette montagne était couvert d'une prodigieuse quantité de tigres, ou plutôt de panthères. Thunberg déclare n'en avoir jamais tant vu. Le sol est une terre grasse imprégnée de sel, dont une grande partie est cristallisée sur les bords de la rivière. Nos voyageurs, du 17 au 21, visitèrent successivement les métairies de Welgevunden (Bien-Trouvé), Waaterwal (Chute d'eau), Muysen-Kraal (Kraal des souris), et parvinrent enfin à la ferme de la compagnie nommée Riet-Valley.

Les jours suivants, nos voyageurs tirèrent vers les rivières Breede et Zonder-ende (rivière large et rivière sans fin) : cette dernière est si profonde qu'il faut la traverser dans un bac. Auprès est situé un poste de la compagnie, nommé Tiger-Hoek, que nos voyageurs visitèrent. En longeant la même rivière, ils rencontrèrent un autre poste, nommé Zoete-Melk-Valley, ou vallée du Lait doux. La chaleur dévorante de l'été et le vent avaient déjà desséché la campagne. Vis-à-vis Plaate-Kloof, ou la Vallée plate, sont situés les bains chauds qu'on nomme bains d'éléphants (oliphants bad), que Thunberg, cette fois, n'eut pas occasion de voir; mais, le 27, il se rendit aux bains chauds de la Montagne noire, nommés Bad-Agter-de-Berg, ou bains de derrière la montagne. Ils ont leur origine sous cette montagne, et proviennent de deux sources principales; la colline qui les fournit est constituée de minerai de fer, ou d'une lave ferrugineuse, pesante, noire, bril-

lante et très compacte; elle donne du feu avec le briquet. Le chemin est tout noir par le minerai pulvérisé qui le couvre, et qui ressemble à de la suie (1).

Nos voyageurs passèrent ensuite à la ferme de Badenhorst, traversèrent la rivière Booter ou rivière au Beurre, d'où l'on découvrait la mer; ils passèrent à pied la montagne nommée Kleine-Hout-Hoek, ou le petit Coin de bois, et ensuite Groote-Hout-Hoek, ou grand Coin de bois; puis après ils cheminèrent à Hottentots-Holland-Kloof, ou la vallée Hottentote hollandaise, qui est fort haute, et où l'on n'a qu'un seul chemin très escarpé pour vous conduire à Roode-Zand, et de là au Cap. Thunberg, après avoir voyagé toute la journée dans une plaine de sable, y arriva enfin le 2 janvier 1773.

§ IV.

Second voyage de Thunberg sur les côtes de la Cafrerie, du 11 septembre au 26 décembre 1773.

On était au commencement de septembre, et les fleurs nouvellement écloses annonçaient le retour du printemps, lorsque Thunberg résolut d'entreprendre un second voyage sur les côtes de la Cafrerie. Son équipage était le même que celui de l'année précédente, à l'exception qu'il fit remplacer son ancienne voiture par une nouvelle garnie d'une tente faite en toile à voile. Il prit pour camarade de voyage

(1) Thunberg, *Voyages*, t. 1, p. 211.

Masson, jardinier du roi d'Angleterre, chargé de ramasser des plantes pour le jardin de Kew, et que le capitaine Cook avait débarqué au Cap lors de son passage pour faire le tour du monde. Masson avait déjà fait une excursion dans l'intérieur du pays avec M. Oldenbourg, qui lui servait à la fois de compagnon et d'interprète. Masson avait un bon chariot bien conditionné, avec une bonne tente de buldan. Nos voyageurs avaient en outre plusieurs paires de bœufs de trait pour leurs voitures, et un cheval de main pour chacun d'eux. Trois Européens et quatre Hottentots, tous résolus à braver les dangers et les fatigues, composaient toute leur suite (1). Ils partirent du Cap le 11 septembre 1773; leur première halte fut au poste de la compagnie, nommé Jean Besis-Kraal; ensuite à Riet-Valley.

Le 13, ils arrivèrent à la Gorge verte des Monts, après avoir passé auprès de Dassenberg, du poste des Burgers et de la montagne de la Gorge verte. Le pays est ici couvert de dunes et d'un sable très épais qui rend les chemins extrêmement pénibles. Les maisons sont construites en terre grasse non cuite, mais taillée par carreaux, et un peu séchée à l'air, car on y manque de bois. Après avoir pris quelque repos, nos voyageurs se rendirent à cheval à Ganse-Kraal, et de là sur le rivage de la mer, où, à quelque distance de ce rivage, ils visitèrent ce grand amas d'eau salée qu'on nomme la chaudière à sel, et dont on extrait le sel que l'eau en s'évaporant cris-

(1) Thunberg, *Voyage*, t. I, p. 411.

tallise en grosses masses, particulièrement dans les mois brûlants, de novembre et de décembre, et vers le milieu du jour. La colonie entière n'emploie que ce sel.

Le 19 septembre, nos voyageurs partirent de la Gorge verte, en laissant à droite toute l'étendue de la montagne nommée Burgers-Port, et à gauche la montagne de la Gorge ou de la Vallée verte. Devant eux, un peu sur la droite, ils avaient Reeboks-Kop ou la Pointe du chevreuil, et positivement en face le Kouterberg. Arrivés dans la plaine, après avoir passé les montagnes, nos voyageurs découvrirent Riebeek-Castel, Vier-een-Twintig-Riviers-Berg et Picket-Berg. Ils trouvèrent dans ces lieux une quantité innombrable de gazelles et d'antilopes, et aussi des autruches.

Le 22, ils descendirent à la baie de Saldanha, qui a des fonds dangereux, et certains endroits n'ayant que trois brasses d'eau (1), et un grand nombre d'îles dont la compagnie a su tirer parti. Les principales sont Fundling-Eyland, Taxen-Eyland, Jutland, qui renferme de gros tas de pierres; Merven-Eyland et Dassen-Eyland. Elles sont toutes hérissées de rochers et d'un accès difficile pour les barques. Dans l'île de Fundling, on prépare de l'huile de chien de mer dans des cuves de terre. On a transporté à Taxen-Eyland une colonie de lapins qui a

(1) Thunberg, t. II, p. 7. Consultez le plan de la baie de Saldanha, qu'on trouve dans l'ouvrage de M. Barrow, intitulé : *Travels into the interior of Southern Africa*, t. II, p. 161. Cette carte est intitulée : *Coast of Africa from Table bay at the cape of Good Hope to Saldanha-Bay.*

considérablement multiplié. Dassen-Eyland est surtout le séjour favori des pingouins. Il est rare que les vaisseaux entrent dans la baie de Saldanha, excepté ceux qui se sont trop approchés de la terre pour attérir dans la rade du Cap. Ce port a plusieurs détours, et les vaisseaux ont besoin de différents vents pour en sortir.

Le 28, nos voyageurs se dirigèrent vers le Rocher blanc (Witte-Klip), ferme qui a tiré son nom d'une colline, ou d'un large rocher qui se trouve auprès. La blancheur des crêtes nues de ce rocher n'est pas due, comme on le croit dans le pays, à la chaux, mais à une mousse blanche qui est le byssus lactea. Près de là est une grotte en demi-lune qui sert de retraite à des hirondelles. Les autruches sont aussi assez communes dans les environs.

Le 30, nos voyageurs remontèrent à cheval, et arrivèrent à Honing-Klip, ou au Rocher à miel. Les buissons des plaines qu'ils traversèrent sont petits, et composés de plantes déliées. Bientôt ils parvinrent à la ferme de Rosendal. Toute la plaine est renfermée entre la baie de Saldanha et celle de Sainte-Hélène, non loin du rivage de la mer. Ce rivage est ici bas, rempli de dunes et de marais, qui se trouvent submergés par les pluies de l'hiver et par les inondations de Berg-Rivier. Ne pouvant, à cause de ces inondations, se rendre sur les bords de cette rivière, nos voyageurs se déterminèrent à aller à la ferme de Brand par Zout-Rivier, ou la rivière à sel, différente de celle qui porte le même nom près du Cap: de là nos voyageurs parvinrent à la ferme du fils de

Brandt, non loin de Mutje-Fontein. Le 3, nos voyageurs arrivèrent chez Floris-Fischer : depuis la vallée, et même au-delà, tout le pays se nomme Zwart-Land. Après avoir franchi la montagne Noire pour se rendre à Stoffes-Smidt, nos voyageurs commencèrent à ne plus voir de dunes, et le pays s'affermissait en devenant plus élevé. Le 6, nos voyageurs arrivèrent chez Slabber le jeune, en laissant derrière eux, à gauche, Picketberg. Vues du Cap, les différentes montagnes dont on vient de parler ne paraissent former qu'une chaîne; mais, en les parcourant, Thunberg vit qu'elles étaient disposées sur plusieurs plans. Riebeek-Castel est une chaîne de montagnes qui s'étend de l'est à l'ouest, et est terminée par la montagne Noire; elle n'est pas tout-à-fait parallèle avec la pile de montagnes situées au-delà. Nos voyageurs trouvèrent la grande Berg-Rivier extraordinairement enflée, et ne purent la traverser au gué ordinaire de Vleermuys ou de la Chauve-Souris ; cependant ils la passèrent le lendemain dans un bac près de la ferme de Pit-Isbert (1).

Après cette traversée ils tirèrent vers Johannes Liedenberg, où ils commencèrent à voir des vignes, des jardins plantés en citronniers et en orangers. Les deux journées suivantes furent consacrées à visiter la ferme de Christian-Liebenberg, Gert-Kemp auprès de Dassi-Klip, et le défilé de la montagne de Karton. Tout le monde s'accorde à regarder la gorge de Karton comme un des plus

(1) Thunberg, *Voyages*, t. II, p. 1.

dangereux défilés des montagnes d'Afrique; elle traverse la chaîne des montagnes de Roodesand-Kloof, mais plus près de l'extrémité inférieure du côté du nord. Dans la partie orientale surtout le chemin est pierreux, étroit, escarpé, bordé à droite et à gauche par un affreux précipice. Si l'on s'écartait de la voie de la largeur de la main, la voiture, les hommes et les bœufs seraient abîmés. La ferme est située au pied de la montagne. Le pays forme, comme Roodesand, une vallée large, environnée de montagnes de tous côtés, arrosée par un ruisseau nommé Olifants-Rivier : elle est absolument séparée de Winter-Hoek ou coin d'hiver, et autres montagnes voisines. Elle diffère aussi de Roodesand, en ce que le sol est beaucoup plus bas; elle n'a que quelques portées de fusil de large. Après avoir traversé la rivière d'Olifants, qu'ils laissèrent ensuite sur la gauche, nos voyageurs s'acheminèrent vers les bains chauds, situés à quelque distance de la ferme. Ces bains se nomment aussi Bains d'Engela, parce qu'un fiscal, nommé Engelmann, les fit nettoyer, et bâtir, aux dépens de la compagnie, une belle maison de pierres pour la commodité de ceux qui viennent prendre les bains. Les sources de la fontaine viennent du côté oriental de la montagne. On y distingue trois sources principales qui conduisent leurs eaux dans différentes petites cabanes, séparées tant pour les colons que pour leurs esclaves hottentots. Chaque bain est garni de trois ou quatre marchepieds sur lesquels le malade peut s'asseoir; il y a aussi un lit de camp en planches pour s'y coucher pendant la

transpiration. L'eau n'est que tiède et non pas bouillante; elle n'a point de goût ni de dépôt. On y fait cuire des aliments qui n'ont pas plus de goût. Le linge qu'on y lave ne contracte pas la plus légère teinte; le papier bleu qui enveloppe les pains de sucre, trempé dans cette eau, ne change pas de couleur (1). Les fermes situées dans les environs produisent du vin, et possèdent des vergers et de bons pâturages pour les bestiaux. La montagne située à droite sépare la plaine des Antilopes de cette vallée, et paraît former cinq coteaux considérables, divisés par de profondes vallées. Un coup de fusil tiré dans cet endroit fut répété plusieurs fois par l'écho, comme le retentissement d'un coup de tonnerre. On désigne ici sous le nom de petite montagne de la Table, une montagne assez élevée, plate sur son double sommet et sur les côtés; vers le sud-est elle finit en pointe. Nos voyageurs passèrent auprès de la ferme d'André Labbes; le lendemain ils continuèrent de suivre la vallée jusque chez Bareul Labbes, en laissant à gauche le défilé de Pickenier et la ferme de Matton. Le 14, ils s'arrêtèrent au défilé chez le jeune Bareul Labbes. Le pays commençait à devenir froid et montagneux. Après avoir versé et avoir eu le timon de sa voiture brisé, Thunberg fut obligé de retourner sur ses pas jusqu'à Roodesand pour la faire raccommoder. Il revint à cheval avec son compagnon par le haut de la vallée, descendit à la ferme de Gans, traversa Lange-Elands-Klóof, ou la longue gorge des Élans, et de la mon-

(1) Thunberg, *Voyages*,

tagne il descendit dans Koude-Boekveld, ou la froide campagne des Antilopes, pour se rendre chez Bernard Forster. Le défilé des Élans est très large; une petite rivière l'arrose. Toute la contrée, située entre la plaine basse, Koude-Boekveld, Olifants-Kloof et Karroveld, est très haute. L'hiver s'y fait même assez fortement ressentir, mais pas tout-à-fait autant qu'à Rogge-Veld, ou champ de Seigle, qui est assez éloigné de l'autre côté du Karrow. Les habitants sont même contraints, par le froid et par les neiges, de passer plusieurs mois de l'année, depuis avril jusqu'en septembre, dans les campagnes du Karrow qui sont plus chaudes; en outre, le tonnerre y procure de l'eau de pluie. Les colons des champs des Antilopes émigrent également pendant un certain temps de l'année avec leurs bestiaux, au-delà de la montagne, pour aller dans le Karrow. Ces émigrations temporaires sont cependant très défendues.

Le froid Boekveld est à peu près aussi large qu'Olifants-Kloof; de hautes montagnes l'environnent des deux côtés; elles se joignent au nord-ouest, et ne laissent qu'un passage étroit qui conduit dans une petite plaine unie, située de l'autre côté. Il y tombe quelquefois de la neige qui ne fond pas toujours de suite.

Quoique le pays soit froid, il était autrefois bien plus peuplé de Hottentots qu'il ne l'est maintenant d'Européens (1). Ces derniers y ont établi fort peu de fermes.

Les Hottentots vivent en société, et forment des

(1) Thunberg, *Voyages*, t. II, p. 26.

villages de quelques centaines d'habitants. Ils subsistent de racines, de la viande des animaux sauvages, du produit de leurs troupeaux, qui trouvent dans le pays d'abondants pâturages, et sont en général d'une grande sobriété.

Les colons, au contraire, vivent très isolés les uns des autres; chacun doit avoir sa ferme : ils sèment du blé dans une portion de leurs terres, plantent des vignes dans une autre; ils possèdent de nombreux troupeaux, font une guerre impitoyable au gibier, tant pour s'amuser que pour détruire les bêtes nuisibles, ou pour avoir leur cuir et leur peau. Au reste, la plaine des Antilopes est fort unie, sans bois ni buissons, à l'exception de quelques uns qu'on nomme ronoster; elle ne produit que de l'herbe et un peu d'osier en certains endroits. Au pied de la montagne sont dispersés quelques pieds de protée à grande fleur, qui forment des arbres rares et peu élevés. Ce pays doit son nom à la gazelle sautante (spring boek), dont on voit des troupeaux dispersés çà et là : dans certaines années, elles viennent de contrées lointaines en très grand nombre.

Les montagnes des deux côtés sont complétement nues, et s'élèvent comme un vieux mur, sans la plus faible pente; elles n'ont pas même de collines à leur pied comme les autres montagnes. Les rochers sont divisés en beaucoup de pointes, et sont composés de grès et de sable que l'humidité fait fendre, et dont il se détache des morceaux qui tombent et roulent dans la vallée.

Ces grandes et hautes montagnes, divisées en plu-

sieurs branches, et séparées par des vallées ou des campagnes plus ou moins larges, sont les plus élevées de la pointe méridionale (1). Celle des plaines des Antilopes a toutes ses couches inclinées dans la partie orientale, comme si la montagne même eût éprouvé un affaissement. Cette inclinaison est sensible même dans les couches les plus épaisses, de manière qu'elles sont plus basses vers le nord-ouest, et plus hautes vers le sud-est.

Le 18, nos voyageurs continuèrent leur voyage, et passèrent successivement aux fermes d'Isaac Visage, de Nicolas Jansen, de Carl-Vander-Merwel; et le 20, ils arrivèrent à la belle ferme de Vilhem Pretoris; mais le froid y est si vif en juin, juillet et août, qu'il y tombe souvent de la neige pendant plusieurs jours de suite, et on voit pendre des glaces aux toits. En continuant leur route, nos voyageurs passèrent auprès des fermes de Jean Rasmus et Van-Heeres, et ils arrivèrent à celle de Jacob Pinard (2), située auprès d'un bois. Le maître et sa femme étaient absents, et il n'y avait que deux esclaves et quelques enfants hottentots.

Le lendemain nos voyageurs se remirent en route, et arrivèrent de bonne heure à la ferme de Shalk-Van-Heer. Ici commencent les chaudes montagnes

(1) Thunberg, *Voyages*, t. II, p. 29. Nous pensons qu'à cet égard notre auteur est dans l'erreur, ou il faut restreindre considérablement ce qu'il entend par la pointe méridionale de l'Afrique.

(2) C'est probablement le même dont il est fait mention dans le Voyage de Le Vaillant d'une manière peu honorable. Voyez Le Vaillant, *Second Voyage*, t. I, p. 148; vol. II, p. 66, 72, 172 et 198; et vol. VI, p. 298.

des Antilopes, que l'on distingue des froides par la hauteur et l'escarpement de celles-ci; elles sont plus basses et bien moins froides que les autres. Aussi les vignes y réussissent-elles mieux, et rapportent un vin bien supérieur à celui des montagnes froides. C'est un petit pays ni trop long ni trop large, mais rond et renfermé entre des montagnes comme dans un cercle. On n'en sort que par des ouvertures étroites du côté de Mosterts-Hock et de Hex-Rivier. Le sol est uni et partout couvert d'herbe, sans buisson. Il y reste peu de gazelles sautantes. Nos voyageurs passèrent ces montagnes dans le jour; ils parcoururent à cheval, en compagnie avec deux jeunes colons qui les avaient joints, une grande partie du pays chaud de Boek-Veld. Pour se rendre à Roodesand, il leur fallut traverser Mosterts-Hoek, vallée fort basse et fort droite, bordée des deux côtés de hautes montagnes, et coupée par des ruisseaux ou torrents nommés Brug-drift (torrent du pont), Stroom-drift (torrent du flux), Else-rivier (rivière d'une aune), et Diep-drift (torrent profond), et autres courants, dont la réunion forme Groote-Breede-Rivier, ou la grande rivière large. Les chevaux eurent beaucoup de peine à marcher dans cette vallée, à cause des grosses pierres rondes détachées de la cime des rochers voisins, et dispersées au fond de l'eau : d'ailleurs, le courant était quelquefois si violent, que les coursiers n'y résistaient qu'avec beaucoup de peine. Cependant, on arriva enfin à Roodesand. Le pays qui porte ce nom a pour limites du côté du nord Winter-Hoek, qui le sépare d'Oli-

fants-Kloof, ou le défilé de l'Éléphant. Ce défilé était encore alors couvert de grêle en différents endroits.

Thunberg visita exactement cette année la montagne de Winter-Hoek, et monta sur ses plus hauts sommets. On y voyait en abondance le buisson à mouche, le rare protée dont la fleur ressemble à la rose, et qui ne croît que dans cet endroit. D'un côté de la montagne est une belle cascade dont l'eau tombe perpendiculairement; une grotte remplie de différents buissons est creusée au pied de cette montagne, qui renferme de larges lits d'une belle ardoise rouge en feuilles fines (1). Les côtes élevées des montagnes de Roodesand ne sont séparées que par une seule vallée. Les fermes de cette contrée ne sont pas très éloignées les unes des autres, et les propriétaires, généralement parlant, ont beaucoup de vignes, et sèment une grande quantité de froment. Leurs vastes vergers sont composés de citronniers, d'orangers, et autres arbres fruitiers. Cependant les hivers y sont quelquefois très vifs.

Thunberg vit dans une ferme où il s'arrêta la femme d'un paysan, qui était devenue si grosse et si grasse par sa vie sédentaire, qu'elle pesait trois cent trente-quatre livres (2).

Nos voyageurs traversèrent ensuite Breede-Rivier, ou la rivière large, qui, dans son cours, fait beaucoup de sinuosités, et qu'il fallut passer plusieurs fois à gué. On nomme Gondena le pays plat qui environne cette rivière, et qui en est submergé. Plus

(1) Thunberg, *Voyages*, t. II, p. 36.
(2) Ibid. t. II, p. 37.

loin est Brand-Valley, et vis-à-vis, de l'autre côté de la montagne, Stellenbosch. Nos voyageurs laissèrent Breede-Rivier sur la droite, et arrivèrent le 30 à la métairie de Keijser, après avoir traversé Hex-Rivier; ils se trouvaient alors dans le Karrow, contrée plus ouverte et plus froide, et où les moutons manquent de ficoïdes (1). Le 31, nos voyageurs parvinrent à la ferme d'Aloven-Smidt, vis-à-vis Hottentots-Holland. Tout le terrain est entrecoupé de collines et de coteaux disposés en travers. Le 2 novembre, ils se reposèrent dans la ferme de madame Bruel, et après avoir franchi à cheval une des collines transversales de la montagne, ils se trouvèrent dans une espèce de vallée : les montagnes de la gauche décrivent ici une courbe vers l'ouest-sud-ouest. De là nos voyageurs se rendirent à la ferme de Philip-Bota, située vis-à-vis Tiger-Hoek, ou le coin du tigre, qui est derrière des montagnes qui font partie de Hottentots-Holland. La chaîne de montagnes qui se prolonge depuis Witsemberg jusqu'ici, paraît s'incliner vers l'est, et faire une espèce de solution de continuité; mais en les examinant avec beaucoup d'attention, on retrouve un peu plus loin d'autres côtes qui font partie de la même chaîne. Nos voyageurs traversèrent ensuite la rivière de Clas-Vogt, et se rendirent, dans le cours de la même journée, à la ferme de Gert-Nels, auprès de Kokmans-Kloof-en-Rivier, ou défilé et rivière des cuisiniers. Le 3, ils allèrent à la ferme de Droskis; il ne pleut ici et dans les environs que par le vent du sud-est.

(1) Mesembryanthema (vygu-bosche).

Le 4 novembre, nos voyageurs demandèrent l'hospitalité à Jacques Botta, vieillard célèbre dans toute la colonie, âgé de quatre-vingt-un ans, qui avait eu douze fils, et comptait plus de cent petits-enfants. Sa grande renommée n'était pas due à cette prodigieuse fécondité qui n'est pas rare dans ce pays, où l'on se marie de très bonne heure, mais à ses hauts faits comme chasseur jusqu'à l'âge de quarante ans, qu'il fut mis dans l'incapacité de porter un fusil par la morsure d'un lion qui l'avait laissé pour mort sur la place. Jacques Botta apprit à Thunberg que dans sa jeunesse les Hottentots étaient encore si nombreux, que les colons chrétiens couraient les plus grands dangers à passer plus loin que Zwellendam. Les éléphants venaient en troupe jusque dans les environs du Cap, de manière qu'on pouvait en tuer en se promenant. Jacques Botta en abattait régulièrement quatre à cinq par jour, quelquefois douze ou treize; enfin, il lui est arrivé d'en tirer vingt-deux dans une journée (1). Toute cette contrée est froide et riche en pâturages; les ruisseaux qui sortent des crevasses des rochers y entretiennent la fraîcheur et l'abondance. Les montagnes qui se prolongent jusqu'ici depuis celles de Hottentots-Holland s'abaissent un peu plus loin, ne forment plus que des éminences isolées, et disparaissent entièrement (2). Nos voyageurs, après avoir passé auprès

(1) L'époque de la jeunesse de Jacques Botta correspond à peu près avec celle du voyage de Kolbe; et l'on voit, d'après ce récit, qu'on a eu tort d'accuser ce dernier d'exagération.

(2) Thunberg, *Voyages*, t. II, p. 45.

de la ferme de George Botta, fils du célèbre chasseur, et auprès de celle de Blankenberg, firent halte à Keurboours-Rivier, et arrivèrent à Zwellendam, où ils se reposèrent quelques jours au poste de la compagnie situé auprès de Buffel-Jagts-Rivier. Zwellendam ou Swellendam (1), est une colonie gouvernée par un landrost; selon Thunberg, elle doit son nom à Swellengrebel, gouverneur du Cap à l'époque de son établissement. Son premier landrost fut Rennis; le second, Onack, qui, encore vivant à l'époque du voyage de Thunberg, avait donné sa démission; et le troisième, qui s'y trouvait en 1773, époque du passage de notre voyageur, se nommait Mentz. On découvre dans le lointain, en face de la ferme du côté du rivage, une montagne nommée Rotteberg, qui est éloignée d'environ six milles. Toutes les plaines froides, mais riches en pâturages, que l'on avait parcourues, nourrissent considérablement de chevreuils, de gazelles et d'antilopes. Le 10, nos voyageurs passèrent à Duyvenhoek-Rivier par la ferme de Botta, à Riet-Kuy ou la fosse aux roseaux, à Kerremelk et Slange-Rivier (rivière de lait caillé, et rivière du serpent). Les montagnes

(1) Thunberg, t. II, p. 44. Thunberg écrit toujours Swellendam; ce qui s'accorde mieux avec l'étymologie qu'il donne à ce mot. Le gouverneur du Cap dont il parle se nommait Hendrik Swellengrebel. Il entra en fonctions le 14 avril 1739; Ryk Tulbagh lui succéda le 30 mars 1751. Voyez la liste des gouverneurs du Cap dans G. Thompson's, *Travels and Adventures in Southern Africa*, t. II, p. 421. — *Zwellen*, en hollandais, signifie s'enfler, se grossir excessivement, et *dam* veut dire chaussée; ce qui pourrait faire douter de l'étymologie donnée par Thunberg.

qui s'avancent jusqu'à Zwellendam divergent ensuite directement vers l'orient et l'occident. Le 11, Thunberg fut sur le point de se noyer dans un trou d'hippopotame, en traversant la rivière Duyvenhoek (1), à quelque distance de la ferme où il s'était arrêté. Il passa les deux jours suivants dans une maison de campagne de Pierre de Welt, le premier qui a commencé à préparer la gomme d'aloès, très abondante dans ce canton. Le 15, nos voyageurs arrivèrent chez Daniel Pinard (2), après avoir traversé la rivière de Goud ou la rivière d'or, l'une des plus considérables du pays. Les rivages sont fort escarpés du côté du couchant. La ferme est bâtie du côté opposé sur une assez haute colline. Ce fleuve prend sa source dans des montagnes situées à plusieurs journées de là (3). Dans le temps des pluies, qui tombent quelquefois tout à coup, il monte souvent à une grande hauteur; de sorte qu'il n'est pas prudent de camper sur ses rives même dans les plus beaux temps. Le même jour nos voyageurs allèrent au logis de Didelof, et le lendemain à Mussel-Bay, dans la maison de campagne du vieux Bernard (4). Ici le port est beau et vaste; mais aucun bâtiment

(1) Dans la traduction française de Thunberg, t. II, p. 48, on lit Buyvenhoek; c'est une faute de copiste ou d'imprimeur.

(2) Au sujet de cette famille de Pinard, voyez la note ci-dessus, page 166, et les Voyages de Le Vaillant.

(3) La rivière de Goud de Thunberg est le fleuve Gauritz des cartes et des autres voyageurs.

(4) Elle est marquée sur la carte de Burchell, et le port visité par Thunberg est celui qui est au nord du promontoire formé par le cap Saint-Blaise, à l'extrémité occidentale de la baie Mossel.

n'y aborde que par nécessité, ou par quelque accident qui le pousse sur cette côte, où l'on fait de fréquents naufrages.

Après avoir soigneusement visité les rivages de la mer et ses collines sablonneuses, autrefois abondamment peuplées par des Damaquas-Hottentots, nos voyageurs revinrent le 18 chez Derk Marcus, vieux chasseur d'éléphants très renommé, à Hagel-Kraal, en passant devant les métairies de Clasmeyer et de Jacob-Tunisson-Bota; puis, le 19, ils dirigèrent leur marche vers la montagne, dans le défilé d'Hartequas (1), pour se rendre à un dépôt de bestiaux nommé Paarde-Kraal, ou kraal de chevaux. Là nos voyageurs se virent, pour la première fois depuis leur départ du Cap, forcés de coucher au bivouac. Le lendemain, dans l'après-midi, ils poursuivirent leur route par Hartequas jusqu'au Saffran-Kraal, et ils entrèrent ensuite dans un pays plus égal et plus uni, nommé pays de Cannar, et, par quelques uns, pays de Canaan (2). Ils allèrent camper le 21 au soir sur les bords de Klipp-Rivier (3). Le terrain qui s'étend entre ces montagnes, a plusieurs fois la largeur de Roodesand : il est aussi sec qu'un karrow, et plus haut que le pays des Hautni-

(1) Nommé Attaquas-Kloof sur la carte de Burchell.

(2) Kannas-Hoogte est le lieu principal de ce canton sur la carte de Burchell. La petite rivière Canna, qui coule au nord, y prend sa source ; il à à l'est les grands districts de Kamnasiland et de Lange-Kloof.

(3) Thunberg, t. II, p. 57. Conférez, pour tout cet itinéraire, l'excellente carte de Burchell, qui écrit Klip-Rivier.

quas, situé de l'autre côté au sud. La contrée qui est à l'ouest et au nord se nomme Kankou (1).

Le 22, nos voyageurs traversèrent Brack-Rivier et Matjes par le défilé du même nom, qu'on nomme aussi Lange-Kloof ou la gorge longue. En allant chez Van-Stade (2), ils virent la ferme de Helbeck. Au milieu de la plaine s'élève une haute montagne longue et plate en dessus, dans la même direction que les grandes chaînes. Cette plaine est plus qu'aucune autre couverte de buissons et d'arbres; mais il n'y a proprement pas de bois : elle ressemble beaucoup à celle que l'on nomme Brockeveld. Thunberg attribue le manque de bois sur ces hauteurs à la longue sécheresse et à la rareté des pluies. On ne voit de bois que dans les vallons, dans les crevasses des montagnes, et quelquefois aussi sur leur sommet. Les vallons en général sont arrosés par les ruisseaux, et les montagnes par les nuages.

Le 23, nos voyageurs arrivèrent à Diep-Rivier chez Gerl-Van-Royen par la métairie de Buys. Ils avaient à leur droite les montagnes qui constituent la longue chaîne de Lange-Kloof; à gauche, une autre chaîne qui commence à Moitje-Kloof, et plus basse que celle de la droite; car on en découvre bien distinctement le sommet. Au revers de cette chaîne basse, on en trouve une autre plus élevée, nommée Camenassie (3), où des colons laborieux se sont déjà

(1) Burchell, sur sa carte, écrit Cango, au lieu de Kankou, et Auteniquáland pour le pays des Hautniquas.

(2) Cette métairie est placée sur la carte de Burchell, et cette position éclaircit les autres détails topographiques de Thunberg.

(3) Kamnassberg de la carte de Burchell.

établis (1). Au-delà de Camenassie, toujours sur la gauche, sont les campagnes sèches et maigres qu'on nomme karrows, qui s'étendent jusqu'à la rive orientale d'Olifants-Rivier (2). Ici les montagnes prennent leur direction vers l'ouest-nord-ouest.

Le 24, nos voyageurs se logèrent chez Tunis-Bota. Ici se partage la chaîne de montagnes qui les avait conduits, pour entrer dans une vallée traversée par des éminences éloignées les unes des autres de deux portées de fusil. Cette vallée, que nos voyageurs laissèrent sur la droite, aboutit aux montagnes des Houtniquas, de manière qu'il est possible d'aller à cheval jusqu'à leurs forêts. Auprès de la ferme d'Hannes-Olfson, nos voyageurs trouvèrent un chemin frayé par les voitures, et qui aboutit au pays de Camenassie. Les bains chauds d'Olifants sont situés directement vis-à-vis cette plaine, mais de l'autre côté de la chaîne de montagnes qui la bordent.

Le 25, nos voyageurs continuèrent leur route par le Lange-Kloof, jusqu'à la ferme de Mat. Sondag. Quoique cette vallée soit entièrement à découvert, sans un seul buisson, elle abonde en pâturages. Il y fait très froid dans l'hiver, et la neige y reste quelquefois trois ou quatre jours sans se fondre. En gravissant sur le sommet des montagnes, Thunberg

(1) Thunberg, *Voyages*, t. II, p. 58.

(2) En disant jusqu'aux montagnes Noires, en face de la rive septentrionale d'Olifants-Rivier, Thunberg eût été plus exact; mais ce pays était peu connu de son temps, et l'on donnait à Olifants-Rivier un cours beaucoup plus incliné du nord au sud. Conférez la carte du Voyage de Sparrmann avec celle de celui de Burchell.

remarqua que cette chaîne était large de plusieurs milles, et subdivisée en différentes chaînes séparées par des vallées fertiles et habitées. Il vit que les chaînes orientales de ces montagnes divergent beaucoup les unes des autres, de manière que plus elles se prolongent à l'est, plus elles occupent de terrain.

Le 26, nos voyageurs logèrent chez Pierre Frère, l'un des plus hardis et des plus adroits chasseurs d'éléphants. Il parlait très bien la langue hottentote. Ici se termine le canton de Camenassie. Du même côté, un chemin propre pour les voitures conduit au-delà des montagnes. Dans toute cette étendue de pays, on ne s'occupe que de l'éducation des bestiaux, et l'on porte une grande quantité de beurre à la ville; les colons ne le vendent que trois, quatre, ou au plus six sous la livre, quoique la compagnie le paie près de deux schellings (1).

Le lendemain un des bœufs de l'équipage de nos voyageurs fut mordu au flanc par une hyène. Ils logèrent ensuite successivement chez Matthias Struding, chez Pierre Nuckert, et enfin chez André Dupré. Nos voyageurs tuèrent dans ces montagnes plusieurs coudous. « Il est aisé, dit Thunberg, de s'apercevoir que toute l'étendue de ce pays fait partie de la possession des colons hollandais, devant lesquels le faible Hottentot est obligé de se retirer, et de s'enfoncer dans l'intérieur des terres. Ces colons commencent par s'emparer des bons pâturages et des plus belles vallées, et ils ne laissent aux Hotten-

(1) Thunberg, *Voyages*, t. II, p. 61.

tots que les mauvais terrains, jusqu'à ce qu'ils jugent à propos de les chasser entièrement de leur cher pays natal. Sur la gauche est une langue de terre entre les montagnes nommées Kouke : les colons s'en sont déjà emparés; mais elle est si petite, qu'ils n'ont pu y établir que deux fermes (1).

Le 29 au soir, nos voyageurs arrivèrent chez Thomas Frère, après une marche très pénible dans un terrain de glaise que la pluie avait amolli et rendu très glissant.

Le 30, ils passèrent par un joli petit bois nommé Essen-Bosch (Esschen-Bosch), qui doit son nom aux grands ekebergs du Cap (2), dont les feuilles ressemblent à celles du frêne, nommé esschenboom en hollandais (3). Comme il ne s'y trouve pas une seule ferme, nos voyageurs restèrent toute la nuit au bivouac.

Le 1er décembre, ils descendirent dans la contrée arrosée par le Kromme-Rivier, qui a tiré son nom de différents détours qu'il fait. Cette vallée, qui n'est qu'une continuation de Lange-Kloof, se rétrécit insensiblement, et n'a pas, dans certains endroits, une portée de fusil de large. Il n'y a presque pas de terrain plat et uni; tout consiste en pentes parallèles aux montagnes d'où dé-

(1) Thunberg, *Voyages*, t. II, p. 64.

(2) *Ekebergia capensis*, arbre encore peu connu des botanistes, disait Lamarck, en 1796.

(3) Je suis obligé ici, sans pouvoir consulter l'ouvrage original, de rectifier la traduction; il y est dit, t. II, p. 65 : « Essen-Bosch « doit son nom aux grands eckebergs, qui, en langue du pays, « se nomment essen-boom. » En hollandais, esschenboom signifie un frêne.

coulent plusieurs petits ruisseaux qui forment la rivière dont nous venons de parler. Thunberg remarque que les environs de Lange-Kloof et ceux de Kromme-Rivier étaient considérablement peuplés de Hottentots heykoms, mais qu'il reste aujourd'hui bien peu de ces anciens habitants (1). Les montagnes situées à l'extrémité droite de la vallée commencent à multiplier leurs pointes et à s'abaisser; elles ne vont pas directement jusqu'au rivage de la mer. Les deux files de montagnes qui forment la vallée décrivent une courbe assez considérable du côté du sud-est (2). Thunberg vit les montagnes de Lange-Kloof et de Kromme-Rivier se terminer auprès de la ferme de Vermak. Elles sont séparées du rivage par une étendue de terrain assez considérable qui va jusqu'aux bains chauds d'Olifants. Les deux chaînes de montagnes de Boekeveld se terminant ici, nos voyageurs n'aperçurent que celle d'Olifants sur la gauche, qui prend sa direction vers l'est-ouest-nord-ouest : elle est entremêlée de quelques éminences qui vont de l'ouest au nord-ouest, mais qui ne sont pas longues. La première paraît avoir une certaine étendue; mais on s'aperçoit aisément qu'elle se termine par plusieurs pointes à différentes distances. Les montagnes de la gauche se nomment montagnes de Zeekoe-Rivier, et aboutis-

(1) Kolbe est, je crois, le seul auteur qui fasse mention des heykoms (voyez ci-dessus, t. XV, p. 238); et Thunberg, s'il n'en parle pas uniquement d'après cet auteur, aurait bien dû nous donner des détails sur ce qui les concerne.

(2) Thunberg, *Voyages*, t. II, p. 66.

sent à la ferme d'Isaac Meyer, que nos voyageurs visitèrent. Derrière est une autre chaîne nommée montagnes de Meulen-Rivier, qui se terminent à la ferme de Kok, la plus avancée de la colonie dans ce canton lorsque notre voyageur y passa. La montagne de Kabeljaus-Rivier gît encore plus loin, et se termine à la rivière du même nom (1).

La rivière Zeekoe se jette dans la mer à peu de distance de la ferme où logeait Thunberg. Cette rivière nourrit beaucoup de poissons; ceux qu'on pêche dans cette contrée sont tout différents de ceux du sud de l'Afrique. Les campagnes sont très riches en pâturages, et nourrissent de nombreux troupeaux : des masses énormes de beurre sont journellement fabriquées pour être envoyées au Cap; et le petit-lait, inutile à la nourriture des hommes et des animaux, coule avec tant d'abondance, qu'il y forme des ruisseaux. On dresse les bœufs à divers usages pour suppléer aux chevaux dont on manque.

Nos voyageurs passèrent successivement à Kabeljaus-Rivier, à Camtous-Rivier, et enfin à Luris-Rivier, contrée aussi froide et aussi montagneuse que celle des Houtniquas, mais dont les vallées et les bords des courants produisent de très beaux bois (2).

Le 11, nos voyageurs passèrent à Golge-Bosche, et se rendirent ensuite sur les bords de Van-Stades-Rivier, où ils furent visités par des troupes nombreuses de Hottentots Gonaquas mêlés avec les Cafres; quelques uns portaient des peaux de tigres;

(1) Thunberg, *Voyages*, t. II, p. 67.
(2) Ibid., t. II, p. 79.

signes honorables de leur valeur reconnue à la chasse.

Le 12, nos voyageurs, après avoir traversé Van-Stades-Rivier, arrivèrent à deux villages considérables formés de cabanes disposées en demi-cercle. Toute la horde était composée d'hommes bien faits, adroits et braves. Ils se parent d'aigrettes qu'ils font avec les crins d'animaux, de plaques de cuivre d'un beau poli, et de coquillages. Ils étaient fort gais, et la vue des miroirs les fit rire à gorge déployée. Leurs cabanes sont couvertes de nattes de jonc aussi fortement tissues que leurs paniers, dans lesquels ils portent de l'eau ou du lait sans en perdre une seule goutte. Leur pays abonde en toute sorte de gibier(1).

Trop faibles pour résister, en cas d'attaque, aux naturels, nos voyageurs crurent devoir enrôler ici des Hottentots en leur promettant du tabac et d'autres colifichets. Ils en eurent bientôt plus qu'ils n'en voulaient, et leur troupe se monta à plus de cent personnes. Ils continuèrent leur route par le pays de Krakakama, riche en pâturages et en toutes sortes d'animaux (2); tels que des zèbres, des couagas, des condomas, des gazelles et des éléphants : ils rencontrèrent un troupeau de buffles composé de plus de six cents individus; ils leur donnèrent la chasse et en tuèrent un grand nombre pour leur consomma-

(1) Thunberg, *Voyages*, t. II, p. 83.

(2) Ibid., t. II, p. 84. Dans l'énumération de ces animaux, la licorne se trouve nommée : c'est sans doute une erreur du traducteur. Si un naturaliste tel que Thunberg avait vu l'animal fabuleux ou réel qu'on désigne sous le nom de licorne, il ne se serait pas contenté de le nommer.

tion. En continuant leur marche, ils arrivèrent à Zwarts-Kops-Rivier, et jouirent d'une des plus belles vues du monde. Ce qu'on appelle, dans ce lieu, la Chaudière à Sel, est une vallée longue d'un quart de mille suédois et large d'un demi-quart. L'eau, dans le milieu, avait à peine deux aunes suédoises de profondeur. Thunberg mit une demi-heure à en faire le tour en marchant très vite. Une couche unie de sel tapisse le fond de ce singulier étang qui est peu profond. La surface ressemble à un étang couvert d'une glace claire au milieu de l'été et sous des climats brûlants. Le terrain du voisinage est sablonneux, mais au-delà on trouve différentes portions composées d'une ardoise pâle feuilletée. L'eau a une salure dépouillée de toute espèce d'amertume; à mesure que la chaleur du jour la fait évaporer, un sel fin se cristallise sur sa surface, et forme des espèces d'écailles qui se précipitent ensuite au fond (1). Ce sel ne vient pas de l'Océan, mais de la pluie qui tombe au printemps sur le sol salé des montagnes voisines, et qui s'évapore en été. Cet étang est le grand magasin à sel de Lange-Kloof, Camdebo, Kankou (2), et de toutes les contrées environnantes.

Après avoir passé la nuit à Kuka, on campa le jour suivant près de la grande rivière Zondag ou de Dimanche. Abandonnés d'une partie de leurs Hottentots, qui ne trouvaient plus dans le pays que l'on traversait du gibier en assez grande abondance, nos

(1) Thunberg, *Voyages*, t. II, p. 89.

(2) Il y a Kankoa dans la traduction de Langlès (p. 90), mais c'est de Kankou ou Cango dont il est ici question.

voyageurs crurent devoir renoncer au projet de traverser avec des bœufs fatigués le pays élevé du Schneeberg, ou montagne de Neige, et les déserts du Camdebo. Le pays des Tambugges (1) est à l'orient du Schneeberg, et est, selon le rapport que l'on fit à Thunberg, limitrophe d'une nation de petis hommes à cheveux crépus, que l'on désigne par le nom de petits Chinois. Le pays des Cafres commence, selon notre voyageur, à Groote-Visch-Rivier, et les peuples qui l'habitent sont riches en troupeaux. Nos voyageurs, au lieu de se rapprocher de ces contrées peu connues, s'en écartèrent, et passèrent par Van-Stades-Rivier, Krume-Rivier, Lange-Kloof, vis-à-vis la ferme de Thomas, auprès de laquelle passe un chemin qui conduit jusque dans le Sitsi-Kama. Ils admirèrent les beaux arbres de bois de zagay (2) qui ornent les environs de Van-Stades-Rivier; ils virent dans divers lieux, et surtout près de Krum-Rivier, des vignes plantées, dont les raisins ne parviennent pas à maturité, et qui produisent un vin si aigre qu'on ne peut le boire; mais on en fait de l'eau-de-vie.

Le 28 décembre, nos voyageurs prirent la route de Riet-Valley, dans le Kamenassie, pays étroit situé entre des montagnes et parsemé d'éminences, aussi élevé que le Lange-Kloof, mais sec et maigre. Le 30 ils visitèrent les bains chauds qui jaillissent à quelques brasses du pied de la grande montagne. L'eau est très chaude, mais non pas tout-à-fait

(1) Ce sont les Tamboukis des voyageurs modernes.
(2) Curtisia saginia.

bouillante; de manière qu'on peut se baigner à la source. On compte trois bains : le plus grand, situé à l'orient, est alimenté par plusieurs sources; il a une brasse de largeur, et c'est celui dont on se sert plus communément. L'autre, à quelques brasses de distance du premier sur la gauche, n'a qu'une seule source, dont l'eau est très chaude et presque bouillante. Le dernier, et le plus petit, est à quelques brasses du second. La pluie ou la sécheresse ne produit pas le moindre effet sur ces sources; il n'y a, selon les colons, que le tonnerre qui les fasse augmenter. Ces eaux sont ferrugineuses. On ne peut prendre ces bains qu'avant le lever du soleil et à son coucher; pendant toute la journée, ils sont d'une chaleur insupportable.

Thunberg gravit sur le sommet le plus élevé de la montagne pour observer le pays. Il vit, à peu de distance, une chaîne de montagnes plus basse, séparée de celle où il se trouvait par un terrain aussi large que le Lange-Kloof, entrecoupé de collines et de vallées; puis au-delà, les immenses et stériles plaines nommées Karrows qu'on traverse pour se rendre du Camdebo au Cap par Hex-Rivier. Thunberg et son compagnon se détachèrent de leur caravane, voulurent prendre cette route et reconnaître ce désert. Cette tentative ne réussit pas; ils s'égarèrent, et furent trop heureux de pouvoir rejoindre leurs voitures, qui les attendaient au défilé d'Artaquas. Tout le terrain, depuis le défilé d'Artaquas jusqu'à la rivière Camtour, était depuis peu de temps couvert d'habitations; et il n'en exis-

tait pas une il y a vingt-trois ans (1). En 1750, le gouverneur Tulbagh y envoya une caravane pour se procurer une connaissance exacte du pays; mais ce voyage d'exploration, qui dura huit mois, et qui aurait pu être très utile, manqua son but, par l'ignorance et la brutalité de celui qui commandait l'expédition, et n'aboutit qu'à placer les armes de la compagnie, gravées sur une grosse pierre, à l'embouchure de Zwarts-Kops-Rivier.

Après s'être reposés à Gouds-Rivier, nos voyageurs arrivèrent à Riet-Valley (la vallée des Roseaux) le 14 janvier 1774, et allèrent visiter de nouveau Groot-Vaders-Bosch (ou le bois du Grand-Père). Quoiqu'on fût aux approches de l'été, les arbres, qu'ils espéraient trouver en fleur, n'étaient pas beaucoup plus avancés qu'à leur premier passage. Nos voyageurs se rendirent ensuite par Zwellendam à l'habitation de Stein. Ils passèrent, le 19 janvier, le bac placé au confluent de Breede-Rivier et Zonder-Rivier; ils s'engagèrent ensuite dans le défilé d'Hessaquas, non loin de la ferme de Gyllen-Huysen. Ici se termine la montagne qui commence à Roodesand. En face de la ferme, la montagne de Zwellendam fait un coude.

Nos voyageurs continuèrent leur route par Tyger-Hoek, Zoete-Melke-Valley, ou vallée du Lait doux. La compagnie a divers postes et tire beaucoup de bois de toute cette contrée. Thunberg vit d'immenses troupeaux de bœufs, un grand nombre

(1) Thunberg, *Voyages*, t. II, p. 165.

de gazelles et de zèbres : il était défendu de tuer ces derniers animaux, sous peine de cinquante rixdallers d'amende; et quand on en prenait un vivant, il fallait l'offrir au gouverneur.

Le 24, nos voyageurs parvinrent sur les bords de Zwarts-Rivier, où se terminent les montagnes Noires (Zwarts-Berg), qui commencent près de l'habitation de Groene-Val; elles ne sont pas très élevées. Auprès de Kleine-Hout-Hoek commence la chaîne de montagnes dont Thunberg avait reconnu l'extrémité au défilé d'Hessaquas. En avant de la montagne de Groote-Hoek se prolonge une chaîne de montagnes qui suit le rivage de la mer jusqu'à Mussel-Bay. Derrière ces montagnes, on aperçoit une autre côte qui finit entre les habitations de Gyllen-Huysen et Groene-Val, vis-à-vis la ferme de Baden-Horst. Thunberg remarqua la pointe élevée qu'on nomme la Tour de Babel, et il observe que ces deux chaînes ne tiennent pas aux autres montagnes, mais en sont séparées par une langue de terre unie auprès de Booter-Rivier. Notre voyageur était arrivé le 25 sur les bords de cette rivière. Le 26, il passa successivement à Groot-Hout-Hoek-Palmut et Steenbrasens-Rivier, ensuite à Hottentots-Hollands-Berg, où l'on avait construit plusieurs habitations. Cette montagne est remplie de babouins ou de singes de la grande espèce qui sont très méchants. Après l'avoir descendue, notre voyageur franchit différentes collines escarpées. Thunberg rentra dans la ville du Cap le 27 janvier 1774; son absence avait duré cinq mois (1).

(1) Thunberg, *Voyages*, t. II, p. 139.

§ V.

Troisième Voyage de Thunberg dans l'intérieur de la région du Cap. Voyage à Rogge-Veld.

Après avoir mis à profit le temps de son séjour au Cap pour l'arrangement de ses collections d'histoire naturelle, Thunberg partit de nouveau le 29 septembre 1774, en compagnie avec le jardinier anglais Masson, pour faire un troisième voyage dans l'intérieur de l'Afrique.

Après avoir passé Zout-Rivier et Mossel-Bank-Rivier, ils arrivèrent à la montagne de Paarl, abondante en sources. Les habitants se livrent à la culture de la vigne, qui produit dans ce canton un vin délicat et savoureux. L'église est bâtie sur la côte orientale de la montagne, et du même côté, à son sommet, est une grande grotte, ouverte aux deux extrémités, située au-dessus d'une autre moins considérable, qu'on nomme la Cave de la compagnie, où l'on jouit d'une fraîcheur agréable. On appelle Diamants de Paarl, deux grandes montagnes nues, escarpées et de forme presque conique : leur base a une telle étendue, qu'il faut au moins une heure pour en faire le tour (1). Thunberg, après être resté deux jours dans ce lieu, se remit en route, et passa successivement à Paarde-Berg, qui doit son nom aux zèbres qu'on y trouvait autrefois en grand nombre, à Riebeek-Castel, dont il visita la cime, à Picket-

(1) Thunberg, *Voyages*, t. II, p. 141.

Berg, beaucoup plus élevé, et dont les flancs escarpés sont couverts de buissons de sand-olive ou olivier de sable, qui servent de retraites aux tigres de ces contrées : la grosseur de ces animaux ne surpasse pas celle d'un chien. Au pied de cette montagne est Vogel-Valley, sorte de marais où l'on tue un grand nombre d'oiseaux aquatiques. A peu de distance et au nord de la montagne de Picket sont situées celles de Capitain-Kloof, de Drey-Fontein, et enfin celle des Babouins, dont les différentes branches s'étendent jusqu'au rivage de la mer. Tout ce pays abonde en fermes entourées de vignes, de terres labourables, et de superbes jardins; il est arrosé par une rivière nommée Verlooren-Valley qui sort du sein de cette longue chaîne de montagnes et se décharge dans la mer. Ses bords sont couverts d'herbes, particulièrement de joncs et de roseaux, qui ont souvent plusieurs aunes de haut; ils empêchent même de voir l'eau en plusieurs endroits. Une multitude innombrable d'oiseaux se cantonnent dans cet impénétrable rempart de joncs et y font leurs nids, particulièrement le héron huppé, le crabier bleu : les renards et des poules d'eau s'y réfugient aussi. Cette rivière est étroite en beaucoup d'endroits; mais elle s'élargit à mesure qu'elle s'approche de la mer. Elle a même plusieurs trous extrêmement profonds. Elle se jette dans l'Océan vers le nord; et quand elle est basse, son embouchure paraît entièrement à sec et encombrée par le sable. L'eau y est stagnante. Plus on approche du rivage et plus on enfonce; et les joncs sont moins épais. A l'entrée de Verlooren-Valley,

en face de l'extrémité même de la montagne de Picket, s'avance une chaîne de montagnes qui s'étend jusqu'au rivage où se termine Verlooren-Valley, et borde cette petite rivière : il sort aussi de la montagne de Picket quelques branches de montagnes qui se terminent de l'autre côté de Verlooren-Valley. Cette longue chaîne de montagnes, qui s'étend depuis le cap Falso, près de la montagne de Hottentots-Holland, en traversant tout le pays, se termine en collines et en hauteurs éparses çà et là, de manière qu'on n'est pas obligé, dans cette partie septentrionale, de franchir cette chaîne comme du côté de Roodesand, et dans les défilés de Piekeniers.

De Verlooren-Valley, notre voyageur se rendit à Lange-Valley, rivière assez semblable à la précédente, mais bien plus petite; il traversa ensuite le Karrow, qui le séparait de Heeren-Logement, lieu agréable, environné de petits bois, arrosé d'un ruisseau d'eau douce. Dans la partie occidentale de la montagne sont plusieurs grottes curieuses, visitées par tous les voyageurs, qui y inscrivent leurs noms (1). De là notre voyageur traversa un pays sablonneux, qui n'offre que des éminences et des rochers nus de grès rougeâtre. Il arriva enfin sur les bords d'Olifants-Rivier. Les montagnes de cette contrée sont aussi plates en dessus que les montagnes de la Table ; elles se terminent derrière Olifants-Rivier, avant de parvenir jusqu'au rivage dont elles sont séparées par une plaine nue et large

(1) Thunberg, *Voyages*, t. II, p. 156.

d'une journée de chemin. Les montagnes de Boeke-Veld, situées de l'autre côté d'Olifants-Rivier, finissent également sur le même rivage par des escarpements très élevés, et non pas en pente douce. Des bosquets composés de différentes espèces d'arbres, parmi lesquels on distingue l'acacia d'Égypte, ornent les bords d'Olifants-Rivier, et le pays produit abondamment des racines nommées kamerup et karup; la première, nommée aussi melon d'eau, est un mets favori des Hottentots (1).

Notre voyageur se rendit ensuite à cheval au bas de l'extrémité des montagnes; la première et la plus avancée se nomme Windhoek ou Coin du Vent, et une autre Maskauma. Il avait en face de lui la montagne de Boek-Lands qui se prolonge considérablement du côté de la mer, et qui forme plusieurs pointes droites et parallèles qui ressemblent à autant de coteaux.

Thunberg, avant d'arriver sur les bords d'un ruisseau limpide nommé Dorn-Rivier, employa trois jours à traverser un désert stérile, où ses bœufs eurent beaucoup à souffrir, parce qu'il ne produit que des ficoïdes, des euphorbes, des cotylédons, et cette espèce d'aloès dont les Hottentots creusent la tige pour en faire des carquois, auquel Patterson a depuis donné le nom d'aloès dichotome (2). Toutes les montagnes près de Dorn-Rivier prennent leur direction vers la mer, c'est-à-dire du nord-ouest au sud-ouest. Leur sommet est si plat et si égal qu'il

(1) Thunberg, t. II, p. 158.
(2) Voyez ci-après l'analyse du Voyage de Patterson.

paraîtrait être nivelé (1). A gauche commence une chaîne de montagnes peu élevées, mais qui s'étend très loin le long des rivages de la mer. Thunberg gravit ensuite la montagne de Boeke-Veld (2), dont le sommet est presque taillé à pic, avec une surface plate et assez riche en herbe. Le district qu'on nomme Boeke-Veld est situé entre le trente et le trente et unième degré de latitude méridionale (3). Notre voyageur, après s'être reposé à la ferme de Clas-Loper, continua sa route, et laissa sur sa gauche, du côté de la mer, une vaste étendue de pays habitée par les grands et petits Namaquas, nation riche et nombreuse, qui s'adonne à l'éducation des bestiaux. Les leurs sont d'une tout autre espèce que ceux du pays des Cafres; ils sont beaucoup plus grands, plus haut montés sur jambes, et n'ont pas de bosse sur le dos. L'avidité des Hollandais a fait fuir de ce district, ainsi que du Rogge-Veld, les Hottentots qui y étaient autrefois en beaucoup plus grand nombre, et a causé la stérilité du pays. A l'orient du lieu où il se trouvait, Thunberg voyait les montagnes de Rogge-Veld; plus près et au nord celles de Hautans-Rivier, et une autre chaîne de montagnes derrière laquelle est située, dit-on, une plaine immense et unie où se trouvent plusieurs cuves à sel. Toutes ces montagnes sont très hautes et dominent celle du

(1) Thunberg, *Voyages*, t. II, p. 162.

(2) Burchell écrit Bockeveld; c'est probablement Boekveld qu'on doit lire dans Thunberg.

(3) C'est une erreur qui prouve l'inexactitude des cartes du temps de Thunberg. Les deux Bokkeveld sont entre trente-deux et trente-trois degrés trente minutes de latitude méridionale.

Boekeland, qu'on nomme aussi Bas du Boeke-Veld. Cependant il y tombe rarement de la neige. La plaine située au-delà est habitée par les Hottentots-Boschimans, c'est-à-dire qu'ils possèdent le pays le plus mauvais, le plus maigre, le plus stérile, et le plus froid de la partie méridionale de l'Afrique. Vers le nord-est, depuis les Namaquas, en traversant le Rogge-Veld, jusqu'aux montagnes de Neige, ce sont les plus pauvres et les plus misérables des Hottentots. Il n'y a qu'un très petit nombre parmi eux qui possède des bestiaux; ils n'ont pas toujours une hutte pour leur servir d'asile, ni même une peau pour s'envelopper. Quand ils se couchent, ils s'entassent les uns sur les autres, et celui qui se trouve en dessus se couvre seul d'une peau de daim, pour se garantir du mauvais temps. Ils sont d'un jaune rembruni, avec des membres faibles, petits, et un ventre très protubérant; ils mènent une vie errante et vagabonde, ne vivant que de rapines et de vols; ils attaquent les Hottentots de la plaine de même que les Hollandais. On leur donne la chasse. Thunberg rencontra un détachement composé de cent hommes, dont trente-deux Européens, et le reste des Hottentots, qui revenaient d'une expédition contre les Namaquas-Boschimans : ils en avaient tué une centaine et avaient fait vingt prisonniers, dont la plupart étaient des petits enfants; ils n'en avaient emmené qu'une partie. On parla à notre voyageur d'une expédition semblable, faite en 1766, où l'on avait tué cent quatre-vingt-six de ces malheureux : aucun chrétien n'avait été tué, ni même blessé.

Les jours suivants, notre voyageur longea Boeke-

Land à cheval jusqu'à Hantoum : dans tout cet espace, le terrain est en pente douce. A l'entrée du pays de Hantoum sont des chaînes de montagnes dispersées çà et là : plus loin la haute montagne de Hantoum qui a une vallée ouverte, que Thunberg traversa aussi à cheval; cette montagne, unie et plate sur son sommet, lui parut égale à Rogge-Veld en hauteur. Quand on a quitté Boeke-Land, le Karrow, à mesure qu'on avance, devient plus aride. Cependant Thunberg vit quelques lits de rivières considérables qui conservaient encore de l'eau stagnante; mais cette eau même s'évapore entièrement en été. Notre voyageur rencontra dans ce désert des plantes rares ; il y vit des civettes, des zèbres et des lions. Ces derniers animaux sont très communs dans les montagnes, et les colons exercent leur courage en leur donnant la chasse. Notre voyageur, après avoir marché plusieurs jours sans voir une habitation, passa à Riet-Fontein et à Daunis, habitation récemment brûlée par les Boschimans, et dont le maître s'était enfui avec ses gens. Le pays est plat, avec quelques montagnes qui prennent leur direction du nord-est au sud-ouest. Thunberg avait en face les montagnes de Rogge-Veld; il longea le pied de ces montagnes, et traversa une vallée qu'elles forment, et qu'on nomme la Porte. On appelle ce pays le bas Rogge-Veld, non pas qu'il soit réellement plus bas que l'autre Rogge-Veld, mais parce qu'il est plus éloigné du Cap. Tous deux doivent leur dénomination à une espèce de seigle sauvage qui est très abondant auprès des buissons. L'hiver y est très froid; il y gèle et il y neige, et

les habitants du haut Rogge-Veld émigrent pendant cette saison. Il n'y a point de forêts, mais seulement de petits buissons de ficoïdes. Les chevaux et les brebis y trouvent cependant d'excellents pâturages; mais il y a peu de bêtes à cornes. Un grès dur et en grosses masses, très propre à bâtir les maisons et les kraals, constitue la couche supérieure de la montagne; le lit du milieu, plus épais que le supérieur, est une ardoise. La couche inférieure est un sable rouge mêlé d'argile, avec de grosses et petites pierres rondes. Cette montagne n'est qu'un assemblage d'éminences et de collines, quoiqu'elle n'ait pas proprement de coteaux très élevés. Il y avait, lorsque Thunberg y passa, environ trente ans que les colons s'y étaient établis; et leurs habitations, réunies autour du sommet de la montagne, ne s'étendaient pas encore dans la plaine, et ne couvraient qu'une petite portion du terrain (1). La majeure partie de Rogge-Veld est d'un grès noirâtre entremêlé d'une légère argile qui se fend; il n'y pleut pas en hiver non plus qu'à Camdebo, mais seulement au printemps et en été, et la pluie ne tombe jamais sans tonnerre. Les chemins de Rogge-Veld sont couverts de pierres tendres, rondes et carrées; et lorsqu'on est sur le sommet le plus élevé, on embrasse, par ses regards, la plaine stérile qui est en bas, Windhoek, Maskamma, la montagne de la Table qui est près de la rivière des Éléphants (2), le froid

(1) Thunberg, *Voyages*, t. II, p. 181.

(2) Il est inutile de prévenir nos lecteurs que cette montagne de la Table ne doit pas être confondue avec la montagne de même nom qui est près du Cap.

Boekeveld, Roodesand et Winter-Hoek, tous sur la même ligne. Les montagnes de Roodesand et de Boekeveld sont plus basses que Rogge-Veld; le Karrow qui les sépare est plus haut que les plaines du même nom, que notre voyageur avait passées près d'Olifants-Rivier, et Boekland est presque au niveau de Maskamma et de la montagne de Boekland.

Les habitations où notre voyageur s'arrêta sont toutes situées dans les vallées entre des éminences. Malgré les approches de l'été, il faisait encore très froid; il gelait toutes les nuits, et un vent glacial soufflait toutes les après-dînées. Le 23, notre voyageur parvint à l'habitation d'Adrien Van-Dyck, auprès de la cime de la montagne où commence une vallée d'une profondeur effroyable, qui s'étend jusqu'au Karrow ou désert. Il y a un chemin qui conduit au Karrow et à Mosterts-Hoek. Thunberg vit dans ce lieu une servante hottentote infirme, de naissance, du bras gauche : elle n'avait que l'avant-bras jusqu'au coude; sa mère voulait la tuer à cause de cette infirmité, comme cela se pratique, dit notre voyageur, chez tous les Hottentots; mais le colon compatissant la sauva et la prit chez lui. Le 25, notre voyageur franchit plusieurs montagnes, et aperçut des troupeaux nombreux de gazelles qui émigraient pour chercher des pâturages plus abondants. La partie du milieu de Rogge-Veld qu'il avait atteinte n'est séparée du reste de la contrée que par quelques côtes de montagnes. Thunberg rencontra un nouveau détachement qui avait poursuivi les Boschimans dans cette partie de Rogge-Veld. Il

était composé de quatre-vingt-dix personnes, parmi lesquelles il y avait quarante chrétiens. Ils avaient tué ou pris deux cent trente Boschimans : un colon seulement était mort d'un coup de flèche. Le troisième détachement, envoyé vers la montagne de Neige, avait tué quatre cents Hottentots Boschimans; sept personnes de ce détachement avaient reçu des coups de flèches, sans qu'aucune y ait perdu la vie. Le second détachement avait détruit un kraal de ces sauvages, construit dans les montagnes, et dont les huttes étaient disposées sur deux lignes; une de ces lignes en contenait plus de cinquante. Depuis deux ans les Boschimans avaient volé dans le Rogge-Veld dix mille moutons, sans compter les bœufs. Ils avaient aussi assassiné plusieurs colons, leurs esclaves, et des Hottentots (1).

Thunberg longea ensuite la rivière des Poissons. Le 1er décembre, un ouragan affreux, qui dura une journée entière, le força de résider deux jours dans l'habitation d'Ester-Huysen. Il se disposa ensuite à quitter cette habitation vraiment glaciale. En effet, l'hiver est si rude à Rogge-Veld, il y gèle si fortement et il y tombe une si grande quantité de neige, que les colons y séjournent seulement depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mai. Ils abandonnent leur récolte à la discrétion des Boschimans, pour passer les autres mois de l'année dans les plaines du Karrow, qui sont encore rafraîchies par les pluies, et qui offrent d'abondants pâturages à leurs trou-

(1) Thunberg, *Voyage*, t. II, p. 188.

peaux ; mais enfin un temps vient où la sécheresse les oblige de retourner sur la montagne de Rogge-Veld (1).

Notre voyageur, dans son retour vers le Cap, descendit la colline escarpée nommée Uit-Kijk ou le Belvédère, et celle que l'on désigne sous le nom de hauteur de Maurice. A mesure qu'il s'éloignait de la cime de la montagne où il avait éprouvé un froid si vif, la chaleur diminuait ; et lorsqu'il se trouva dans le karrow ou dans la plaine, la chaleur lui parut insupportable. Il traversa ce brûlant désert sans voir aucun être vivant que des rats, qui, à sa vue, se couchaient dans leurs terriers obliques, dont l'ouverture est toujours tournée du côté de l'orient. Il arriva au défilé de la Fleur-d'or (Goud-Bloem); et ensuite, après avoir traversé de petites vallées de montagnes, il parvint sur les bords de la rivière du Malheur (Ongeluks-Rivier), ainsi nommée parce qu'un colon y fut dévoré par un lion. De là Thunberg passa à Paar-de-Berg, et ensuite à Dorn-Rivier. Le karrow s'incline insensiblement presque jusqu'à cette rivière. Cette pente est plus rapide depuis Rogge-Veld jusqu'aux montagnes de Boekeveld ; et toute la contrée n'offre, pour ainsi dire, pas un seul buisson. En quittant Dorn-Rivier, Thunberg enfila la vallée formée par les montagnes entre le karrow et Rogge-Veld ; il s'avança ensuite entre les montagnes par une vallée nommée Straaf, et arriva à la ferme de Voss, près d'Hex-Rivier, ou plutôt sur un

(1) Thunberg, t. II, p. 190.

bras de cette rivière, lequel prend sa source près de la ferme, et va dans la vallée rejoindre le principal courant qui sort aussi des montagnes voisines.

« Après avoir erré, dit notre voyageur, plusieurs semaines au milieu des déserts, et dans les endroits les plus dangereux, où il nous fallait coucher à la belle étoile, et où nous manquâmes de vivres plus d'une fois, il nous était bien doux de rentrer, pour ainsi dire, dans l'enceinte de la colonie, c'est-à-dire dans une contrée où les habitations des colons sont bien plus voisines les unes des autres qu'au-delà de la plaine du karrow. »

Thunberg arriva à Roodesand, et traversa le défilé d'Hex-Rivier, qui est très uni, sans une seule éminence; le sommet des montagnes qui le bornent des deux côtés était encore chargé de neige, et notre voyageur fut obligé de passer dans l'eau plusieurs fois. Les couches des montagnes sont tantôt inclinées, et tantôt tortueuses. La chaîne qu'il faut traverser depuis la plaine déserte, ou le karrow, jusqu'au sortir du défilé d'Hex-Rivier, du côté de Roodesand, est très large et entrecoupée de petites vallées tant en long qu'en travers. Thunberg vit dans ce district le chat rouge et la gerboise du Cap, nommée berghaas ou springhaas (lièvre de montagne ou lièvre sautant) par les habitants (1).

On peut regarder Roodesand comme la clef de toute la contrée située derrière la chaîne de montagnes qui traverse tout le Cap. C'est le chemin que

(1). Thunberg, t. II, p. 198.

prennent tous les colons qui viennent chaque année à la ville, excepté ceux qui passent par Hottentots-Holland. Thunberg repassa par Riebeek-Kastel et Paarde-Berg; il traversa Koopmans-Rivier, qui n'est qu'une branche de Berg-Rivier; et après avoir passé près d'Ellis-Kraal, il arriva le 29 décembre au Cap, riche d'un grand nombre de plantes rares et inconnues qu'il avait recueillies pendant son voyage. « Il y avait, dit-il, trois années que je voyageais dans cette pointe méridionale de l'Afrique, avec autant d'agrément que de succès. J'avais eu le bonheur de faire plus d'une découverte pour les sciences, et peut-être pour l'humanité (1).

Le premier soin de notre voyageur, à son arrivée, fut de préparer, comme les années précédentes, ses envois pour l'Europe. Différents bâtiments qui retournaient dans cette partie du monde se chargèrent d'y transporter ses collections. Quant à lui, il mit à la voile le 2 mars 1775 pour l'île de Java, où nous le retrouverons, et où nous le suivrons, ainsi qu'au Japon, lorsque nous serons arrivés à la partie de notre ouvrage qui concerne l'Asie.

§ VI.

Observations de Thunberg sur les Hottentots et les Cafres.

Plus occupé de l'étude des plantes que de celle des hommes, Thunberg n'a fait sur les Hottentots que des observations assez superficielles; et nous

(1) Thunberg, *Voyage*, t. II, p. 296.

craignons même que, dans le détail qu'il a donné de leurs différentes tribus, et des contrées qu'elles occupent, il n'ait parlé plutôt d'après Kolbe que d'après ses propres recherches. Mais cependant on reconnaît l'habileté du naturaliste à saisir les traits caractéristiques des races dans la description qu'il donne de celle des Hottentots.

« La pommette de leurs joues, dit-il, a tant d'élévation et de protubérance, qu'ils paraissent toujours maigres. Ils ont le nez plat vers le haut, gros par le bout et un peu camard, quoiqu'il ne soit pas trop court. Leurs lèvres sont très épaisses, leurs cheveux d'un noir de jais, peu épais, et semblables à de la laine frisée : on pourrait les comparer aux boutons de la grosse ratine; déroulés, ils n'ont qu'un pouce, ou au plus un doigt de long. Leur barbe est également crépue; mais ils se l'arrachent si soigneusement, qu'on n'en voit presque aucun vestige. L'épine de leur dos est extraordinairement courbe; certains sont si voûtés et ont une croupe si large, que deux personnes pourraient s'y asseoir (1). Chez les femmes surtout, les mamelles et les fesses ont souvent un volume extraordinaire. Leur couleur tire sur le jaunâtre. Leurs femmes sont petites; mais l'on voit parmi eux des hommes de six pieds. »

Thunberg remarque qu'on ne trouve maintenant que de faibles débris des nations hottentotes, qui autrefois occupaient des provinces entières; cependant ces débris conservent encore leurs anciens

(1) Thunberg, *Voyage*, t. I, p. 385 et 386; et t. II, p. 234. Conférer avec la description de Sparrmann, ci-dessus, p. 92.

noms. Ainsi on nomme Gouiemans les Hottentots qui habitent le plus près du Cap. Ils s'étendent jusqu'à la baie False, à la montagne hollandaise hottentote, et de là à gauche jusqu'à Stellenbosch (1). La nation des Kokoquas habite aussi au nord et près du Cap (2) : aux environs de la Gorge verte, notre voyageur rencontra deux individus de cette nation attachés au service de la compagnie, qui lui servirent de guides dans son voyage. En poursuivant vers le nord, Thunberg dit qu'on trouve à la baie de Saldanha quelques misérables restes de Soussaquas. Les Oudiquas sont voisins des Soussaquas, ainsi que des Chirigriquas : ces derniers sont les plus nombreux et les plus puissants. Ils habitent un pays riche en pâturages, arrosé par la grande rivière des Éléphants. On rencontre dans leur voisinage les petits Namaquas qui habitent près de la mer, et les grands Namaquas qui en sont à une certaine distance (3).

Après avoir franchi la montagne nommée Hottentots-Holland, on entre dans une contrée froide possédée par les Koop-mans, et qui s'étend jusqu'aux bains chauds. Entre ces bains et la mer sont les Sonquas, que notre voyageur en revenant laissa sur la gauche; leur sol est assez mauvais, et les Européens y ont fait peu d'établissements. Il ne reste plus que quelques Hessaquas auprès des Koop-mans; et plus loin, à l'est, aux environs de la grande et

(1) Thunberg, t. 1, p. 381. Conférez Kolbe, t. xv, p. 239, qui les nomme Gungemans.

(2) Kolbe les place près de la baie de Saldanha. Voyez t. xv, p. 239. Il les nomme Kochoquas, ou Kohaquas.

(3) Voyez Kolbe dans le tome xv, page 241 à 245.

profonde rivière de Zonder-End, commence le pays autrefois habité par les Dunquas (1). Celui des Gaunipas s'étend plus loin vers le nord-est; il est excellent, riche en pâturages : la grande rivière Goud l'arrose. Il était anciennement fort peuplé.

Plus loin, le long des côtes de l'Océan, on entre chez les Houtniquas, que les Européens ont laissé long-temps tranquilles dans leur pays froid et fourré de bois. Notre voyageur ajoute qu'ils sont encore si peu gênés, qu'il n'a pas vu de nation hottentote plus nombreuse avant d'arriver à la rivière Kamtour. Du côté du nord, non loin du grand défilé qu'il faut passer pour arriver à Lange-Kloof, ou la vallée longue, dans un territoire montagneux et riche en pâturages, sont les Ataquas. Plus loin, à l'est, en longeant la côte, on rencontre d'abord la nation des Kamtours (Camtoos), celle des Heykoms, et enfin les Cafres. Comme les Européens n'ont pas encore empiété sur leurs domaines, à l'exception de quelques endroits consacrés aux bestiaux de la compagnie ou des colons, ces nations sont encore nombreuses et riches en troupeaux; elles sont répandues dans des plaines un peu montueuses, coupées par différentes rivières, et conséquemment abondantes en pâturages (2). Tous ces peuples, excepté les Boschimans, sont pasteurs, et possèdent de nombreux troupeaux, surtout les Namaquas et les Cafres. Ils subsistent

(1) Conférez, sur tous ces peuples, Kolbe, dans le tome xv, depuis la page 248 jusqu'à 253.

(2) Thunberg, *Voyage*, t. I, p. 384. Conférez Kolbe dans le tome xv, depuis la page 253.

du produit de leurs troupeaux et de leur chasse. Ils mangent aussi différentes espèces de racines, telles que celles des iris, des ixus et des féves de Schotia. Les hommes boivent du lait de vache qu'ils traient eux-mêmes, et les femmes du lait de brebis. Quelquefois ils le mêlent avec de l'eau pour étancher leur soif, ou bien ils boivent de l'eau pure, ou ils sucent des ficoïdes, ou autres plantes juteuses. Ils aiment passionnément les liqueurs enivrantes, et savent très bien préparer un hydromel très fort avec différentes racines indigènes et du miel. Ils fument le tabac avec délices, et le mêlent avec du chanvre: au défaut de tabac, ils fument du dakka sauvage (1), ou de la fiente de licorne (2) ou d'éléphant. Ils font passer leurs troupeaux devant le feu, afin que l'odeur de la fumée qu'ils y contractent les préserve de l'attaque des chiens sauvages (3).

La description que Thunberg a faite de l'habillement des Hottentots est la même que celle qu'a donnée Sparrmann (4); seulement Thunberg ajoute, relativement aux peaux de mouton dont ils couvrent leurs épaules et leurs hanches, qu'ils mettent les poils en dessous pendant l'hiver, et en dessus pendant l'été. Les Gonaquas et les Cafres portent des peaux de veau; leurs chefs des peaux de tigre. Malgré leur paresse et leur saleté, la vanité perce

(1) Phlomis.

(2) Encore la licorne; c'est probablement du rhinocéros dont il est question. Voyez ci-dessus, p. 180.

(3) Thunberg, *Voyage*, t. 1, p. 390 et 213.

(4) Voyez ci-dessus.

à travers la graisse et la poudre de boukou dont ils sont enduits. Outre les anneaux, les coquilles, les breloques dont ils se chargent, dès qu'ils doivent se trouver avec des étrangers, ils se barbouillent le visage, et y dessinent diverses figures en brun ou en noir. Les Cafres portent des pointes de porc enfilées dans leurs oreilles.

Le mariage, chez ces nations sauvages, se ressent de la simplicité de leurs mœurs. Aussitôt que la demande du prétendu est acceptée par les parents de la jeune fille, on fixe le jour de la célébration. On tue un bœuf et un mouton pour régaler les gens de la noce; une espèce de prêtre de village arrose de son urine les deux époux. Sparrmann ne dit rien de ce singulier usage, si souvent mentionné par Kolbe, et que notre voyageur confirme (1). Dans ces circonstances, ils ne s'enivrent point, ne dansent point et ne jouent pas. Les jeunes mariés couchent ensemble la même nuit, et ne se lèvent que très tard le lendemain.

Les cabanes des Hottentots sont formées par de fortes branches d'osier qu'ils courbent, et qu'ils couvrent ensuite de nattes et de joncs. Elles sont rondes et hautes de deux aunes suédoises, et ont la forme d'une meule de foin. Leurs ustensiles de ménage sont peu nombreux. Les peaux qui couvrent à demi leur corps leur servent de matelas : depuis quelque temps ils ont acheté des marmites des Européens; ceux qui ne peuvent s'en procurer font cuire leur

(1) Thunberg, *Voyage*, t. 1, p. 402.

viande dans des outres pleines d'eau ; ils la font bouillir en y jetant des cailloux rougis au feu. Ils conservent leur lait dans des outres, des vessies, des corbeilles de jonc ou de roseaux, si bien tressées qu'elles ne laissent pas échapper la liqueur. Une coquille de tortue de terre leur sert de tasse pour boire : une bourse à tabac en peau, et une pipe en pierre ou en bois, voilà tout leur mobilier ; à quoi il faut ajouter leurs lances (korris), leurs javelots (assagai), leurs arcs et leurs flèches empoisonnées, et le carquois qui sert à les renfermer, long d'une aune, gros comme le bras, et garni d'un couvercle attaché avec des bandes de cuir (1).

Ils ont pour instruments de musique un tambour (seekoa), formé par une marmite sur laquelle on étend une peau de mouton ; le rabekkin, qui est une espèce de guitare ; le kora, bâton sur lequel on étend une corde, et aux deux extrémités duquel on attache un tuyau de plume dans lequel on souffle en jouant avec les lèvres ; ce qui produit un son assez rauque. « Je leur ai vu, dit notre voyageur, un assez joli instrument qui avait la forme d'un orgue, ou plutôt d'une flûte de Pan. Il était composé de bâtons carrés de différentes longueurs, ferrés entre deux autres bâtons ; on frappait dessus avec deux marteaux de bois, comme un tympanon ; les bâtons rendaient différents sons selon leur dimension (2).

(1) Thunberg, *Voyage*, t. 1, p. 403.
(2) Thunberg, *Voyage*, t. 1, p. 394.

§ VII.

Langage des Hottentots. Vocabulaire.

Voici comment s'exprime notre auteur sur ce qui concerne la langue des Hottentots.

« Leur langage se prononce avec beaucoup de claquement de langue, et ne s'écrit pas. Quoiqu'il ne soit pas le même pour les différentes hordes hottentotes, les dialectes ne varient pas pour la prononciation. La première prononciation est dentale, et exige que l'on frappe la langue contre les dents. La seconde est palatiale, et se produit en frappant la langue contre le palais. La troisième est gutturale, et est la plus difficile : elle se tire du fond du gosier avec la racine de la langue. Ces différents claquements doivent s'exécuter en prononçant le mot, et non pas avant ni après ; il y en a quelquefois deux dans un même mot composé de deux ou trois syllabes. Quand une demi-douzaine de Hottentots jasent ensemble, on croirait entendre caqueter des oies. »

Thunberg dit qu'il ne s'accorde pas avec Kolbe, ni avec Sparrmann, dans le vocabulaire qu'il a dressé pendant son séjour chez les Hottentots; et c'est cette raison qui l'a engagé à le publier. Le même motif nous porte à donner tous les vocabulaires de cette langue singulière qui ont été publiés par les divers voyageurs.

VOCABULAIRE HOTTENTOT (1).

Français.	Hottentot.
1 Un	Krotse.
2 Deux	Kamse.
3 Trois	Aruse.
4 Quatre	Gnatol.
5 Cinq	Meluka.
6 Six	Krubi.
7 Sept	Gnatigna.
8 Huit	Gninka.
9 Neuf	Tuminkma.
10 Dix	Gomatse.
Chien	Arikoe.
Chienne	Tus.
Puce	Atti.
Lait	Bi-bip.
Pain	Brë (2).
Donnez du pain	Brë, mare.
Beurre	Bingol.
Bonjour	Dablë, dabeëë.
Chanvre	Dakhan.
Feu	El, elp, nelp.
Faites du feu	El, koa koi.
Où est le chemin jusqu'au prochain village?	Danna haa se akroi adu.
Où est	Demma.
Vache	Gos, go, osa.

(1) On a mis un point au-dessus des lettres pour désigner la prononciation dentale, deux points pour la palatiale, et trois pour la gutturale.

(2) Ne serait-ce pas le mot bread (bred), emprunté aux Anglais?

Français.	Hottentot.
Lait de vache	Gos bip.
Bonsoir	Gol motski.
Logement	Gëihep.
Mauvais temps	Ho ma.
Viens ici	Haevaha kong.
Viens ici, mon ami	Hagatschi.
Bœuf	Ho, go, kumap.
Amène ici	Hanka.
Cheval	Hakva, haap.
Où est le cheval?	Hakva demma ha?
Amène le cheval ici	Hakva seo.
Table	Heip.
Femme	Honnës kus.
Eau	Kamma.
Lion	Kama.
Bouche	Kam.
Délicat	Kanji.
Bonne matinée	Koa motschi.
Pipe à tabac	Kop.
Homme	Kupp.
Boire	Ka.
Le plus court chemin	Kudu.
Maison, logis	Komma.
C'est bon	Kal hem.
Buffle	Kaw.
Vache marine (hippopotame)	Kou (1).
Fusil	Kabu.
Priapus	Hop.

(1) Les mots go, kaw, kou, pour désigner la vache, le buffle, la vache marine ou l'hippopotame, ont un singulier rapport avec les mots cow et koe, qui signifient vache en anglais et en hollandais.

Français.	Hottentot.
Glans penis	Köutere.
Père	Ämbup, tikkop.
Mère	Andes, tissos.
Sœur	Käns, tikändi.
Frère	Käräup, tikaǂwa.
Beau temps	Täm.
Marmite, tambour	Su.
Grain des Cafres	Semi.
Manger	Sinno.
Couteau	Nörap.
Chaise	Nënamhop.
Dormir	Öm.
Coudre	Om (1).
Maison	Omma.
Donne	Marë.
OEil	Mu.
Argent	Mari.
Bail	Mum.
Bonnet, chapeau	Kaba, Taba.
Loup	Koka.
OEuf	Kabika.
Coq	Koukekurr.
Froid	Korosa.
Voiture	Kroi, krojein, kulë.
Corail de verre	Krakwa.
Élan-gazelle	Ken.
Élan-gazelle femelle	Kens.
Troupeau d'élans	Känna.
Viande	Kop.
Gens	Keuna.

(1) Il doit y avoir ici une erreur, car il est difficile de concevoir comment le même mot peut signifier dormir et coudre.

Français.	Hottentot.
Dent.....	Kom.
Nez.....	Koyp.
Fer, cuivre.....	Korup.
Sein, Tétons.....	Samma.
Où est la voiture?.....	Hava-Krojim?
Voici la voiture.....	Haevakrojim.
Jument.....	Hass.
Renard.....	Glëp.
Coure.....	Su se kon.
Tigre.....	Gvassup.
Civette (viverra ichneumon).	Ep.
Mouton.....	Gona.
Coffre.....	Gëip.
Gazelle dorcas (capra dorcas).	Kammap.
Rocher.....	Oip.
Avez-vous vu?.....	Musko.
Troupeau de bœufs.....	Manqva.
Si vous voulez.....	Kumse a Hunkop.
Rebroussez-vous chemin avec la voiture?.....	Karra, karra.
Habit des Hottentots.....	Namkva.
Euphorbe, osier (*euphorbia viminalis*).....	Kuijop (1).

(1) Thunberg, *Voyages*, t. 1, p. 398 à 401.

CHAPITRE VIII.

Voyage de William Paterson, de 1777 à 1779.

Le lieutenant William Paterson, Anglais, a fait, entre les années 1777 et 1779, quatre voyages dans l'intérieur de l'Afrique, pour recueillir des plantes et des objets d'histoire naturelle. Il a pénétré dans le Nord un peu au-delà de la rivière Orange; et à l'Orient jusque dans le pays des Cafres, bien au-delà de la grande rivière des Poissons. Le Vaillant parcourut immédiatement après les mêmes contrées; mais il est devenu plus célèbre, non seulement parce que ses voyages ont été écrits avec plus de charme, mais aussi parce qu'il a fait plus d'observations importantes, et qu'il fait mieux connaître le pays et les hommes qui l'habitent : cependant William Paterson, savant aussi habile dans la connaissance des plantes que Le Vaillant l'était peu, a trouvé des végétaux inconnus avant lui, et en a publié dans son voyage de très belles figures. Il a aussi observé, décrit et figuré la girafe avant Le Vaillant; son voyage est donc important pour l'histoire de la géographie, comme pour celle des sciences naturelles. Il ne fut publié qu'en 1790(1), en un volume in-4°,

(1) Lieutenant William Paterson's : *Narrative of four journeys into the country of the Hottentots and Cafraria* in the years 1777, 78

accompagné d'une carte qui n'est qu'une copie de celle de Sparrmann, sur laquelle on a tracé la route de Paterson. Ce voyage fut traduit en français (1), et publié la même année, mais sans la carte et les figures de plantes et d'animaux, utiles ornements de l'ouvrage original.

§ I.

Premier voyage de Paterson chez les Hottentots, en 1777.

Paterson arriva au Cap vers le milieu du mois de mai de 1777. Il eut le bonheur d'y rencontrer le capitaine, depuis colonel Gordon. Ce dernier avait déjà voyagé dans ce pays en 1774, et venait d'arriver de Hollande avec le titre de commandant en second, et nommé pour succéder au colonel Du-Phren, qui alors commandait en chef. Gordon avait parcouru l'intérieur des terres jusqu'à plus de quinze cents milles du Cap. Il savait bien la langue hottentote, et a été cité par plusieurs voyageurs comme l'homme qui connaissait le mieux l'intérieur de l'Afrique. Ce-

et 79, *illustrated with Maps and seventeen Coper-Plates*, in-4°. London, 1790, de 171 pages sans la table.

(1) *Quatre Voyages chez les Hottentots et chez les Cafres*, par le lieutenant William Paterson, depuis mai 1777 jusqu'en décembre 1779, traduit de l'anglais, in-8°. Paris, 1790, Didot aîné. Une note qui est sur le frontispice de cette traduction l'annonce comme étant l'ouvrage de l'auteur de la carte de Le Vaillant, qui est Laborde : cependant Boucher de la Richarderie a donné le titre d'une traduction de Paterson, 1791, in-8°, qui serait de Théophile Mandar. On a joint cette traduction à celle du Voyage de Bruce, in-8° et in-4°.

pendant ses nombreux manuscrits que nous avons vus entre les mains d'un géographe à Paris, n'ont jamais été publiés. C'est avec ce voyageur expérimenté et cet excellent homme que Paterson entreprit son premier voyage chez les Hottentots. Mais la veille de leur départ, le 3 octobre 1777, ils furent occupés à observer un phénomène singulier que le peuple attribuait à un vent de nord-ouest. Il y eut un nombre si prodigieux de poissons poussés dans la baie de la Table, et surtout des marsouins et des souffleurs, que la baie entière en était couverte, et que l'on aurait pu croire à la possibilité de la traverser sur leur dos. Près des bords de la côte, l'eau était rougie de leur sang; et plusieurs centaines de ces poissons ayant été jetées sur la rive, le peuple s'empressait à les dépecer pour en faire de l'huile.

Le 6, Paterson et le capitaine Gordon se mirent en route, précédés de leurs chariots; ils prirent le chemin de Constance, en suivant le pied de la montagne de la Table. Tout le pays abonde en arbres d'argent, en leucodendrons et en bruyères du Cap. Ils suivirent ensuite le fond de False-Bay, depuis la pointe nommée Moesen-Berg jusqu'auprès de la Hollande-Hottentote, dune stérile où croît l'arbre à cire dont le fruit sert à fabriquer d'excellentes chandelles (1).

Après avoir traversé le défilé de la Hollande-Hottentote, nos voyageurs arrivèrent à Hang-Lip, et se

(1) Paterson's *Narrative*, petit in-4°, p. 5 et 6. — Trad. franç., in-8°, p. 7 et 8.

mirent à examiner les petites baies ou anses alors peu connues qui sont à l'embouchure de la baie False. Ils arrivèrent d'abord à l'embouchure d'une rivière nommée Steinbrassam (1). Vers le matin, ils parvinrent à une baie profonde, à laquelle le capitaine Gordon donna le nom de Plettenberg, mais que depuis il a autrement nommée. Nos voyageurs gagnèrent à l'est une baie plus petite que la précédente; et enfin, à un mille plus loin, ils arrivèrent à une troisième baie, qui, sur la carte du colonel Gordon, porte le nom de Paterson. Entre ces deux baies sont des lacs d'eau douce et des bois. Toutes ces anses ou baies s'ouvrent au nord-ouest, et s'avancent vers le sud. Nos voyageurs contournèrent ensuite le cap False, et au sud-est ils trouvèrent une vaste prairie dont l'herbe est mauvaise pour les bestiaux. Paterson découvrit ici une nouvelle et belle espèce de bruyère à fleurs jaunes, et il aperçut des buffles sauvages et l'élan gazelle. Nos voyageurs traversèrent ensuite Palmet-Rivier à son embouchure, et Knoflick-Kraals-Rivier, ainsi nommée d'une espèce d'ail qui croît sur ses bords. Ils furent toute la journée assaillis par la pluie, le tonnerre et les éclairs. Ils passèrent ensuite entre les montagnes des Hottentots-Holland et le défilé sablonneux, nommé How-Hoek, traversèrent Bott-Rivier, et arrivèrent aux bains chauds près de Zwart-Berg. Ils trouvèrent la température de la source à trente-trois degrés du thermomètre de Fahrenheit; mais cette chaleur peut être

(1) Paterson's *Narrative*, p. 8. La trad. franç., p. 11, est ici très tronquée et très infidèle. Paterson écrit à tort Stienbrassam.

diminuée au degré que l'on désire au moyen d'un ruisseau d'eau froide qui se trouve auprès. La colline d'où cette source émane est un granit ferrugineux. Les environs sont riants, fournissent de bons pâturages et abondent en gibier. L'espèce d'antilope nommée buntebock y est très commune. De là nos voyageurs tournèrent à l'est, laissant à gauche la rivière Zonder-end (1); de là ils passèrent à Hottentots-Kraal, composé de six huttes habitées par des Hottentots, qui se louent aux Hollandais, puis à Tyger-Hoek. Ils passèrent Breede-Rivier à l'endroit où elle se joint à Zonder-end-Rivier, laquelle, après avoir serpenté au sud, se jette près de Pott-Berg dans la baie de Strug ou de l'Autruche. Nos voyageurs aperçurent par leur route des buntebocks, des rebus, et virent des traces de lions. Ils arrivèrent ensuite à Zwellendam, résidence du lands-roit, où ils séjournèrent quelque temps. Ce lieu diffère du Cap pour le climat; et au lieu d'éprouver la violence des vents du sud-est, il est souvent assailli par les tempêtes du nord-ouest. Nos voyageurs se dirigèrent au nord-est vers Riet-Valley (2), et traversèrent ensuite Buffeljagts-Rivier (3). Ils ramassèrent beaucoup de plantes curieuses, et se joignirent aux chasseurs pour poursuivre des buntebocks, des

(1) Le traducteur français, trompé sans doute par sa mauvaise carte, prétend, à tort, qu'il y a ici erreur dans le texte.

(2) Paterson's *Narrative*, p. 21. Je suis obligé de rectifier, d'après la carte de Burchell, les noms de Paterson, parce que tantôt il les traduit, tantôt il les défigure par une mauvaise orthographe, ce qui les rend peu reconnaissables. Paterson écrit ici Reed-Valley.

(3) Paterson écrit ici Buftalye-Agte-Rivier.

gazelles dorcas et des zèbres. Nos voyageurs passèrent ensuite à Groote-Vaders-Bosch, envoyèrent leur chariot par le défilé, nommé Plata-Kloof, et traversèrent Doven-Hoek-Rivier. Ils se trouvèrent dans un district fertile, nommé la Terre d'Égypte, qui renferme treize fermes éloignées seulement l'une de l'autre d'une à deux lieues. Ils remarquèrent des Hottentots qui ramassaient des fourmis blanches ou des termites pour s'en nourrir. A ce sujet, Paterson remarque que dans les Indes orientales les fourmis blanches détruisent les bois, tandis qu'au Cap elles ne s'attaquent qu'aux herbes qu'elles dévorent; mais alors il est probable que les fourmis blanches d'orient ne sont pas de la même espèce, ni peut-être du même genre que celles d'occident. Nos voyageurs s'avancèrent ensuite le long du penchant méridional de la chaîne de montagnes qui se termine près de Krome-Rivier, riche et délicieux district, d'où ils ne sortirent que pour entrer sur la terre stérile de Kanna. Parvenus au sommet de la montagne, ils jouirent du spectacle de la mer qui se trouvait au sud, et de la terre de Kanna, et de l'immense karrow qui était au nord. De l'autre côté des montagnes, le climat n'est plus le même; il y pleut rarement, si ce n'est en été, et la pluie est toujours accompagnée de tonnerre. Le sol se compose d'une argile jaunâtre mêlée de fragments de rocs décomposés. Le soir, nos voyageurs arrivèrent à Klip-Rivier, le lendemain matin à la grande rivière Groote-Rivier; ils traversèrent ensuite une autre rivière nommée Tsounaïs Cama par les Hottentots,

et par les Hollandais Gouds-Rivier (1), ou la rivière d'or, et ils arrivèrent à Slang-Rivier après avoir fait quarante milles anglais dans la journée. Ils passèrent ensuite le défilé nommé Attaquas-Kloof, et dans la nuit, près d'une petite rivière nommée Saffraan-Rivier. Ils se dirigèrent après au nord-nord-est vers la rivière des Éléphants, et arrivèrent à un lieu nommé Pauvreté, situé sur les bords de cette rivière. Quoique ce pays possède quelques fermes, il est très stérile. Nos voyageurs, laissant à leur droite Comnassia-Berg, et Zwarts-Berg à leur gauche, arrivèrent à des sources chaudes imprégnées d'une grande quantité de fer. Dans l'après-midi, ils continuèrent leur voyage, ayant Comnassia-Berg dans la direction du nord-ouest-quart-nord au sud-est-quart-sud, et se terminant au sud-ouest-quart-sud à deux lieues environ des sources chaudes. Ici nos voyageurs donnèrent la chasse à des autruches et à des coudous; ils tuèrent quelques uns de ces derniers quadrupèdes. Le soir ils arrivèrent à un lieu nommé Tsimeko par les Hottentots, ou la jambe d'autruche. Le pain est inconnu dans cette partie du pays, et on ne s'y nourrit que de viande et de lait. Nos voyageurs passèrent ensuite dans Beer-Valley; là Paterson, trouvant qu'il avait fait une récolte suffisante de plantes, prit congé du capitaine Gordon, qui continua sa route vers les montagnes de neige, Sneuwe-Bergen. Notre voyageur, pour revenir au Cap, retourna à Tsimeko, où il rencontra un ingénieur, nommé Lyster,

(1) C'est la rivière Gauritz de Burchell.

qui était chargé par le gouvernement de lever la carte de toute l'extrémité de l'Afrique méridionale jusqu'à la grande rivière du Poisson, qui sépare les Hottentots des Cafres (1).

Notre voyageur, en errant dans les montagnes à la recherche des plantes, tomba dans un parti de Boschimans, qui ne lui fit aucun mal, et qui se contenta de lui demander du tabac en échange de miel qu'ils lui offraient; ils étaient armés d'arcs et de flèches, et appartenaient à la tribu des Chonaquas. Le soir même notre voyageur tua une lionne, et arriva le lendemain à un des lieux les plus agréables de toute l'Afrique. Il porte le nom de Goode-Hoop, ou bonne-espérance. Situé à la source de la rivière Éléphant (2), ce territoire abonde en blé, qui y croît presque sans culture. Les habitants le sèment après que l'inondation du fleuve a cessé, et il y mûrit un mois plus tôt qu'au Cap. Ce sol riche et fécond produit aussi des oranges, des figues, des pêches, des abricots, des amandes, et autres sortes de fruits.

De Goode-Hoop notre voyageur se dirigea au sud-ouest, et arriva aux sources Chaudes (3). Ce pays abonde en autruches et en plantes rares. Notre voyageur passa par Attaquas-Kloof, s'avança à travers

(1) Paterson's *Narrative*, p. 29.

(2) Ce lieu, sur la carte de Burchell, est situé à la source de la rivière Loeri ou Louri, qui, avec les sources chaudes dont il a été parlé plus haut, sont les deux principaux cours d'eau qui contribuent à former Olifants-Rivier à son origine. Voyez la carte insérée dans l'ouvrage de Burchell.

(3) C'est encore une des sources de la rivière Olifants, selon la carte de Burchell.

la terre des Houtniquas (1), et passa Witte-Else-Rivier; là il pénétra, pour la recherche des plantes, dans les épaisses forêts que ce pays produit, ayant un jeune homme pour compagnon, et ses chiens pour défenseurs. Ces forêts produisent les arbres les plus élevés que notre voyageur eût encore contemplés; ils croissent sur le roc nu et sur les penchants des montagnes qui sont très escarpées. Entre ces forêts et l'Océan est une vaste plaine habitée par des Européens, dont le principal commerce est de faire des planches avec les arbres qu'ils abattent, et de les porter au Cap. Cette plaine, quoique couverte d'herbe, est malsaine pour les bestiaux, et produit de mauvais blé et de mauvais vin.

Notre voyageur retourna ensuite au Cap par la route ordinaire, et il s'abstient de faire le récit de son voyage, parce que, dit-il, ce pays a été bien décrit par MM. Sparrmann et Mason.

Paterson fut de retour au Cap, dans ce premier voyage, le 13 janvier 1778 (2).

(1) Autniquas de Burchell.

(2) Il y a ici une faute dans l'original qui a passé dans la traduction. Le texte anglais porte en toutes lettres 1788 : *One thousand seven hundred and eighty-eight.*

§ II.

Second voyage de Paterson dans l'intérieur de l'Afrique, chez les Namaquois, en 1778 (1).

Paterson, après quatre mois de séjour au Cap, repartit le 4 mai 1778 pour une nouvelle excursion, accompagné d'un jeune colon, dont la famille, quoiqu'en résidence dans la ville du Cap, possédait plusieurs fermes dans l'intérieur des terres.

Après avoir traversé une grande plaine sablonneuse, il atteignit Tyger-Berg, puis le défilé de la Hollande hottentote. Les montagnes qui le forment, et qui du cap False se prolongent au nord-ouest, sont souvent couvertes de neige pendant l'hiver. Comme cette saison commençait alors, Paterson espérait rencontrer plusieurs plantes qui seraient faciles à naturaliser en Angleterre.

Il continua sa route par Knoflick-Kraal, Tyger-Hoek, où il tua un buntebock. Il parvint sur les bords de Breede-Rivier, à l'endroit où elle reçoit la rivière de Zonder-Einde. Là, il fut arrêté plusieurs jours avec un assez grand nombre de voyageurs et de chariots, parce que le courant de la rivière était trop rapide et trop profond pour qu'on pût la traverser, quoiqu'il y eût un bac dans cet endroit. Le 8 juin, il put gagner l'autre bord, et continua sa route par Zwellendam et Buffalsjagt-Rivier, augmentant toujours, à mesure qu'il avançait, sa col-

(1) Paterson's *Narrative*, p. 38, et trad. franç., p. 37.

lection de plantes. Il visita, en compagnie avec un riche propriétaire, M. Van-Renan, l'embouchure de Goud-Rivier et la baie de Catherine : il essaya de passer ensuite par Groene-Kloof, ou la vallée verte; mais d'après le conseil de gens du pays, que les défilés dans ce pays seraient obstrués par les neiges, il retourna sur ses pas, et franchit la chaîne de montagnes à Platta-Kloof, et entra dans le pays de Kanna, dont il a déjà été fait mention dans son premier voyage (1). De là, se dirigeant vers l'ouest, il parvint à des sources thermales dont la chaleur était de cent sept degrés au thermomètre de Fahrenheit. Toute cette partie du pays abonde en lions, léopards, hyènes, et autres bêtes féroces; et notre voyageur y trouva un géranium épineux qu'il voyait pour la première fois.

Après avoir rencontré quelques habitations isolées d'Hottentots et d'Européens, notre voyageur s'avança, en traversant le Karrow, dans Verkered-Valley, et atteignit le nord-est de Whitson-Berg, ou la montagne Blanche; et, nonobstant la crainte de l'attaque des Boschimans dont on le menaçait s'il entreprenait de traverser le grand Karrow, il arriva enfin à Dorn-Rivier, qui a reçu son nom d'une espèce de mimosa qui croît sur ses bords. De là il passa à Paarde-Berg, ou la montagne du Cheval, rencontra des Hottentots, gardiens des troupeaux d'un Hollandais résidant au Cap, en loua un pour lui servir de guide, et parvint à la rivière

(1) Paterson's *Narrative*, p. 42.

du Malheur, ainsi nommée, parce qu'un homme, il y a peu d'années, a sur ses rives été dévoré par un lion. Nos voyageurs virent sur leur route les traces d'un grand nombre de ces animaux. Ils continuèrent au nord-quart-ouest, laissant à droite les montagnes de Rogge-Weld, et s'arrêtèrent sur les bords de la rivière du Rhinocéros, dans une position d'autant plus pénible que la pluie et la grêle, qui continuaient sans relâche, les empêchaient d'allumer du feu.

Le 2 août, ils gravirent avec peine la montagne avec un attelage de chevaux; ils traversèrent ensuite le désert qui est entre Rogge-Weld et le Hentum; ils passèrent la rivière du Rhinocéros, et virent près de ses rives un grand nombre de couaggas (1). Dans ce canton, l'amaryllis disticha, plante vénéneuse dont notre voyageur a donné une bonne figure, cause aux bestiaux de dangereuses maladies, et sert aux naturels pour empoisonner leurs flèches.

Nos voyageurs s'avancèrent ensuite vers le Bokkeland, situé à l'ouest-quart-sud du Hentum; et ils arrivèrent, après deux jours de route, à une montagne nommée Tom ou la Tour. Elle a la forme d'une pyramide. Ils passèrent le mont du Babouin, et allèrent coucher près de Kleine-Door-Rivier, ou la petite rivière de l'Épine, dont les environs sont infestés de lions : ils descendirent la montagne de Bokke-Weld, qui est roide mais courte, et ils arrivèrent à une habitation de M. Van-Renan. Depuis Hentum, nos voyageurs s'étaient rapprochés du Cap d'environ cinquante milles;

(1) Paterson's *Narrative*, p. 50. Paterson écrit Quachas.

ils arrivèrent après à la grande rivière de l'Épine, et ils traversèrent ensuite une grande plaine, laissant à droite la montagne Longue, et à gauche la montagne des Karrows. Ils aperçurent sur leur route un grand nombre de l'espèce de gazelle qu'on nomme élan. Ils parvinrent après à un endroit nommé la Caverne du Lion, grand rocher creux, où ils trouvèrent assez d'eau pour eux et leurs bœufs. A huit milles au-delà, ils rencontrèrent des chasseurs auprès d'une petite fontaine, faisant cuire des termites, ou fourmis blanches; ils en mangèrent, et ce mets ne leur parut pas désagréable. Ils continuèrent leur route, et arrivèrent à la rivière Hartbeest, dont l'eau est saumâtre, et qui se jette, à l'ouest, dans la rivière de l'Épine. Nos voyageurs se dirigèrent ensuite droit au nord, et parvinrent à la rivière de l'Épine noire, qui prend sa source dans le mont Kamis, l'un des plus hauts de cette partie de l'Afrique. Le lendemain, en marchant au nord-ouest, ils entrèrent dans le pays des petits Namaquas (1), et ils virent des montagnes entières couvertes de l'aloès dichotome ou l'arbre à carquois (2), que notre voyageur a le premier bien fait connaître par les figures qu'il a insérées dans son ouvrage (3). Les fleurs en

(1) Paterson écrit Nimiqua.

(2) Quiver tree. Voyez Paterson's *Narrative*, p. 56. Paterson a consacré trois planches pour détailler l'aloès dichotome.

(3) Paterson's *Narrative*, p. 56. Il y a dans la traduction française de Paterson des notes sur la botanique, dont j'ignore l'auteur. Ce n'est certainement pas Laborde, qui n'était pas assez habile en botanique pour disserter sur cette matière : quoi qu'il en soit, l'auteur de ces notes a travaillé sur la traduction française,

sont jaunes. Nos voyageurs arrivèrent ensuite sur les bords d'une charmante rivière nommée la rivière Verte (Groene-Rivier); ils y couchèrent. Des Hottentots leur apportèrent du lait, et en échange ils leur donnèrent du tabac et du dacka, ou feuilles de chanvre qu'ils préfèrent à du tabac.

Le lendemain 27 juin, ils partirent de grand matin, s'avancèrent vers le nord, et grimpèrent une montagne escarpée, où Paterson découvrit de belles plantes. Le soir ils couchèrent dans un village hottentot composé de dix-neuf huttes et d'environ cent cinquante habitants. La marque de dignité de leur chef est une canne à pomme de cuivre qui leur est donnée par la compagnie hollandaise. Ils amusèrent quelque temps nos voyageurs par leurs danses; et, pour les remercier, on leur donna du tabac et du dacka. Leurs instruments sont des flûtes de différentes grosseurs, faites d'écorce d'arbre. Ce sont les hommes seuls qui les jouent; ils forment un cercle, et les femmes dansent autour en battant des mains. Cet exercice dure souvent toute la nuit; ils se relèvent de deux en deux heures.

Nos voyageurs partirent le 28, et se dirigèrent vers l'ouest. Une montagne fort escarpée endommagea leur chariot. Du sommet, ils découvrirent l'Océan à moins de trente milles à l'ouest. A midi, on vit plusieurs huttes de Hottentots placées près

ou sur un exemplaire de l'ouvrage original où les planches ne se trouvaient pas; s'il avait vu ces planches, il ne se serait pas livré, au sujet de l'aloès dichotome, et autres végétaux décrits par notre auteur, à de fausses et inutiles conjectures.

des bords d'une fontaine nommée Fontaine de l'œil; l'un de ces Hottentots ayant eu l'œil crevé dans un combat avec un de ses camarades. Après avoir continué quelque temps au nord-ouest, nos voyageurs changèrent la direction de leur route vers le nord-quart-est, ayant auparavant traversé la rivière Koussie, ou rivière du Sable (Zand-Rivier) (1).

Nos voyageurs trouvèrent là un Européen qui avait choisi cet endroit pour y passer l'hiver avec ses troupeaux, quoiqu'il n'eût ni maison ni cabane; il logeait sous un aloès dichotome, plante très commune dans ces régions. Paterson en a mesuré plusieurs qui avaient douze pieds de circonférence et plus de vingt de hauteur, dont le circuit des branches avait plus de quatre cents pieds à leur extrémité. Cette plante est nommée par les Hollandais koker-boem, ou arbre à carquois, parce que c'est avec son bois que les naturels font leurs carquois.

Après midi, nos voyageurs se dirigèrent vers le nord, et arrivèrent à l'habitation de Van der Hyver (2), située sur la rivière Koperberg qui prend sa source dans la montagne de Cuivre. Là, ils passè-

(1) Paterson's *Narrative*, p. 58. Le traducteur français, p. 65, omet le premier nom, celui de Kousie, qui est celui des natifs. Sur la carte de Paterson on a écrit Chousie; dans son texte Cousie.

(2) La carte qui est dans l'ouvrage de Paterson, copiée sur celle de Sparrmann, est trop inexacte pour pouvoir y suivre les détails de son voyage; ils se retrouvent presque tous sur la belle carte que Burchell a jointe à son ouvrage. On y voit placées deux habitations de Vander-Hyver vers les deux sources de Kopper-Berg-Rivier; à celle qui est sur le bras méridional se trouve jointe la date de 1784, ce qui indiquerait que c'est un second établissement formé par ce propriétaire postérieurement au voyage de Paterson.

rent plusieurs jours; et Paterson fit, dans les environs, des excursions botaniques, et y découvrit, entre autres plantes, le geranium spinosum à fleur jaune. Le sol du pays est presque partout un sable rouge. Nos voyageurs passèrent ensuite le Koppersberg en se dirigeant toujours vers le nord; ils rencontrèrent plusieurs naturels du pays qui vinrent à eux armés d'arcs et de flèches. Paterson et ses compagnons, craignant que ce ne fussent des Boschimans, chargèrent leurs armes; mais ces sauvages joignirent nos voyageurs, à qui ils demandèrent du tabac, qui leur fut aussitôt donné. L'un d'eux, qui parlait le hollandais, dit à Paterson que ses compagnons et lui n'avaient point de troupeaux, qu'ils se nourrissaient de racines et de gommes, et que, de temps en temps, ils se régalaient de la chair de quelque antilope, lorsqu'ils étaient assez heureux pour en tuer avec leurs flèches empoisonnées. Bientôt après, un habitant du pays des Namaquas rencontra nos voyageurs, et les pria de lui permettre de les accompagner jusqu'à la grande rivière, parce que leur nation était en guerre avec les Boschimans-Hottentots, qui volent souvent leurs bestiaux, et assassinent leurs maîtres. En continuant toujours vers le nord, nos voyageurs franchirent une haute montagne, et arrivèrent enfin sur les bords d'une grande rivière qui coulait vers l'ouest (1); ils la reconnurent pour être

(1) C'est dans ce trajet que notre voyageur découvrit de nouvelles espèces d'hermannias, d'euphorbes et des stapelias; il a donné, à la page 60, une bonne figure d'une nouvelle espèce d'hermannia et de stapelia. Le traducteur français (p. 68) écrit hermannia

la même que le colonel Gordon avait visitée l'année précédente, et qu'il avait nommée la rivière Orange en l'honneur du prince d'Orange (1). Les deux rives sont garnies de grands arbres d'espèces particulières à ce pays, qui sont des mimosas et des salix, ainsi que d'une grande quantité d'arbustes. Les montagnes sont stériles et se composent de roches nues, où croissent cependant çà et là quelques plantes grasses, particulièrement une espèce d'euphorbe qui atteint jusqu'à quinze pieds de hauteur, et dont les naturels se servent pour empoisonner leurs flèches. Paterson en a donné une bonne figure (2).

Au moyen d'un radeau qu'ils construisirent et de leurs Hottentots, excellents nageurs, nos voyageurs traversèrent le fleuve. Les montagnes de l'autre bord étaient nues et stériles; les unes quartzeuses, d'autres ferrugineuses, entremêlées de couches cuivreuses. Paterson trouva sur les bords du fleuve plusieurs agates dures; on chassa des hippopotames. Les naturels les prennent en creusant des trous en terre qu'ils recouvrent de branches d'arbre. M. Van Renan fut poursuivi par deux de ces animaux, et faillit perdre la vie. Le lendemain il tua une girafe à une assez grande distance de la rivière, tandis que Paterson, errant dans les montagnes, cherchait de nouvelles plantes, et découvrait plu-

stapelia comme une seule espèce, et l'annotateur dit qu'il ne la connaît pas.

(1) Paterson's *Narrative*, p. 61.

(2) Ibid., p. 62.

sieurs espèces de gramen, surtout celui que les Hollandais nomment l'herbe des Boschimans. On ne put avoir la peau de la girafe, parce qu'un lion s'était emparé du corps de l'animal et l'avait dévoré (1); on n'en eut que les cornes et les pieds de derrière. Le thermomètre, à l'ombre, marquait quatre-vingt-dix-huit à cent degrés à l'échelle de Fahrenheit. Toute cette contrée abonde en reptiles venimeux, et, outre les girafes ou caméléopards, on y trouve des éléphants, des rhinocéros, des zèbres, des élans, des lions, des tigres, des hyènes et des chacals.

Nos voyageurs, trouvant la saison trop avancée pour pénétrer plus avant vers le nord, résolurent de retourner sur leurs pas par le même chemin qu'ils étaient venus. Ils se dirigèrent vers l'ouest, et parvinrent à une petite source nommée la Fontaine des zèbres, où il y avait peu d'eau; ils retournèrent ensuite vers le fleuve, après avoir beaucoup souffert de la chaleur et du manque de provisions; ils se dirigèrent après vers les montagnes de cuivre, et gagnèrent l'habitation de Van der Hyver (2); ils y passèrent plusieurs jours, et y renouvelèrent les attelages de leurs chariots. Paterson se procura plusieurs échantillons de mines de cuivre, et des plantes rares, dans la montagne de Kamis (3). La plupart des habitants s'y étaient réfugiés pour y passer, comme

(1) Paterson's *Narrative*, p. 64.

(2) Paterson écrit Vander Hever, et Burchell, sur sa carte, Van der Hyver.

(3) Paterson's *Narrative*, p. 66. Paterson a figuré, dans cette partie de son ouvrage, un géranium à très longues épines, très curieux, dont il ne parle pas dans son texte.

de coutume, la saison de la sécheresse. C'est à cette montagne que tout le pays des environs doit sa fertilité. Elle fournit les sources de la rivière de Koussi qui coule au nord, et de la rivière Verte qui serpente au sud-ouest.

Nos voyageurs quittèrent, le 4 octobre, l'habitation de Van der Hyver, et firent route au sud; ils passèrent la rivière de Sable (Zand-Rivier), s'arrêtèrent une nuit au défilé de Gaspard (Gaspart-Kloof), rencontrèrent plusieurs kraals hottentots, arrivèrent le 10 à la rivière Verte (Groene-Rivier), passèrent un petit ruisseau qu'ils présumèrent être la petite rivière de l'Épine (Kleine-Doorn-Rivier), rencontrèrent ensuite la grande rivière de l'Épine (Groot-Doorn-Rivier), et atteignirent enfin la rivière de Haartbeest où ils se reposèrent. Les eaux de la fontaine saumâtre se trouvèrent si amères, que les bestiaux mêmes refusèrent d'en boire; et nos voyageurs furent grandement désappointés lorsque, arrivés à la caverne du Lion, ils la trouvèrent sans eau. Ils s'égarèrent ensuite en cherchant à retrouver la fontaine Puante; et ils couchèrent dans le désert. Le lendemain matin, ils aperçurent les montagnes du Bokke-Land, à environ vingt milles de distance au sud-est; ils trouvèrent dans ces montagnes un attelage frais, et se dirigèrent vers l'est pour aller dans les montagnes de Hentum visiter une partie du pays des Boschimans, ou des Busch-Hottentots (Hottentots des bois) (1). Ils marchèrent au nord,

(1) Paterson, p. 71 de son ouvrage, a donné une gravure des habitations des Boschimans, que cependant il n'a point décrite dans son texte.

et trouvèrent dans ce pays un Hollandais qui y vivait depuis plusieurs années, auquel ces brigands avaient tué, quelques semaines avant, quatre de ses Hottentots, et enlevé un grand nombre de bestiaux.

Le 29, nos voyageurs quittèrent le Hentum, puis reprirent par le Bokke-Land le chemin du Cap; ils trouvèrent dans le Bokke-Land la plante nommée pied d'éléphant, qui s'élève à la hauteur de soixante à soixante-douze pouces, et dont les habitants mangent la racine (1). Après avoir passé à un endroit nommé la danse du Lion, traversé un fond nommé Karrow, composé d'une terre argileuse (2), tué deux gazelles élans, et marché au sud-ouest en laissant à gauche les montagnes de Bokke-Land et à droite l'Océan, nos voyageurs arrivèrent enfin à la rivière de l'Éléphant qu'ils trouvèrent si profonde, que leurs chevaux furent obligés de nager douze ou quinze pas. Les bords de cette rivière sont ornés de mimosa, et de tarchonanthus camphoratus. Le pays ne produit presque point d'arbres, mais une grande quantité de plantes de différentes espèces.

Nos voyageurs renouvelèrent encore ici leur attelage, précaution nécessaire pour traverser la plaine de sable qui était devant eux; et ils prirent aussi pour les guider un paysan du pays des Nama-

(1) Paterson a vu fleurir cette plante, et dit en note que c'est un smilax.

(2) Paterson's *Narrative*, p. 73. Le traducteur français, p. 87, traduit *clayey soil* par terre végétale. Cette traduction fourmille de semblables contre-sens.

quas. En continuant vers le sud, ils arrivèrent à Heeren-Logement (Logement du Seigneur), et ensuite à la ferme de Longue-Vallée, à environ soixante milles de la rivière d'Éléphant.

Le 14, ils parvinrent à Berg-Valley, ou la vallée de la Montagne, et après à un endroit nommé le Crosse, où la Berg-Valley se joint à la vallée de Van-Lore, et tourne ensuite vers l'ouest. Le lendemain, ils côtoyèrent la montagne de Piquet-Berg en suivant la grande chaîne qui commence au pays des Autniquas, et s'étend jusqu'à vingt milles dans l'intérieur du pays. Paterson gravit cette montagne, et découvrit celle de la Table à soixante ou soixante-dix milles de distance. Cette montagne produit beaucoup d'herbe, et est bien arrosée; en hiver elle est couverte de neige. Paterson, en la descendant, y vit plusieurs zèbres, qui cependant sont si peu communs qu'il est défendu de les tuer.

Nos voyageurs arrivèrent ensuite au bac de Berg-Rivier, traversèrent le Zwart-Land en laissant à gauche le Riebeek-Castel. Dans l'après-midi, ils passèrent à l'église de Zwart-Land, et le soir ils atteignirent l'habitation de Class-Lopfer, située sur les bords de la rivière Profonde (Diep-Rivier); ils suivirent ensuite la route le long de Kamis-Berg, et trouvèrent partout les fermiers occupés à faire leurs moissons. Vers midi, ils arrivèrent à un endroit nommé Fisher-Hoek, ou l'anse du Pêcheur, qui appartient à la compagnie hollandaise; ils s'y reposèrent, et le soir ils parvinrent à la ville du Cap, le 20 décembre 1778, après un voyage de six mois.

§ III.

Troisième voyage de Paterson dans l'intérieur de l'Afrique. Voyage dans la Cafrerie, en 1779.

En commençant le récit de ce troisième voyage (1), Paterson se vante d'être le premier Européen qui soit parvenu jusque chez les Cafres; et il ajoute que depuis lui aucun autre voyageur n'y a pénétré. Cette assertion était doublement inexacte, puisque Sparrmann avait précédé Paterson dans les mêmes contrées; et quand Paterson publiait son voyage, Le Vaillant, qui, à la vérité, n'avait pas encore fait paraître le sien, s'était avancé dans la Cafrerie plus loin vers l'est et le nord que Paterson. Mais rien de plus commun que cette ignorance des voyageurs sur ce qui a été exécuté avant eux. Aussi leur arrive-t-il trop souvent de donner pour des découvertes ce qui était connu depuis long-temps.

Paterson partit du Cap le 23 décembre, et prit la route de Zwellendam, où il arriva le 3 janvier 1779; il y fut joint par M. Tuniers, un des inspecteurs de la compagnie, qui allait vers les frontières de l'est pour changer du tabac et de la verroterie contre des bestiaux.

Paterson prit ensuite le chemin de Groot-Vaders-Bosch, passa le Duiven-Hoek, puis la rivière Kaffers-Kuyls et celle de False, et il alla après vers Gouds-

(1) Paterson's *Narrative*, p. 77.

Rivier, ou rivière de Gauritz. De là il remonta vers Hagel-Kraal, laissant à droite les bords de l'Océan, à environ dix milles de distance.

Le 12, il traversa une grande chaîne de montagnes par le défilé nommé Attaquas-Kloof (1); il tourna vers l'est, et traversa une partie du pays de Kanna; puis descendit par un sentier très roide la montagne de ce nom. Ce pays est stérile, et à peine y trouve-t-on quelque trace de végétation; et encore ce ne sont que quelques arbrisseaux nains. Aussi notre voyageur fut agréablement surpris d'y voir des terres cultivées et une habitation construite par un colon très intelligent. Ses jardins et ses vignobles lui produisent du vin passable et des fruits excellents, entre autres des amandes, des figues, des pêches, des abricots, etc. Une de ses branches de commerce est de faire sécher des fruits, et de les envoyer au Cap.

Le 14, Paterson arriva à l'habitation du sieur Rulof Comphor, où commence cette longue vallée, nommée Lange-Kloof, à laquelle M. Mason donne cent milles de long sur deux milles de large. Depuis 1774 ce pays est devenu meilleur. Les fermiers y ont semé du blé, planté des vignes et des jardins, et leurs maisons sont très bien bâties. Paterson suivit cette longue vallée, et arriva à Krome-Rivier, ou la rivière Tortueuse, qui serpente dans un vallon marécageux bordé par deux chaînes de montagnes moins élevées que celles du Lange-Kloof. De là il

(1) Paterson, p. 78, écrit ici Atquas-Kloof; le traducteur français, p. 94, Artaquas.

parvint à Essen-Bosch, et ensuite à une habitation charmante de son ami, M. Van-Renan, située sur les bords de la rivière Cabeljaauw (1), à un mille de distance du rivage de la mer. Notre voyageur se reposa un jour entier dans ce lieu; il repartit, et s'arrêta dans la même journée sur les bords de la rivière Camtours. Ils sont garnis de très gros mimosas, et d'arbrisseaux particuliers à ce pays. Les bois y sont remplis de buffles très féroces, ce qui y rend les voyages dangereux. On passa ensuite la rivière de Looris (2), et après avoir marché nord-quart-est dans un pays très raboteux, on arriva à la rivière de Van-Staades, où l'on vit un bois paré des plus belles fleurs, et entre autres d'aletris flagrans qui avaient plus de vingt pieds de hauteur. A environ mille pas de la mer, la rivière forme une espèce de lac à son embouchure, causé par une barre qui embarrasse son cours. La vaste plaine qu'on traversa ensuite, parsemée de plantes bulbeuses, abonde en élans, en couaggas (3), en zèbres, en antilopes, de l'espèce qu'on nomme hartbeest. Nos voyageurs tuèrent un de ces derniers; il avait cinq pieds six pouces depuis la queue jusqu'à la tête. La couleur est fauve, et sa chair d'assez bon goût, quoique sèche.

Nos voyageurs passèrent ensuite la rivière de Zwarte-Kop, près de laquelle est le Zout-Pan, ou la

(1) Paterson, p. 80, et par conséquent son traducteur, écrivent Cableows.

(2) Paterson, p. 81, écrit Lorie sur sa carte, et Looris (Louris) dans le texte.

(3) Notre voyageur les nomme Quachas.

Chaudière de sel. Paterson vit à l'entour de ce singulier lac une immense quantité de végétaux frutescents et succulents qui lui étaient inconnus, et une nouvelle espèce d'euphorbe. Nos voyageurs reçurent dans ce lieu la visite de deux Cafres, les premiers qu'ils eussent vus; car il est fort rare qu'ils se hasardent à se tant éloigner de leur pays. On parvint ensuite à un endroit que les Hottentots nomment Kow-Cha, et où l'on trouve des lions, des rhinocéros et des buffles. Les pâturages sont bons. Il n'en est pas de même des environs de Zondags-Rivier, qu'on traversa; c'est un pays pauvre, et où la végétation est languissante. Paterson y vit des troupes de grands chiens tachetés, que sa description fait reconnaître pour être des hyènes (1). C'est à cette rivière, qui est éloignée de neuf cents milles du Cap, que s'est borné le voyage de Mason du côté de l'est. On y rencontre encore quelques hippopotames, mais ils s'enfuient au moindre bruit. Le sieur Tunies quitta dans ce lieu Paterson, qui continua sa route avec M. Van-Renan et un vieil Allemand, nommé Jacob Kock, qui était venu les joindre. Ils atteignirent un endroit que les Hottentots nomment Curnow, puis Sand-Fleet, où Jacob Kock possédait une habitation. Le pays est beau et pittoresque; il est montueux, et les hauteurs sont ombragées de forêts impénétrables qui abondent en grands quadrupèdes, en éléphants, en rhinocéros, en buffles, en panthères, etc. Un peu à l'est, on trouve

(1) Paterson's *Narrative*, p. 83 et 84.

quelques kraals appartenant à une tribu de Hottentots appelés Chonaquas (1). Paterson remarque que ce peuple a le teint plus rembruni, et la taille mieux prise que toutes les autres nations qu'il avait vues jusque-là. Il conjecture que cela peut provenir de leur mélange avec les Cafres, avec lesquels ils sont souvent en guerre, mais avec qui ils forment aussi de fréquentes alliances. Ils se servent d'arcs et de flèches empoisonnées, tandis que les Cafres n'emploient que la sagaie.

Nos voyageurs parvinrent ensuite à la rivière des Boschimans, et après à un lac saumâtre, appelé par les Hottentots Kys-Güma-Kïe-Katie (2); puis à un endroit nommé K'a-Cha-Chow: ce pays est très beau, quoique désert, ou seulement peuplé par un grand nombre d'espèces d'animaux. Il est agréablement coupé de bouquets de bois. L'herbe est si haute qu'elle atteignait la sangle des chevaux; il y croît une espèce de palmier, avec la moelle duquel les Hottentots se font du pain, et qui s'élève à vingt pieds de haut.

Nos voyageurs arrivèrent à un lieu nommé Now-Tu, se dirigèrent ensuite à l'est-quart-nord, et ils atteignirent enfin Visch-Rivier, ou la rivière des

(1) Paterson's *Narrative*, p. 85. Le traducteur français dit une tribu de Hottentots appelés Gonaquois. Je crois bien, comme lui, que les Chonaquas de Paterson sont les mêmes que les Gonaquois de Le Vaillant; mais enfin Paterson les nomme Chonaquas, et il ne fallait pas ajouter à son texte sans en prévenir les lecteurs.

(2) Les lettres surmontées de deux points doivent être prononcées avec un fort claquement de langue : au reste, il est probable que Paterson a pris une phrase pour un nom.

Poissons, où ils s'arrêtèrent deux jours. Pendant la nuit ils eurent beaucoup de pluie et de tonnerre. De l'endroit où ils étaient la rivière commence à couler vers le midi, et va se perdre dans l'Océan à environ vingt milles. Les fonds de cette rivière sont fréquentés par les hippopotames, et les bois voisins sont peuplés d'éléphants, de rhinocéros et de buffles. Nos voyageurs tuèrent plusieurs de ces derniers animaux, qui pesaient beaucoup plus que des bœufs d'Europe (1). Les bois devenant trop fourrés pour y voyager avec le chariot, M. Van-Renan resta pour le garder; et Paterson, accompagné de Kock et d'un Hottentot qui savait la langue cafre, s'avança vers l'est. En traversant les fourrés qui bordent Visch-Rivier, ou la rivière des Poissons, il rencontra de grands obstacles jusqu'à ce qu'il eût trouvé un sentier frayé par les éléphants. Après avoir franchi cette rivière, Paterson en trouva une autre moins considérable, et il arriva dans une plaine spacieuse, couverte d'une quantité considérable des plus beaux arbres qu'il eût jamais vus. Sur toute sa route, Paterson avait trouvé des plantes rares et de belles fleurs (2). En sortant de cette grande plaine, Paterson traversa un bois d'environ huit milles de largeur, dont les arbres étaient assez éloignés les uns des autres pour laisser apercevoir de nombreux troupeaux de buffles et d'éléphants qui ne paraissent

(1) Paterson's *Narrative*, p. 88.

(2) Entre autres l'euphorbia antiquorum, l'erythrina corallodendron, des mimosa, des iris, des crinum, des gardenia. Voyez Paterson's *Narrative*, p. 88.

pas redouter les approches de l'homme. Paterson gravit ensuite une montagne escarpée d'où il découvrit l'Océan au sud, et au nord un pays montagneux, couvert d'arbres verts et d'arbustes. La vue ne s'étendait de ce côté qu'à environ trente milles de distance, et se trouvait bornée par le Bamboo-Berg, ou montagnes de Bambous, parce qu'il y croît une grande quantité de roseaux de cette espèce. A l'est, on voyait un pays riche et fertile, et orné de plantes de différentes espèces. Tout ce canton est parsemé de ruisseaux, et produit d'excellents pâturages.

Nos voyageurs aperçurent un feu à environ dix milles de distance vers l'orient : c'était un kraal ou village cafre où ils arrivèrent bientôt. Ils y furent bien reçus. On leur offrit du lait et un bœuf gras, selon l'usage de ce peuple hospitalier. Ce village, composé d'une cinquantaine de maisons, est situé sur les bords d'une rivière agréable, que les naturels nomment Mougou-Ranie. Les habitants étaient au nombre d'environ trois cents, tous soldats ou serviteurs du chef à qui appartenaient aussi les troupeaux qu'avaient vus nos voyageurs : ces peuples vivent de chasse et du lait de leurs vaches, et il ne leur est pas permis de tuer une seule bête de leurs nombreux troupeaux (1). Ce sont les hommes qui traient les vaches, et les femmes cultivent les jardins et les champs. Nos voyageurs furent accompa-

(1) Cela se conçoit ; c'est le capital du chef. Le traducteur français, p. 112, traduit ces mots anglais, *Not being allowed to kill any of their cattle*, par ces mots, « Il ne leur est pas permis de tuer tous les bestiaux. » Voyez Paterson's *Narrative*, p. 90, et la traduction française, 1790, in-8°, p. 112.

gnés par tout ce peuple de village en village, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à la résidence de celui qu'ils appellent leur roi. Son habitation est située sur une belle rivière, nommée Becha-Coum (1), ou rivière de Lait. C'est l'usage général de ce peuple de s'établir sur les bords des rivières ou des ruisseaux. Le chef avait une centaine de vaches qui fournissaient à sa maison, composée de vingt-deux domestiques qui le suivaient partout. On lui offrit des verroteries qu'il accepta; il donna un bœuf de son troupeau à Paterson, qui le tua sur-le-champ avec son fusil; ce qui surprit beaucoup tous les Cafres au nombre de six cents, ainsi que leur chef, à qui les armes à feu étaient inconnues. Paterson fit accommoder un morceau de ce bœuf, dont la qualité est très supérieure aux bœufs du Cap. Le reste fut distribué au prince et à sa suite. Notre voyageur, pour ne pas déplaire au chef cafre, qui l'avait cependant vu d'abord approcher de lui avec défiance et avec crainte, fut obligé d'accepter de lui de nouveaux présents. Paterson choisit, dans ceux qui lui étaient offerts, deux lances ou sagaies et des paniers. Ce sont les femmes qui font ces paniers; ils sont fabriqués d'herbes si bien serrées l'une contre l'autre qu'on peut y mettre de l'eau, ou tout autre liquide, sans qu'il s'en échappe une goutte. Khouta (c'est ainsi que se nommait le chef cafre) fit beaucoup d'instances à notre voyageur pour l'engager à rester plusieurs jours; mais il ne consentit à y passer

(1) Ce nom est écrit Becka-Kam sur la carte qui accompagne le voyage de Paterson.

qu'une seule nuit. Il se proposait de pousser plus loin son voyage vers l'est, attiré par la beauté du pays et la grande quantité de plantes inconnues qu'il y recueillait; mais ayant appris qu'il lui faudrait encore traverser une autre rivière, nommée Kys-Comma (1), il résolut de retourner sur ses pas.

La grande espèce de palmier dont il a été fait mention, se trouve en abondance dans ce pays, et les Cafres, comme les Hottentots, font du pain avec sa séve ou moelle. Ils font aussi du pain avec un blé pareil à celui de Guinée; mais ils l'emploient principalement à fabriquer une liqueur enivrante qu'ils nomment Pombie.

Les Cafres que Paterson eut occasion de voir sont grands, et ont ordinairement de cinq pieds dix pouces à six pieds anglais; ils sont bien proportionnés et noirs comme du jayet; ils ont les dents blanches comme l'ivoire, et de grands yeux. Les vêtements des deux sexes sont composés de peaux de bœuf, aussi souples que du drap. Les hommes portent autour de leurs cuisses des queues de différents animaux. Ils mettent dans leurs cheveux de grands morceaux de cuivre, et de larges anneaux d'or à leurs bras. Leurs têtes sont décorées de crins de lion, de plumes d'oiseaux, et d'autres ornements aussi bizarres. Dès qu'ils ont neuf ans on les circoncit; ils portent ensuite un petit sac de cuir qui leur couvre la partie qui a été opérée : ce sac est attaché par une ceinture aussi de cuir, et ordinai-

(1) Paterson's *Narrative*, p. 92. Sur sa carte, le nom de cette rivière est Kyes-Camma.

rement orné de verroterie et d'anneaux de cuivre, qu'ils troquent pour du tabac et du dacka avec les Hottentots. Ils aiment si passionnément les chiens, que, pour un de ces animaux qui leur plairait, ils donneraient deux cents bœufs. Leurs seules occupations sont la chasse, les combats et la danse. Ils sont très adroits à lancer leurs sagaies; et en temps de guerre ils se font des boucliers avec des peaux de bœuf. Ils mettent de l'amour-propre à avoir de beaux troupeaux. Ils coupent les cornes de leurs animaux de manière à leur donner la forme qu'ils veulent, et ils leur apprennent à obéir au son de leurs flûtes. Quelques uns d'eux ont pour cet usage des flûtes presque pareilles à celles des Boschimans; elles sont d'os ou d'ivoire, et s'entendent de fort loin. Lorsqu'ils désirent rassembler leur troupeau et le ramener, ils vont à quelque distance de la maison, soufflent dans cet instrument, et à l'instant les animaux reviennent d'eux-mêmes. Les femmes chargées des travaux des champs cultivent plusieurs végétaux qui ne sont pas indigènes dans ce pays : par exemple, le tabac, les melons d'eau, des haricots d'une petite espèce et du chanvre. Paterson remarque qu'il n'a jamais vu dans ces pays aucune de ces plantes qui n'eût été semée et cultivée. Le sol est une terre noire, grasse et fertile. Tout le pays est abondamment arrosé; car non seulement les montagnes du nord lui fournissent de l'eau pendant toute l'année, mais les bois sont remplis de sources d'une excellente eau. Ces bois abondent en oiseaux remarquables par la beauté de leur plumage, et en

superbes papillons. Ils sont aussi peuplés d'éléphants, de buffles, et autres grands quadrupèdes.

Les Cafres montrent beaucoup de courage à la chasse des lions et des animaux féroces. Cette nation, lorsque Paterson la visita, était divisée en deux parties. Ceux du nord, commandés par Tchatcha-Bea ou Tambouschie, ainsi nommé de sa mère née parmi les Hottentots de la tribu nommée Tamboukies (1). Il est fils d'un chef appelé Pharoa, qui mourut trois ans avant le voyage de Paterson dans ce pays, laissant deux fils, Tchatcha-Bea, et un autre nommé Dsirica. Celui-ci, quoique le cadet, réclama la souveraineté, sa mère étant cafre. Les deux frères se disputèrent, se firent la guerre, qui se termina par l'expulsion de Tchatcha-Bea et de ses partisans. Ce malheureux prince se retira à cent milles au nord de Khouta; et il y réside maintenant, après avoir fait un traité d'alliance avec les Boschimans-Hottentots.

Notre voyageur reprit le chemin de Fisch-Rivier, ou la rivière du Poisson; il passa de nouveau par Now-tu (2) (Nao-tou), et Kabejaauw-Rivier (3), où il s'arrêta quelques jours, et se sépara de son ami Van-Renan. Notre voyageur continua sa route par Zee-Koe-Rivier et Krome-Rivier. Il fut de retour au Cap le 23 mars 1779, après un voyage de trois mois.

(1) Paterson's *Narrative*, p. 92. Il y a encore un contre-sens sur ce passage important dans la traduction française, qui dit : « Nom « que ce prince porte de sa mère, appelée Tambukus, née parmi « les Hottentots. »

(2) Paterson (p. 95) écrit ici Now-tio.

(3) Paterson écrit encore Cableows-Rivier.

§ IV.

Quatrième voyage de Paterson dans l'intérieur de l'Afrique. Voyage chez les Hottentots-Namaquas, en 1779.

Paterson repartit du Cap une quatrième fois, le 18 juin 1779, en compagnie avec Sébastien Van-Renan, pour faire un voyage vers le nord dans le pays des Namaquas. Ils prirent la route de Ronde-Bosch, passèrent Groene-Kloof, traversèrent Zwart-Land, se reposèrent à Riebeek-Kastel chez un riche colon nommé Droyer, passèrent Berg-Rivier dans un bac, gravirent Picquet-Berg, furent arrêtés un instant par les pluies sur les bords de la Crois ou Kruys, se dirigèrent ensuite vers l'ouest dans Verloren-Valley (ou la vallée perdue), traversèrent la Crois, marchant droit au nord par un pays élevé et sablonneux, et arrivèrent enfin dans Lange-Valley, ou la vallée longue, à l'habitation de madame Low (1), la vieille Française, dit notre voyageur, qui habite ce canton depuis plusieurs années, et qui a de nombreux troupeaux.

Nos voyageurs gagnèrent ensuite la vallée du Chacal, et parvinrent à Heeren-Logement, où ils rencontrèrent plusieurs Hottentots qui y avaient donné rendez-vous au colonel Gordon pour l'accompagner

(1) Paterson's *Narrative*, p. 101. Le traducteur français met madame Law; ce qui donnerait lieu à des conjectures, qui tombent dès qu'il est prouvé que ce nom est une faute de copiste ou d'imprimeur.

à la grande Rivière. En se dirigeant vers la rivière des Éléphants, Paterson et son compagnon s'égarèrent, et furent remis dans leur route par un Hottentot. Ils rencontrèrent le colonel Gordon ; mais comme il suivait une autre route qu'eux, ils lui donnèrent rendez-vous dans le pays des petits Namaquas. Ils passèrent à Bokke-Veld, où ils se procurèrent des vivres et un chariot attelé de seize bœufs appartenant au père de Van-Renan. Ils arrivèrent à la rivière de l'Épine, où ils entendirent le rugissement des lions; et ils atteignirent peu après la caverne qui porte le nom de cet animal, où ils furent visités par plusieurs Boschimans. Après avoir passé à la fontaine saumâtre, à Hart-Beest-Rivier et aux trois Fontaines, nos voyageurs eurent la satisfaction de rejoindre le colonel Gordon près de la rivière Verte (Groene-Rivier) ; ils s'arrêtèrent plusieurs jours sur les bords de cette rivière. Paterson en profita pour parcourir la montagne Kamis, où il trouva une grande variété d'espèces d'arbres verts. Nos voyageurs continuèrent leur route vers le nord, et arrivèrent à un village hottentot composé d'environ dix-huit huttes. Ils s'arrêtèrent ensuite à l'habitation d'un colon, nommé Helman Engelbright, située sur la croupe du Kamis-Berg. Suivant les observations du colonel Gordon, cette montagne aurait mille quatre-vingts pieds anglais au-dessus du niveau de la mer, et sa latitude serait juste sous le trentième degré. Ce ne fut qu'avec peine que nos voyageurs purent se procurer un guide pour continuer leur voyage vers le nord, les naturels refusant de les suivre à cause des déserts

dépourvus d'eau qu'il fallait traverser. Ils s'avancèrent à travers une terre sablonneuse, découvrant au nord et au midi des montagnes presque entièrement couvertes d'aloès dichotome; et ils atteignirent enfin la rivière Coussie, ou rivière de Sable Zand-Rivier (1), à dix milles environ de l'endroit où elle se jette dans l'Océan. Cette rivière était alors garnie d'oiseaux aquatiques, que nos voyageurs eurent beaucoup de plaisir à tirer. Ils trouvèrent parmi ces oiseaux deux espèces de flamants, dont l'une était beaucoup plus grande que l'autre. Paterson vit le long du rivage des lits des plus belles pierres qu'il eût jamais vues : quelques unes étaient blanches comme de la neige, d'autres veinées de rouge et d'autres couleurs (2). Il lui sembla que c'était une espèce de quartz. Il trouva aussi plusieurs huttes construites avec des côtes de baleine, d'autres avec des dents d'éléphant. Il lui fut aisé de juger que depuis plusieurs années elles n'étaient point habitées.

Paterson descendit la rivière vers son embouchure, où il y a un grand lac qui communique avec la mer. Les poissons qu'il y prit n'étaient pas plus grands que des sardines.

Paterson traversa ensuite le long de la côte un pays aride, en compagnie avec le colonel Gordon et Pinar (3). Ils se trouvèrent enfin à vingt-neuf degrés

(1) Paterson's *Narrative*, p. 106.

(2) Paterson's *Narrative*, p. 107.

(3) Voyez ci-dessus, p. 166, la note sur Pinar. Paterson dit, p. 108, qu'un des siens tua un bouc chamois. Il y a sans doute erreur dans la désignation de l'animal tué. Le chamois n'existe pas en Afrique.

cinq minutes de latitude; à l'est était une grande chaîne de montagnes de sable ou dunes évidemment formées par les vents du sud-est, qui soufflent avec une grande violence dans ce pays. Ils trouvèrent plusieurs coquillages pétrifiés sur les rochers les plus élevés; quelques uns d'eux étaient à plus de cent cinquante pieds au-dessus de la surface du sol. Après avoir souffert beaucoup, ainsi que les bœufs de leurs chariots, du manque d'eau, ils découvrirent, à six milles plus au nord, une source excellente et les meilleurs pâturages.

Nos voyageurs continuèrent à s'avancer dans ce désert sans rencontrer Pinar, qui les avait quittés, et qu'ils désespéraient de rejoindre. Ils traversèrent deux montagnes qu'ils apercevaient depuis deux jours, et qu'ils nommèrent les Deux-Frères. « Dans cette triste région, ajoute notre voyageur, personne ne pouvait nous disputer le droit de donner les noms que nous voulions à tout ce que nous rencontrions » (1).

Nos voyageurs découvrirent ensuite, à environ trois milles de distance, une grande vallée sans eau. Le colonel Gordon la nomma vallée de Benting. Ils rencontrèrent sur leur chemin un nid d'autruche, composé de trente-quatre œufs bons à manger, puis des zèbres, des couaggas ou quachas, et des gazelles élans. Enfin, ils arrivèrent à la grande Rivière, dont les approches, après neuf jours de traversée dans des déserts arides et brûlants, sans un seul être vi-

(1) Nonobstant cette réflexion, le traducteur français a changé ce nom des *Deux-Frères*.

vant, leur parurent une création nouvelle. Ils campèrent dans ce lieu, et lâchèrent leurs bœufs pour qu'ils pussent paître en liberté, ombragés par les grands arbres qui se trouvent sur les bords du fleuve. A environ mille pas de là, le pays redevient stérile; et plus à l'est, il n'est rempli que de montagnes. A peine aperçoit-on quelque végétation sur ces montagnes; mais, dans les plaines du côté de l'ouest, on trouve une grande variété de très belles plantes, des geranium, des asclepias, des mimosa, des salix, et surtout une espèce de rhus que les Hollandais appellent rezyne-houd (bois à résine) (1).

La chaloupe du colonel Gordon fut ensuite lancée sur le fleuve. Le colonel proposa à notre voyageur de boire à la santé des états-généraux, puis à celles du prince d'Orange et de la compagnie hollandaise; après quoi il nomma ce fleuve la rivière Orange, en l'honneur du prince d'Orange (2).

Nos voyageurs résidèrent en ce lieu pendant quelques jours, et y furent rejoints par Pinar, qui avait erré pendant cinq jours dans des sables et des rochers, avec trois Hottentots, sans avoir rien à boire ni à manger. Les trois Hottentots paraissaient à moitié morts de faim et de fatigue. On parcourut ensuite en commun la côte fréquentée par une grande quantité d'oies sauvages, de canards, de flamants, de pélicans. Cette côte forme un promontoire qui s'étend depuis l'embouchure. Les montagnes que

(1) Paterson's *Narrative*, p. 113.

(2) Paterson oublie ici qu'il a déjà dit que le colonel Gordon avait imposé ce nom au fleuve dans un premier voyage, en 1776.

nos voyageurs avaient nommées les Deux-Frères étaient au sud-est-quart-sud, à environ deux milles de distance. La rivière peut avoir près d'un demi-mille de large à son embouchure; mais elle est fermée, à environ un demi-mille du rivage, par une barre de rocher qui court de l'est à l'ouest; ce qui rend l'entrée impraticable aux vaisseaux. La côte est extrêmement basse et aride, sablonneuse du côté de l'ouest, et pleine de rochers à l'est.

Paterson et le colonel Gordon traversèrent le lendemain la rivière, et virent de loin quelques naturels qui s'enfuirent à leur approche, et abandonnèrent leurs huttes, que nos voyageurs examinèrent. Elles étaient fort supérieures à celles des Hottentots, plus élevées, couvertes d'herbes, et garnies de bancs faits avec les os d'un poisson nommé souffleur. Cependant le colonel Gordon s'avança vers la horde, et, par le cadeau de quelques boutons, parvint à dissiper sa défiance, et à la ramener dans son kraal. Cette famille, à laquelle Paterson donne le nom de horde (1), était composée de onze individus gouvernés par un chef qu'ils appelaient Cout. Leur manière de vivre est misérable au suprême degré, et ils sont les plus sales Hottentots que Paterson eût encore vus. Leurs vêtements sont faits de peaux de chacals et de veaux marins qu'ils ont mangés. Lorsqu'ils sont assez heureux pour que la mer jette quelque grampus ou marsouin sur la côte, ils transportent leurs

(1) Paterson's *Narrative*, p. 114. Paterson a donné une figure de ces sauvages. Toutes les planches ont été supprimées dans la traduction française.

huttes dans cet endroit, et s'en nourrissent aussi long-temps qu'il dure. Quelquefois un de ces animaux fournit à leur subsistance pendant six mois, quoique cette chair infecte ait été corrompue par l'air. Ils se barbouillent la peau avec de l'huile ou de la graisse, dont l'odeur est si rance qu'on les sent avant de les apercevoir. Ils transportent leur eau dans des œufs d'autruches, et dans des vessies de veaux marins qu'ils tuent à coups de flèche. Cette arme est la même chez eux que chez les autres Hottentots. Leurs souliers sont faits d'un morceau de cuir, qui ne sert qu'à garantir la plante des pieds des piqûres d'épines. Ce cuir s'attache aux doigts et à la cheville du pied. Ils mangeaient de bon appétit les vieilles savates que quelques uns des Hottentots de la suite de nos voyageurs leur avaient données. Ils ont tous perdu la première articulation du petit doigt. La raison qu'ils donnèrent de se l'être coupée, fut que c'était un remède infaillible pour une espèce de maladie à laquelle ils étaient sujets dans leur jeunesse. Comme nos voyageurs virent le long de la côte une quantité de huttes abandonnées, sans autres habitants sur la côte que ces onze individus, ils conjecturèrent que quelque fatal événement avait causé la perte de la plus grande partie de ses habitants. Mais ce grand nombre de huttes ne pourrait-il pas provenir de la coutume de cette petite tribu d'en construire de nouvelles toutes les fois que l'abondance du poisson ou de la pêche les oblige à séjourner sur différents points de la côte, ou du rivage du fleuve? Quoi qu'il en soit, nos voyageurs

donnèrent à la horde, qu'ils considéraient comme les restes d'une nation, le nom de Boschimans du rivage (1).

Paterson n'aperçut aucune plante remarquable sur cette côte que le geranium spinosum, qu'il a figuré dans son ouvrage.

Le colonel Gordon, par une observation que Paterson considère comme très exacte, détermina la latitude de l'embouchure de la rivière Orange à vingt-huit degrés trente-trois minutes sud; et notre voyageur ajoute que la longitude diffère peu de celle du Cap; en quoi il se trompe de beaucoup (2).

Nos voyageurs marchèrent ensuite vers l'est, et trouvèrent un pays stérile et couvert de montagnes. Ils s'arrêtèrent après neuf jours de marche, rebutés par les difficultés de la route. Pinar les quitta encore de nouveau, emmenant avec lui cinq Hottentots armés de fusils. Quant à Paterson, il resta avec le colonel Gordon; et tous deux se mirent en route le 28 août pour se diriger vers le sud. Dans la première journée ils rencontrèrent une troupe de zèbres, et en tuèrent deux. Ils passèrent par les montagnes des Deux-Frères, puis par Deep-Kloof ou Water-Val; ensuite par la Grande-Fontaine. Ils se trouvèrent rendus, le 4 septembre, sur les bords de Coussie-Rivier, ou Zand-Rivier, la rivière de Sable; puis ils continuèrent leur route vers le pays des petits Na-

(1) Paterson's *Narrative*, p. 116.

(2) Paterson's *Narrative*, p. 117. D'après les cartes les plus récentes, la longitude de l'embouchure de la rivière Orange est à plus d'un degré et demi à l'ouest de celle du Cap. La latitude est vingt-huit degrés quarante minutes.

maquas, et s'arrêtèrent le soir sur les bords de la même rivière, à environ huit milles à l'est de la Fontaine du Rhinocéros. Ils rencontrèrent en route quelques Namaquas et deux de leurs chefs, dont l'un avait une canne sur laquelle était écrite la date de 1705. Nos voyageurs arrivèrent enfin à la demeure de leur ami Herman-Engelbright; et ils s'arrêtèrent quelques jours dans cette charmante habitation, pour se délasser de leurs fatigues. Ils se séparèrent ensuite au moment du départ. Le colonel Gordon marcha vers l'est pour aller à la recherche d'une tribu qui porte le nom de Briquas, et qui est de la nation des Cafres (1). Paterson, de son côté, se dirigea vers le nord, avec le projet de passer encore la rivière Orange, et d'aller visiter le pays des grands Namaquas. M. Engelbright se joignit à cette seconde expédition. Un sentier raboteux les conduisit entre les différentes branches de Kamis-Berg; et le 22 au soir ils arrivèrent à un village hottentot, composé de onze huttes, où ils passèrent la nuit. Ils allèrent ensuite à l'habitation de Van-der-Hyver, et parvinrent à la Fontaine de la petite montagne de Cuivre, où ils trouvèrent de fort bonne eau : ils parvinrent sur les bords de la rivière Orange, qu'ils ne purent passer à cause de l'abondance de ses eaux. Ils se dirigèrent vers l'est, et apprirent qu'ils n'étaient qu'à un jour de marche du colonel Gordon. Les bois étaient peuplés de singes très timides et d'oiseaux de diverses espèces. Paterson dit qu'ils se

(1) On voit par là que Gordon avait connaissance du voyage de Hopp et Brink. Voyez ci-dessus, t. xv, p. 420.

nourrissent de la gomme du mimosa nilotica ; mais, d'après une observation de M. Barrow, il paraîtrait que le mimosa du sud de l'Afrique est une espèce différente de celle qu'on trouve en Égypte (1). Plus bas, notre voyageur parle aussi d'une espèce de mimosa particulière à celle de l'Afrique (2), et qu'il a figurée comme une espèce inconnue. L'immense circonférence de ses branches et le lisse de son écorce offrent à une multitude d'oiseaux les moyens de s'y construire en société une quantité de nids, qui sont quelquefois au nombre de huit à neuf cents sous un même toit, et où il n'y a qu'une seule entrée. Les seuls chemins que l'on trouve dans ces bois sont des sentiers frayés par les éléphants et les hippopotames. Cependant, le long de la rivière, il y a d'assez bons pâturages. En cet endroit, cette rivière se partage en trois branches, qui ont chacune près d'un mille de large. Paterson et ses compagnons la passèrent plus à l'est, et non sans peine, tant le courant était rapide ; ils se dirigèrent ensuite vers l'est-nord-est, et campèrent sous un grand ébénier, à environ huit milles au nord de la rivière. Ils continuèrent à marcher vers l'est-nord-est à travers un pays de montagnes, et ils traversèrent la rivière du Lion, dont les bords sont souvent visités par ces animaux. Le pays est stérile ; mais c'est dans ces lieux cependant que Paterson découvrit une plante à fleur rouge et entièrement couverte de longues épines, la plus belle qu'il ait jamais vue dans la famille de pentandria

(1) Paterson's *Narrative*, p. 124.
(2) Paterson's *Narrative*, p. 126 et 153.

monogynia. Il en a donné une excellente figure dans son ouvrage, sans cependant lui imposer aucun nom. Paterson apprit qu'il y avait beaucoup de girafes dans le voisinage. Il s'avança, et parvint au sommet d'une montagne peu éloignée. Il y aperçut plusieurs habitants près d'un bois de mimosa, et il alla aussitôt à eux. Ils étaient occupés à manger la gomme de cet arbre, qui sert de principale nourriture à la plupart d'entre eux. Leur costume était absolument le même que celui des petits Namaquas; les uns étaient vêtus de peaux de chacals, et d'autres de peaux de marmottes cousues ensemble. Leur kraal, qui était situé à peu de distance, ne consistait qu'en six huttes. Leurs moutons diffèrent beaucoup de ceux des environs du Cap. Les queues de ceux-ci sont beaucoup plus longues, et sont couvertes de crin au lieu de laine; ce qui leur donne de loin plutôt l'air de chiens que de moutons (1).

Nos voyageurs, en s'avançant au nord-est, trouvèrent le pays de plus en plus élevé; et étant arrivés à une petite fontaine, où les guidèrent les naturels du pays, leur vue s'étendait fort loin au sud du côté de la rivière Orange, et au nord ils n'apercevaient qu'une vaste plaine bornée, à la distance d'environ quatre jours de marche, par une chaîne de montagnes qui s'étendaient de l'est à l'ouest. Ils apprirent que ces montagnes faisaient partie de la chaîne des Brinas ou Briquas. Ce canton est peuplé de zèbres, de rhinocéros, de girafes et de coudous. Nos

(1) Paterson's *Narrative*, p. 125.

voyageurs, en marchant, aperçurent six girafes, et aussitôt les poursuivirent. M. Van-Renan en tua une, et Paterson en conserva la peau et le squelette. Il donne dans un grand détail les dimensions de toutes les parties du corps de cet animal, et en a fait graver une figure assez exacte (1). Ces animaux se nourrissent principalement du mimosa que Paterson a figuré comme une espèce inconnue, et où s'établissent les ruches d'oiseaux; et aussi d'une espèce d'abricotier sauvage pareillement inconnue (2).

Nos voyageurs, après une chasse si heureuse, repassèrent la rivière, se remirent en marche vers le pays des petits Namaquas, et, après cinq jours de route, arrivèrent chez leur ami Engelbright. Le 4 novembre, ils prirent congé de lui pour aller vers le Bokke-Veld. Chemin faisant, ils ramassèrent un grand nombre de plantes, et chassèrent des sprinkbok et des antilopes. Paterson affirme que, sur les bords d'une rivière nommée par les Hottentots Camdinie, où ils arrivèrent, il vit ces animaux se partager par troupes de vingt à trente mille au moins; il leur donna la chasse depuis huit heures du matin jusqu'à midi, et en tua un grand nombre. Paterson arriva ensuite à Kibiskow, où était un kraal hottentot, et, en cherchant des plantes, il découvrit une espèce de pierre à

(1) Paterson's *Narrative*, p. 126. Une note nous apprend que la peau empaillée de cette girafe était dans le cabinet de M. Jean Hunter, dans le Leicester Square.

(2) Dans le chapitre consacré à l'histoire naturelle, nous ferons connaître la description que Paterson et les autres voyageurs ont donnée de la girafe.

fusil dont les Hottentots se servent pour leurs harpons, et qu'ils préfèrent au fer pour cet usage.

Nos voyageurs retournèrent ensuite à Bokke-Veld, et de là à Winde-Hoeck, après avoir essuyé de grands orages et ramassé beaucoup de plantes curieuses. Paterson remarqua surtout une espèce d'arbre vert qui croît jusqu'à vingt pieds de haut, et dont le fruit sert aux naturels pour empoisonner les hyènes : on en fait pour cet objet un commerce très considérable (1). Dans ce canton, la terre est excellente, et produit de bons fruits et de bon blé. Malheureusement les vents du sud-est, qui viennent des montagnes ainsi qu'au Cap, font de grands ravages lorsque les blés commencent à pousser.

Le 6 décembre, Paterson traversa la rivière des Éléphants, alors assez profonde pour mouiller les sangles des chevaux. Il arriva le même jour à Heeren-Logement, et il se rendit, à travers une plaine de sable, à l'habitation de madame Low, située dans Longue-Vallée. S'étant procuré un nouvel attelage, il alla à Berg-Valley, à Croise, et ensuite à Piquet-Berg et à Riebeek-Castel; puis il parcourut les sables rouges, ou le pays de Waveren, qui est à l'est de Riebeek-Castel. C'est un pays agréable et fertile, borné à l'est par le pays des Hautniquas, et à l'ouest par la grande chaîne de montagnes qui commence au cap False : elles se réunissent ensuite au nord, où elles prennent le nom de Winter-Hoek-Berg. Ces montagnes sont très élevées, et couvertes de neige

(1) Paterson's *Narrative*, p. 131.

pendant une partie de l'année. De Riebeek-Castel, Paterson se rendit à Groene-Kloof, traversant ensuite le Zwart-Land, où tous les habitants étaient occupés à leurs récoltes : il rentra dans la ville du Cap le 21 décembre, après un voyage de six mois cinq jours.

CHAPITRE IX.

Premier voyage de Le Vaillant, de 1780 à 1782.

§ I.

Préliminaires.

Plus on étudie l'histoire naturelle, plus on est porté à conclure que chacune des grandes régions de la terre a des plantes et des animaux qui lui sont propres; et quoique la nature, par ses seules forces physiques, par les vents, les courants, les inondations, les volcans et les tremblements de terre, parvienne à altérer un peu son état primitif, et à étendre sur la surface du globe les productions dont elle a doté chaque localité particulière, cependant son moyen le plus puissant d'expansion et de mutation c'est l'homme. L'homme est le grand modificateur de la planète qu'il habite; c'est par lui que les productions de tous les climats sont mélangées, et que le sol même où elles se reproduisent change

d'aspect et de nature. Aussi les contrées privées d'habitants, ou ne renfermant que des habitants chez lesquels le génie de la civilisation est assoupi, conservent seules la physionomie et le caractère de la primitive création : on est toujours certain d'y trouver des productions animales et végétales inconnues dans les autres parties du monde. De là il résulte que les progrès de la géographie sont toujours accompagnés de ceux de l'histoire naturelle. L'impulsion donnée à la première de ces deux sciences imprime à la seconde un élan semblable. Après les vastes conquêtes d'un Alexandre, on voit paraître l'histoire des animaux d'Aristote. Le vaste ouvrage de Pline le naturaliste signale la grande étendue de la puissance romaine; et après les découvertes des Portugais et des Espagnols, et la connaissance d'un nouveau monde, on voit paraître les ouvrages d'un Aldrovande, d'un Linnée, d'un Buffon. Le nombre des naturalistes s'accroît enfin en raison de cette multitude de voyageurs de toutes les nations, qui se répandent et se succèdent les uns aux autres dans toutes les régions du globe. Mais il y a cette différence entre les anciens et les modernes, que les premiers ne paraissent pas avoir pensé à rendre aux dépouilles des animaux, par d'habiles préparations, leurs formes et leurs couleurs, et à les garder en quelque sorte vivants après leur mort. Parmi eux, les gens riches ornaient leurs palais des productions de l'art; mais ils n'avaient jamais pensé à les enrichir des productions de la nature. Chez les modernes, au contraire, les grands progrès de l'his-

toire naturelle ont donné le goût des grandes collections : elles sont devenues pour ceux que favorisait la fortune un objet de luxe, où le plaisir se trouve réuni à l'instruction. Mais parmi cette classe d'hommes, où les jouissances des sens l'emportent sur celles de l'intelligence, on a dû préférer les productions naturelles qui charmaient le plus les regards par l'éclat et l'infinie variété de leurs couleurs. Aussi les collections de papillons, de coquilles et d'oiseaux ont-elles obtenu la préférence sur toutes les autres, et ont donné lieu à de grandes dépenses par le désir de les augmenter ou de les compléter. Depuis la publication des premiers volumes du bel ouvrage de Buffon sur les oiseaux, le goût des collections spéciales pour cette classe d'animaux était devenu très vif, surtout chez les Hollandais, auxquels un climat brumeux, des habitudes casanières font préférer à toutes les autres les jouissances que l'on peut se procurer sous le toit domestique et dans l'enceinte de son habitation. D'ailleurs, par leurs vastes et lointaines possessions sous les tropiques, ils avaient, plus que beaucoup d'autres, les moyens de satisfaire leur penchant à cet égard.

C'est à cette époque d'une première ferveur pour l'étude de l'ornithologie ou de la science des oiseaux, c'est en 1753 que naquit Le Vaillant. Lorsqu'il vit le jour, son père, négociant originaire de Metz, était établi à Paramaribo, chef-lieu de la Guiane hollandaise. Il aimait la chasse et les oiseaux, dont il s'occupait à former une collection. Il inspira tous

ses goûts à son fils. « Élevé, dit celui-ci, par des parents instruits qui travaillaient à se procurer par eux-mêmes les objets intéressants et précieux qui sont répandus dans ce pays, j'avais continuellement sous les yeux les produits de leurs acquisitions : je jouissais à mon aise de leur cabinet très intéressant. Dès mes plus jeunes années, ces tendres parents, qui ne pouvaient un instant se détacher de moi, souvent exposés par leurs goûts pour des voyages lointains, à de longs séjours aux extrémités de la colonie, m'emmenaient avec eux, et me faisaient partager leurs courses, leurs fatigues et leurs amusements. Ainsi j'exerçai mes premiers pas dans les déserts, et je naquis presque sauvage (1). » Le jeune Le Vaillant retourna ensuite, avec sa famille, en Hollande, passa deux ans en Allemagne, sept en Lorraine et dans les Vosges, fut amené à Paris en 1777; il y séjourna trois ans. Il eut, dans cette grande capitale, occasion d'y voir les oiseaux des Cabinets du Roi, des savants et des amateurs, et de les comparer à ceux de Hollande, qu'il avait tous visités. Il était devenu chasseur adroit et infatigable, et empaillait les oiseaux avec un art admirable. Son père l'ayant laissé sans fortune et sans état, il résolut de se créer des moyens d'existence en cédant à la passion qui le dominait. Il vit qu'il ne lui fallait que de la constance et du courage pour conquérir les richesses qui, depuis plusieurs années, étaient l'objet de son admiration et de son envie, et que même il pourrait encore en

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, 1819, in-8°, t. 1, p. 19.

augmenter le nombre. La région du Cap, la plus fertile de toutes en productions naturelles, lui sembla le théâtre le plus favorable aux triomphes qu'il ambitionnait. Il s'embarqua au Texel le 19 décembre 1780, et arriva au cap de Bonne-Espérance le 29 mars 1781. Il est dit, dans sa relation, que tous les effets qu'il possédait sautèrent en l'air avec le bâtiment qui l'avait emmené. Quoi qu'il en soit de ce récit, il est certain, d'après son propre aveu, que peu après son arrivée au Cap il lui restait, pour toute ressource, l'habit qu'il portait, dix ducats et son fusil.

Dans un pays où le besoin de détruire et d'éloigner les bêtes féroces, et de se procurer du gibier, rend tous les hommes chasseurs habiles, hardis et infatigables, Le Vaillant fut remarqué par son adresse à tirer, par sa force, son agilité et son courage. Ses connaissances en ornithologie et dans l'art de préparer les peaux d'animaux ne le recommandaient pas moins aux particuliers, en assez grand nombre au Cap, qui formaient des collections ou recherchaient les oiseaux, soit pour eux-mêmes, soit pour en trafiquer, et les envoyer en Europe aux curieux et aux amateurs avec lesquels ils étaient en correspondance. Le Vaillant ne manqua donc point de protecteurs et d'amis. Le fiscal Boers, le plus puissant de tous, le prit en affection, et lui fournit tout ce qui lui était nécessaire pour exécuter ses projets et voyager avec fruit : des chariots, des bœufs, des chevaux, des provisions, du bétail, des objets d'échange pour les sauvages, des domestiques

hottentots pour l'escorter, des guides pour le conduire, des lettres de recommandation pour les landdrost et les colons. C'est avec ces puissants secours que ce tueur d'oiseaux, comme Le Vaillant se qualifie lui-même, fit deux voyages dans l'intérieur de l'Afrique, l'un vers l'est, et l'autre vers le nord, et qu'après avoir satisfait à toutes les obligations contractées avec Boers et ses correspondants de Hollande, il revint à Paris en 1785, possesseur d'une peau de girafe mâle (1), d'une collection d'insectes rares, et de mille quatre-vingts espèces d'oiseaux, dont plus de trois cents espèces étaient inconnues en Europe (2).

Pendant toute la durée de son voyage, Le Vaillant, guidé par le désir de se procurer en moins de temps possible les oiseaux les plus rares, avait compris qu'il fallait, pour y parvenir, visiter les lieux les plus déserts et les moins fréquentés, les plus éloignés des habitations, attendu que la plupart des oiseaux qui en approchaient avaient déjà été pris ou tués nombre de fois, et peuplaient les cabinets. Autant les autres voyageurs avaient recherché, dans les solitudes de l'Afrique, les trop rares demeures des colons hospitaliers, et les secours de leur société, autant Le Vaillant mit de soin à les éviter. Il formait avec son escorte une petite tribu nomade indépendante, à laquelle il commandait en souverain,

(1) C'est celle qu'il a vendue au gouvernement, et qu'on voit dans la galerie du Muséum d'histoire naturelle au Jardin du Roi.

(2) Voyez la note de Lahorde, dans la traduction française de Paterson, 1790, in-8°., p. 118.

abondamment pourvue de poudre, d'armes, de provisions, de comestibles, de médicaments, de tout ce qui était nécessaire à la défense et au maintien de son existence et de celle de toute sa troupe. Ses deux chariots étaient ses magasins, son arsenal; ils lui servaient de demeure et de fort; ils renfermaient toutes ses richesses, et étaient, en quelque sorte, pour lui une patrie ambulante, qui lui rendait inutiles tous les autres secours.

Cette manière de voyager lui procura plus de facilité pour communiquer avec les tribus des naturels indépendants qu'il rencontrait sur sa route, et dont il se rapprochait par la manière de vivre et la communauté des mêmes dangers. Il imprimait en eux la crainte et le respect par son habileté à manier les armes à feu, dont ils ignoraient l'usage, et même par sa dextérité à se servir de l'arc et des flèches, armes réservées pour eux seuls, et qu'ils croyaient être vaines et presque inutiles entre les mains inhabiles d'un Européen (1); il excitait en même temps leur reconnaissance en les associant à ses chasses surprenantes, et en leur concédant généreusement le gibier qu'il abattait, conviant ainsi, sous de magnifiques ombrages, des peuples entiers à ses festins.

En alliant la supériorité que donnent les ressources de l'industrie et les moyens de la civilisation avec la libre indépendance de la vie sauvage, Le Vaillant parvint à voyager avec plus de sûreté, et même d'a-

(1) Le Vaillant, *second Voyage en Afrique*, 1803, in-8°, t. III, p. 153.

grément; à maintenir une discipline plus sévère dans sa troupe, à s'en faire aimer et obéir, à pénétrer plus sûrement et plus promptement dans les retraites inaccessibles pour d'autres voyageurs, et enfin à mieux connaître les mœurs et les habitudes des différentes tribus indigènes, qui ne s'approchent que rarement des habitations des colons hollandais, et ne se laissent approcher d'eux qu'avec défiance. Il avait écrit un journal exact de ses voyages, et les nombreuses observations et descriptions qu'il contenait sur les pays qu'il avait parcourus, sur les peuples ou tribus qu'il avait visités, n'étaient pas la moindre des richesses qu'il avait rapportées avec lui. Doué d'un bon jugement, et devenu, par une longue pratique, habile observateur et ornithologiste très exercé, Le Vaillant, par son genre de vie, était toujours resté étranger à l'étude des sciences et des lettres; il chercha donc quelqu'un pour rédiger ses voyages, et en cela il suivait l'exemple de Chardin et de beaucoup d'illustres voyageurs, qui ont aussi emprunté la plume d'auteurs exercés, sans que pour cela leurs relations aient rien perdu de la confiance qui leur était due. Mais Casimir Varon, auquel Le Vaillant s'adressa pour cet objet, était un jeune homme né avec des passions fougueuses (1); et, imbu des doctrines mi-

(1) Ce que nous disons sur Varon est fondé sur des renseignements certains qui nous sont personnels. Nous ne pouvons même imprimer tout ce que nous savons sur ce jeune écrivain trop promptement, et par sa faute, enlevé aux lettres et à l'amitié. Ceux qui, dans des notices sur Le Vaillant, ont mis la part que

santhropiques de Jean-Jacques Rousseau, il vit, par l'intérêt du récit qu'il était chargé de rédiger, quel parti il pouvait tirer des aventures singulières de Le Vaillant. Son imagination broda sur ce fonds si riche; il orna les moindres circonstances rapportées par notre voyageur; il fit ressortir son courage, sa prévoyance, son habileté dans le commandement de sa troupe; son esprit, si fécond en ressources, qui savait tirer parti pour son objet non seulement des hommes destinés à sa défense, mais même des animaux, qui ne semblaient propres qu'à son amusement. Tout se grossit, tout s'agrandit sous la plume du jeune rédacteur; tout prit une importance qui augmentait l'intérêt de la narration, mais souvent aux dépens de la vérité. Il prêta aussi à notre voyageur cet amour immodéré de l'indépendance, cette haine pour les vices et les abus qui tourmentent les sociétés civilisées, cette admiration irréfléchie pour la vie sauvage, que les écrits de Jean-Jacques avaient alors mis à la mode; et pour le mieux peindre, il lui donna le rôle d'un homme persécuté, sans spécifier ni le genre, ni les causes, ni les auteurs de ces persécutions; ce qui en effet eût été difficile, puisque Le Vaillant n'avait éprouvé que des bienfaits de la part de ceux auxquels il avait eu affaire, qu'il avait été favo-

Varon avait à la rédaction de ses voyages, ont ignoré ce que beaucoup de monde a su : ce qui n'empêche nullement que Le Vaillant n'ait lui-même rédigé ses ouvrages ornithologiques. Il ne peut y avoir pour le style nulle parité, nulle comparaison à faire entre des ouvrages d'un ordre si différent; et nous avons en notre possession des notes manuscrites de Le Vaillant qui prouvent qu'il écrivait correctement le français et le hollandais.

risé dans toutes ses entreprises, et qu'elles lui avaient toutes réussi. Malheureusement il ne put échapper aux persécutions, nullement imaginaires, des auteurs d'une révolution dont il avait laissé vanter les principes dans son ouvrage; ils l'emprisonnèrent comme suspect en 1793, et il ne dut la vie qu'à la chute et au supplice de ces monstres à face humaine, plus cruels et plus dangereux que n'avaient été pour lui les tigres d'Afrique.

Cette circonstance, et quelques difficultés avec les libraires, retardèrent la publication du second voyage, qui avait été annoncée comme devant paraître après le premier. Varon, que ses goûts entraînaient vers la poésie et l'étude des beaux-arts, n'avait point achevé la rédaction de ce second voyage de Le Vaillant; il était même alors parti pour l'Italie. Ce second voyage fut terminé par Legrand-d'Aussi. Laborde, premier valet de chambre du Roi, qui a conçu plus de projets littéraires qu'il n'en a exécuté, et qui cependant en a exécuté un grand nombre, après avoir écrit sur l'histoire et la musique, s'était alors jeté dans la géographie, et faisait dresser des cartes d'Afrique. Il annonça avec beaucoup de faste, sur le titre de sa traduction du voyage de Paterson, une carte de l'Afrique méridionale pour les voyages de Le Vaillant, dressée d'après les observations de ce voyageur (1). Le Vail-

(1) Sur le titre des *quatre Voyages chez les Hottentots et chez les Cafres*, par le lieutenant William Paterson, 1790; in-8°, chez Didot l'aîné, on lit ces mots : *Nota.* « La carte du Voyage de Le Vaillant dans ces mêmes contrées, faite d'après ses observations

lant n'avait fait aucune observation de nature à asseoir les bases d'une œuvre aussi difficile; la carte de ses voyages, qui parut en une seule feuille, quoique annoncée en quatre, n'est que celle de Sparrmann et de Paterson, dont on a agrandi l'échelle, et sur laquelle, par ignorance, Laborde ou son dessinateur a reporté à cinq ou six degrés trop à l'est l'extrémité orientale des contrées visitées par Le Vaillant dans son premier voyage, et à deux ou trois degrés trop au nord les régions les plus éloignées du Cap de son second voyage; ce qui lui donne le mérite d'avoir parcouru, dans ces deux directions, de vastes pays, inconnus aux autres voyageurs, et d'avoir fait des découvertes importantes en géographie, tandis que, dans la réalité, ses excursions vers l'est ne se sont pas étendues plus loin que celles de Sparrmann, Thunberg, Paterson et Gordon; et que si au nord il a poussé sa course plus avant que ces deux derniers voyageurs, il ne paraît pas être parvenu au-delà du terme qui avait été atteint en 1761, par l'expédition de Hopp, et dont Brink a donné la relation, que nous avons fait connaître dans notre précédent volume. Le Vaillant, rendu à la liberté,

et son journal, par l'auteur de cette traduction, paraîtra dans quelques mois en quatre feuilles »; et Le Vaillant parle, t. I, p. 12, et t. III, p. 349, de son second voyage, des soins que Laborde s'est donnés pour sa carte. Donc cette traduction de Paterson est de Laborde, ou du moins avouée par lui; et ce qui le prouve encore, c'est qu'il l'a fait suivre (p. 211) d'une lettre de l'astronome Lemonnier à lui adressée, et où il s'est nommé en toutes lettres; cependant l'exact M. Beuchot n'a point mis cette traduction au nombre des ouvrages de Laborde, dans l'article de cet auteur qu'il a donné dans la *Biographie universelle*.

ne songea plus, après avoir terminé l'impression de ses Voyages, qu'à faire peindre et dessiner sous ses yeux les espèces d'oiseaux les plus remarquables parmi celles qu'il avait rassemblées, qu'à les décrire toutes, à mettre en ordre les observations sur les mœurs et les habitudes qu'il avait faites sur plusieurs d'entre elles, et enfin à réaliser, par la publication et la vente de ses ouvrages et de son cabinet, une fortune légitimement acquise par tant et de si heureux travaux.

Le style et la rédaction de ses deux relations leur avaient procuré un grand débit; mais en même temps ils avaient fait suspecter non seulement la vérité de ses récits, mais la réalité même de ses voyages. D'un autre côté, le trafic qu'il faisait de ses oiseaux et des objets d'histoire naturelle qu'il avait rapportés, son ignorance de la langue scientifique des naturalistes, et des travaux qui avaient précédé les siens, son dédain pour les méthodes qui en était la conséquence nécessaire, lui donnèrent, avant qu'il eût publié, une réputation équivoque comme ornithologue; et de même qu'on prétendait qu'il n'avait publié que des voyages imaginaires, on alla jusqu'à l'accuser de former, avec des plumes rapportées, des espèces fictives d'oiseaux d'autant plus rares qu'ils n'existaient nulle part. Les naturalistes refusèrent en quelque sorte de l'admettre dans leur sein, et voulurent le repousser dans la classe des simples collecteurs; et les voyageurs en Afrique qui vinrent après lui, qu'importunait sa renommée, devenue en quelque sorte populaire, se sont effor-

cés, autant qu'ils ont pu, à le reléguer dans la classe des romanciers. Il est facile aujourd'hui de savoir à quoi s'en tenir sur les reproches faits à Le Vaillant, et sur les soupçons dont il a été l'objet. Seize volumes in-4°, publiés par lui sur les oiseaux d'Afrique, renfermant les descriptions les plus exactes d'un grand nombre d'espèces inconnues ou mal connues avant lui, accompagnées de figures parfaitement ressemblantes et d'observations curieuses, le placent au premier rang parmi les naturalistes qui ont le plus contribué à l'avancement de l'ornithologie. Le témoignage sincère et non suspect des missionnaires anglais qui ont parcouru et fait un long séjour dans les contrées où Le Vaillant a voyagé, nous atteste que nul n'a mieux que lui observé les peuples indigènes de cette partie de l'Afrique; que quelle que puisse être l'exagération des faits qui lui sont personnels, ses descriptions du pays, comme celles des peuples qui l'habitent, sont aussi fidèles qu'elles sont intéressantes. Le Vaillant, homme simple et vrai dans ses discours et dans ses actions, eut tort sans doute de laisser le rédacteur de son journal s'abandonner aux rêves de sa jeune et fervente imagination, et de lui permettre, pour augmenter l'intérêt de la narration, d'altérer plusieurs circonstances de son voyage, et de dénaturer son propre caractère. Si une morale juste et sévère nous porte à condamner Le Vaillant de n'avoir pas tout sacrifié au culte sacré de la stricte vérité, ne doit-on pas, d'un autre côté, pardonner quelque chose à l'homme qui, étranger à toute intrigue, à

toute ambition, a eu la faiblesse de céder au désir d'augmenter une célébrité qui était son unique ressource, et son seul moyen d'existence et de fortune? Quoi qu'il en soit, il résulte de tout ce que nous venons de dire que si, parmi les voyageurs en Afrique, Le Vaillant est un de ceux qu'on doit lire avec le plus de précaution, c'est aussi un de ceux qu'on peut lire avec le plus de fruit; que s'il amuse et intéresse par le récit de petits événements, qui ne sont pas toujours vrais, ni toujours faux, mais qui sont toujours indifférents et inutiles à l'instruction des lecteurs, il attache fortement par des descriptions et des observations également exactes, et d'une véritable importance pour la connaissance du globe, de l'homme et de la nature. Le Vaillant mourut le 22 novembre 1824, après avoir vu les relations de ses voyages traduites dans presque toutes les langues de l'Europe (1).

(1) *Voyage de M. Le Vaillant dans l'intérieur de l'Afrique, par le cap de Bonne-Espérance*, 2 vol. in-8°, 1790. Ce premier Voyage parut en même temps in-4° en deux volumes, mais avec une seule pagination. Il est dédié à Boers, ancien fiscal indépendant du cap de Bonne-Espérance. Une seconde édition de ce premier voyage parut en 1790 avec le second Voyage; et une troisième édition a paru en 1819, pour se joindre à ce qui restait encore de la seconde édition du second Voyage. C'est à cette dernière édition que se rapportent nos citations.

Second Voyage de F. Le Vaillant dans l'intérieur de l'Afrique, par le cap de Bonne-Espérance, pendant les années 1783, 1784 et 1785, 3e vol. in-8°, 1803. C'est à cette édition que se rapportent nos citations. Elle est accompagnée d'un atlas in-4° de vingt-deux planches pour les deux voyages. Dans la *Biographie universelle* (t. XLVII, p. 263), la première édition est indiquée sous la date de 1796, et dans la *Bibliothèque des Voyages*, sous la date de

§ II.

Voyage de Le Vaillant dans l'intérieur de l'Afrique. Voyage à l'est du Cap et dans la Cafrerie.

Après trois mois de séjour au Cap et à la baie de Saldanha, sur lesquels il a donné quelques détails peu importants, Le Vaillant prit congé de ses amis, de la famille Slabber et du fiscal Boers, qui l'avaient comblé de bienfaits, et partit le 18 décembre 1781, à huit heures du matin (1). Il escortait lui-même à cheval son convoi, qui consistait en deux grands chariots à quatre roues, couverts d'une double toile à voile. Dans l'un, qu'il appelait le chariot-maître, étaient renfermés son journal, ses barils de poudre, ses fusils, ses pistolets, son plomb et son étain, tant en saumon que façonné; et aussi cinq grandes caisses avec des tiroirs, qui contenaient tout ce qui était nécessaire pour recueillir, conserver et préparer des insectes, des oiseaux, et autres objets d'histoire naturelle. L'autre chariot contenait tout l'appareil de la cuisine, gril, poêle à frire, marmites, chaudières, plats et assiettes de porcelaine, cafetières, tasses, théières, jattes et bouilloires; des pains de sucre, du tabac, de l'eau-de-vie, des

1795, 3 vol. in-8°, ou 2 vol. in-4°. Le même ouvrage indique (t. IV, p. 242) la traduction danoise des voyages de Le Vaillant, 2 vol. in-8°, 1797; la traduction allemande, 2 t. en 1 vol., 1790, in-8°; et enfin la traduction suédoise, Stockholm, 1798, in-8°. Le second Voyage de Le Vaillant est dédié au citoyen Varon.

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. 1, p. 181.

verroteries, des quincailleries pour les échanges; une grande et petite tente, des instruments pour raccommoder les voitures, pour couler du plomb; un cric, des clous, du fer en barre et en morceaux, des épingles, du fil, des aiguilles, des eaux spiritueuses, et un nécessaire très complet pour la toilette. Ce nécessaire était de tous les objets que Le Vaillant avait emportés, celui qui excita le plus l'étonnement des peuples sauvages : aussi s'en servait-il toujours devant eux; et leurs discours à ce sujet l'ont souvent engagé à prolonger les soins qu'il donnait à sa personne, afin de ne pas interrompre des scènes comiques dont il s'amusait beaucoup.

La charge de ses voitures était de quatre à cinq milliers chacune. Son train était composé de trente bœufs; savoir, vingt pour ses deux voitures, et dix autres pour relais; de trois chevaux, de neuf chiens et de cinq Hottentots.

Notre voyageur dirigea ses pas vers la Hollande hottentote, et après avoir traversé la petite ou première (Eerste) rivière, il s'arrêta, vers le déclin du jour, au sud des hautes montagnes qui la bornent à l'est du Cap. « Ce fut alors, dit-il, qu'entièrement livré à moi-même, et n'attendant de secours et d'appui que de mon bras, je rentrai, pour ainsi dire, dans l'état primitif de l'homme, et respirai, pour la première fois de ma vie, l'air délicieux et pur de la liberté. » Puis notre voyageur entre aussitôt après dans le long détail des mesures sévères qu'il ordonna pour que ses esclaves hottentots se soumissent à toutes ses volontés, et devinssent aussi souples, aussi

obéissants que ses bœufs; il fait le récit des précautions qu'il prit pour la conservation des armes et des ustensiles qui devaient prêter de si puissants secours à son bras. Le lendemain il gravit la montagne escarpée de la gorge de la Hollande hottentote (Hottentots-Hollands-Kloof), et du haut de son sommet il embrassa d'un même coup d'œil les habitations éparses dans un vaste bassin circonscrit par la chaîne des autres monts; et par la baie False d'un côté, et celle de la baie de la Table de l'autre. Il arriva à la fin du jour à Palmit-Rivier, ainsi nommée parce que ses bords sont garnis par des roseaux qui ressemblent à des palmiers. Il s'arrêta ensuite dans l'habitation d'un nommé Smit, qui lui avait vendu son chariot, se remit en route, et traversa la rivière le Bott et tout le canton nommé le Vieux-Coin (Ouwe-Hoeck). Le Vaillant tua sur sa route une gazelle encore mal connue, le reebock, et sur laquelle nous reviendrons dans le chapitre consacré à l'histoire naturelle du Cap (1). Il vit aussi des troupes de gazelles, de bubales, de harte-beest (2), qui se montrent presque

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. 1, p. 108, critique Sparrmann d'avoir mal rendu le mot reebock, qui signifie bouc de plage, et ne signifia jamais bouc rouge; mais le mot reebock, quelle qu'en soit l'origine, signifie chevreuil en hollandais, et a été donné abusivement par les colons à un animal qui lui ressemble. Le reebock de Le Vaillant nous paraît être le même quadrupède dont M. Barrow, *Travels into the interior of southern Africa*, 1801, in-4°, p. 138, a donné une courte description sous le nom de *riet-bok*; mais il traduit ce nom par celui de chèvre rouge, *red goat*, et c'est à tort, car riet-bok signifie bouc de roseaux. Degrandpré, dans sa traduction de Barrow (t. 1, p. 245), n'a fait aucune observation sur ce sujet.

(2) Le Vaillant, p. 169.

familiers, et enfin de zèbres et d'autruches, qui sont au contraire très sauvages. Le Vaillant passa aux bains chauds qui sont au pied de Zwarte-Berge, et où la compagnie a fait construire deux bains séparés, l'un pour les blancs, l'autre pour les noirs. Il vit en passant la montagne la Tour de Babel, moins haute que la montagne de la Table; il traversa les rivières Steen-Boch et Sonder-End (Sans-fin), et visita le Zicken-Huys, ou l'hôpital des bœufs malades de la compagnie. Il s'arrêta le soir dans la vallée de Lait-doux (Soete-Melck), passa près d'une petite horde de Hottentots, en recruta trois qui vinrent le joindre le lendemain à Tyger-Hoek, ou coin du Tygre. Un d'eux lui tua bientôt la superbe gazelle connue dans le pays par le nom de blawue-bock, le bouc bleu, dont il sut s'approcher en faisant un long détour, et se traînant sur les genoux avec une adresse admirable. Notre voyageur pêcha en route, dans une très grande mare, de petites tortues qui, étant grillées, lui parurent excellentes; il porte ensuite à plus de cinq mille le nombre de zèbres, de buntebocks et d'autruches réunis, qu'il aperçut avant de traverser Breede-Rivier, et Klip-Rivier ou rivière des Cailloux, qui n'est qu'un petit ruisseau en été. Le Vaillant arriva enfin à Zwellendam (1), et se reposa chez M. Rynweld, bailli du lieu, qui le combla d'honnêtetés.

Le Vaillant fit, à Zwellendam, l'acquisition d'une charrette, sur laquelle il plaça sa cuisine et son of-

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*; t. 1, p. 128.

fice; il acheta plusieurs bœufs, et un coq, dont il comptait faire un réveil-matin. En effet, cet animal s'habitua à coucher sur la tente de notre voyageur et sur son chariot; il annonçait régulièrement à toute la caravane le lever de l'aurore; il s'apprivoisa tellement qu'il ne quittait jamais les environs du camp; si le besoin de nourriture le faisait s'écarter un peu, l'approche de la nuit le ramenait toujours: quelquefois il était poursuivi par de petits quadrupèdes du genre des fouines et des belettes; alors on le voyait moitié courant, moitié volant, battre en retraite vers le camp, et crier de toute sa force; mais un des gens de l'équipage ou un des chiens ne manquaient jamais d'aller bien vite à son secours.

Un animal dont Le Vaillant tirait des services plus essentiels encore était un singe de l'espèce du bawian ou babouin, si commun au Cap, qu'il avait dressé, et qui lui obéissait au moindre signe. Il l'avait nommé Keès, et en avait fait le surveillant et le dégustateur de toute la troupe (1).

Lorsque Le Vaillant trouvait quelques fruits ou quelques racines inconnues à ses Hottentots, il ne permettait pas qu'on y touchât que Keès n'en eût goûté; si le singe les rejetait, on les jugeait ou désagréables ou dangereux, on les abandonnait. Keès était en outre d'une vigilance sans égale; soit de jour, soit de nuit, le moindre signe de danger le réveillait à l'instant. Par ses cris et les gestes de sa frayeur, on était toujours averti de l'approche de l'ennemi avant

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. I, p. 122.

même que les chiens s'en doutassent; mais aussitôt qu'il avait donné l'alerte, ils s'arrêtaient pour épier le signal. Au mouvement de ses yeux, au moindre branlement de sa tête, on les voyait s'élancer tous ensemble, et détaler toujours du côté vers lequel il portait la vue. Dans la marche, lorsqu'il se trouvait fatigué, il montait sur un des chiens, qui avait la complaisance de le porter des heures entières. Il avait pris sur toute la meute un ascendant qu'il devait peut-être à la supériorité de son instinct : il ne pouvait souffrir de convive; lorsqu'il mangeait, si quelqu'un des chiens l'approchait de trop près, il le régalait d'un soufflet, auquel le poltron ne répondait qu'en s'éloignant au plus vite. Chose singulière, après le serpent, l'animal que Keès redoutait le plus était son semblable; il entendait quelquefois ses pareils crier dans les montagnes, et, malgré ses terreurs, il ne pouvait s'empêcher de leur répondre; ils approchaient à sa voix, et sitôt qu'il en apercevait un, fuyant alors avec des cris horribles, il venait se fourrer entre les jambes de son maître ou de quelqu'un de la troupe, implorait la protection de tout le monde, et tremblait de tous ses membres.

Le 12 janvier 1782, Le Vaillant repartit de Zwellendam, et continua de se diriger vers l'est en longeant la côte à une certaine distance de la mer. A deux lieues de là, il traversa Buffel-Jagt-Rivier (1), passa ensuite par Riet-Valley, où se trouvait un pe-

(1) Ces noms sont écorchés dans l'original, qui porte Bufflias et Ritt-Valley. Le Vaillant, t. 1, p. 129.

petit poste de la compagnie, commandé par un M. Teunès, et arriva le second jour à un bois nommé Groot-Vaders-Bosch (bois du Grand-Père). Le Vaillant perdit Rosette, sa chienne de prédilection, et mit, pour la retrouver, tous ses Hottentots en campagne : en traversant une petite rivière qui prend sa source dans cette forêt, son chariot à deux roues versa, et une partie de ses porcelaines se brisa. Après avoir remis tout en ordre, il fut arrêté sur les bords de la rivière du Colombier (Duywen-Hoek), et, en attendant qu'elle fût diminuée, il fit dresser ses tentes à la lisière d'un bois de mimosa; ses Hottentots s'y construisirent des cabanes. Dans ces circonstances, où il emmenait la plus grande partie de sa troupe à la chasse, la garde du camp était confiée à un vieil Africain nommé Swanepoel, qui avait acquis sa confiance. Son séjour dans cet endroit lui procura de nouveaux oiseaux, et des insectes. Il en envoya une partie au fiscal Boers, par l'entremise d'un voyageur qui se rendait au Cap. Il tua aussi des bosch-bock, ou bouc des bois, et des grys-bock, ou bouc gris. Les chefs des habitations voisines, chez qui, malgré les plus vives instances, il avait refusé de se rendre, lui envoyaient des provisions, et surtout du laitage, qu'il aimait beaucoup. Il partageait sa provision avec ses gens et avec Keès, très friand aussi d'un tel régal, et qui ne manquait jamais d'aller très loin au-devant de celui qui l'apportait.

Depuis Zwellendam jusqu'à Duyven-Hoek, les pâturages sont excellents, et les terres supérieures

à celles du Cap, produiraient du blé en abondance; mais les colons n'en cultivent que ce qu'il faut à leur consommation, et c'est uniquement en bestiaux et en beurre qu'ils commercent avec le Cap. On aperçoit bien encore quelques cantons de vignobles; mais comme le vin en est mauvais, on n'en fait que du vinaigre ou de l'eau-de-vie, qui se débite dans le voisinage.

Le 27, notre voyageur s'aperçut que la rivière avait baissé beaucoup; il la traversa, passa de même le Kromme-Hex, ou rivière Tortueuse du Sorcier, ainsi que Fett-Rivier, ou la rivière Grasse. Il gagna ensuite Cafre-Kuyll's-Rivier, ou rivière des Fosses de Cafres; puis False-Rivier, ou la rivière Fausse. Après sept heures de marche, il parvint à Goud-Rivier, ou simplement Gout, et souvent Gout-Riet, rivière des Roseaux d'or. Selon notre voyageur, de Gout-Riet on a fait Gourits, qui est l'autre nom de cette rivière; mais plusieurs géographes écrivent Gauritz, ce qui rend cette étymologie incertaine. Quoi qu'il en soit, cette rivière, garnie sur ses bords de grands arbres épineux qui recélaient beaucoup de cette grande perdrix nommée faisan par les habitants, avait à peu près la largeur de la Seine à Paris, vis-à-vis le Jardin du Roi. Le Vaillant ne put la franchir qu'au moyen d'un large radeau, qu'il construisit sur les lieux avec beaucoup de peine. Il fit ensuite quatorze lieues en deux jours, et se trouva sur le rivage de Mossel-Bay ou la baie des Moules, qui porte aussi le nom de Saint-Blaise; il y pêcha beaucoup d'huîtres et d'excellent poisson,

qu'il fit saler. Il fut fort incommodé par les cris des hyènes, qui effrayaient ses bœufs. A une lieue plus loin, il rencontra un petit kraal de Hottentots, composé de vingt-cinq à trente personnes, qui n'avaient que quatre huttes, et qui possédaient cinq vaches à lait et un troupeau de moutons. Il échangea avec eux un peu de tabac contre des nattes dont il avait besoin. Il traversa ensuite la petite et la grande rivière Saumache, Kleine et Groote-Brake-Rivier; il se procura, dans ce canton, plusieurs oiseaux de mer, et vit des milliers de pélicans et de flamants, qui présentaient, par la couleur rose foncé des uns et le blanc mat des autres, un coup d'œil vraiment curieux.

En quittant la rivière, et après avoir gravi une montagne escarpée, Le Vaillant plongea ses regards sur cette immense et riche vallée qui forme l'entrée du pays des Auteniquois (Houtniquas, d'autres voyageurs). Les prairies émaillées et les beaux pâturages qu'il présente, sont relevés par des collines agréables qui varient à l'infini et moutonnent jusqu'à la mer. Le mot Autèniquois signifie, dans l'idiome hottentot, un homme chargé de miel; et, en effet, on ne peut y faire un pas sans rencontrer mille essaims d'abeilles; les fleurs naissent par myriades; les parfums mélangés qui s'en échappent y viennent délicieusement frapper l'odorat; leurs couleurs, leur variété, l'air pur et frais qu'on respire, tout vous arrête et suspend vos pas; la nature a fait de ces beaux lieux un séjour de féerie. Le Vaillant en craignit l'influence pour sa troupe (1), et se hâta vers

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. 1, p. 147.

la rivière Witte-Else, qui tire son nom des bois blancs qui bordent son cours. Notre voyageur avait parcouru sept lieues à partir de la rivière Saumache; il traversa ensuite plusieurs petits ruisseaux, dont les eaux avaient la couleur du vin de Malère, et auxquelles il trouvait un goût ferrugineux; et il arriva enfin au dernier poste de la compagnie, de ce côté, commandé par M. Mulder. Notre voyageur logea chez lui, et ce fut la seule fois qu'il s'écarta de la loi qu'il s'était faite; il en donne la raison. On avait envoyé partout l'ordre de le laisser passer, de l'aider, et de lui fournir tous les secours dont il aurait besoin (1). M. Mulder, comme occupant le dernier poste, avait reçu de plus vives instances que les autres, et Le Vaillant ne crut pas, par politique, pouvoir se dispenser de lui céder. Mais, s'étant aperçu que ce lieu était éminemment favorable pour la chasse, et qu'il s'y trouvait des touracos et autres oiseaux rares, il examina les environs, et trouva, à quatre ou cinq lieues de la demeure de M. Mulder, sur la lisière d'une forêt et près d'un ruisseau, un endroit favorable pour un camp. Il envoya ses gens abattre des arbres, nettoyer la place, dresser des tentes, et s'y transporta, après avoir pris congé de M. Mulder, qui retournait au Cap, et auquel il confia, pour remettre à M. Boers, une centaine d'oiseaux et un coffret d'insectes. Tout le pays des Auteniquois, depuis la chaîne de montagnes jusqu'à la mer, est habité par plusieurs colons, qui élèvent quantité de bestiaux, font du beurre, coupent du bois de char-

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. 1. p. 152.

pente, ramassent du miel, et transportent le tout au Cap par terre (1).

Le Vaillant avait, chez M. Mulder, augmenté sa troupe de trois Hottentots, et ses animaux d'un train de quelques bœufs, et d'un jeune cheval de course, qu'il se proposait de dresser lui-même pour la chasse.

C'est le 19 février qu'il alla, comme il le dit lui-même, prendre possession de sa forêt. Il raconte longuement toutes ses aventures de chasse, dont quelques détails importants pour l'histoire naturelle trouveront leur place dans le chapitre où nous analyserons tout ce que les voyageurs au Cap ont écrit sur cet important sujet. Il insiste surtout sur la manière dont il parvint à tuer l'oiseau connu sous le nom de touraco, sans endommager ses plumes, ni sa peau, en introduisant un bout de chandelle dans le canon de son fusil, et en le remplissant d'eau (2): il recommande cette méthode, dont il se dit l'inventeur, aux chasseurs naturalistes.

Cependant des pluies survinrent, et tombèrent avec une telle précipitation et une telle violence, que les torrents, en se grossissant, dévastaient et entraînaient tout. Le Vaillant et toute sa troupe furent sur le point de périr. Ils se réfugièrent dans des arbres creux, et ne purent plus aller à la chasse; ils furent trop heureux de trouver un buffle qui s'était noyé, et dont la chair les empêcha de mourir de faim. Les chiens, qui n'étaient plus que des

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. 1, p. 130.
(2) Ibid., t. 1, p. 161.

squelettes, ne se nourrissaient que d'excréments, et se les disputaient avec acharnement.

Rien n'est durable; il est un terme au malheur comme à la félicité; vers la fin de mars, les pluies devinrent moins fréquentes, les torrents disparurent, et Le Vaillant s'empressa de quitter cette terre ingrate, et de transporter son camp à trois lieues plus loin, sur une colline nommée Pampoen-Kraal, ou horde aux Citrouilles. Il décrit de la manière suivante ce camp, où il séjourna long-temps, puisqu'il y reçut M. Mulder, qui avait eu le temps d'aller et de revenir du Cap, et qu'il y fit avec lui des parties de chasse et de pêche qu'il s'est complu à raconter:

« La colline de Pampoen-Kraal, où je venais de placer mon camp, me plaisait beaucoup. J'avais, non loin de ma tente, une petite éminence couronnée par un buisson de trente à trente-cinq pieds de diamètre. Les arbres et les arbustes dont il était formé avaient, en croissant, tellement entrelacé leurs branches, que le tout ne paraissait offrir qu'un seul corps bien épais et bien garni. J'imaginai d'en faire un petit palais; je fis tracer une route jusqu'au centre; on élagua de côté et d'autre à la hauteur d'un homme, suffisamment pour donner un passage facile; dans le milieu de ce fourré, à force de travail et de coups de hache, nous parvînmes à tailler deux charmantes pièces d'un carré parfait; je fis placer dans l'une ma table avec ma chaise; c'était mon cabinet de travail : j'ornai la seconde des ustensiles de ma cuisine; ce qui n'empêcha pas qu'elle ne servît

en même temps de salle à manger. Ces deux pièces, naturellement plafonnées par des feuillages d'une épaisseur impénétrable, étaient pour moi un abri charmant d'une fraîcheur délicieuse, lorsque, tout harassé, couvert de sueur et de poussière après ma chasse du matin, j'y venais me dérober à la chaleur du jour et à l'atteinte dévorante du soleil. Quand la fatigue avait aiguisé mon appétit, quel repas exquis! Quand la rêverie s'emparait de mes sens, quelles tendres méditations! Quand le sommeil venait m'y surprendre, quel repos voluptueux et doux! Grottes somptueuses de nos financiers, pourquoi vos ruisseaux, vos cascades, et vos montagnes, et vos jolis chemins tortueux, et vos ponts détruits, et vos ruines, et vos marbres, et toutes vos belles inventions, viennent-elles flétrir l'âme et fatiguer les yeux, quand on a connu la salle verte de Pampoen-Kraal » (1)?

Le Vaillant remit à M. Mulder tous les animaux apprêtés depuis son dernier envoi, ainsi que les touracos qu'il avait pris vivants au piége, pour faire passer le tout à M. Boers. Le 30 avril, notre voyageur se décida à quitter son camp, et fit défiler devant lui sa caravane. « Jetant, dit-il, un dernier coup d'œil sur le délicieux ermitage de Pampoen-Kraal, je le quittai avec plus de regrets qu'un amant ne se sépare de sa maîtresse. Depuis, j'ai demandé plus d'une fois des nouvelles de ce charmant asile, et j'ai eu la satisfaction d'apprendre que non seulement il avait été respecté,

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. 1, p. 168.

mais que les Hottentots lui avaient donné mon nom » (1).

Notre voyageur traversa d'abord, non sans peine ni sans danger, un torrent qu'on nomme le Trou du Caïman, quoiqu'il ne s'y en trouve pas, et ensuite la rivière que les Hottentots nomment, en leur langage, Krakedekau; ce qui signifie le gué des filles. Après huit heures de marche, il arriva à Zwarts-Rivier, ou la rivière Noire. Sa troupe tua deux buffles, qu'on fut obligé de disputer à une espèce particulière de milan très vorace (2). Notre voyageur fuma les langues de ses buffles; il les aimait beaucoup; mais il ne put jamais souffrir celles d'éléphant.

La caravane de Le Vaillant traversa ensuite la rivière Goucom; et à deux lieues plus loin celle de Neissena, considérable, et que la marée enflait encore. Au-delà, on eut à gravir une montagne, et la rupture d'une chaîne précipita un des chariots de la caravane du sommet jusqu'en bas. Après avoir, autant que possible, réparé ce malheur, Le Vaillant continua sa route, et à mesure qu'il avançait la contrée était plus riche et plus agréable, et cependant il n'y aperçut que trois misérables habitations. Il s'arrêta dans ce beau pays jusqu'au 13, et y tua des petits hérons blancs, la grande aigrette, et d'autres oiseaux rares. Après, il traversa par des chemins détestables une forêt nommée le Poort (le Port). De là, en sept heures de marche, il se rendit à la rivière Witte-

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. 1, p. 176.
(2) Ibid., t. 1, p. 178.

Dreft ou du Gué blanc. Il vit encore dans ce trajet deux ou trois habitations non moins chétives et maigres que les autres : l'éloignement, les difficultés invincibles pour ces malheureux colons, et les risques de la route, ne leur permettaient que très rarement de conduire au Cap quelques bœufs, qui y arrivent toujours en mauvais état, et sont par conséquent mal vendus et mal payés. Plusieurs de ces colons, lorsque Le Vaillant passa, n'avaient pas mis les pieds au Cap depuis nombre d'années.

Les fatigues que Le Vaillant avait éprouvées lui occasionnèrent une fièvre ardente. Il fit aussitôt arrêter sa caravane, assit son camp dans le voisinage d'un ruisseau, et se soigna : après douze jours d'une transpiration abondante, de repos et de diète, il se rétablit, et reprit l'exercice de la chasse et ses occupations ordinaires. Dès sa première course, il reconnut que son camp était flanqué d'une seconde rivière, nommée Keur-Boom, qui tombe des montagnes de l'oûest, et reçoit le Witte-Dreft une lieue avant d'arriver à la mer, dans la baie d'Agoa, nommée Plettenberg (1) depuis qu'un gouverneur du Cap voulut qu'on gravât, sur une colonne de pierre, son nom, l'année et le jour de son arrivée. Le Vaillant vit cette colonne, qu'il traite de pitoyable monument. Il insiste sur les avantages

(1) Dans Le Vaillant, il est écrit Blettenberg, t. 1, p. 189; mais toutes les cartes, et même celle qui accompagne le voyage de notre auteur, ont Plettenberg; on a aussi nommé cette baie Bahia Formosa et Mossel-Bay. Voyez ci-dessus, t. xv, et la carte de l'ouvrage de Burchell.

qu'on pourrait retirer de cette baie pour l'exploitation des bois, et surtout un des bois les plus utiles et les plus précieux, le stink-hout, ou bois puant. Il séjourna quelque temps dans les environs pour se procurer divers oiseaux rares, et surtout une belle espèce d'aigle de la taille de l'orfraie, nommée le vocifer, qu'il eut beaucoup de peine à tirer. Il changea plusieurs fois de campement; ayant voulu franchir les montagnes pour continuer sa route, il se trouva engagé dans une espèce d'impasse qui se terminait par des rochers à pic impossibles à franchir. Il fut obligé de revenir sur ses pas, et il se retrouva au bois du Poort, d'où il était parti un mois auparavant. Il se consola de ce contre-temps en donnant la chasse aux éléphants. Dans une de ces chasses, Le Vaillant courut les plus grands dangers; il ne fut sauvé que par le dévouement, le courage et la présence d'esprit d'un de ses Hottentots, nommé Klaas, qui lui avait été donné par M. Boers. Dès ce moment Klaas devint son fidèle compagnon et son premier lieutenant dans le commandement de sa troupe.

Ce fut aussi dans ce lieu que Le Vaillant reçut un messager hottentot de M. Boers, qui, selon la promesse qu'il avait faite à notre voyageur au moment de son départ, lui transmettait un paquet arrivé pour lui d'Europe, et qui portait le timbre de France. Le Vaillant peint avec énergie les émotions qu'il éprouva en décachetant ce paquet, et en lisant des dépêches des parents et des amis qu'il avait laissés en Europe. Les premiers élans apaisés, il se

mit en devoir de répondre sur-le-champ, et data ses lettres « du camp des Auteniquois, jour où j'ai tué « quatre éléphants. » Lui et sa troupe étaient en effet parvenus à en abattre ce nombre ; on s'était régalé de leurs pieds bouillis, que notre voyageur vante comme un mets exquis, et on s'était emparé de l'ivoire de leurs longues défenses. Le Vaillant voulut que tous ses gens partageassent la joie qu'il avait éprouvée en ce jour, et donnassent une fête à l'envoyé de M. Boers. Il leur fit distribuer double ration de tabac et d'eau-de-vie, et les enchanta en leur jouant de la guimbarde. Keès eut aussi sa part de l'orgie ; mais comme il prenait trop de goût à l'eau-de-vie qu'on lui avait donnée dans une assiette, notre voyageur, dans le seul dessein de s'amuser et de causer une surprise à l'animal, y mit le feu ; Keès poussa un cri aigu de frayeur, sauta à dix pas ; malgré tout ce que l'on fit pour le rappeler, il disparut et alla se coucher, en montrant toujours des signes de colère. Depuis ce temps-là il fut impossible de le ramener à sa liqueur favorite, jamais il ne voulut en boire, et il la prit en aversion.

Après avoir fait sécher et encaquer les viandes des animaux qu'il avait tués, et qu'il n'avait pas consommées, Le Vaillant rétrograda, ou plutôt s'avança de nouveau vers le fatal trou du Caïman ; il repassa la Neissena ; et, après avoir campé à Jager-Kraal et au lac Rond, où il s'amusa à pêcher, il traversa une rivière nommée Gohahoo, et il rendit visite à M. Mulder, à qui il remit une nouvelle pacotille, et des lettres pour faire passer à M. Boers. Le Vaillant

revit avec délices, et jeta un dernier regard sur son ancien camp de Pampoen-Kraal. Il gravit ensuite une montagne nue, pelée, sans aucune apparence de verdure. Une autre chaîne parallèle à celle-ci semblait porter à regret quelques plants chétifs et contournés, qu'on nomme dans le canton Wage-Boom. C'est cette chaîne qui, resserrant beaucoup ce pays, et n'en faisant qu'une gorge interminable, lui a donné le nom de Lange-Kloof, vallée longue (1). En longeant cette vallée, à laquelle notre voyageur donne l'épithète de maudite, il traversa de nouveau la rivière Keur-Boom, qui alors, et dans cet endroit, n'était qu'un médiocre ruisseau. Ensuite, après vingt-deux heures de marche, il passa Krom-Rivier, ou la rivière courbe, qui fait tant de tours et de détours, que Le Vaillant eût à la passer dix fois. A mesure qu'il avançait, les deux chaînes de montagnes se rapprochaient, le pays se rétrécissait, et la vallée n'était plus qu'une ravine marécageuse, qui, pendant six grandes lieues, donna beaucoup de peine aux bœufs. Le Vaillant mit quarante-six heures de marche à traverser Lange-Kloof. Le vent d'est soufflait et faisait ressentir un froid piquant. Tous les matins on voyait de la glace et des gelées blanches. On ne rencontra dans tout cet espace que quelques misérables habitations, qui ressemblent moins à la demeure des hommes qu'à la tanière des animaux. On y nourrit peu de bétail.

Après s'être avancé huit lieues, Le Vaillant fran-

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. 1, p. 240. Partout, dans l'édition de Le Vaillant, on écrit à tort l'Ange-Kloof.

chit Diep-Rivier (la rivière profonde), et dix lieues plus loin, après avoir gravi et descendu une montagne escarpée et dangereuse, où deux de ses bœufs furent éventrés, il se trouva dans un superbe pays sur les bords de la rivière Gamtoos, laquelle, selon notre voyageur, tire son nom d'un infortuné capitaine, qui, dans une tempête, avait fait naufrage à son embouchure (1).

Le Vaillant établit son camp dans ce lieu, et se livra à ses occupations accoutumées, c'est-à-dire à la chasse et au dépouillement des oiseaux et des animaux dont il désirait conserver les peaux. Il eut, ainsi que sa troupe, à exercer son courage et son adresse contre les buffles et les éléphants dont ce pays abonde. Dans le voisinage se trouvait une horde hottentote de la tribu des Gonaquois avec lesquels il se lia, et que les Hottentots de sa troupe fréquentèrent beaucoup. Ces Hottentots gonaquois étaient de ceux qui sont tout-à-fait indépendants du gouvernement de la colonie, et qui ont des chefs propres, et non des chefs imposés par les Hollandais. Les Hottentots de la colonie qui s'affublent des vieilles hardes des Européens, affectent du mépris pour les Hottentots du désert ou pour les Hottentots sauvages, qu'ils appellent les Hottentots-chacals, parce que ceux-ci ont continué à couvrir leurs

(1) Alors on ignore le nom exact de ce capitaine; car quelques uns écrivent Gamtoos comme notre voyageur; et d'autres, en plus grand nombre, Camtoos. Voyez Le Vaillant, *premier Voyage*, t. 1, p. 242.

parties naturelles avec un morceau de la peau de cet animal (1).

Lorsque Le Vaillant leva son camp, toute la horde des Gonaquois, qui avait eu de la peine à se séparer de lui, l'accompagna quatre lieues plus loin jusqu'à la rivière nommée Louri, ou rivière des Touracos, parce qu'en effet on trouve une grande quantité de ces oiseaux dans les forêts des environs. Ici notre voyageur s'arrêta pour prendre congé de ses bons amis les Gonaquois; il les régala de quelques verres d'eau-de-vie et de quelques pipes de tabac. Plusieurs femmes de cette horde, qui avaient pris goût à sa cuisine et à ses Hottentots, auraient bien voulu suivre la caravane; mais Le Vaillant fut inflexible, il ne fit qu'une seule exception en faveur d'une seule femme, parce qu'elle était la maîtresse de son fidèle Klaas, et que de plus elle lavait le linge de notre voyageur, et avait bien soin de ses vaches et de ses chèvres.

Après le départ de la horde, Le Vaillant continua sa route; mais un gros orage le força d'arrêter à Galge-Bosch, ou le bois de la Potence; il traversa ensuite, à trois lieues plus loin, la rivière Van Staade, qui coule en serpentant dans un charmant vallon. Après avoir encore essuyé un second orage, plus affreux que le premier, Le Vaillant passa deux rivières nommées, l'une la Petite Tête noire, l'autre la Grande Tête noire, Kleine-Zwarts-Kop, et Grootz-Zwarts-Kop; il fit dételer sur les bords de cette dernière rivière, et se mit sur

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. 1, p. 260.

ses gardes, parce que les habitants d'un kraal, composé de neuf à dix huttes et d'une soixantaine d'individus, le prévinrent que, passé la rivière des Boschimans, il y avait une troupe nombreuse de Cafres qui mettaient tout à feu et à sang (1). Mais n'en ayant vu paraître aucun, et persuadé qu'il n'avait rien à redouter d'eux, Le Vaillant leva son camp, et continua sa route. La horde de Hottentots qu'on venait de rencontrer, effrayée au seul nom des Cafres, se décida à aller s'établir à une grande distance de ces peuples redoutables, et demanda à Le Vaillant la permission de le suivre, de se mettre sous la protection de sa troupe, et de faire partie de sa caravane. Quoiqu'au fond charmé de cette proposition, notre voyageur se fit cependant un mérite de son consentement, autant dans le dessein de tenir ces sauvages sous sa dépendance, que pour rassurer ses gens par ce simulacre imposant, et soutenir leur courage. Dès qu'il eut accédé à la demande qui lui était faite, et fixé les conditions, en moins de deux heures les cabanes furent démontées, empaquetées, et mises avec les autres effets sur le dos des bœufs auxiliaires. La caravane, qui, cette fois, ressemblait à une petite armée, se mit aussitôt en marche; et notre voyageur, armé d'un poignard, d'un fusil à deux coups, de plusieurs paires de pistolets, et monté sur son meilleur cheval, galopait sur les ailes à droite, à gauche, en avant, en arrière, dans la crainte de quelque embuscade imprévue. Hommes, femmes, enfants,

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 268.

vieillards, bœufs, vaches, moutons, chèvres, tout marchait avec ordre, et gravissait lentement le sommet d'une montagne, escorté par six des meilleurs chasseurs de notre voyageur; ses trois chariots suivaient avec le reste de ses gens, tous parfaitement armés. « A trois mille lieues de Paris, dit-il, seul de mon espèce parmi tant de monde, guetté par les animaux les plus féroces, j'étais tenté de m'admirer, conduisant, pour la première fois, dans les déserts d'Afrique, une peuplade de sauvages qui, volontairement soumise à mes ordres, les exécutait aveuglément, et s'en était remise à moi seul du soin de sa conservation. »

La crainte des Cafres était si grande parmi cette troupe, qu'un porc-épic qui rôdait dans les buissons ayant fait aboyer les chiens, qui se mirent tous en arrêt, fit croire qu'on allait être aussitôt attaqué. Le porc-épic se défendit long-temps contre les chiens, et blessa d'un de ses piquants un Hottentot, qui en fut long-temps gravement incommodé. On se régala ensuite de sa chair, qui est un excellent manger. Après une heure et demie, on fit halte sur les bords d'un lac d'eau salée, que les colons nomment Zout-Pan, et l'on y ramassa une bonne provision de sel. Peu après l'on rencontra une habitation qui avait été ravagée par les Cafres, et au bout d'une heure on arriva sur les bords de la rivière Kouga, où l'on planta le piquet. Le Kouga n'est qu'un ruisseau dans le temps des chaleurs. Le Vaillant fit construire une sorte de parc en ce lieu pour renfermer les bestiaux; il fit ramasser du bois sec et allumer des feux

pour écarter les bêtes féroces; et l'on se procura ensuite des provisions, dont le magasin commençait à diminuer, en abattant trois buffles, et en tuant un certain nombre de pintades (1).

On remonta ensuite le Kouga (2); et à peine eut-on marché une heure dans cette direction, que des pas d'hommes, des restes de feu qui n'étaient pas encore éteints, quelques os de mouton fraîchement rongés, semblaient déceler la présence des Cafres dans ces lieux, et forcèrent la caravane à faire halte, tandis que Le Vaillant partit en avant avec ses deux meilleurs chasseurs pour aller à la découverte. Il revint sans avoir rien rencontré. Le jour suivant, on éprouva un orage affreux, qui força de se tenir sous la tente. On se remit en route, et l'on eut le désagrément de traverser quatorze fois de suite la rivière Kouga. La fatigue qu'éprouvèrent les bœufs à traîner les chariots sur les cailloux roulants de son lit et les quartiers de rochers qu'il charriait dans son cours, força de s'arrêter à Drooge-Rivier, ou la rivière sèche. Le pays était rempli de pintades, et, pendant la nuit, quelques lions se firent entendre dans le lointain.

Le 23, après six heures de marche, on arriva à une grande et belle rivière, nommée Zondag, qui alors coulait à plein bord (3). Le Zondag est une

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. 1, p. 275.

(2) Kouka ou Kougha sur la carte de Burchell. La carte de Gottholdt porte Koega, qui se prononce Kouga.

(3) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. 1, p. 279. Le Vaillant écrit Sondag.

rivière qui prend sa source dans de hautes montagnes situées au nord, presque toujours couvertes de neige; ce qui les a fait nommer Sneuwe-Bergen, ou montagnes de Neiges. On traversait cette rivière sur des radeaux, et l'on campa sur l'autre bord. Le Vaillant s'était procuré plusieurs oiseaux dans le trajet; il avait fait saler plusieurs coudous (coedoes), pour la subsistance de son monde; mais il faillit perdre son singe qui s'enfuit, et sembla ne plus vouloir revenir, parce qu'on l'avait fortement corrigé pour avoir volé le souper de son maître.

Le 1er octobre, la caravane se remit en marche dans l'ordre accoutumé, et on arriva à la petite rivière de l'Oiseau, Voogel-Rivier, après avoir rencontré en route une grande quantité de spring-boken, ou pronke-bocken, boucs sauteurs, ou boucs pavaneurs (1). On s'avança encore, et lorsqu'on fut parvenu au pied des montagnes d'Agter-Bruyntjes-Hoogte, on s'arrêta près d'une mare d'eau, et l'on y campa. Les feux que l'on alluma furent aperçus par des Hottentots sauvages; ils s'approchèrent, et furent éventés par les chiens. Aussitôt l'alarme se mit parmi les gens de la caravane, qui croyaient que c'étaient des Cafres. Le Vaillant les ayant reconnus pour des Hottentots, leur permit de s'approcher. Ils parurent au nombre de quinze hommes, plusieurs femmes et plusieurs enfants. Ils fuyaient devant les Cafres, qui avaient ravagé les habitations qui se trouvaient de l'autre côté de la montagne. Les vexa-

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. 1, p. 284 et 286.

tions et la tyrannie des colons avaient amené cette représaille des Cafres, et les Boschimans profitaient de cette guerre insensée pour piller également les Cafres, les Hottentots et les colons. Le Vaillant apprit encore de ces Hottentots qu'un navire anglais avait fait naufrage à la côte; que, parvenue à terre, une partie de l'équipage était tombée entre les mains des Cafres, qui l'avaient exterminée, à l'exception de quelques femmes qu'ils s'étaient cruellement réservées; que tous ceux qui avaient échappé vivaient errants dans les forêts, où ils achevaient de périr misérablement. On comptait parmi ces infortunés plusieurs officiers français, prisonniers de guerre, qu'on renvoyait en Europe (1). Le Vaillant forma le projet d'aller à leur secours; mais sa troupe refusa de le suivre, et l'annonce seule d'une telle résolution produisit dans son camp une sédition, que par beaucoup de fermeté il parvint à comprimer. La horde de Hottentots qu'il avait avec lui le quitta; ils partirent tous au point du jour, emmenant avec eux leurs femmes, leurs enfants, leurs bestiaux, et tous leurs effets. Le Vaillant donna aussi de son côté l'ordre du départ, se mit en route, et traversa en quatre heures la montagne d'Agter-Bruyntjes-Hoogte, et campa. Il vit, chemin faisant, des habitations désertes; le sol lui parut généralement bon; les montagnes étaient couvertes de beaux et grands arbres; les plaines, parsemées de mimosa, regorgeaient de gazelles, de spring-boken, de gnous, que les habi-

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. 1, p. 292. Conférez le chapitre qui suit les voyages de Le Vaillant.

tants nomment wilde-beest ; ces derniers, selon notre voyageur, quoique très bons à manger, sont cependant inférieurs aux autres gazelles.

Enfin, Le Vaillant parvint aux habitations des colons, que d'abord il effraya par sa longue barbe, qui avait plus de onze mois de crue; cependant ils le reçurent avec les démonstrations de la plus grande joie, lorsqu'il leur eut dit qu'il était envoyé par le gouvernement hollandais, à qui il avait des comptes à rendre de sa découverte. C'est en vain qu'il voulut les engager à aller au secours des naufragés; ils objectèrent qu'ils ne pouvaient laisser leurs habitations à la merci des Cafres. Ils avaient avec eux une troupe de Hottentots métis, race plus courageuse, plus intelligente que celle des naturels pure. Comme ils connaissaient le pays et la langue des Cafres, Le Vaillant en loua trois, et les envoya sur les bords de la petite rivière du Poisson, Kleine-Visch-Rivier, où il se rendit lui-même après trois heures de marche dans de très mauvais chemins (1). Il fit halte, après avoir traversé la rivière, et plaça son camp sur un tertre élevé. Au point du jour, ses trois Hottentots lui amenèrent trois étrangers, dont l'un, nommé Hans, fils d'un blanc et d'une Hottentote, avait toujours vécu parmi les Cafres. Il raconta à notre voyageur plusieurs traits de ces peuples, qui prouvaient leur haine contre les blancs, leur férocité, et le danger auquel on s'exposait en s'avançant dans leur pays. Le Vaillant y était déjà, et Hans lui conseilla de se

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. 1, p. 301.

rendre à la demeure du roi de ce canton, qui se nommait Pharoo, ajoutant que la cruauté des Cafres ne provenait que de la perfidie des colons à leur égard, et qu'au contraire notre voyageur, déjà connu dans toute cette partie de l'Afrique, serait reçu avec plaisir. Ce conseil pouvait cacher un piége. Cependant Le Vaillant, repoussant tout soupçon, crut devoir s'y abandonner; mais ce fut avec prudence: il commença par proposer à Hans de se rendre en députation auprès du roi cafre, afin de lui porter des présents de sa part. Hans accepta cette mission, et se fit accompagner par deux des plus fidèles Hottentots de notre voyageur, Adam et Slenger. Le Vaillant partit ensuite pour Koks-Kraal, où il avait promis d'attendre ses envoyés. Après trois heures de marche, il se trouva sur la grande rivière du Poisson, Groote-Visch-Rivier. La chaleur était excessive, la terre était couverte de tous côtés de gros cailloux roulés, et l'on fut forcé de s'arrêter. On fut inquiété par des hyènes, des chacals et des lions; on vit des spring-boken, des troupes d'autruches, et une petite troupe de sept coudous; on eut le bonheur de tuer un de ces derniers animaux: on fit griller des tranches de sa chair sur des charbons ardents, ce qui fut pour tous un régal délicieux; on vit aussi un hippopotame, qui échappa aux poursuites de nos chasseurs aussi-bien qu'une vingtaine de buffles qu'ils aperçurent. Le Vaillant parvint à se procurer, dans ce lieu, plusieurs espèces d'oiseaux inconnus, et entre autres une espèce nouvelle de perroquet, dont on voyait des volées s'abattre pour boire à la

rivière. Le camp était aussi visité par des troupes de bavians, qu'attiraient les cris de Keès. On éprouva, le 13, un orage terrible, qui manqua de tout submerger; mais, deux jours après, on eut le bonheur de réussir à tuer un hippopotame. Le Vaillant fit cuire le pied, et se le fit servir à déjeuner; il était succulent, et, selon lui, encore préférable au pied d'éléphant. Les jours suivants, on tua deux gnous, et trois gazelles de parade, ou boucs pavaneurs, spring-boken. Le Vaillant eut encore plus de joie d'avoir pu abattre un oiseau très rare du genre du coucou indicateur, et d'un aigle noir, entièrement inconnu, que Klaas lui apporta.

Le 23, à son réveil, Le Vaillant fut très surpris de se voir entouré, au milieu de son camp, d'une vingtaine de sauvages gonaquois (1). Le chef s'approcha pour lui faire son compliment; les femmes, dans toute leur parure, marchaient derrière lui: elles étaient luisantes et fraîchement boughouées; c'est-à-dire qu'après s'être frottées avec de la graisse, elles s'étaient saupoudrées d'une poussière rouge, qu'elles font avec une racine nommée boughou, et qui porte une odeur assez agréable. Elles avaient toutes le visage peint de différentes manières. Chacune d'elles fit à notre voyageur un petit présent. L'une lui donna des œufs d'autruche; une autre un jeune agneau; d'autres lui offrirent une abondante

(1) Il serait plus correct de dire Gonaquas, Namaquas, Damaquas, Auteniquas, que Gonaquois, Namaquois, Damaquois, Auteniquois, parce que *qua* signifie homme, et est une racine qui ne doit pas être changée. Voyez Burchell, t. 2, p. 303.

provision de lait dans de jolis paniers fabriqués avec des roseaux et des racines si déliées, et d'une texture si serrée, qu'ils peuvent même servir à porter de l'eau. Le chef gonaquois apprit à Le Vaillant que ces paniers sont l'ouvrage des Cafres, avec lesquels ils les échangent contre d'autres objets.

Ce chef se nommait Haabas; il fit présent à Le Vaillant d'une poignée de plumes d'autruche du choix le plus rare. Notre voyageur détacha sur-le-champ le panache de la même espèce qu'il portait à son chapeau, et mit à la place celui de Haabas. Le bon vieillard témoigna, par ses gestes et ses paroles, combien il était enchanté de son action.

« Mon tour vint, dit Le Vaillant (1), de prouver à ce chef ma reconnaissance : je commençai par lui faire donner quelques livres de tabac. J'allais me procurer, à peu de frais, une scène délicieuse, et faire plus d'un heureux. D'un simple signe Haabas fit approcher tout son monde : dans un clin d'œil, ils formèrent des cercles et s'accroupirent comme des singes; tout le tabac fut distribué, et je remarquai, avec beaucoup de plaisir, que la portion que s'était réservée Haabas égalait tout au plus celle des autres. Au présent que je venais de lui faire, j'ajoutai, pour lui personnellement, un couteau, un briquet, une boîte d'amadou, et un collier de très gros grains de verroterie. Je donnai aux femmes des colliers et du fil de cuivre pour faire des bracelets.

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. 1, p. 365 de l'édit. 1819, et p. 364 de l'édit. 1790. Barrow, t. 1, p. 229, et trad. française, t. 1, p. 390, a converti le nom de Haabas en Kaabas.

Au milieu de ces offrandes réciproques et des sentiments affectueux qu'elles nous inspiraient mutuellement, je remarquai une jeune fille de seize ans; confondue dans la foule, elle montrait moins d'empressement à partager les joyaux que je distribuais à ses compagnes, que de curiosité pour ma personne : elle m'examinait avec une attention si marquée, que je m'approchai d'elle pour lui donner tout le temps de me considérer à son aise; je lui trouvai la figure charmante; elle avait les plus fraîches et les plus belles dents du monde; sa taille élégante et svelte, et les formes amoureuses de son corps auraient servi le pinceau de l'Albane. C'était la plus jeune des Grâces sous la figure d'une Hottentote.

« Les impressions de la beauté sont universelles; c'est une souveraine dont l'empire est partout. Je sentis, à la prodigalité de mes présents, que je pliais un peu sous sa puissance; ma jeune sauvage se fut bientôt accoutumée à moi. Je venais de lui donner une ceinture, des bracelets, un collier de petits grains blancs qui la paraient à ravir; je détachai de mon cou un mouchoir rouge, dont elle s'enveloppa la tête; dans cet accoutrement, elle était ce qu'en langage précieux on dirait délicieuse. Je me faisais un plaisir de la parer moi-même. Quand sa toilette fut achevée, elle me demanda quelques bijoux pour sa sœur, qui était restée à la horde; elle montra du doigt sa mère; je la fatiguais de questions, tant je trouvais de charme dans ses réponses. Rien n'égalait le plaisir que j'avais à la voir, si ce n'était celui que je prenais à l'entendre; je lui demandai de rester

avec moi, et lui fis toutes sortes de promesses; mais quand je lui parlai surtout de l'emmener dans mon pays, où toutes les femmes sont des reines, et commandent à des hordes puissantes d'esclaves, loin de se laisser tenter, elle rejeta bien loin mes propositions, et se livra sans façon à quelques mouvements d'impatience et d'humeur. Je finis par la prier de m'amener du moins sa sœur, qui aurait lieu d'être satisfaite à son tour. Elle me le promit. Dans ce moment, ses yeux se fixèrent sur une chaise placée non loin de moi. Elle me montra un couteau que j'y avais laissé par hasard. Je m'empressai de le lui offrir; elle le remit sur-le-champ à sa mère. Elle était sans cesse occupée de ses atours nouveaux pour elle; elle touchait ses bras, ses pieds, son collier, sa ceinture, passait vingt fois la main sur sa tête pour y toucher et reconnaître son mouchoir, qui lui plaisait beaucoup. J'ouvris mon nécessaire, et j'en tirai le miroir que je mis devant elle; elle s'y regarda très attentivement, et même avec complaisance; elle montrait assez, par ses gestes et ses attitudes variées, combien elle était satisfaite, je ne dis pas de sa figure, mais de ses ajustements, qui lui faisaient une impression toujours plus vive. Lors de sa toilette du matin, et du départ de la horde, pour me venir voir elle s'était frotté les joues avec de la graisse et de la suie. Je les lui fis laver et bien essuyer; mais je ne pus jamais lui persuader que les secours de son art nuisaient à la nature qui l'avait créée très jolie. Ma belle élève me pria de lui laisser mon miroir, et j'y consentis. Elle profitait à mer-

veille de la faveur qu'elle s'était doucement acquise, pour me demander tout ce qui lui faisait plaisir. Je me laissais toujours entraîner; cependant je fus contraint de lui refuser plusieurs effets, autant par le besoin indispensable que j'en avais, que dans la crainte qu'elle n'en fît un usage dangereux pour elle-même. Mes boucles de jarretières l'avaient aussi tentée; le brillant des cailloux du Rhin parlait à ses yeux. J'aurais été charmé de lui en faire hommage. Combien ne désirai-je pas en ce moment les plus misérables attaches de fer pour remplacer ce meuble d'un luxe d'ailleurs fort inutile! Malheureusement c'était la seule paire que je possédasse: je lui fis comprendre que ces boucles m'étaient absolument nécessaires. De ce moment il n'en fut plus question. Elle avait le bon esprit de n'être affectée d'aucun de mes refus; il suffisait que j'eusse une fois dit non, pour qu'elle changeât d'objet. Je trouvais son nom difficile à prononcer, désagréable à l'oreille, et très insignifiant à mon esprit; je la débaptisai, et la nommai Narina, qui signifie fleur en langage hottentot; je la priai de conserver ce beau nom, qui lui convenait à mille égards. Elle me promit de le porter tant qu'elle vivrait, comme un souvenir de mon passage dans son pays, et comme un témoignage de son amour (1); car ce sentiment déjà ne lui était pas

(1) D'après cette circonstance de changement de nom, il n'est pas étonnant que Barrow, dans les mêmes lieux, n'ait pu recueillir aucun souvenir de la belle sauvage de Le Vaillant; il n'est pas non plus surprenant que, vu les difficultés de la prononciation, le nom du chef, déjà altéré par Barrow, n'ait pu être reconnu; mais

étranger, et, dans son langage naïf et touchant, elle me faisait assez connaître tout ce qu'a d'impérieux la première impression de la nature, et qu'au fond des déserts d'Afrique il ne fallait pas même oser pour être heureux.

« J'avais fait tuer un mouton et cuire une bonne quantité de notre hippopotame pour régaler nos hôtes. Ils se livrèrent à tous les excès de la gaîté. Tout le monde dansa, et les Hottentots, en hommes polis et galants, régalèrent de leur musique leurs hôtes sauvages; les virtuoses firent entendre le goura, le jnoum-jnoum, le rabouguin; l'heureuse guimbarde ne fut point oubliée: cet instrument produisit sur les assistants la plus vive sensation. Narina, comme toutes les jolies femmes qui ne doutent de rien, voulut l'essayer; mais, comme toutes les jolies femmes, bientôt impatientée de la leçon, elle jeta loin d'elle l'instrument, qu'elle trouva détestable.

ce qui semble témoigner en faveur de la fidélité du récit de Le Vaillant, c'est que Barrow a retrouvé les Ghonaquas dans les mêmes lieux que notre voyageur, et il avoue qu'il a bien prédit le sort de cette horde. Elle se trouvait alors, c'est-à-dire douze ans après le voyage de Le Vaillant, réduite à un petit nombre d'individus, et mêlée avec les Cafres et les Hottentots. Est-il donc si étonnant qu'après tant de révolutions, le chef Haabas et Narina n'existassent plus dans le lieu visité par Barrow? Narina est un mot hottentot inconnu peut-être dans la langue des Ghonaquas, nation différente des Hottentots du Cap. Je terminerai en remarquant que Barrow n'a pas nié positivement la vérité du récit de Le Vaillant. Il se contente de dire que c'est un épisode étranger à son sujet. Nous n'en avons pas jugé ainsi; à part les couleurs vives dont l'a orné le rédacteur du journal de notre voyageur, il nous a semblé que tout ce récit portait un cachet de vérité, et qu'il était plus propre à faire connaître les mœurs de ces sauvages qu'une simple description.

« Toute cette journée se passa en fêtes, en folies; mes gens distribuèrent leur ration d'eau-de-vie, indépendamment de celle que je leur avais fait particulièrement donner; je vis avec plaisir que Narina n'en pouvait boire : cette sobriété redoubla l'intérêt qu'elle m'avait inspiré; je déteste cette liqueur, et m'étonne comment nos femmes bravent ainsi, par gentillesse, le plus dégoûtant des poisons.

« Je songeai à faire ramasser de bonne heure le bois nécessaire pour nos feux : cette opération ne fut pas longue; les Gonaquois se mirent de la partie, et firent une ample provision pour eux-mêmes, car je leur avais permis de rester jusqu'au lendemain, et leur avais assigné, pour passer la nuit, une place éloignée du camp (1).

« Le soir, lorsque ces feux furent allumés, je régalai mon monde avec du thé et du café. Narina prenait goût au thé; mais la couleur du café lui donnait de l'aversion pour cette liqueur; je mis la main sur ses yeux et lui fis avaler une demi-tasse : elle la trouva bonne; mais elle retournait de préférence au thé; elle y revenait même fort souvent : c'était de sa part une finesse dont je feignis de ne m'être pas aperçu, et qui m'amusait beaucoup; je suis persuadé que cette boisson ne flattait pas infiniment son goût; mais elle se dépêchait de l'avaler pour arriver, dans le fond de la tasse, au morceau de sucre candi qu'elle m'avait vu y jeter. Après ce goûter

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. 1, p. 372.

frugal et les scènes piquantes qu'il me procurait, on se remit à la danse, et, vers minuit, le besoin du repos fit cesser les plaisirs.

« Depuis quelque temps je couchais dans mon chariot pour éviter l'humidité des nuits; je fis au chef des Gonaquois la politesse de le garder dans mon camp, et j'arrangeai moi-même ce bon vieillard dans ma canonnière.

« Le lecteur s'attend bien sans doute à voir ma favorite exceptée de la loi qui renvoyait toute la horde dans l'enceinte que je lui avais prescrite, et ne croira pas à ma continence. Narina se tenait près de moi, et ne songeait guère à quitter son ami.... Je lui montrai sa mère et ses compagnes qui s'éloignaient de nous, et...je reçus les adieux de Narina.

« Je détachai deux de mes gens armés pour passer la nuit auprès de ces Gonaquois, et les défendre contre l'approche des animaux carnassiers.

« A mon réveil, j'allai visiter le camp de mes Gonaquois. L'aurore commençait à peine à briller; roulés en peloton sous leurs kros ou manteaux, ils étaient tous plongés dans le plus profond sommeil. Narina était avec sa mère sur une natte que je leur avais fait donner pour les garantir de l'humidité. Les sept autres femmes, entassées les unes près des autres, formaient un groupe plaisant; on ne voyait ni pieds ni têtes, tout était caché sous la couverture. Je leur souhaitai le bonjour par un coup de fusil lâché à leurs oreilles; je vis aussitôt toutes ces têtes effrayées sortir de leurs kros, et m'offrir le plus comique des tableaux; cependant quelques uns des dormeurs ne

se réveillèrent point; ce qui ne doit pas surprendre, car le sommeil pour les Hottentots est voisin de la léthargie.

« Je les laissai reprendre à leur aise l'usage de leurs sens, et j'allai côtoyer la rivière pour tirer quelques oiseaux avant que la chaleur se fît sentir. Après avoir déposé ma chasse dans ma tente, je retournai au camp de mes hôtes; je n'y trouvai que des hommes, toutes les femmes avaient disparu : on m'apprit qu'elles venaient de partir pour se baigner. Curieux de voir cette cérémonie, je gagnai la rivière; je ne perdis pas beaucoup de temps à les chercher. Leurs voix et leurs éclats de rire m'eurent bientôt mis sur la piste; je me glissai doucement entre les arbres et les broussailles, et j'arrivai tout près du bord sans être aperçu; elles nageaient toutes, folâtrant au milieu des eaux, et plongeant avec une adresse merveilleuse.

« Lorsque j'eus examiné mes baigneuses à loisir, un coup de fusil que je tirai, en me présentant à elles, fit cesser leurs jeux. Toutes en même temps s'enfoncèrent dans l'eau, et ne montraient plus que le bout du nez; je m'étais assis sur leurs habillements entassés; je prenais plaisir à les persifler, et leur faisais voir l'un après l'autre leurs petits tabliers, en les invitant à venir les chercher. La mère de Narina riait aux éclats de l'embarras de ses compagnes, ainsi prises au dépourvu. Elle était sortie de l'eau plus tôt que les autres, et se reposait sous un arbre en les attendant : elles me supplièrent longtemps de m'éloigner; ce fut en vain. Il ne leur res-

tait qu'un parti, qu'elles saisirent avec une adresse dont je fus étonné. Elles connaissaient tout l'ascendant qu'avait sur moi la belle Narina : sa mère lui lança son tablier et son kros; elle s'habilla dans l'eau, et vint bientôt à moi de l'air le plus tendre et le plus ingénu, me conjurer de me retirer quelques moments à l'écart, pour donner le temps à ces femmes de reprendre leurs vêtements : je fis résistance; mais, me prenant par la main, Narina réussit à m'entraîner avec elle jusqu'à ce qu'étant hors de vue, elle pût crier à ses compagnes qu'elles pouvaient sortir de l'eau et s'habiller.

« Cependant nous cheminions vers ma tente, de plus en plus familiarisés, Narina folâtrant aussi librement avec moi qu'elle l'eût fait avec son frère, ses parents, ses compagnes. Elle me plaisantait à sa manière, me tourmentait d'une façon très piquante, tantôt luttant de force avec moi pour se débarrasser de mes bras, tantôt franchissant, pour me fuir, les taillis, les ravines, les plus larges fossés. Jeune et vigoureux alors, rompu aux travaux les plus pénibles, menant une vie plus dure mille fois que ces sauvages mêmes, j'eusse défié nos hercules d'Europe; mais soit que l'habitude et un reste de galanterie me fissent une loi de n'employer avec la jeune Narina que la moitié de mes forces, soit qu'en effet elle eût plus d'adresse et les mouvements plus souples, elle m'aurait contraint à lui demander grâce, et je pliais sous ses efforts; mais surtout, lorsqu'échappée à mes agaceries, et mettant entre nous un peu d'intervalle, elle me défiait à la course, et

venait à s'élancer, avec quelle vitesse elle parcourait les chemins, et, par cent détours, revenait se cacher à la lisière du bois, et me surprenait au passage!

« Différents oiseaux, que je voyais voltiger dans la forêt, me forçaient à tous moments d'y rentrer; c'était le seul moyen qui me restât d'apaiser les fougues de ma jeune sauvage; rien n'égalait le plaisir qu'elle éprouvait à me voir tirer des coups de fusil; je ne les lui épargnais pas, et, dans cette seule course, j'abattis une vingtaine d'oiseaux. Je n'avais point amené de chien; Narina en faisait aisément l'office, et saisissait admirablement bien les pièces qui n'étaient que blessées. Cependant je commençais à perdre de vue mon camp, et m'étais laissé entraîner un peu loin. Tous ces jeux, et les espiègleries de ma jeune compagne, parvinrent enfin à m'égarer, et ne cessèrent que lorsqu'elle m'eut donné tout naturellement une bonne leçon, et la meilleure réponse au tour si plaisant que je venais de lui jouer, il n'y avait qu'un moment, au bord de la rivière. Nous venions de rejoindre son cours, qui me reconduisait infailliblement à mon camp. Un héron, que je venais de tirer, s'était abattu sur les bords de la rivière; entraîné par le courant, il gagnait le milieu, et allait m'échapper; j'en eusse été d'autant plus désolé, qu'un de ses pareils, que j'avais eu beaucoup de peine à me procurer, avait été un jour, par la négligence d'un de mes gens, cruellement endommagé dans ma tente. Déjà j'étais à mi-corps dans la rivière; mais, embarrassé dans les herbes qui croissent

sur les bords, et n'ayant pas encore oublié l'accident du Keur-Boom (1), je répugnais à me laisser entraîner plus avant. Narina, qui s'apercevait de mon embarras, et me voyait m'y prendre assez gauchement pour courir après mon oiseau, s'étonna que je craignisse si fort de me mettre au large : en un clin d'œil, elle s'élance à la nage; je rejoins la terre, que je venais de quitter; mais la cruelle, tenant mon oiseau à la main, m'appelle, et m'invite à le venir chercher. Après cent débats et les plus vives instances, loin de se rendre à mes désirs, elle gagne comme un trait l'autre bord, et, de là, me nargue à son aise, et se rit de ma poltronnerie. J'ai dit quelque part que je ne sais pas nager; s'il fut des circonstances où je dusse m'en plaindre, sans contredit, il ne pouvait s'en rencontrer de plus mortifiante, et qui dût m'exciter davantage à réparer cette négligence inexcusable de l'éducation. Lorsque je vis que je ne pouvais rien obtenir de ma belle étourdie, je pris le parti de m'asseoir sur les bords de la rivière, et de l'attendre patiemment; elle fut bientôt lasse elle-même. Elle se remit à la nage; et revint, non sans quelques plongeons, rejoindre le bord où j'étais; rien ne l'effrayait de ma part; pendant sa traversée, je l'avais plusieurs fois couchée en joue; elle n'en était que plus folle et plus entêtée à me refuser mon héron. Nous reprîmes enfin tous les deux plus paisiblement notre route jusqu'à ma tente. »

(1) Keurebooms-Rivier dans Sparrmann. Voyez ci-dessus, p. 42. Le Vaillant écrit toujours Queur-Boom.

Haabas se disposa à partir, et on se sépara très satisfaits les uns des autres. Narina promit à Le Vaillant de lui apporter du lait, et de lui amener bientôt sa sœur. Elle tint parole, et commença par envoyer un de ses cousins, qui lui ressemblait beaucoup, avec un messager d'Haabas, qui donnèrent en présent, à Le Vaillant, un bœuf et des moutons. Le cousin de Narina, qui se nommait Amiroo, apporta de la part de cette belle sauvage, à son ami Le Vaillant, une corbeille de lait de chèvre. Notre voyageur (1) s'empressa de fêter les deux envoyés, les emmena à la chasse avec lui, et enseigna au cousin de Narina le maniement du fusil, dont celui-ci était enchanté. Dans cette chasse, Le Vaillant rencontra une troupe de bubales, et en tua un à deux cents pas de distance, avec sa carabine; ce qui surprit et attrista le jeune Amiroo, qui n'avait pu abattre un oiseau qui se trouvait à quinze pas de lui.

Le Vaillant se mit ensuite en route, pour rendre visite à Haabas, ainsi qu'à toute la nation des Gonaquois. Afin qu'on fût prévenu de son arrivée, il envoya devant lui un des messagers d'Haabas, et ne garda que le jeune Amiroo. Notre voyageur eut soin, avant de joindre cette nation respectable, de faire une toilette complète. Ce n'est pas qu'il ne fût habituellement d'une extrême propreté; il changeait de linge jusqu'à trois fois par jour; mais il arrangea ses cheveux avec plus de soin; il les poudra, et surtout lava et peigna sa barbe, qu'il avait laissée croître à dessein,

(1) Le Vaillant, *Premier Voyage*, t. II, p. 65.

afin que les Cafres, chez lesquels il avait eu, dès le moment de son départ du Cap, le projet de se rendre, le distinguassent des colons, avec lesquels ils étaient en guerre, et qu'ils abhorraient.

La caravane de Le Vaillant, conduite par Amiroo, qui marchait en tête, côtoya d'abord la rivière, et la remonta pendant près d'une heure; après quoi, la faisant quitter, Amiroo conduisit notre voyageur et sa troupe entre deux hautes montagnes, dans une gorge étroite, dont la longueur et les sinuosités n'avaient guère moins de deux lieues. Au bout de ce défilé, revenus à cinq ou six pas de la rivière, le pays s'ouvrit aux regards de notre voyageur; et, de là, lui montrant du doigt une petite éminence, sur laquelle il apercevait un kraal, son guide l'avertit que c'était celui de Haabas, dont il n'était plus qu'à peu de distance. Le Vaillant, quand il en fut assez près, fit, avec ses chasseurs, une décharge. Le vieux Haabas vint à sa rencontre. Notre voyageur lui dit *tabé*, *tabé*, en lui pressant la main; et bientôt il se trouva au milieu des huttes de cette horde. Ces huttes ressemblent à celles des Hottentots. Les femmes en sortirent bientôt, et entourèrent notre voyageur. Peu après vint Narina, portant une corbeille de lait de chèvre tout chaud, qu'elle offrit à Le Vaillant. Toutes ces femmes étaient dans leur plus grande parure, graissées et boughouées à frais, les visages peints de cent manières différentes (1). Narina s'était parée des présents que Le Vaillant lui

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 23

avait faits. Mais ce ne fut pas sans une extrême surprise qu'il s'aperçut qu'elle n'avait point suivi l'étiquette comme ses camarades, et qu'elle avait supprimé les onctions. Elle savait à quel point ce raffinement de coquetterie déplaisait à notre voyageur. Elle lui présenta sa sœur, qui lui parut jolie; mais soit que la prévention l'aveuglât, soit que l'odeur de ses onguents l'eût rebuté, il ne lui trouva point l'air agaçant de Narina, et il ne sentit rien pour elle.

Arrivé chez Haabas, Le Vaillant fit à la femme de ce chef des présents, consistant en mouchoirs rouges, en colliers de verroterie, blancs et rouges; il distribua ensuite aux autres femmes toutes les verroteries qu'il avait apportées, et il donna aux hommes en couteaux, des briquets et des bouts de tabac. On montra ensuite à notre voyageur tous les malades, et il fallut qu'il leur prescrivît un régime et des remèdes; l'opinion de ces peuples étant que tous les Européens se connaissent en médecine. On tua un mouton pour régaler Le Vaillant et sa suite. Après le dîner, qui fut court parce que cette chair fraîchement tuée, et la manière de la préparer, dégoûtaient notre voyageur, il prit congé de ses hôtes, monta à cheval, et, accompagné de Klaas, il piqua des deux, et se rendit à son gîte. Le reste de son monde arriva beaucoup plus tard. Une vingtaine de Gonaquois, tant hommes que femmes, que la curiosité attachait à leurs pas, les accompagnaient. La belle Narina était de ce nombre; mais elle garda l'incognito jusqu'au lendemain. Le Vaillant, qui n'avait pu dormir de toute la nuit, fut très surpris de

la trouver à son réveil (1). « Elle avait, dit notre voyageur, l'air plus embarrassé et plus honteux que de coutume; ce fut alors seulement qu'elle m'avoua qu'elle était arrivée dès la veille avec tous les autres. Je lui fis des reproches de s'être ainsi cachée de moi; je la pressai de m'en dire la raison; malgré mes vives instances, je ne pus obtenir de réponse positive; son silence là-dessus alla jusqu'à l'obstination; enfin, comme si elle eût craint d'avoir trop élevé ses espérances, elle devint plus timide à mesure qu'elle devinait les soupçons que je semblais former sur son compte. Cette réserve ingénue me la fit aimer davantage. Le café était prêt; je partageai mon déjeuner avec elle. »

Les danses et la joie, pour fêter les visiteurs, continuèrent toute la journée; mais, le lendemain, la curiosité amena en détail toute la horde au camp de notre voyageur; on se croisait de toutes parts sur les chemins, qui offraient le tableau mouvant d'une fête de village. Ce ne fut que l'après-midi du second jour que cessa la procession, et que les Gonaquois prirent congé du camp de notre voyageur, qui fit à Narina de nouveaux présents, et la laissa partir.

Le kraal de Haabas, que Le Vaillant venait de visiter, était situé à quatre cents pas environ de la rivière Groote-Visch, sur le penchant d'une colline qui s'étendait par une pente insensible jusqu'au pied d'une chaîne de montagnes couvertes d'une forêt de très grands arbres; un petit ruisseau la tra-

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 36.

versait par le milieu, et allait se perdre à la rivière. Toutes les huttes, au nombre d'à peu près quarante, bâties sur un espace de six cents pieds carrés, formaient plusieurs demi-cercles ; elles étaient liées l'une à l'autre par de petits parcs particuliers. C'est là que chaque famille enferme, pendant le jour, les veaux et les agneaux, qu'ils ne laissent jamais suivre leurs mères, et qui ne tettent que le matin et le soir, temps auquel les femmes traient les vaches et les chèvres. Il y avait, outre cela, trois grands parcs bien entourés, destinés à contenir, pendant la nuit, le troupeau général de la horde.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis le départ des envoyés de Le Vaillant ; et cependant, d'après ce qui lui avait été dit par Hans, il ne leur fallait que trois ou quatre jours tout au plus pour se rendre chez le roi Pharoo. Notre voyageur était dans la plus vive inquiétude sur leur sort, et cette inquiétude était encore augmentée par la répugnance que tous ses gens montraient à s'avancer dans le pays des Cafres, et par la crainte qu'ils leur inspiraient. Le Vaillant allait renoncer à l'engagement qu'il avait pris de ne point quitter Kocks-Kraal, le seul rendez-vous où ses envoyés pouvaient le rejoindre ; il allait donner l'ordre du départ, lorsqu'on lui apprit qu'on venait d'apercevoir, de l'autre côté de la rivière, une troupe considérable de Cafres qui se disposaient à la traverser. On se rangea aussitôt en bataille, on chargea les armes, et l'on se prépara à la défense. Mais les Cafres s'arrêtèrent tous lorsqu'ils se trouvèrent à la portée de la sagaie, et l'on vit,

avec une joie inexprimable, Hans se détacher de la troupe, et se diriger seul vers Le Vaillant. Il lui apprit qu'il était libre de voyager dans la Cafrerie; qu'il n'avait aucun risque à courir; qu'il y serait respecté comme un ami. Quant au retard qui lui avait causé tant d'inquiétude et d'alarme, voici ce qui l'avait produit. Hans, arrivé chez les Cafres, n'avait pu rencontrer le roi Pharoo, qui s'était retiré à trente lieues plus loin de l'endroit de sa résidence; les uns le croyaient vers les colonies, d'autres chez les Tamboukis, nation limitrophe de la Cafrerie, où l'on trouvait à négocier du fer et des armes. Dans l'impossibilité de remplir les ordres de Le Vaillant, Hans avait préféré lui ramener ses deux Hottentots; mais, sur le récit avantageux qu'il avait fait aux Cafres de son caractère et de ses dispositions pacifiques, plusieurs s'étaient offerts d'eux-mêmes à l'accompagner, et à venir à leur tour en députation auprès de lui pour l'assurer de la bienveillance générale du pays, qui, bien convaincu qu'il ne pouvait être un colon, le recevrait comme un ami, et même comme un protecteur. Ces Cafres, en effet, comptaient surtout que Le Vaillant aurait le pouvoir de les venger d'un certain colon de Bruyntjes-Hoogte, dont ils avaient des plaintes cruelles à lui faire, et dont le nom seul inspirait l'horreur.

Le Vaillant fit signe aux Cafres d'avancer, et bientôt il s'en vit entouré: ils étaient, non compris les envoyés, au nombre de dix-neuf hommes, cinq femmes et deux jeunes enfants. Ils parlaient avec

une extrême volubilité, un langage que notre voyageur ne comprenait pas. Ils n'employaient pas, dans leur prononciation, le clapement usité chez les Hottentots. C'était, dans leur manière de saluer, la seule différence avec les Gonaquois qui fût sensible; car, du reste, ils prononcèrent aussi, dans cette occasion, le mot *tabé* usité. On fit ensuite, par signes, une connaissance plus intime. Le Vaillant leur fit admirer ses armes, et tua devant eux plusieurs oiseaux au vol; lui, fut surpris de leur adresse à lancer leur sagaie. Un des plus jeunes tua devant ses yeux un mouton qui galopait pour rejoindre le troupeau, et qu'on avait lâché exprès. Les feux furent allumés pour préparer le repas : on coupa le mouton par morceaux; il fut rôti, et bientôt il n'en resta plus que la peau (1). Le Vaillant distribua ensuite à ses hôtes diverses espèces de quincailleries et du tabac. Ils reçurent ses présents avec satisfaction, et sur-le-champ chacun se mit en devoir d'en faire usage. Mais Le Vaillant, pour ne pas trop allumer leur cupidité, se vit contraint de dérober à leurs avides regards tous les outils et les instruments en fer. Ce métal faisait sur eux une impression pareille à celle de l'or sur un avare. Cependant les Hottentots de la caravane ne voyaient qu'avec jalousie et avec défiance ces étrangers dans le camp; et il fut impossible à notre voyageur de bannir ces soupçons, et de surmonter la crainte que la prolongation de leur séjour occasionnait. Le Vail-

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. I, p. 171.

lant, au contraire, commençait à acquérir quelque habitude de leur langage ; il parvenait un peu à se faire comprendre, et il les entendait mieux encore ; il ne tarda pas à concevoir d'eux une opinion non moins favorable que celle qu'il avait pour les Hottentots ; il les associa, comme eux, à ses chasses, et le jeune Cafre dont nous avons parlé, l'aida à tuer un hippopotame mâle de la plus grande taille ; et avec sa sagaie redoutable il abattit devant lui un gnou, avec autant d'adresse qu'il avait mis à percer le mouton (1). Le Vaillant se rendit dans leur kraal, et eut occasion de voir comment ils travaillent le fer qu'ils se procurent par voie d'échange ; comment ils fabriquent leurs outils, soignent leurs troupeaux, et de combien de manières ils façonnent, et contournent, les cornes de leurs bœufs et de leurs vaches.

Cependant la haine de la caravane contre les Cafres était encore excitée par quatre Hottentots-Basters au service des colons qui s'étaient cachés dans le camp. Le Vaillant, dès que ce secret lui fut révélé, les fit chasser, et gronda fortement tous ceux de sa suite ; mais il ne put, ni par la douceur, ni par les menaces, les décider à s'avancer dans la Cafrerie. Le Vaillant, qui voulait rester neutre entre les colons et les Cafres, refusa à ces derniers d'échanger avec eux de la ferraille contre des bœufs. Ce refus produisit quelques méfiances, et détermina une séparation qui fut cependant amicale. Notre voyageur distribua gratuitement des verroteries aux

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 184.

Cafres; et ils lui renouvelèrent leurs protestations de reconnaissance et de bonne amitié; ils l'assurèrent que partout où ils passeraient, leur premier soin serait de publier combien ils avaient à se louer de lui; que les richesses dont il les avait comblés feraient plus d'un jaloux; et que toutes les hordes l'attendraient avec la plus vive impatience, et le verraient arriver avec joie. La description qu'ils se promettaient de faire de son camp, de sa personne, et surtout de sa barbe, devait, ajoutaient-ils, servir de signalement à ceux qui ne le connaissaient pas, et le faire accueillir tout autrement qu'un colon. Ils se tournèrent ensuite, comme de concert, du côté de sa tente, sur laquelle flottait, comme de coutume, son pavillon, et lui demandèrent s'il ne le porterait pas avec lui, afin qu'on l'aperçût de plus loin; sur sa réponse affirmative, ils jetèrent des cris de joie, et partirent contents de l'espoir qu'il leur donnait d'aller les visiter.

Le Vaillant en avait réellement le désir, et n'était arrêté que par la répugnance et le peu de courage de ses Hottentots. Pour ne point paraître s'occuper d'eux et de son projet avec trop d'acharnement, il résolut d'aller rendre visite au vénérable Haabas et à ses amis les Gonaquois. Il se rendit seul à leur kraal. Leur joie fut extrême quand ils l'eurent reconnu. Haabas lui fit part de ses craintes et de celles de sa horde, pendant le séjour des Cafres dans son camp. Notre voyageur, voyant qu'il ne pouvait les persuader d'avoir quelque confiance dans les promesses de ces peuples, approuva la résolution, qui

fut prise par eux, de gagner au plus tôt les montagnes de l'ouest, et de s'éloigner tout-à-fait des terres de la Cafrerie, qui s'étendent au nord-est. Les bords du Zondag étaient, ci-devant, les limites des Cafres, qui avaient leurs habitations principales sur le Bruyntjes-Hoogte : on en découvre encore quelques faibles vestiges. Les ordres exprès et l'intention du Gouvernement, qui voulait vivre en paix avec ces sauvages, étaient que ces limites fussent toujours sacrées; mais le colon, qui n'a ni la sagesse ni les vues d'une administration politique, trouvant les terres de ces impuissants voisins supérieures aux siennes, est parvenu, avec le temps, à s'en emparer, et a reculé impunément ces peuples au-delà du Groote-Visch-Rivier. Les ordres des gouverneurs, de plus en plus méprisés, sont demeurés sans effet.

Le Vaillant, toujours occupé de son projet de voyager chez les Cafres, profita de sa visite à la horde de Haabas pour se procurer, par échange, quelques bœufs de charge, et pour engager trois Gonaquois à le suivre, et à seconder son entreprise. Cependant il demanda des nouvelles de la jeune Narina : elle était absente chez sa mère. Notre voyageur soupçonna que quelqu'un de la horde s'était détaché pour aller la chercher : il n'en fut que plus empressé à partir. Il salua Haabas, et rejoignit son camp.

A son retour, Le Vaillant essaya encore de vaincre la terreur de ses Hottentots; mais n'ayant pu les déterminer à le suivre, il laissa le commandement de son camp au vieux Swanepoel, donna des ordres pour

tout le temps présumé de son absence, et accompagné de ses trois Gonaquois, du chasseur Jean, qui l'avait suivi depuis le Soet-Mel-Valley, vallée du Lait doux, de deux hommes de bonne volonté, nommés Pit et Adam, du cousin de Narina, et de son singe Keès (1), il partit le 3 novembre au matin. Il lui fallut d'abord remonter la rivière l'espace d'une lieue et demie pour la traverser. Il prit ensuite sa route droit au nord-est, marchant toujours à l'ombre des mimosa, dont les feuilles, petites et rares, ne garantissaient que faiblement nos voyageurs contre la chaleur du soleil. Les bœufs se trouvant fatigués après sept heures de marche, on campa. On tua en route un gnou et une nouvelle espèce de coucou.

Le 5, Le Vaillant arriva à un kraal de Cafres, où il ne trouva pas un seul habitant. La plupart des huttes étaient encore entières; quelques unes seulement avaient été brûlées. Notre voyageur en vit sept rapprochées et groupées; le surplus, qui pouvait monter à cinquante ou soixante, était épars de côté et d'autre, dans l'étendue d'une demi-lieue. Le Vaillant établit son camp dans ce lieu; il logea dans sa tente, et ses Hottentots dans les huttes. A deux pas se trouvait un ruisseau d'eau limpide; quelques mimosa, épars çà et là, donnaient un peu de fraîcheur; et à cent pas était une forêt immense de superbes et grands arbres, parmi lesquels Le Vaillant reconnut le stinck-hout, ou bois puant, si précieux pour l'ébénisterie, et qu'on trouve en si grande abon-

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 109.

dance dans le pays des Auténiquois. Les autres arbres de cette forêt consistaient en geele-hout, ou bois jaune; en roye-hout, ou bois rouge, en kaersenboom, cerisier, etc. Ces arbres étaient fréquemment enlacés par des lianes qui, parvenues aux sommets et aux moindres branches, laissaient tomber des filets dépourvus de feuilles, qui pendaient jusqu'à terre; très faibles dans leurs commencements, ces lianes atteignent à la longue la grosseur du bras. Les naturels du pays les nomment bawians-touw, ou cordes du bawian, parce que les singes s'en servent pour grimper au sommet des arbres, et arriver au fruit de la liane, qui est rouge, de la grosseur de la cerise, et ne croît qu'aux extrémités de la plante et à la naissance des filets. Ce qui ajoute encore à la vue pittoresque que présente cette forêt, c'est que toutes les plantes et arbustes sont couverts d'une espèce de mousse jaune, ou lichen, dont les brins portent souvent dix à douze pieds de long. Les gens de Le Vaillant les nommaient dans leur langue chevelure des arbres. Cette mousse ne croît que sur certains arbres, tels que le kaersen-boom, et le geele-hout; mais, dans certains cantons, tous les arbres en étaient tellement garnis, qu'on ne distinguait ni troncs ni branches, ni même une seule feuille. Ces bois étaient peuplés par deux espèces de gazelles peu farouches, le bosh-bock, et le noumetjes (1), dont nous donnerons, en son lieu, la description.

Le 9, notre voyageur plia bagage, et reprit sa

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 241.

route. Les Hottentots, suivant leur usage de donner aux lieux le nom d'un événement qui s'y est passé; avaient nommé le kraal que l'on quittait le camp du Massacre. On s'avança ensuite droit à l'est, et on traversa un canton dont toutes les herbes avaient été la proie des flammes : une nouvelle verdure, qui commençait à pointiller, présentait aux regards le plus beau tapis vert. On rencontrait à chaque pas des troupes de spring-bocken, de gnous, de gazelles. La chaleur était si excessive, et la transpiration si abondante, qu'il s'élevait un nuage de vapeurs au milieu de ces troupes innombrables.

Notre voyageur s'arrêta, vers le soir, près d'une lagune considérable, formée par l'orage, et il accommoda pour son souper un œuf d'autruche dans sa coquille, en manière d'œufs brouillés. Ce mets équivalait à une douzaine d'œufs de poule mêlés ensemble. Malgré la voracité de son appétit, il n'en put manger que la moitié.

Le 10, Le Vaillant repartit en marchant toujours à l'est. Cette direction le conduisit dans un canton où les mimosa se trouvèrent en si grande abondance, si hauts, et si touffus, qu'ils formaient une véritable forêt. Après l'avoir traversée, notre voyageur rencontra une petite rivière qui fut passée à gué, il suivit ses bords pendant l'espace de deux grandes lieues, après quoi il campa, afin de n'être pas surpris par la nuit. Trois lieues plus loin, Le Vaillant rencontra un kraal de Cafres; il était désert comme le premier; cependant on n'y voyait aucune trace de dévastation, il paraissait avoir été nouvel-

lement abandonné; il était vaste, et composé de plus de cent huttes, solidement construites, espacées à la manière ordinaire. Le Vaillant décida qu'il s'arrêterait dans ce lieu pendant deux ou trois jours, afin de distribuer au loin quelques patrouilles, et de voir si dans les environs il ne découvrirait point quelques Cafres; mais il ne put rien découvrir. Il prenait cependant toujours des précautions, et, pour éviter toute surprise, il couchait toujours à cinquante pas de sa tente, sur laquelle flottait son pavillon.

Le 15, Le Vaillant traversa la petite rivière qu'il avait suivie jusque-là, afin d'éviter les montagnes stériles qui se présentaient à lui (1). Il inclina ensuite du côté du sud, continuant toujours à chasser; mais, à mesure qu'il s'avançait, l'eau devenait moins abondante, et il commençait à éprouver une très grande anxiété. Un jour que le temps était resté couvert, ce qui avait procuré une marche de plus de six heures fort agréable et douce, notre voyageur aperçut Kees qui tout à coup s'arrêta, et qui, portant les yeux et le nez au-vent sur le côté, se mit à courir, entraînant toute la meute de chiens à sa suite, sans qu'aucun d'eux donnât de la voix. Étonné de ce manége si nouveau, n'apercevant rien qui pût les attirer si singulièrement, notre voyageur pique des deux pour les rejoindre. Quel fut son étonnement de les trouver rassemblés autour d'une jolie fontaine, éloignée de plus de trois cents pas de l'endroit d'où ils venaient de détaler! Il fit signe à ses gens de s'appro-

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 254.

cher; ils arrivèrent, et l'on campa près de cette source bienfaisante, qui prit sur-le-champ le nom du sagacieux animal qui l'avait découverte.

Le Vaillant campa donc à Keès-Fontein; et le lendemain, en chassant, il fut effrayé par l'apparition de deux serpents d'un jaune doré, de l'espèce connue sous le nom de kooper-capel. Il tira dessus; l'un des deux tomba mort, l'autre rentra dans son trou. On aperçut des feux dans le lointain pendant la nuit, et notre voyageur eut soin de faire éteindre les siens. A son réveil, il se dirigea du côté où il avait vu les feux. Il leva son camp, traversa une épaisse forêt de mimosa. Couverts de sueur, et accablés de poussière, après plus de six heures de marche, nos voyageurs arrivèrent à une lagune, qui se présenta fort à propos pour camper et se rafraîchir. Le Vaillant envoya quelques uns de ses Hottentots à la découverte, du côté où il avait vu les feux pendant la nuit. Les messagers revinrent une heure après; et notre voyageur vit presque aussitôt s'avancer dix Cafres, qui conduisaient paisiblement quelques bêtes à cornes. Le premier mouvement de ces Cafres, effrayés surtout par les armes à feu, fut de prendre la fuite; mais Hans, leur criant dans leur langue qu'ils pouvaient s'arrêter avec confiance, les fit arrêter sur-le-champ. Leur frayeur disparut entièrement lorsqu'ils virent Le Vaillant avec sa longue barbe. Ils avaient ouï parler de lui par ceux qu'il avait reçus dans son camp de Kocks-Kraal. Ils s'informèrent s'il y avait des colons dans le voisinage; et notre voyageur s'empressa de les rassurer

sur ce point. Jamais les Cafres n'avaient été tourmentés comme ils l'étaient alors. Outre les pertes en hommes et en bestiaux, qu'ils avaient essuyées des blancs, ils en faisaient encore journellement du côté des Tamboukis, nation voisine qui, profitant de leur situation critique, se répandait dans plusieurs cantons de la Cafrerie, et égorgeait tout ce qui s'offrait à sa rencontre. Ainsi, pressés des deux côtés par cette diversion, les Cafres, manquant de munitions de guerre, et hors d'état de se défendre, battaient en retraite le plus qu'il leur était possible, et s'enfonçaient au plus loin vers le nord, pour éviter deux ennemis auxquels ils ne pouvaient résister. Un troisième, non moins redoutable, le Boschiman, les pillait et les massacrait partout où il les trouvait (1). Le Vaillant apprit des Cafres, qu'il venait de rencontrer, que c'étaient leurs feux qu'il avait vus la veille. Ceux de notre voyageur n'avaient pas été aperçus par eux; ils les auraient empêché d'approcher. Ces Cafres confirmèrent la nouvelle du naufrage d'un vaisseau de blancs sur la côte des Tamboukis, sans pouvoir donner aucun détail. Notre voyageur fit à ses nouveaux hôtes une distribution de verroteries, de colifichets, de briquets, d'amadou, et surtout de tabac, et ne voulut point accepter d'eux ce qu'ils lui offraient. Ces Cafres, après avoir passé une journée avec lui, le quittèrent pleins de reconnaissance pour ses bons traitements, et d'admiration pour sa générosité.

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 266.

Le Vaillant, d'après les renseignements qu'il avait obtenus des Cafres, résolut de ne pas pousser plus loin son excursion dans leur pays, et de retourner, par le plus court chemin, à Koçk-Kraal, où était son camp. Il laissa donc ses hôtes se diriger vers le nord, et lui, avec tous ses gens, marcha vers le sud. Il mit, à ce qu'il assure, trois jours entiers à gagner les bords tant désirés de Groote-Visch-Rivier, ou de la grande rivière du Poisson (1).

On a pu voir, d'après le récit qui précède, que Le Vaillant, dans cette excursion au-delà de Groote-Visch-Rivier, n'indique plus aucune rivière, aucune montagne, aucun objet naturel par les noms du pays (2); ce qui le laissait libre d'arranger son voyage sur la carte comme il le désirait, sans pouvoir être contredit. On voit seulement que la source nommée par lui, du nom de son singe, Keès-Fontein, est le point le plus extrême vers l'est où il soit parvenu. Il place ce point, sur sa carte, à un degré dix minutes au nord de la baie de Natal, et à une égale distance à l'est des bords de Groote-Visch-Rivier; l'embouchure de cette rivière est placée par lui à vingt-huit degrés à l'est du méridien de Paris. La vérité est que

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 273.

(2) En décrivant les mœurs des Cafres, t. II, p. 287, il dit que les principales rivières du pays des Cafres sont nommées par eux Magourhaari, Beegha-Koum, et Bhis-Koomalt; mais il ne dit pas où coulent les rivières qui portent ces noms, ni de quelle manière il les a obtenus. Selon sa carte, la Bectia-Cym, ou rivière de Lait, qui reçoit la Magou-Kami, ou Machavava, se jetterait dans la baie de Natal, ainsi que la Bis-Kamat. Ce sont probablement les rivières mentionnées dans le texte; mais cette partie de sa carte est toute fantastique.

cette embouchure se trouve seulement à vingt-cinq degrés à l'est du méridien de Paris. Comme Le Vaillant ne dit point dans son récit qu'il ait franchi les montagnes de Kaboche, de Katbe, et Indoka, qui s'étendent de l'est à l'ouest, à un degré de la côte, où le Groote-Visch-Rivier se décharge dans la mer; qu'il paraît même que c'était la nécessité de franchir les montagnes qui l'a fait retourner sur ses pas, il s'ensuit que le pays des Gonaquois et Kock-Kraal, d'où Le Vaillant était parti, devaient être à un demi-degré, ou quinze ou seize lieues du rivage, au nord de la côte, et non à deux degrés, ou quarante lieues où il les place. Or, il met l'embouchure de Groote-Visch-Rivier à trente degrés cinquante minutes de latitude méridionale, tandis qu'elle est réellement à trente-trois degrés trente minutes. La position des Gonaquois, et celle de Kock-Kraal, sont donc à environ quatre degrés, ou quatre-vingts grandes lieues marines plus au sud, et à trois degrés, ou soixante grandes lieues marines plus à l'ouest, qu'ils ne sont sur la carte de Le Vaillant. Ainsi, au lieu de les mettre par vingt-neuf degrés de latitude sud, et vingt-sept degrés de longitude est, comme il les indique, ils doivent se trouver par trente-trois degrés de latitude sud, et vingt-cinq degrés de longitude est. C'est en effet dans ces environs que Barrow a retrouvé les Gonaquas (1), qui sont les Gonaquois

(1) Voyez ci-après l'analyse des voyages de Barrow; c'est d'après son texte, et d'après les observations astronomiques faites pendant son voyage, que nous parlons; car la carte de cet auteur n'est d'accord ni avec son texte ni avec ses observations, et

de Le Vaillant; et ce fait important prouve l'exactitude de nos raisonnements et de nos calculs. En admettant actuellement que notre voyageur n'ait point exagéré sur sa carte la distance parcourue depuis les bords de Groote-Visch-Rivier, et en reportant cette distance, qui est d'un degré trente minutes, ou trente grandes lieues marines, du point où nous avons placé Kock-Kraal sur les bords de Groote-Visch-Rivier, dans une direction nord-est, telle que l'indique notre voyageur lui-même, on se trouverait placé sur les bords de la rivière nommée la grande Kei chez les Tamboukis. Mais notre voyageur nous apprend que, lorsqu'il retourna sur ses pas, il se trouvait encore à une distance considérable des Tamboukis; il n'a donc pas été aussi loin vers l'est; et, ce qui le prouve évidemment, c'est que s'il avait pénétré jusqu'à la grande Kei, il aurait dû traverser la rivière de Keès-Kamma, et qu'il n'en fait aucune mention. Il résulte de cette discussion, et du récit même de Le Vaillant, qu'il ne s'est éloigné de son camp que de quinze à vingt lieues vers l'est tout au plus, et que son excursion n'a pas dépassé les limites où Barrow a trouvé depuis la résidence du roi Gaika; ce qui nous place à trente-deux degrés trente minutes de latitude sud, et vingt-cinq degrés trente minutes de longitude orientale, au sud et non au nord, à l'ouest et non à l'est de la baie de Natal. En effet, le port de la baie de Natal se trouve à vingt-neuf degrés cinquante-cinq minutes de latitude sud, et vingt-neuf degrés huit

porte beaucoup trop à l'est l'embouchure de Groote-Visch et le pays des Gonaquas, mais pas autant que Le Vaillant.

minutes de longitude orientale. Il en résulte une différence en latitude, avec la carte de Le Vaillant, d'environ trois degrés quarante-cinq minutes, et en longitude d'un degré vingt-cinq minutes pour la position de Keès-Fontein (1), et de près de cinq degrés et demi, ou trois cent trente milles de distance entre ces deux points, à l'ouverture du compas, et sans compter les détours de la route. On doit cependant dire, à la décharge de notre voyageur, que cette énorme exagération ne résulte pas explicitement de son récit, mais implicitement de sa carte, qu'il n'a pas dressée lui-même.

De tout ceci, nous devons conclure que Le Vaillant a étendu son voyage vers l'est une vingtaine de lieues plus loin que Sparrmann; mais que son excursion n'a pas dépassé les limites de celle de Paterson, ni atteint celle de Barrow, qui a franchi la rivière de Keès-Kamma.

Le Vaillant, après avoir atteint Groote-Visch-Rivier, la remonta paisiblement pendant trois autres journées; et enfin, dans la matinée du quatrième jour, il reconnut la montagne de la Table, dont il avait vu le revers dans les premiers jours de son départ, et à laquelle il donna le nom de montagne du Retour, parce que c'est de sa position qu'il prit son point de départ en quittant le pays des Cafres (2). Sa vue excita parmi ses compagnons des cris de joie. On

(1) Conférez, pour cette discussion, les cartes annexées aux voyages de George Thomson, de Burchell, de Barrow, de Phillips, e Sparrmann, de Lichtenstein, avec celle de Le Vaillant.

(2) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 274.

força la marche, et le soir on arriva au camp. En l'absence de notre voyageur, le nombre de ceux qui composaient la caravane s'était considérablement accru, parce qu'après son départ un petit détachement de la colonie des bons Gonaquois était venu s'établir à l'endroit même qu'il avait auparavant assigné aux Cafres, et ils y avaient construit plusieurs huttes nouvelles; mais il n'en résultait aucun désordre. Le Vaillant retrouva tout dans un ordre parfait; et, en témoignage de sa satisfaction, il fit à tous ses gens, et même aux Gonaquois et Gonaquoises, une double distribution d'eau-de-vie et de tabac.

Le lendemain, il annonça son départ pour les Sneuw-Bergen, ou montagnes de Neige, et il trouva tous ses Hottentots disposés à le suivre, malgré la crainte que leur inspiraient les Boschimans qui ont leurs retraites dans ces montagnes. Il leur accorda deux jours pour prendre congé de leurs bons voisins, et pour se divertir avec eux; et comme la nouvelle de ce départ définitif s'était répandue, on vit bientôt arriver toute la horde par pelotons, hommes et femmes. Haabas était à leur tête; tout ce qui avait pu marcher le suivait. Tant que durèrent ces quarante-huit heures, on se livra, de part et d'autre, à tous les excès de la folie et du plaisir. Notre voyageur n'épargna pas son eau-de-vie, ni Haabas l'hydromel qu'il avait apporté avec lui. « Mais la belle Narina et sa sœur, dit notre voyageur, qui étaient de la partie, ne prenaient aucune part à ces orgies, tout innocentes qu'elles fussent. La tristesse avait surtout voilé les traits de Narina; je la consolai

comme je pus; je l'accablai de présents; je lui en remis pour sa sœur, sa mère, et toutes ses amies; en un mot, je me défis dans ce moment de presque tous mes bijoux; mais sa parure n'était pas ce qui l'occupait. Je pris à part le vénérable Haabas, et le pressai avec tendresse, même avec émotion, de suivre les conseils que je lui avais donnés pour son salut et celui de toute sa horde; je m'efforçai de lui persuader que la tranquillité apparente des colons, toujours assemblés dans le même endroit, prouvait quelque nouveau projet, et par conséquent de nouvelles trahisons; que son kraal étant placé précisément entre les colons et les Cafres, il pouvait tôt ou tard devenir la victime des uns et des autres.» Nous verrons bientôt, dans l'analyse des voyages de Barrow, combien était juste la prévoyance de Le Vaillant, combien étaient sages les conseils qu'il donnait à Haabas, et combien ce dernier dut se repentir de ne les avoir pas suivis.

Enfin le 4 décembre arriva; la chaleur était excessive; mais Le Vaillant partit ce jour même comme il se l'était prescrit. Après avoir fait six grandes lieues, il s'arrêta, à une heure après midi, dans un kraal horriblement dévasté, et jonché de cadavres. Il s'empressa de fuir ce révoltant spectacle, se remit en route à quatre heures, et, après trois heures de marche, il trouva un champ propice pour camper, et où il se proposait de passer la nuit; mais à peine y fut-il établi qu'il éprouva des démangeaisons extraordinaires; il découvrit sa poitrine, et la trouva noircie d'essaims innombrables de puces. On quitta sur-

le-champ ces lieux empoisonnés, que les Hottentots de la caravane nommèrent le camp des Puces; et on alla s'établir plus loin, sur les bords d'un ruisseau limpide et très riant. Le Vaillant s'y plongea tout entier, sans se donner même le temps de se déshabiller; il avait le corps absolument truité. Klaas lui conseilla, au sortir de ce bain, de se laisser frotter à la manière des sauvages; il fut donc graissé et boughoué pour la première fois de sa vie, et s'en trouva soulagé (1). Le Vaillant et ses chiens avaient seuls été attaqués de ce fléau. Les Hottentots en avaient été garantis par leur graisse, dont ils se couvrent le corps. Le Vaillant se trouvait dans une plaine couverte de mimosa de l'espèce nommée dooren-boom par les colons; ils étaient alors en fleur; la plaine était flanquée au nord par des forêts immenses, et ce canton était favorable pour la chasse; aussi Le Vaillant y fit quelque séjour, y varia ses campements jusqu'à cinq fois, et abattit plusieurs oiseaux magnifiques inconnus aux ornithologistes, et surtout le uyt-lager ou moqueur.

Le 16, Le Vaillant se remit en route, et après trois heures de marche il atteignit Kleine-Visch-Rivier, ou la petite rivière des Poissons, qu'il traversa le jour suivant. Il continua sa route, et s'arrêta dans des bois de mimosa en fleur, où il eut le bonheur de tuer un touraco et d'autres oiseaux rares. Il rencontra aussi dans cette forêt des singes cercopithèques à faces noires, et il en abattit un (2). Il resta dans ce campement, si agréable pour lui et pour

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 304.
(2) Ibid., *premier Voyage*, t. II, p. 342.

ses gens, jusqu'au 28, et il le quitta avec beaucoup de regret. Il rencontra en route deux sauvages hottentots qui regagnaient leurs kraals, et conduisaient des moutons; il leur en acheta deux, et après une heure de marche il fut arrêté trois heures par Klein-Visch-Rivier, qui, depuis qu'il l'avait traversée, s'offrait à lui pour la troisième fois. Il campa dans ce lieu, afin de se donner le temps de réparer ses voitures. Il eut ensuite occasion de voir pour la première fois une émigration de sauterelles; l'air en était obscurci; elles ne s'élevaient que peu au-dessus de la tête des hommes de la caravane; mais elles formaient une colonne qui pouvait embrasser deux à trois mille pieds en largeur, et, montre en main, elles mirent plus d'une heure à passer. Ce bataillon était tellement serré qu'il en tombait comme une grêle des pelotons étouffés et démontés. Keès les croquait et en faisait provision; ceux des gens de Le Vaillant qui étaient habitués à la vie sauvage s'en firent un régal. Il essaya lui-même d'en goûter; mais il déclare qu'il serait un mauvais acridophage. Il observe que les Hottentots ne ramassent pas indistinctement toutes les espèces de sauterelles; ils n'en recueillent et n'en mangent que d'une seule espèce; c'est celle qui émigre et s'assemble en grandes troupes pour traverser d'immenses pays (1).

Le Vaillant repartit le 3 janvier; et, laissant derrière lui les montagnes de Bruyntjes-Hoogte, il aperçut vers le nord-ouest celles de Sneuw-Bergen qui,

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. 1, p. 319.

quoiqu'on fût dans la saison des plus fortes chaleurs, conservaient encore de la neige dans les anfractuosités et les enfoncements les plus rapprochés du sommet. Le Vaillant rencontra sur sa route un blanc qui revenait d'un lac situé près de Zwarts-Kops-Rivier pour se procurer du sel, et dont la femme, le fils, et tous les domestiques hottentots, avaient été massacrés par les Cafres. Notre voyageur, dirigeant toujours sa marche vers les montagnes de Neige, arriva sur les bords de Bly-Rivier, ou rivière de Joie, torrent que la sécheresse avait tari. Trois heures et demie de marche le conduisirent ensuite à une rivière nommée Vogel-Rivier, ou rivière des Oiseaux. Une troupe de spring-bocken occupait presque toute la plaine qui se trouve entre ces deux rivières; c'était une émigration dont notre voyageur n'avait vu ni le commencement ni la fin. On était alors précisément dans la saison où ces animaux abandonnent les terres sèches et rocailleuses de la pointe d'Afrique pour refluer vers le nord, soit dans la Cafrerie, soit dans d'autres pays couverts et bien arrosés. « Tenter, dit Le Vaillant, d'en calculer le nombre, le porter à vingt, à trente, à cinquante mille, ce n'est rien dire qui approche de la vérité; il faut avoir vu le passage de ces animaux pour le croire; nous marchions au milieu d'eux sans que cela les dérangeât beaucoup. Ils étaient si peu farouches, que j'en tirai trois sans sortir de mon chariot » (1).

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 324.

Remis en route, dans la matinée du 6, Le Vaillant remonta la rivière des Oiseaux, et, après divers accidents, il parvint sur les bords de Platte-Rivier, qui se trouva à sec. La caravane, mourant de faim, et excédée de fatigue, fut obligée de se contenter d'un peu d'eau bourbeuse, que le soleil n'avait pas encore dévorée. Le Vaillant, dans ce lieu, aperçut huit élans; c'est la plus grande espèce de gazelle du Cap, nommée kana par les Hottentots : notre voyageur en tua plusieurs. Ses gens découvrirent aussi, au pied des montagnes, un kraal de Hottentots nouvellement établi dans ce lieu; et cinq d'entre eux vinrent le visiter dans son camp, et lui apprirent que c'étaient les persécutions qu'ils avaient éprouvées de la part des colons dans le Camdebo qui les avaient forcés de se réfugier dans cet endroit, où ils se trouvaient exposés aux attaques des Boschimans, des chiens sauvages, des tigres et des lions, qui dévastaient leurs troupeaux. C'est parmi ces Hottentots que Le Vaillant dit avoir vu, pour la première fois, une femme mariée, mère de plusieurs enfants, avec le tablier de chair où les deux languettes aux parties naturelles, dont Ten-Rhyne a parlé le premier. Le Vaillant a donné, dans son atlas, la figure de cette femme (1). Suivant lui, ce tablier n'est qu'une prolongation des grandes lèvres des parties naturelles de la femme; et c'est le résultat d'un tiraillement produit par des poids suspendus. C'est un goût particulier, un caprice de la mode, un raffinement de coquetterie. Les recher-

(1) Atlas du voyage de Le Vaillant, pl. 10.

ches exactes faites par Péron au Cap démentent, ainsi que nous le dirons en son lieu, l'assertion de Le Vaillant à cet égard, et prouvent que ces filets, ces appendices de chair, sont un caractère de race; qu'ils sont naturels, et non pas produits artificiellement; qu'ils ne tiennent point au prolongement d'aucune des parties des organes sexuels, ces parties n'offrant, chez les Hottentotes, aucune différence avec les femmes d'autres nations (1).

Lorsque Le Vaillant eut parcouru, autant que les précautions qu'il avait à prendre pour sa sûreté le lui permettaient, les différents rameaux et les plus beaux sites de Sneuw-Bergen, ou montagnes de Neige, il songea enfin à quitter ces noirs pays, et à retourner au Cap. Il se remit en route le 2 février, accompagné d'une partie de la horde des Hottentots dont nous avons parlé (2). Il se dirigea vers le sud-ouest, et traversa la rivière Jubers. Le lendemain, il passa un torrent sans nom connu, auquel il donna celui de son ami et protecteur Boers. Ici commençaient les plaines arides du Carouw (3). Des plantes grasses et frustes couvraient cette terre ingrate, ou, pour mieux dire, ces sables dans toute l'étendue de l'horizon; d'un autre côté, des rochers non moins stériles offraient partout aux regards attristés l'image de l'abandon et de la mort; on ne

(1) Conférez Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 351 et 352; et Péron, dans le *Voyage aux terres australes*, partie historique, 1816, in-4°, t. II, p. 305.

(2) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 354.

(3) Le Vaillant écrit ainsi; mais les autres voyageurs écrivent Karroo ou Karrou.

voyait que quelques herbes éparses qui semblaient croître à regret pour le salut du bétail. Les quatre ou cinq grandes heures de marche conduisirent la caravane à la rivière Voogel, qui va se jeter dans celle Zondag. Après avoir traversé un torrent nommé Joghem-Rivier, on parvint, le jour suivant, sur les bords de la Zondag; des bosquets de mimosa en fleur, qui répandaient une odeur suave, mille espèces d'oiseaux et d'insectes superbes, qui se jouaient sous leurs ombrages, faisaient de ces lieux un séjour d'autant plus délicieux, qu'il formait un plus grand contraste avec le désert environnant; aussi notre voyageur y resta-t-il jusqu'au 8. En laissant la Zondag derrière lui, il rencontra seize Hottentots avec armes et bagages, sur les bords du Zwart-Rivier, ou la rivière Noire; ils quittaient le Camdebo pour gagner, au pied de Sieuw-Bergen, la horde que Le Vaillant y avait laissée. Ils lui apprirent qu'ils étaient forcés à cette émigration par des troupes formidables de Boschimans, qui mettaient tout à feu et à sang dans le Camdebo, incendiant les habitations pour en enlever les munitions, les armes et toutes les richesses. Ce récit ayant jeté l'épouvante parmi les gens de la caravane, Le Vaillant, lorsqu'il fut arrivé le soir sur les bords de la rivière de Camdebo, fut obligé de renvoyer un de ses Hottentots, qui voulait engager les autres à rebrousser chemin. Après avoir arraché un Hottentot des mains d'un Boschiman, et éprouvé diverses aventures de chasse, notre voyageur arriva le 16 sur une habitation occupée par deux frères nègres et libres, l'un des-

quels était marié à une jeune mulâtresse. Il y fut reçu avec des transports de joie, et il y mangea du pain pour la première fois depuis un an. Il resta trois jours dans ce lieu; et, malgré les attentions bienveillantes dont il était l'objet, il était comme gêné en se retrouvant dans la société d'hommes civilisés, et il regretta ses déserts. «Tout fuyait, dit-il, et les torrents, et les montagnes, et les forêts majestueuses, et les chemins impraticables, et les hordes sauvages, et leurs huttes charmantes, tout me fuyait, tout me semblait regrettable, jusqu'aux bêtes féroces elles-mêmes, à qui je prêtais en ce moment des sentiments d'habitude et de bienveillance pour moi.» Le 19, Le Vaillant se remit en route, et souffrit beaucoup de la chaleur et du manque d'eau. Le 21, après avoir traversé le lit de la Kriga, qui était à sec, et qu'il avait déjà passé la veille, il rencontra deux habitants du Camdebo, qui lui apprirent qu'avec les secours de la France le Cap avait été sauvé de toute invasion de la part des Anglais, et que la colonie était demeurée sous la domination hollandaise. Le plaisir de cette nouvelle fut effacé par celle de l'indisposition de M. Boers, que les voyageurs attestaient avoir laissé dans un état critique. Dès lors, Le Vaillant prit toutes les mesures pour hâter son retour. Il arriva à la fontaine du Kriga, où il trouva de l'eau en abondance; il y tua, en quatre ou cinq coups de fusil, quarante gelinottes d'une très belle espèce, habituées à venir s'abattre par milliers sur les bords de cette fontaine. Après avoir décampé de la fontaine du Kriga,

il ne rencontra plus que des plantes grasses et des sauterelles, et se trouva dans un lieu de désolation. Trois autres campements le conduisirent sur les bords d'un torrent nommé Kriga par les Hottentots. Il passa ensuite un marais desséché que forment les différents coudes du même torrent, et qui pour cela est appelé Kriga-Valey (mare ou lac de Kriga). Il passa ensuite à Loury-Fontein, et gagna ensuite le Traka et le Kanka. Tous ces noms désignent différentes fontaines, mares ou lits de rivières, où Le Vaillant ne trouva point d'eau. Ses animaux étaient épuisés. Enfin, après avoir traversé Zwarte-Rivier, ou la Rivière-Noire (1), il parvint à l'habitation de Kiven-Valey, ou lac de la jeune Herbe. Il séjourna trois jours dans ce lieu, où le maître de la maison et ses deux filles le reçurent avec la plus généreuse hospitalité. Le Vaillant se loue surtout beaucoup des bienveillantes attentions de la séduisante Dina, une des deux filles de son hôte, et une

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 376. « Cette rivière Noire, dit Le Vaillant, est-elle un coude de la rivière du même nom, que nous passâmes quelques jours avant? c'est ce que j'ignore absolument. » Cela serait probable; la carte de Burchell aussi-bien que celles de Barrow et de Gottholdt nous représentent cette Zwart-Rivier, dont parle Le Vaillant, comme ayant un cours peu étendu, et coulant du sud-est au nord-ouest dans la Gamkoc, ou Groots-Leuwen-Rivier, la grande rivière du Lion, ou la Gauritz, dans un sens opposé à celui de Zwart-Rivier; c'est-à-dire, de l'ouest à l'est, coule Traka-Rivier, qui reçoit la Kowka, ou Chouka, et toutes deux réunies se rendent dans Loeri-Rivier, qui a son embouchure dans Olifants-Rivier, l'autre grand affluent de Gauritz-Rivier. Il est probable que c'est la Traka ou la Kouka (Kauka), que notre voyageur a confondue avec Zwart-Rivier. Selon lui, le Kauka ou Kouka se jette directement dans la rivière Louri.

des plus belles Africaines qu'il eût encore vues. Remis un peu de ses fatigues par ce long repos, notre voyageur continua sa route le 1er mars; il partit à cinq heures du soir, et arriva à neuf heures sur les bords de la Gamka ou Leuw-Rivier (rivière des Lions); les lions y sont devenus fort rares depuis que les hommes y sont nombreux. Ayant appris qu'il aurait ensuite un désert de vingt-cinq grandes lieues à parcourir, notre voyageur crut devoir rester deux jours dans cet endroit pour fortifier ses attelages. Il résolut aussi, attendu l'excessive chaleur, de ne plus voyager que la nuit. Après deux nuits de marche, et après avoir traversé le Drif (Gué), ou le Dunka des Hottentots, ainsi que le Wolf-Fontein (fontaine du Loup), la caravane s'approchait enfin vers la rivière qu'elle désirait depuis long-temps. Les chevaux succombaient à la chaleur et à la fatigue; les bestiaux n'avaient ni bu ni mangé, ils étaient tout haletants, et semblaient à tout moment devoir rester sur la place; il faisait nuit, et cependant, plus d'une demi-heure avant d'arriver au Buffles-Rivier (rivière des Buffles), les relais et tous les bestiaux qui marchaient en liberté ayant éventé l'eau, se mirent tous à courir en désordre et à travers les champs pour s'y désaltérer; ceux qui traînaient les voitures reprirent courage, et firent le trajet en moins d'un quart d'heure; heureusement qu'on coupa à propos les traits des plus mutins, sans quoi les trois voitures auraient été culbutées dans la rivière. Le Vaillant et tous ses compagnons suivirent l'exemple de leurs animaux; ils précipitèrent

leur marche, et le bain leur fit oublier les fatigues de la route. Ce lieu était charmant. La rivière, peu large, mais profonde et abondante, y répandait une fraîcheur délicieuse dans un climat brûlant; une infinité de perdrix, de gelinottes formaient, par leur cri, un contraste piquant avec des espèces de canards, des hérons, des cigognes brunes et des flamants, qui nageaient sur la surface de l'eau, ou se jouaient sur le vert gazon et à l'ombre des bocages. La caravane, qui avait besoin de se refaire de son épuisement, resta jusqu'au 14 sur les bords de Buffles-Rivier, et ne les quitta qu'à regret (1). Elle arriva bientôt à Klein-Moester-Hoeck, où petit coin de Moster, nom d'un habitant, et ensuite à Riet-Fontein (fontaine des Roseaux); elle fit halte à la fontaine des Nattes Matjes-Fontein. Le lendemain, elle passa à Wite-Waater, ou l'eau blanche, et elle détela à Constaapel (Canonnier), habitation assez agréable; mais la disette d'eau avait contraint le colon, à qui elle appartenait, de l'abandonner.

Le 16 et le 17, après avoir traversé la rivière de la Corde, Touw-Rivier, on gagna, six heures de marche plus loin, Werkeerde-Valay (le lac à Rebours), ainsi nommé, parce qu'il est formé par une rivière, Werkeerde-Rivier, qui coule dans un sens absolument opposé à celui de toutes les autres rivières du canton. Là, Le Vaillant apprit le rétablissement de M. Boers qui, après avoir été aux bains chauds, était de retour au Cap. Le 21, il alla dans le Bokeveld, et dans la plaine des Gazelles spring-boken. Notre

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. 1, p. 381.

voyageur évitait avec soin toutes les habitations; mais elles devenaient de plus en plus fréquentes, et tous les habitants qui s'y trouvaient accouraient pour voir défiler la caravane. La barbe de Le Vaillant, dans un pays où il n'y a ni juifs ni capucins, paraissait surtout à tous les spectateurs un phénomène extraordinaire, admirable, quoiqu'elle mît en fuite les enfants, et qu'elle fît peur aux femmes. Pour éviter l'importunité, Le Vaillant ne vit d'autre ressource que de profiter de l'obscurité de la nuit pour aller, presque comme un proscrit, se coucher au pied d'une énorme chaîne de montagnes, nommée Kloof, la Gorge ou défilé, qui fait la limite d'un autre pays, le Rooye-Sand. Le Vaillant eut beaucoup de peine à franchir ces monts escarpés avec son bagage. Il campa sur le revers de cette chaîne, à l'entrée de Rooye-Sand, ou du Sable rouge, où cependant il ne vit point de sable de cette couleur, mais où il rencontra au contraire un pays superbe, riche en blé, et offrant les sites les plus heureux. Le 26, après avoir échappé à dix habitations qui se trouvaient sur la route, Le Vaillant traversa enfin Breede-Rivier, ou la rivière Large; une lieue plus loin, il atteignit le Water-Val, Chute d'eau, et ensuite Rooye-Sand-Kloof, la vallée du Sable rouge, et le Klein-Berg-Rivier, la petite vallée des Montagnes. Le lendemain 27, arrivé à Zwart-Land, notre voyageur fit seller ses chevaux, qui depuis long-temps ne lui servaient pas, et, suivi de son fidèle Klaas, il arriva le soir chez son ancien hôte, le bon Slabber (1), qui l'avait si

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 393.

noblement accueilli deux ans auparavant, lors de son affreux désastre à la baie de Saldanha. M. Boers lui envoya ses chevaux pour se rendre au Cap, où ses équipages, auxquels il avait donné rendez-vous chez M. Boers, arrivèrent le 2 avril. « Ce fut alors, dit Le Vaillant, que je remerciai tout-à-fait mes fidèles serviteurs, et que je leur payai leurs gages. Ils brûlaient tous d'impatience de rejoindre leurs familles. J'offris la main à Klaas; il ne pouvait se détacher de son maître. Comme sa horde était moins éloignée de la ville que celle des autres Hottentots, que je venais d'affranchir, je l'engageai à me venir visiter souvent, et lui promis toujours le même appui, la même confiance, et la même amitié; je l'assurai particulièrement que je ne languirais pas longtemps au Cap, et que je comptais sur lui pour de nouvelles entreprises; c'était l'objet de tous ses désirs, et l'unique contre-poids de sa douleur : j'avoue que je ne pus le voir partir sans être moi-même étrangement ému, malgré les distractions que me donnait la foule des arrivants, qui se pressaient dans la maison de mon ami; les uns attirés par l'intérêt généreux que leur inspirait ma personne, un plus grand nombre par le besoin de satisfaire une avide curiosité » (1).

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, 1819, in-8°, t. II, p. 396.

§ III.

Observations de Le Vaillant sur les Hottentots-Gonaquois, les Hottentots proprement dits, les Boschimans et les Cafres.

Les Hottentots-Gonaquois diffèrent des Hottentots proprement dits par la teinte de leur peau plus foncée, par leur nez moins camus, leur taille plus haute, mieux prononcée, par un air et des formes plus nobles (1). Lorsqu'ils abordent quelqu'un, ils présentent la main en disant *tabé* (je vous salue). Ce mot et cette cérémonie sont aussi d'usage chez les Cafres, et n'ont point lieu parmi les Hottentots. L'habillement des Gonaquois est le même que celui des Hottentots; seulement, comme ils sont d'une stature plus élevée, ce n'est point avec des peaux de mouton, mais de veau, qu'ils se font des manteaux; et ils les nomment également kros. Mais ils en ont pour l'hiver et pour l'été; les premiers ont des poils, et les seconds en sont dépourvus, et sont plus amples (2). Tous les Gonaquois font usage de sandales, et les fixent avec des courroies (3). Le Vaillant conclut de toutes ses observations et des renseignements qu'il a obtenus, que la race des Gonaquois est le produit du mélange des Cafres avec les Hottentots.

Les huttes des Gonaquois, semblables pour la

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 2.
(2) Ibid., p. 62.
(3) Ibid., p. 65.

forme à celles des Hottentots des colonies, portent tout au plus huit à neuf pieds de diamètre sur cinq à six pieds de hauteur : elles sont couvertes de peaux de bœuf ou de mouton, mais plus ordinairement de nattes. Elles n'ont qu'une seule ouverture, fort étroite et fort basse. C'est au milieu de ces fours que la famille entretient son feu. La fumée épaisse qui remplit ces tanières, et qui n'a d'autre issue que la porte, unie à la fétidité qu'elles conservent toujours, étoufferait l'Européen qui aurait le courage d'y rester deux minutes; l'habitude rend tout cela supportable à ces sauvages. A la vérité ils n'y demeurent pas pendant le jour; mais, à l'approche de la nuit, chacun gagne sa demeure, étend sa natte, la couvre d'une peau de mouton, et s'y dorlote aussi bien que le sensuel Européen le fait sur le duvet. Quand les nuits sont trop fraîches, on se sert pour couverture d'une peau pareille à celle sur laquelle on couche; le Gonaquois en a toujours de rechange; dès que le jour est venu, tous ces lits sont roulés et placés dans un coin de la hutte. Si le temps est pur, on les expose à l'air et au soleil; on bat l'un après l'autre tous ces meubles pour en faire tomber non pas les punaises comme en Europe, mais les insectes et une autre vermine non moins incommode, à laquelle la chaleur excessive du climat rend fort sujets ces sauvages, et dont ils ne sont pas maîtres, avec tous leurs soins, d'arrêter la foison. Lorsqu'ils n'ont pas pour l'instant d'occupations plus pressées, ils font une recherche plus exacte et plus scrupuleuse de cette vermine : un coup de dent

les délivre l'un après l'autre de ces petits animaux malfaisants. Ils emploient cette méthode comme plus facile et plus prompte; mais il est faux, selon notre auteur, que ce soit pour eux une nourriture, et qu'ils y trouvent du plaisir (1).

L'habillement des Gonaquoises ne diffère de celui des Hottentotes, proprement dites, que par le neuypkros, ou tablier de pudeur, qui est chez elles plus large, et descend presque aux genoux. Elles chargent ce tablier de broderie, de rasades, et de toutes sortes d'ornements. Leurs bonnets sont de peau de zèbre, et leurs bras, leur cou, leur corps, sont entourés de bracelets, de colliers, de ceintures en verre, en ivoire, en métal. Du reste, elles ont l'horrible coutume de se barbouiller le visage de rouge et de noir, de se graisser la peau, et de se saupoudrer avec de la poussière de boughou. On graisse de même le corps des enfants dès le plus jeune âge, ce qui contribue beaucoup à les rendre souples et agiles. Les hommes ne peignent jamais leur visage; mais souvent ils se servent de la préparation des deux couleurs mélangées pour peindre leur lèvre supérieure jusqu'aux narines, et jouir de l'avantage d'en respirer incessamment l'odeur. Les jeunes filles accordent quelquefois à leurs amants la faveur de leur en appliquer sous le nez (2).

Jamais, chez les Gonaquois, on ne détruit d'enfants, quelque nombreux qu'ils soient dans une famille; et lorsqu'une femme accouche de deux en-

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 41.
(2) Ibid., t. II, p. 46.

fants jumeaux, elle les nourrit tous les deux (1).

Les Hottentotes sont sujettes, ainsi que les Européennes, à des indispositions périodiques. Toutes les circonstances qui les accompagnent sont absolument les mêmes. La femme ou la fille gonaquoise qui s'aperçoit de son état, quitte aussitôt la hutte de ses amis ou de ses parents, se retire à quelque distance de la horde, n'a plus de communication avec eux, se construit une espèce de cabane, s'il fait froid, et s'y tient recluse jusqu'à ce que, purifiée par des bains, elle soit en état de se représenter. Comme, dans ces circonstances, l'habillement sauvage cache assez mal l'état d'une femme, elle serait exposée à des railleries piquantes si quelqu'un s'en apercevait; il n'en faudrait même pas davantage pour inspirer à l'époux qu'elle s'est choisi des dégoûts qui finiraient par la plus prompte séparation. Les filles n'ont jamais de commerce avec les hommes avant d'être capables d'enfanter; à douze ou treize ans elles sont nubiles; et, dans ce cas, sitôt qu'un garçon convient à une fille, elle reçoit de ses parents la permission d'habiter avec lui (2). S'il y a querelle et séparation, ce qui est rare, la mère garde avec elle les petits enfants, surtout si ce sont des filles; les garçons, s'ils sont grands, suivent le père, et sont presque toujours de son parti (3). La polygamie ne répugne pas aux Hottentots; mais il s'en faut qu'elle soit généralement établie chez eux; ils prennent autant de

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 51.
(2) Ibid., t. II, p. 57.
(3) Ibid., p. 59.

femmes qu'ils veulent, c'est-à-dire en proportion de leur tempérament, ce qui réduit ordinairement ce besoin à une seule. Mais on ne voit point une femme vivre en même temps avec deux hommes; et la sage nature, qui voulut qu'un père pût avouer son fils, imprima dans le cœur d'une Gonaquoise une invincible horreur de cette infâme prostitution; elle révolte ces peuples, au point qu'un mari qui aurait connaissance de la plus légère infidélité, pourrait tuer sa femme sans courir le risque d'être inquiété pour cela. Cette remarque souffre des exceptions pour ce qui concerne les Hottentots voisins de la colonie. Il est rare chez ces demi-sauvages de voir le nœud conjugal résister aux sollicitations et aux cajoleries d'un Européen. La Hottentote honorée par sa défaite avec un blanc, ne voit plus son mari qu'avec une sorte de hauteur, et le quitte avec mépris; celui-ci, de son côté, se console bientôt, et se laisse aisément apaiser par des présents; mais cette ressource même est inutile, et, par suite de l'altération de leurs mœurs primitives, ils paraissent peu sensibles aux atteintes de la jalousie, et sont bien loin d'éprouver ses fureurs (1).

Les Gonaquois sont très adonnés à la chasse; ils y sont très habiles, et tuent le gibier avec leurs sagaies et leurs flèches empoisonnées. Ces flèches sont faites de roseaux, et n'ont que dix-huit pouces ou deux pieds de longueur, bien différentes de celles des Caraïbes d'Amérique, qui portent six pieds. Les

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 62.

arcs des Gonaquois sont proportionnés aux flèches, et n'ont que deux pieds et demi, ou, tout au plus, trois pieds de hauteur; la corde en est faite avec des boyaux (1).

On ne voit point chez les Gonaquois des hommes qui s'adonnent particulièrement à un genre de travail pour servir les fantaisies des autres. La femme qui veut reposer plus mollement, fait elle-même ses nattes; le besoin d'un vêtement produit un tailleur; le chasseur qui désire des armes sûres, ne compte que sur celles qu'il se forgera lui-même; un amant enfin est le seul architecte de la cabane qui va mettre à l'abri les charmes de sa compagne. Leurs seuls meubles sont une sorte de poterie très fragile et peu variée; rarement les Gonaquois font-ils bouillir leurs viandes; ils les préparent rôties ou grillées. Leur poterie est principalement destinée à fondre les graisses, qu'ils conservent ensuite dans des calebasses, des sacs de peau de mouton, ou dans des vessies. Quoiqu'ils élèvent, en moutons et en bœufs, des bestiaux innombrables, il est rare qu'ils tuent de ceux-ci, à moins qu'il ne leur arrive quelque accident, ou que la vieillesse ne les ait mis hors de service. Leur principale nourriture est donc le lait que donnent leurs vaches et leurs brebis; ils ont en outre les produits de leurs chasses, et de temps en temps ils égorgent un mouton (2). Pour engraisser ces animaux, ils écrasent entre deux pierres plates la partie que nous leur coupons; elle acquiert un volume prodigieux,

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 68.
(2) Ibid., t. II, p. 73.

et devient un mets très délicat, quand on a résolu de sacrifier l'animal. Ils n'élèvent point de bœufs comme chez les Namaquas. Ce sont les femmes qui, chez les Gonaquois, traient les brebis et les vaches; celles-ci sont de la même espèce qu'en Europe. Les moutons sont ceux à grosse queue, et comme au Cap (1); leurs chèvres sont d'une très belle espèce; ils n'élèvent point de cochons, et n'estiment pas la volaille. Ils font, avec du miel et une racine, une sorte d'hydromel, qu'ils ne gardent point, et dont ils se régalent de temps en temps, aussitôt après l'avoir fait. Ils mangent le plus souvent, crues ou cuites sous la cendre, diverses sortes de racines, le kamero, et l'anys-wostel des colonies, sortes de radis ou de navets, et le kaa-nap, qui est une espèce de pomme de terre. Ils ont de la répugnance ou des préjugés contre certains mets. Par exemple, ils ne mangent presque jamais du lièvre ni de la gazelle, nommée duykers; le lièvre est à leurs yeux un animal informe qui les dégoûte; la viande du duykers leur semble trop noire. Observons en outre que ces deux espèces d'animaux sont toujours, dans ce pays, d'une maigreur extrême (2). Ils fument le daka, ou mieux le dagha, qui est la feuille séchée du chènevis ou chanvre d'Europe transporté dans ce pays, et que les colons leur vendent fort cher, et leur échangent contre des bœufs; ils aiment à mêler ces feuilles avec le tabac. Ils estiment moins les pipes qui arrivent d'Europe que celles qu'ils se fabriquent eux-mêmes;

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 80-82.
(2) Ibid., t. II, p. 84 et 85-109.

ils emploient pour cela du bambou et de la pierre tendre qu'ils taillent et creusent profondément sans les endommager; ils font en sorte qu'elles aient beaucoup de capacité; plus elles peuvent recevoir de tabac, plus ils les estiment; il en est dont le canal, par lequel ils aspirent la fumée, a plus d'un pouce de diamètre intérieur (1).

Les Gonaquois, comme tous les habitants du tropique, divisent l'année par les époques de sécheresse et de pluie, et la sous-divisent par les lunes; ils ne comptent plus les jours si le nombre excède celui des doigts de leurs mains, c'est-à-dire dix. Passé cela, ils désignent le jour ou le temps par quelque époque remarquable; par exemple, par un orage extraordinaire, un éléphant tué, une épizootie, une émigration; ils indiquent les instants du jour par le cours du soleil. Ils vous diront, en montrant avec le doigt: « Il était là quand je suis parti, et là quand je suis arrivé. » (2) « Cette méthode n'est pas exacte, ajoute notre voyageur; mais, malgré son inexactitude, elle donne des à-propos suffisants à ces peuples qui, n'ayant ni rendez-vous galants, ni procès à suivre, ni perfidies à commettre, ni lâchetés à publier, ni cour flétrissante et basse à faire à d'ignares protecteurs, et jamais une pièce nouvelle à siffler, voient tranquillement le soleil achever son cours, et s'inquiètent peu si vingt mille horloges apportent aux uns la peine, aux autres le bonheur. »

La qualité de chef chez les Gonaquois n'est point

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 72.
(2) Ibid., t. II, p. 88.

héréditaire; il est toujours nommé par la horde; son pouvoir est très limité. Ils ne connaissent aucun ordre, aucune subordination dans le combat, chacun attaque et se défend à sa guise (1).

Ils préfèrent les nuits, comme plus calmes et plus fraîches que le jour, et la clarté de la lune à celle du soleil, pour se livrer au plaisir de la danse; ils tournent en cercle en se donnant les mains, qu'ils ne quittent que pour frapper la mesure. *Hoo! hoo!* est le refrain continuel qu'ils chantent alors au son des instruments, c'est-à-dire du goura, qui a la forme d'un arc, est formé avec une corde à boyau et un tuyau de plume, et qui tient à la fois d'un instrument à vent et d'un instrument à cordes; du joum-joum, qui est le même instrument joué d'une manière différente; et du romelpot, le plus bruyant de tous, et qui est une sorte de tambour.

Le Hottentot, naturellement timide, est également peu entreprenant. Son sang-froid flegmatique et son maintien réfléchi lui donnent un air de réserve, qu'il ne dépose même pas dans les moments de sa plus grande joie, tandis qu'au contraire toutes les nations noires ou basanées se livrent au plaisir avec l'abandon le plus expansif et la gaîté la plus vive.

Au reste, si les Hottentots ne s'assemblent guère que la nuit pour se divertir, c'est que les occupations journalières ne leur laissent point d'autre temps; chacun a ses devoirs à remplir. Il faut surveiller sans

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 102.

cesse les troupeaux épars dans les champs, non seulement pour empêcher qu'ils ne s'égarent, mais pour les garantir de l'atteinte des animaux carnassiers, qui les épient continuellement; il faut les panser et les traire deux fois par jour; il faut travailler aux nattes, amasser le bois sec pour les feux du soir; il faut pourvoir à sa subsistance, et chercher des racines : ces dernières occupations appartiennent particulièrement aux femmes. Les hommes, de leur côté, vont à la chasse, font la revue des piéges qu'ils ont tendus en divers endroits, fabriquent les flèches et tous les instruments dont ils ont besoin; et quoique ces instruments et tous les ouvrages de leurs mains soient en général assez mal tournés et grossiers, ils exigent de leur part beaucoup de temps et de peine, parce qu'ils sont privés d'une foule d'outils si nécessaires pour abréger le travail : toujours l'adresse est chez eux bien moins admirable que la patience (1). Il faut aussi ajouter qu'une insouciance profonde rend le Hottentot très enclin à l'inaction et à la paresse, qu'il fait tout avec nonchalance. Il ne se livre point à la chasse en chasseur, mais seulement parce que son estomac le presse et le tourmente. Oubliant le passé, sans inquiétude pour l'avenir, le présent seul le frappe et l'intéresse.

Le Vaillant contredit le docteur Sparrmann, qui a avancé que les Gonaquas (Gonaquois) se faisaient circoncire (2). Le Vaillant atteste que cela n'est pas,

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 109.

(2) Conférez Sparrmann, t. II, p. 9, et ci-dessus. Le Vaillant dit simplement que, d'après le rapport des colons, Sparrmann

et que, de plus, les Gonaquois, et tous les Hottentots sans exception, ont le prépuce d'une grandeur démesurée : « Le caractère, dit-il, qui les distingue assez des autres sauvages, et qui n'a point été certainement remarqué » (1). Mais Le Vaillant, dans la même page, nie l'existence naturelle de ce tablier des Hottentots, qu'il appelle révoltant, et dit qu'on doit le regarder comme un des produits de la mode chez une horde particulière, et un des raffinements de coquetterie les plus monstrueux qui ait jamais été inventé; et en cela, comme nous l'avons déjà remarqué, il s'est trompé complétement.

Du reste, le portrait que Le Vaillant trace des Hottentots proprement dits, s'accorde presque en tout avec les descriptions de Sparrmann et des autres voyageurs. « Les pommettes des joues, dans le Hottentot, dit-il, sont très proéminentes, de telle sorte que son visage étant fort large dans cette partie, et la mâchoire, au contraire, excessivement étroite, sa physionomie va toujours en diminuant jusqu'au bout du menton : cette configuration lui donne un air de maigreur qui fait paraître sa tête très disproportionnée, et trop petite pour un corps ordinairement gras et bien fourni; son nez plat n'a quelquefois pas six lignes dans sa plus grande élévation; ses narines, en revanche, sont très ouvertes, et dépassent souvent en hauteur le dos de son nez; sa bon-

ponche à croire. Il n'en est pas ainsi; Sparrmann affirme, et il remarque même que la circoncision est précisément ce qui distingue les Cafres et les Gonaquas des Hottentots.

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 111.

che est grande et meublée de dents petites, bien perlées et d'une blancheur éblouissante; ses yeux très beaux et bien ouverts, inclinent un peu du côté du nez comme ceux des Chinois : à l'œil, ainsi qu'au toucher, on voit que ses cheveux ressemblent à de la laine; ils sont courts, frisés et d'un noir d'ébène : il ne porte que très peu de poils, encore a-t-il soin de s'épiler; ses sourcils, naturellement dégarnis, sont exempts de ce soin; la barbe ne lui croît que sous le nez et à l'extrémité du menton; il ne manque pas de l'arracher à mesure qu'elle se montre; cela lui donne un air efféminé, qui, joint à la douceur naturelle qui le caractérise, lui enlève cette imposante fierté commune à tous les hommes de la nature. Quant aux proportions du corps, il est parfaitement moulé; sa démarche est gracieuse et souple, tous ses mouvements sont aisés, bien différents des sauvages de l'Amérique méridionale, qui paraissent n'avoir été qu'ébauchés.

« Les femmes, avec des traits plus fins, ont cependant le même caractère de figure; elles sont également très bien faites, ont la gorge admirablement placée et de la plus belle forme, dans la fraîcheur des ans, les mains petites et les pieds bien modelés, quoiqu'elles ne portent point de sandales; le timbre de leur voix est doux, et leur idiome, en passant par leur gosier, ne manque pas d'agrément : elles se livrent, lorsqu'elles parlent, à une infinité de gestes qui prêtent à leurs bras du développement et des grâces » (1).

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 116-118.

Les femmes, chez les Hottentots, sont généralement modestes; et c'est à tort, selon notre auteur, qu'on a accusé ces peuples d'une promiscuité dont ils ne sont pas coupables. Toute la famille habite, à la vérité, une même hutte; le père se couche avec sa fille, le frère avec sa sœur, la mère avec son fils; mais, au retour de l'aurore, chacun se lève avec un cœur pur (1).

Dès qu'un Hottentot expire, on l'ensevelit dans son plus mauvais kros; on ploie ses membres de manière que le cadavre en soit entièrement enveloppé. Ses parents le transportent à une certaine distance de la horde, et le déposent dans une fosse creusée à cette intention, et qui n'est jamais profonde; ils le couvrent de terre, ensuite de pierres, s'ils en trouvent dans le canton : il serait difficile qu'un pareil mausolée fût à l'abri des atteintes du chakal et de l'hyène; le cadavre est bientôt déterré et dévoré (2).

Les enfants naturels provenus du mélange des blancs avec les femmes hottentotes, et de ces mêmes femmes avec les nègres, sont connus sous le nom d'Hottentots-Basters. Cette dénomination, néanmoins, appartient plus particulièrement aux premiers, parce que les seconds sont moins nombreux. Les Hottentotes se livrent difficilement aux nègres, pour lesquels elles ont une sorte de mépris, au lieu qu'elles se regardent comme honorées d'avoir eu un commerce avec les blancs, et de porter le titre

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 112.
(2) Ibid., t. II, p. 91.

de leurs maîtresses. Le Baster blanc est bien fait, robuste; sa peau, d'un jaune plus clair que celle du Hottentot, a la couleur d'une écorce de citron desséché; la vue en est désagréable. Les cheveux sont noirs, plus longs et moins crépus. La communication des femmes de cette nouvelle fabrique rend, comme il est naturel de le croire, une espèce encore plus blanche, dont la chevelure est d'autant moins frisée; et, quoiqu'en allant toujours graduellement il n'y ait plus, à la fin, de différence sensible avec les cheveux et la blancheur de la peau des Européens, la proéminence de la pommette des joues se fait toujours remarquer; c'est un caractère indélébile qu'on reconnaît jusqu'à la quatrième génération. Cette espèce d'hommes est plus courageuse, plus active que la race hottentote; mais elle est aussi plus turbulente et plus méchante. Elle se multiplie beaucoup; elle est libre comme le Hottentot, mais elle s'estime au-dessus de lui, malgré le mépris qu'on en fait au Cap, où l'on n'est pas même dans l'usage de les baptiser (1).

La copulation des femmes hottentotes avec les nègres donne naissance à des individus bien supérieurs à ceux dont nous venons de parler : ils sont d'une stature plus belle et plus distinguée; ils ont une figure plus agréable et plus revenante. Leur couleur, qui tient le milieu entre le noir du père et le fond olivâtre de la mère, est bien moins choquante pour les yeux. Leurs qualités physiques et

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 134-135.

morales sont aussi très différentes : on les recherche pour le travail ; mais ce qui les rend surtout précieux, c'est qu'ils joignent à beaucoup d'activité, sans turbulence, le mérite d'une fidélité qui ne se dément jamais, et qui n'est guère le partage d'aucun Baster blanc. Malheureusement cette espèce-là n'est pas la dominante, à cause de la difficulté d'unir les Hottentotes aux nègres. Le Vaillant exprime son étonnement de ce que l'administration ne s'est pas occupée à propager cette espèce d'hommes (1) ; ce qui eût été facile, puisqu'on eût été favorisé par la nature. En effet, les Hottentots sont d'un tempérament flegmatique et froid. Les Hottentotes obtiennent de leurs maris trois ou quatre enfants tout au plus ; avec les nègres, elles triplent ce nombre, et plus encore avec les blancs. Le Vaillant estime cette race bâtarde à un sixième de tous les Hottentots de la colonie, et le nombre des blancs à vingt-quatre mille.

Les Cafres, que Le Vaillant a eu occasion de voir, sont généralement d'une taille plus haute que les Hottentots, et même les Gonaquois. Il en a mesuré un qui avait cinq pieds huit pouces, et il n'en a pas vu un seul au-dessous de cinq pieds cinq pouces. Leur figure n'a point ces visages rétrécis par le bas, ni cette saillie des pommettes des joues, si désagréable chez les Hottentots, et qui déjà commence à s'effacer chez les Gonaquois. Ils n'ont pas non plus cette face large et plate, ni les lèvres épaisses de leurs

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 136.

voisins les nègres de Mosambique; ils ont, au contraire, la figure ronde, un nez élevé, pas trop épaté, et une bouche meublée des plus belles dents du monde. Leurs grands yeux, qu'ombrage un front large et haut, sur lequel se dessine agréablement la naissance de leurs cheveux, leur donnent un air ouvert et spirituel. Leur couleur est d'un beau noir bruni; et, si on fait abstraction de cette différence, « il est, dit Le Vaillant, telle femme cafre qui passerait pour très jolie à côté d'une Européenne » (1). Ces peuples ne rendent point leurs visages ridicules en épilant leurs sourcils comme les Hottentots; mais ils se tatouent particulièrement la figure; leurs cheveux, très crépus, et d'un noir d'ébène, ne sont jamais graissés : il n'en est pas de même du reste de leur corps; c'est un moyen qu'ils emploient dans la seule vue d'entretenir la souplesse et la vigueur. Dans la parure, les hommes sont plus recherchés que les femmes; ils aiment la verroterie, les anneaux, les plaques de cuivre. Ils se font des colliers avec des osselets d'animaux enfilés, auxquels ils savent donner la blancheur et le poli le plus parfait. Moins pudiques que les Hottentots, ils couvrent seulement le gland d'un capuchon ou d'un étui, ce qui est plus indécent que s'ils ne portaient rien. Dans le temps des chaleurs, ils vont toujours nus, et ne conservent que leurs ornements et leurs armes. Quel que soit le temps ou la saison, jamais les deux sexes ne couvrent leur tête d'un bonnet, à la manière des

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 278 et 279.

Hottentots; mais ils attachent souvent à leurs cheveux une plume, ou une plaque de cuivre, et, quelquefois aussi, des petites pièces triangulaires ou carrées, soit de peau de zèbre, ou de tout autre animal qu'ils ont tué à la chasse (1).

Les cabanes des Cafres, plus spacieuses et plus élevées que celles des Hottentots, ont aussi une forme plus régulière; c'est absolument un demi-globe arrondi. La carcasse en est faite avec un treillage bien uni; on l'enduit ensuite, tant en dedans qu'en dehors, d'une espèce de torchis ou d'algamasse, de bouze et de glaise battues ensemble, bien uniment répandu. Ces huttes offrent à l'œil un air de propreté, que n'ont point certainement les demeures hottentotes; on les croirait badigeonées. La seule ouverture qui soit à ces cabanes est tellement étroite et basse, qu'il faut se mettre à plat-ventre pour y pénétrer. Ils enchérissent à cet égard sur les Hottentots. Mais ces huttes sont toujours construites sous des arbres, à l'ombre desquels les Cafres passent la journée; elles ne servent donc qu'à passer la nuit, et à serrer les armes; et leurs petites entrées offrent des moyens plus faciles pour s'y clore et s'y défendre, soit contre les animaux, soit contre les surprises de l'ennemi. Le sol intérieur est enduit comme les murs; dans le centre, on ménage un petit âtre, ou foyer, circulairement entouré d'un rebord saillant de deux ou trois pouces pour contenir le feu, et mettre la cabane à l'abri de ses atteintes.

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 284.

Dans le tour extérieur, et à cinq ou six pouces de la cabane, on creuse un petit canal, profond d'un demi-pied, et qui porte autant de largeur; ce canal est destiné à recevoir les eaux. Cette précaution éloigne toute espèce d'humidité (1).

Une industrie mieux caractérisée, quelques arts de nécessité première, il est vrai, un peu de culture, quelques dogmes religieux, l'usage de la circoncision, annoncent dans le Cafre une nation plus civilisée que celle du côté du sud, et qui doit son origine à d'anciens peuples, dont ils ont dégénéré (2). Ils se laissent gouverner par un roi qui cependant, selon notre auteur, a peu de pouvoir; il est héréditaire; son fils aîné lui succède; mais, à défaut d'héritier mâle, ce ne sont point les frères, mais les plus proches neveux qui héritent. Le Cafre attaque son ennemi face à face, et dédaigne de se servir des flèches empoisonnées, si fort en usage chez le Hottentot, qui se couche toujours sous une roche et derrière un buisson, et envoie la mort sans s'exposer à la recevoir. Le Cafre porte un bouclier d'environ trois pieds de hauteur, et il a, pour arme, outre la sagaie, une massue de deux pieds de hauteur, faite d'un bois noueux ou racine, de trois à quatre pouces de diamètre dans sa plus grande épaisseur; il agite ou lance cette massue, qu'on nomme kiri, avec une grande adresse (3). Outre l'espèce de blé qu'ils cultivent, ils récoltent encore le tabac et le chanvre

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 286.
(2) Ibid., t. II, p. 291.
(3) Ibid., p. 294.

LIBRA

dont ils fument les feuilles, et qu'ils nomment dagha. On n'enterre jamais les morts, parmi les Cafres, comme chez les Hottentots; mais on les dépose dans une fosse ouverte qui sert à toute la horde : les bêtes féroces en font leur proie, et remédient ainsi à la corruption qui résulterait de plusieurs cadavres entassés. Si les Cafres sont jaloux, ce n'est qu'envers leurs semblables; car ils cèdent volontiers leurs femmes, moyennant une petite rétribution, au premier blanc qui paraît le désirer.

Selon Le Vaillant, ceux que les Hollandais nomment Boschimans, ou hommes des bois, ne forment point une race à part; ce n'est qu'un ramas informe de mulâtres, de nègres, de métis de toute espèce, quelquefois de Hottentots, de Basters, qui, tous différents par la couleur, n'ont de ressemblance que dans la scélératesse. Ce sont de vrais pirates de terre, vivant sans chef, sans lois, au milieu des rochers les plus escarpés, et dans les cavernes les plus inaccessibles, abandonnés à tous les excès du désespoir et de la misère; lâches déserteurs, qui n'ont de ressource, pour subsister, que dans le pillage et dans le crime (1).

Cette opinion de Le Vaillant n'est pas exacte en tout; mais il a raison de dire que quelques colons ont tort de donner le nom de Boschimans à ceux qu'on nomme au Cap Hottentots-Chinois. Ceux-ci sont d'une stature médiocre; leur couleur est plus blanche que

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 342. Le Vaillant écrit toujours Bossisman dans son premier voyage, et Boschjesman dans le second.

celle des Hottentots, et approche de celle des Chinois. Leur langage, quoique semblable, par le claquement, à celui des Hottentots, a cependant une prononciation et des termes qui lui sont particuliers. Le Vaillant les considère comme une race particulière de Hottentots; et le nom qu'on leur donne au Cap prouve que c'est aussi l'opinion dominante à leur égard (1).

CHAPITRE X.

Second voyage de Le Vaillant dans l'intérieur de l'Afrique, par le cap de Bonne-Espérance, pendant les années 1783, 1784 et 1785.

§ I.

Séjour de Le Vaillant au Cap et dans les environs.

Lorsque, après seize mois d'absence, Le Vaillant se trouva de retour au Cap, une révolution complète s'était faite dans les mœurs et les habitudes de cette colonie. A son arrivée d'Europe, il y avait trouvé le régiment français de Pondichéry; au retour de ce premier voyage, la garnison était renforcée du régiment suisse de Meuron, et de la légion de Luxembourg. Les femmes du Cap, lorsqu'il les vit pour la

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 344; et Sparrmann, t. II, p. 155.

première fois, l'avaient, à la vérité, étonné par leur parure et leur élégance (1); mais il admirait surtout en elles cette retenue toute particulière aux mœurs hollandaises, et qu'aucun contact n'avait altérée. En seize mois, les choses avaient déjà fort changé; ce n'était plus les modes françaises qu'on suivait, c'en était le ridicule. Les plumes, les panaches, les rubans, les chiffons, s'entassaient sans goût sur toutes les têtes, et donnaient aux plus jolies figures un air de bambochade. Ce délire même avait gagné les habitations voisines; c'était de toutes parts un costume tout nouveau, mais si bizarre, qu'il eût été difficile de décider de quel pays on l'avait apporté. Notre voyageur s'était procuré, sur son passage, une grande quantité de plumes d'autruche, qu'il comptait faire passer en Europe. Dès que les femmes du Cap en furent instruites, il lui fut impossible de les envoyer à leur destination. De tous côtés on accourait pour lui en demander. C'était la folie du jour, et un moyen si prompt de s'insinuer dans les bonnes grâces des belles, que beaucoup d'officiers avaient imaginé d'en tirer de France pour les satisfaire. De leur côté, les maris, disputant de galanterie avec les amants, en tiraient d'Asie, et même de Hollande; le pays n'en pouvait plus fournir assez, et elles y étaient devenues plus chères qu'en Europe.

Quoique la ville ne fût occupée que des préparatifs de guerre, et qu'à chaque instant on s'attendît à être attaqué par la flotte anglaise, néanmoins les

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. 1, p. 13.

officiers français y avaient déjà introduit le goût des plaisirs. Occupés le matin à faire l'exercice, l'après-dînée les soldats jouaient la comédie. Un quartier de caserne venait d'être changé par eux en salle de spectacle. N'ayant pu trouver dans la ville des femmes capables de remplir des rôles de leur sexe, ils les faisaient jouer à ceux de leurs camarades qui, par leur jeunesse, par la douceur de leur physionomie, et la fraîcheur de leur teint, pouvaient prêter davantage à l'illusion. Ces acteurs, d'un nouveau genre, ajoutaient quelque chose de très piquant à l'intérêt ou à la gaîté du spectacle. Quant aux acteurs, quelques uns avaient réellement pour la comédie un talent distingué. Malgré la prédilection que notre voyageur montre pour la vie sauvage, il avoue que ces divertissements l'amusaient beaucoup. Pour les créoles, qui jusqu'alors n'avaient rien vu de semblable, ils étaient dans l'ivresse. L'entretien principal des sociétés de la ville ne roulait plus que sur les pièces françaises. On ne s'occupait que des comédies françaises : c'était un engouement universel. Pour ajouter au plaisir général, les femmes les plus distinguées se faisaient un devoir de prêter aux soldats, acteurs et actrices, tout ce qu'elles avaient en dentelles, en bijoux, riches étoffes, et ajustements précieux. Au milieu de l'ivresse et de l'effervescence que causaient ces amusements, l'amour aussi jouait son jeu; et de temps en temps éclataient certaines intrigues scandaleuses qui venaient alimenter la médisance et désoler les familles. Mais les plaintes, quoique étouffées et tenues secrètes,

n'en existaient pas moins. La surveillance des mères était aux abois. Les maris, d'autant plus ulcérés qu'ils se voyaient contraints de cacher leur jalousie, maudissaient secrètement et théâtre et acteurs; tandis que les mamans, plus hardies, clabaudaient contre les désordres, et en accusaient ouvertement la comédie. Enfin, au grand chagrin des jeunes gens, mais à la grande satisfaction des époux et des vieilles, le spectacle cessa tout à coup; et ce fut par une cause étrangère, qu'il n'était pas possible de prévoir.

Quoique le Cap n'eût pas été attaqué, et qu'il ne l'ait même pas été tant que les hostilités durèrent, cependant il avait éprouvé quelques uns des fléaux de la guerre. La crainte des flottes anglaises avait empêché d'y envoyer des espèces monnayées. En peu de temps le numéraire manqua; les denrées augmentèrent de prix, et l'alarme devint générale. Dans cette pénurie, la compagnie hollandaise crut devoir créer un papier-monnaie. Mais cette monnaie fictive, qui n'avait d'autre garantie et d'autre sûreté que la confiance dans les signataires, fut un mal ajouté à un autre mal. La plupart des colons de l'intérieur s'obstinèrent à la rejeter; et beaucoup d'entre eux, craignant d'être payés en papier-monnaie, cessèrent d'apporter des denrées à la ville. Par leur retraite, tout quadrupla de valeur, et bientôt la disette devint extrême. Dans ces circonstances, nos acteurs, qui peut-être ne recevaient pas très exactement leur paye, ou du moins n'en recevaient pas une proportionnée à leur dépense, se trouvèrent très embar-

rassés. Pour sortir de peine, deux d'entre eux imaginèrent d'imiter le papier-monnaie, et de faire aussi leur émission. Malheureusement la leur fut si peu ménagée, et ils montrèrent, dans leur écriture, tant de maladresse, que bientôt ils furent reconnus. Alors la justice informa. Pendant quelque temps, on craignit, pour nos deux héros de comédie, une fin tragique. Mais enfin tout s'arrangea; et, soit ménagement pour leur personne et leur corps, soit reconnaissance pour le plaisir qu'ils avaient procuré, on se contenta de les bannir, et de les embarquer sur un vaisseau qui retournait en Europe. La troupe comique resta incomplète : honteuse de son aventure, elle n'osa ni leur chercher des successeurs, ni reprendre ses fonctions.

Notre voyageur mit à profit son séjour au Cap en faisant de fréquentes chasses dans les environs, et en augmentant encore ses collections, qui toutes étaient arrivées à bon port, et dans l'état le plus parfait. Le nombre de ses oiseaux se montait à mille quatre-vingts individus (1). La maison de son ami Boers se trouvait métamorphosée en un vaste cabinet d'histoire naturelle.

Le jugement du colonel Gordon, et de plusieurs hommes vraiment instruits, le dédommageait des visites ennuyeuses des oisifs et des gens du monde, que la célébrité de son voyage, et la beauté de ses collections, lui attiraient trop fréquemment.

En visitant Fransche-Hoeck, notre voyageur ne

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. 1, p. 6.

vit pas sans intérêt cette race de réfugiés français qui, rejetés de la France, ont oublié son langage, et cependant n'ont pas perdu son souvenir. Ils ne diffèrent plus guère des autres colons, et on ne les reconnaîtrait à rien, s'ils n'avaient conservé, pour la plupart, des cheveux noirs, qui contrastent avec la chevelure, presque toujours blonde, des habitants de la colonie.

Notre voyageur se rendit après dans le Rooge-Sand, et de là dans le canton des Vingt-quatre Rivières, qui doit son nom à la multiplicité des rivières qui l'arrosent. « C'est, dit-il, l'Éden de l'Afrique; on s'y promène dans des bosquets d'orangers, de pampelmoes; le parfum des fleurs attaque délicieusement l'odorat; une ombre légère invite au repos, aux rêveries, à la méditation. Tout ce qui entoure ces jardins enchantés ajoute encore au prestige : les regards se promènent au loin sur un horizon magnifique; une enceinte de collines embellit et anime ces plans divers, que terminent de hautes montagnes, dont la tête va se perdre dans les nues (1). » Cependant Le Vaillant nous apprend ailleurs que ce canton n'a pas, malgré sa fertilité, plus de quarante ou cinquante habitations. Outre les graines de toute espèce, ainsi que les légumes, les habitants s'adonnent à la culture des fruits, des citrons, des oranges, des cédrats, des limons, des pampelmoes, dont ils amènent à la ville des chariots chargés. Quelle qu'en soit la charge, elle est presque aussitôt enlevée par

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. 1, p. 41.

l'affluence des acheteurs. On paie ordinairement le cent de ces fruits quatre, cinq ou six risdalers; mais il y a une petite espèce d'orange, nommée naretje, qui a une protubérance comme un citron, qu'on vend davantage. Le raisin croît aussi dans ce canton, et on y fait du vin et des eaux-de-vie supportables (1).

Notre voyageur parcourut de même tous les autres cantons de la colonie, le Stellen-Bosch, la Hollande-Hottentote, le Draaken-Steyn, le Bocke-Veld et le Zwarte-Land. Enfin, il décida son ami et protecteur Boers, dont la santé était chancelante, à se rendre à la baie de Saldanha, et à faire une visite à leur ami le bon Slabbers. Le Vaillant, ayant accompagné le commissaire de marine Percheron, qui avait dû se rendre à bord d'un vaisseau français dont l'équipage s'était révolté, ne retrouva plus le fiscal chez les Slabbers. Ceux-ci lui apprirent que Boers était reparti pour le Cap, et se disposait à s'embarquer, ayant reçu de Hollande les dépêches par lesquelles la compagnie de Hollande acceptait sa démission. Le Vaillant retourna aussitôt au Cap, et, le 25 octobre 1783, il reçut les adieux de son protecteur et de son ami, qui lui fit présent de tous ses ustensiles de chasse, de deux de ses meilleurs fusils, et de ses deux chevaux de course, avec les harnais complets (2).

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 191.

(2) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 101. Le Boers de Le Vaillant est ce même fiscal qui est attaqué avec tant de violence dans l'ouvrage intitulé l'*Afrique hollandaise*.

Après le départ de Boers, notre voyageur alla loger chez le colonel Gordon, recommença ses excursions dans les environs de la ville, gravit sur le sommet de la montagne de la Table, et se décida à faire un nouveau voyage au nord. Il fit donc tous les préparatifs nécessaires, reprit à son service le vieux Swanepoel, ainsi qu'un certain nombre de Hottentots. Il reçut des présents du colonel Gordon, de tous les amis de Boers, et de ceux qu'il s'était faits lui-même; puis il se rendit de nouveau chez son ami Stabbers, où il avait donné rendez-vous à tout son monde.

De toutes les observations que Le Vaillant a données, avec un peu de prolixité, sur le Cap et les environs, celles qui concernent les colons eux-mêmes sont les plus importantes.

« On peut diviser, dit-il, les colons du Cap en trois classes : ceux qui habitent dans le voisinage du Cap jusqu'à une distance de cinq ou six lieues; ceux qui sont plus éloignés et qui vivent dans l'intérieur des terres; enfin ceux qui, plus reculés encore, se trouvent à l'extrémité sur les frontières de la colonie, parmi les Hottentots. Les premiers, possesseurs de propriétés opulentes ou de jolies maisons de campagne, peuvent être assimilés à ce que nous appelions autrefois de petits seigneurs terriers; et ils diffèrent beaucoup des autres colons par leur aisance et par leur luxe, surtout par leurs mœurs, qui sont hautaines et dédaigneuses. Les seconds, simples, hospitaliers, très bons, sont des cultivateurs qui vivent du fruit de leur travail. Les der-

niers, assez misérables et trop paresseux pour arracher leur subsistance à la terre, n'ont d'autre ressource que dans les produits de quelques bestiaux, qui se nourrissent comme ils peuvent. Semblables aux Arabes-Bédouins, c'est beaucoup quand ils prennent la peine de les promener de pâturage en pâturage, de canton en canton. Cette vie errante les empêche de bâtir des habitations fixes. Quand leurs troupeaux les obligent à séjourner pendant quelque temps dans un lieu particulier, ils se construisent à la hâte une hutte grossière qu'ils couvrent de nattes à la manière des Hottentots, dont ils ont adopté les usages, et dont ils ne diffèrent plus aujourd'hui que par les traits du visage et sa couleur. Ces nomades fainéants sont généralement en horreur à leurs laborieux voisins, qui redoutent leur approche, et s'en éloignent le plus qu'ils peuvent, parce que, n'ayant pas de propriétés, ils violent sans scrupule celles des autres, et que, quand leurs bestiaux manquent de pâturages, ils les conduisent furtivement sur le premier terrain qui est à leur portée. »

§ II.

Voyage de Le Vaillant dans l'intérieur, chez les grands et petits Namaquois.

Le Vaillant avait fixé au 15 juin son départ de l'habitation de Slabber. Le 14, il fit une revue générale de ses équipages et de son monde. En comptant Klaas et sa femme, et son inspecteur général Swa-

nepoel, il avait avec lui dix-neuf personnes; de plus, treize chiens bien appareillés, un bouc et dix chèvres, trois chevaux, dont deux, très bien enharnachés, étaient un don de Boers, trois vâches à lait, trente-six bœufs pour l'attelage de ses trois chariots, quatorze pour relais, et deux pour porter le bagage de ses Hottentots. Le coq, qui, dans son premier voyage, lui avait procuré quelques instants de plaisir, lui fit naître l'idée d'en emmener encore un dans celui-ci; et, pour le rendre plus heureux que n'avait été l'autre, il lui donna une poulette. Il emmena aussi son singe Keès, qui, retenu à la chaîne pendant son séjour au Cap, semblait y avoir perdu de sa gaieté, mais qui, depuis le moment où il s'était revu libre, se livrait chaque jour à des folies extrêmement divertissantes (1). Notre voyageur partit, traversa le Zwarte-Land, passa le second jour à Berg-Rivier, revit avec délices le pays des Vingt-quatre Rivières, chassa des zèbres, des pazans, des bubales et des autruches sur les hautes montagnes qui bordent ce charmant pays. Leurs gorges sont couvertes de grands arbres, où il rencontra une panthère que ses chiens firent partir d'un précipice parmi les rochers, mais qui disparut comme l'éclair. Il se procura aussi un ahinga et d'autres espèces rares d'oiseaux, et tua beaucoup de bécassines, de gelinottes et d'autre gibier. Il vit des édifices de termites dont les plus élevés avaient quatre pieds, dont le dessus était lisse, sans mousse ni herbage, et de la couleur de

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. 1, p. 173 et 174.

la terre qui avait servi à les former. Ses Hottentots et son singe Keès se procurèrent un grand régal en mangeant les larves de ces insectes (1).

Le lendemain, notre voyageur jouit, sur le sommet de la montagne du Piquet, par une atmosphère très pure, de la vue la plus étendue; il aperçut très distinctement à l'œil nu la montagne de la Table, et il put même, avec sa lunette, reconnaître la ville. Il avait, dans sa route pour se rendre dans ce lieu, traversé les domaines d'un vieillard respectable, nommé Albert Haanckam, qui le reçut avec la plus cordiale affection, et dont il tira d'utiles renseignements. Le district de Piquet-Berg renferme au plus vingt-cinq habitations; et, comme les sources y sont rares, il n'en peut guère contenir davantage. Il fait, comme celui des Vingt-quatre Rivières, un grand commerce de fruits.

Notre voyageur, continuant sa route, passa le Kruys, et, après divers accidents, il fit la rencontre de quelques serpents, et tua plusieurs oiseaux rares. Il parvint à la fontaine de Heere-Logement, qui ne ressemblait guère à la description qu'on lui en avait faite. La grotte aux inscriptions, aux lianes pendant en festons, dont on lui avait parlé, se trouva être simplement une grande et vaste caverne qui servait à mettre à l'abri ses bestiaux. Elle était spacieuse, fort élevée, et entièrement ouverte du côté de l'ouest. Assise sur un monticule, elle dominait la plaine où notre voyageur avait assis son camp, et dont la vue mono-

1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. 1, p. 188.

tone et morte inspirait la tristesse et le découragement; enfin elle s'adossait à la grande chaîne de monts arides qui, se prolongeant en amphithéâtre, offrait un aspect à la fois effrayant et majestueux par leur nudité et les différentes teintes d'ocre, de gris et de blanc, qui coloraient leurs diverses parties. Les restes d'une habitation tombée en ruine attestaient que le propriétaire avait été forcé d'abandonner ce lieu sauvage et brûlé (1). Notre voyageur donna la chasse aux dassens ou damans, qui se trouvent en très grand nombre dans les montagnes environnantes, quoique les panthères en détruisent beaucoup. Ils furent pour la caravane un mets délicieux, dont elle se régala pendant tout le temps de sa résidence en ce lieu, qui dura sept jours.

Le 4 juillet, Le Vaillant inscrivit, selon l'usage des voyageurs, son nom dans la grotte, et repartit en continuant sa route vers le nord, guidé par les avis d'un pâtre hottentot qu'il avait rencontré. Après une journée fatigante, et commencée de grand matin, il arriva, à la nuit tombante, sur la hauteur qui borde le lit de la rivière des Éléphants, où il campa. La rivière serpentait au-dessous de lui à une demi-lieue de distance. Elle était bordée de chaque côté par de très grands mimosa; et par diverses sortes de bois blancs de l'espèce du saule; mais partout le terrain était sec et brûlé, et il n'existait pas même de verdure sous les arbres. A peu de distance cependant de la rivière, on voyait une maison habitée par la

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 215.

veuve Van-Zeil et sa famille. Quelques champs labourés l'indiquèrent à notre voyageur; il s'y rendit, et y reçut l'accueil le plus amical (1). Lorsque cette bonne veuve vit que, malgré ses représentations, il était déterminé à partir, elle lui forma une petite provision de biscuit, puis chargea ses deux fils de le conduire, pour lui montrer le seul gué où il pourrait traverser la rivière. Il fallut la descendre assez bas; et à peine fut-elle passée qu'il vint une crue considérable, qui força Le Vaillant, pour n'être pas emporté par les eaux, de reculer plus au large dans la plaine l'emplacement de son camp.

La pluie ayant enfin cessé le troisième jour, la caravane se remit en marche. Elle suivit, pendant trois heures, le cours du fleuve, et arriva au confluent d'une petite rivière, nommée Dwars-Rivier (rivière qui traverse) par les colons hollandais, et Koïgnas par les Hottentots (2). Cette rivière, profondément encaissée, se jette dans la rivière des Éléphants; mais, comme toutes celles d'Afrique, elle ne coule que dans la saison pluvieuse.

Parvenu, non sans beaucoup de peine et de dangers, sur la rive droite du Koïgnas, notre voyageur, selon l'indication qu'il en avait reçue de la veuve Van-Zeil, alla camper vers le Vleermuys-Klip, ou la roche aux chauve-souris. Cette roche en contenait réellement des quantités innombrables. Effarouchés par les feux que la caravane avait, selon sa coutume, allumés le soir, ces animaux faisaient, dans leurs

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. 1, p. 222.
(2) Ibid., *second Voyage*, t. 1, p. 226.

repaires, un bruit effroyable, qui déchirait les oreilles; d'autres, en sifflant, venaient par centaines voltiger autour des gens et des bestiaux de la caravane. En vain on cherchait à s'en défendre, la nuée menaçante ne faisait qu'augmenter, et de toutes parts on en était frappé. Notre voyageur se vit enfin forcé de lever le camp, et d'abandonner le champ de bataille à ces ennemis tenaces (1). Il descendit la rivière des Éléphants, et alla camper à quelque distance dans un lieu nommé en hottentot Krekenap, et en hollandais Backhoove. Trouvant l'endroit favorable pour chasser, surtout à cause des lacs qui attiraient beaucoup d'oiseaux aquatiques, il en abattit un grand nombre de fort curieux. Ses gens tuèrent aussi deux gazelles de l'espèce nommée steenbock. En suivant le vol des oiseaux de proie, il fut conduit près du cadavre d'un énorme cachalot de quarante à cinquante pieds de long, qui gisait sur le sable à plus de cent pas du rivage, où il avait probablement été lancé par les vagues. Cette masse énorme était attaquée par beaucoup de corbeaux, et surtout par diverses espèces de ces petits quadrupèdes du genre des fouines et des putois, qu'on désigne au Cap sous le nom de muys-hond; tous le rongeaient à l'envi. Les Hottentots qui accompagnaient notre voyageur recueillirent de ce grand cétacé une ample provision d'huile; et il y prit de curieux scarabées, qui s'occupaient à ronger cette immense charogne.

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. 1, p. 230.

Le Vaillant, entraîné par le plaisir de la chasse et le désir de trouver des éléphants, entreprit de passer sur la rive droite du fleuve; et, comme il ne savait pas nager, il se mit à califourchon sur un arbre, attaché à des cordes, que deux forts nageurs entraînaient avec eux; mais ils furent sur le point de céder à la force du courant : c'en était fait d'eux et de notre voyageur, et ils auraient été entraînés en haute mer, si, par un redoublement d'efforts, les deux nageurs n'étaient pas parvenus à atteindre l'autre rive. Le Vaillant, après avoir inutilement cherché des éléphants, arriva, vers le soir, vis-à-vis son camp, et repassa la rivière qui, dans cet endroit, était praticable, moyennant quelques précautions. Il permit à quelques uns de ses gens de retourner vers la mer, pour faire encore une plus grande provision d'huile de baleine; et il s'avança vers le nord avec le reste de sa caravane. Ses bœufs étaient très affaiblis par la mauvaise nourriture, et deux, en allant boire, avaient péri, entraînés par les eaux de la rivière des Éléphants. Le sol qu'il parcourait n'offrait qu'une surface aride et brûlée, lorsqu'il arriva à Krakeel-Klip (la roche de discorde), où il espérait trouver de l'eau. La cavité du rocher en contenait, il est vrai; mais elle était verdâtre, nauséabonde, et couverte des fientes et des excréments de tous les animaux sauvages qui venaient se désaltérer dans ce lieu. Il fallut s'en contenter; mais les hommes comme les bestiaux qui se désaltérèrent avec cet infect breuvage furent tous incommodés, et eurent de longs vomissements et des douleurs d'entrailles. Notre

voyageur souffrit moins que les autres, parce qu'ayant coupé son eau avec du lait de chèvre, il en avala très peu.

Du camp de Krekenap au Krakeel-Klip, il n'y a que huit lieues; et notre voyageur avait employé deux longs jours pour faire ce trajet. Vers le soir, il vit arriver au rocher différentes hordes de gazelles (spring-bock), habituées sans doute à venir s'y désaltérer; mais il ne put les atteindre; elles eurent l'adresse de se dérober à lui. Heureusement qu'il survint plusieurs volées de gelinottes, dont ses gens tuèrent une soixantaine, qui composèrent un bon repas (1).

Notre voyageur fut, dans ce lieu, rejoint par ceux de ses gens qui s'étaient détachés vers le rivage de la mer; et Keès fut le premier qui les aperçut, et les signala.

Les bœufs qui devaient traîner les chariots étaient réduits à un si petit nombre, et ceux qui restaient tellement épuisés, que tous les gens de la caravane désiraient que Le Vaillant retournât sur ses pas. Après bien des hésitations, il se décida, au contraire, à continuer son voyage; et il arriva à Schuit-Klip (rocher bateau). C'est une petite roche dont la forme ovale se trouve effectivement, selon sa dénomination, creusée en bateau. Elle avait conservé une petite quantité d'eau. Par surcroît de bonheur, cette eau était exquise. L'escarpement de la roche l'avait protégée contre la souillure des bêtes sauvages. On

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. 1, p. 267.

y puisa, avec précaution, assez pour désaltérer les hommes et les animaux de la caravane. Le Vaillant crut devoir laisser en ce lieu, qui lui offrait de l'eau et des pâturages en abondance, un de ses chariots. Il y transporta ses effets les plus pesants, et les plaça sous la garde du vieux Swanepoel. De cinquante-quatre bœufs que notre voyageur avait eus en commençant son voyage, il lui en était mort trente-un. Cependant il continua sa route, et arriva à Olifants-Kop (tête d'Éléphant). C'était encore une roche à qui sa forme avait fait donner le nom qu'elle portait. Le Vaillant, au lieu d'eau, n'y trouva qu'une boue humide. Partout à l'entour était une aridité affreuse. A l'ouest était une plaine immense qui, en se prolongeant probablement jusqu'à la mer, n'offrait de toutes parts, à perte de vue, qu'une longue et stérile nappe de terre, sur laquelle perçaient quelques plantes grasses et quelques buissons rabougris et peu fournis. A l'est, un long rideau de montagnes pelées bordait tristement l'horizon; de tous côtés enfin régnaient l'abandon, le silence et le néant. Pendant la nuit il était mort deux bœufs: Notre voyageur avait vu périr près de lui un de ses chevaux, trois chiens, l'avaient abandonné; et un troisième bœuf, le plus ancien, le plus docile, le plus vigoureux, le plus courageux de tous, celui qui était chéri de Le Vaillant et de toute la caravane, et qu'on avait nommé Ingland, expira près du timon, où il était venu se placer. En voyant fuir et se dissiper des nuages qui avaient donné l'espoir de voir cesser cette mortelle sécheresse, la douleur s'était emparée

de toutes les âmes. Notre voyageur ne savait que résoudre, et se crut condamné à périr en ce lieu. Cependant il prit le parti de quitter sa route du nord, et de retourner au nord-est, vers les gorges de montagnes, où il devait en effet trouver son salut.

Depuis vingt-quatre heures personne n'avait mangé; non qu'on manquât de vivres, mais chacun appréhendait que la nourriture n'augmentât en lui le besoin de boire. Après avoir fait deux lieues, des pas de bœuf, les bonds, les cris et la course de Keès conduisirent la caravane vers une mare boueuse, où l'on trouva un peu d'eau, dont notre voyageur corrigea le mauvais goût avec quelques onces de café en poudre (1). On se trouvait alors au pied d'un petit chaînon de montagnes; il courait du nord au sud, et, se détachant de la grande chaîne que l'on avait à l'est, formait ainsi une gorge dont l'œil ne pouvait suivre l'étendue. Le Vaillant crut devoir laisser encore son chariot sous la garde de quatre personnes à l'entrée de cette gorge; et il se détacha pour aller à la découverte d'un nommé Baster, colon nomade dont Gordon lui avait parlé comme pouvant lui être d'un grand secours, et qui, d'après les indications et les renseignements donnés à notre voyageur, devait se trouver dans ce canton.

Le Vaillant, accompagné de huit hommes, parmi lesquels se trouvait son fidèle Klaas, pénétra dans ces montagnes, tua, sur son chemin, des damans pour nourrir lui et sa troupe, erra parmi les rochers, et,

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. I, p. 288.

ne trouvant personne, épuisé de fatigue, il se coucha sur la terre, accablé de nouveau par le désespoir, lorsque tout à coup le ciel se couvrit de sombres nuages; un orage éclata, et une averse abondante fondit de toutes parts. Alors Le Vaillant et tous ses compagnons se mirent à sauter de joie, se donnant la main, et se félicitant de se voir ainsi baignés; on eût dit qu'ils cherchaient à se gonfler comme pour offrir plus de surface à la pluie, et s'en imbiber davantage. Dès ce moment, ils se sentirent revivre; partout ils trouvaient de quoi se désaltérer; l'appétit revint avec l'espérance, et les damans, si rebutés la veille, furent mangés avec avidité. Ils recommencèrent leurs recherches, et parvinrent enfin à trouver Baster, à qui Le Vaillant remit une lettre de Gordon, dont il lui donna lecture, Baster ne sachant pas lire. Au nom de Gordon, Klaas-Baster et son frère Piet-Baster accueillirent notre voyageur, qui leur raconta son désastre, et la situation où il se trouvait. Les deux frères invitèrent Le Vaillant à se rendre à leur habitation, et à se reposer dans leur hutte; ils lui promirent d'aller chercher ses chariots, et de les amener à l'endroit où il se trouvait. Quelque difficile que parût à notre voyageur l'exécution d'un pareil projet, il crut devoir se confier aux promesses de ses généreux hôtes.

Le lendemain, après dîner, Klaas-Baster employa ses gens et ceux de la caravane à construire une hutte particulière pour l'usage de Le Vaillant; et, vers le soir, Piet-Baster partit pour aller chercher les chariots et les deux détachements de la caravane.

Le Vaillant se mit à chasser dans ces montagnes; mais le gibier y était rare; il n'y vit guère qu'une seule espèce de gazelle, nommée kainsi par les Hottentots, et klip-springers (sauteurs de roches) par les Hollandais (1); des damans, et quelques oiseaux improprement nommés corbeaux blancs (wette-kray), et le rings-hals-kray (corbeau à collier), que notre voyageur a décrit sous le nom de corbivau. Il tua aussi, en compagnie avec Klaas-Baster, deux éléphants sans défenses, mâle et femelle : on les nomme dans le pays pocs-kop (tête camuse), et on les regarde comme une espèce distincte de l'éléphant ordinaire, mais que notre voyageur ne considère que comme une variété accidentelle (2). Cet éléphant avait dix pieds quatre pouces de hauteur, et, à en juger par ses molaires, il paraissait jeune encore.

Enfin Le Vaillant eut la joie de voir arriver, au kraal de Baster, ses chariots, et d'avoir réuni autour de lui tous ses gens, qui lui témoignèrent leur joie de le revoir. Depuis son départ, la troupe de Swanepoel avait vécu presque uniquement d'une gazelle-pasan, qui, étant venue boire à leur réservoir, avait été tuée par lui. Le camp avait eu à se défendre des attaques des lions et des hyènes, attirés par les cadavres des bœufs morts, qu'on avait été obligé d'abandonner. Le Vaillant vit ensuite arriver dans le kraal une jolie mulâtresse habillée à la hottentote; c'était la sœur de Klaas-Baster, qui vivait dans une habitation éloignée de celle de son frère, mais qui,

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. 1, p. 314.
(2) Ibid., *second Voyage*, t. 1, p. 324.

sur son invitation, était venue le visiter. Le père de tous ces Baster était un Européen qui, d'abord valet de paysan, avait vécu avec une Hottentote; et de cette association étaient nés Klaas-Baster et leur sœur; mais, depuis, ce valet de paysan, devenu riche colon, avait eu honte de sa femme, et s'était séparé d'elle pour épouser une blanche. Celle-ci lui avait donné plusieurs enfants, dont deux garçons, qui, âgés l'un de vingt ans, l'autre de vingt-deux, vivaient avec leur père dans son habitation, et qui, ainsi que leur mère, devenus ses ennemis, lui faisaient passer une vie malheureuse. Non seulement ces jeunes gens avaient rougi de se voir des frères mulâtres, mais ils les avaient tant persécutés, tant vexés, que ces malheureux avaient été obligés de fuir. La sœur s'était retirée chez les Hottentots de la horde de sa mère; mais les deux frères, en se cachant dans les montagnes, avaient voulu se dérober à la fureur meurtrière de leurs frères blancs, et craignaient toujours qu'ils ne découvrissent leur retraite. Le Vaillant, en reconnaissance des services qu'il en avait reçus, résolut de travailler à les réconcilier avec leur famille. Il y avait dix-huit jours qu'il résidait parmi eux, et son départ était résolu; mais il fut retardé par une épine du géranium épineux à grande fleur, nommé nourap par les Namaquois, qu'il s'enfonça dans le pied (1).

Après avoir fait quelques échanges, et acheté une trentaine de moutons et quatorze bœufs à la horde

(1) Le Vaillant., *second Voyage*, t. II, p. 4.

hospitalière, Le Vaillant se mit enfin en marche le 10, emmenant avec lui un des frères Baster, avec lequel il convint d'un salaire pour tout le temps du voyage, promettant, de plus, de le ramener dans sa horde, et de s'intéresser, à son retour, auprès du gouverneur, pour lui obtenir, ainsi qu'à son frère et à tous les siens, la liberté du port d'armes qui est défendu aux Hottentots. Les Baster en avaient besoin, non seulement pour la chasse, et pour se défendre contre les bêtes féroces et les incursions des Boschimans, mais encore pour se garantir de leurs parents, qui déjà plusieurs fois les avaient désarmés. Les deux frères se mirent en route avec notre voyageur; mais Piet-Baster s'en retourna peu de temps après avec ses bœufs; et Klaas-Baster fut le seul qui suivit la caravane.

Le troisième jour, elle arriva sur les bords de la rivière de l'Épine noire (Zwarte-Doorne-Rivier), ombragés par de très grands mimosa. On trouva heureusement un peu d'eau dans quelques fosses de cette rivière (1). Le Vaillant aperçut dans ce lieu un chariot, et bientôt vit arriver à lui le maître; c'était Piet-Pinar, ce grand chasseur du Cap, qui avait voyagé avec Paterson et Gordon, et qui lui remit le paquet dont l'avait chargé pour lui Serrurier, successeur de Boers dans l'emploi de fiscal. Ce paquet venait de Hollande, et lui était envoyé par Temmink, qui demandait à notre voyageur un calao et d'autres oiseaux rares pour sa collection. Les nou-

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 14.

velles que recevait notre voyageur lui étaient très agréables ; mais il eût désiré les recevoir par une autre voie que par Pinar. Celui-ci lui avait déjà proposé, au Cap, de se joindre à sa caravane ; et il redoutait pour les siens, et la bonne discipline de ses gens, les habitudes de débauche et d'ivrognerie de cet homme, d'ailleurs menteur et sans foi, et dont le but, en entreprenant un si long voyage, n'était pas, comme il le prétendait, de chasser aux éléphants, mais de faire en fraude le trafic de bœufs avec les Hottentots, interdit par les réglements de la compagnie, qui s'est réservé exclusivement cette branche de commerce. Piet-Pinar avait en effet apporté, dans ce but, des quincailleries, du tabac et des liqueurs fortes. Les prévisions de notre voyageur n'étaient pas fausses. Piet-Pinar commença par enivrer tous les gens de Le Vaillant ; le vieux et sage Swanepoel lui-même ne put résister à la tentation. Il tomba en conduisant un chariot, la roue lui passa sur le corps ; il eut deux côtes cassées, et long-temps ses blessures compliquèrent la marche de la caravane ; cependant il guérit sans aucun secours de l'art.

Le Vaillant eut beaucoup à souffrir, pendant son voyage, de la société de Piet-Pinar ; celui-ci chercha plusieurs fois à lui débaucher ses Hottentots. Notre voyageur s'efforçait à l'éloigner de lui ; mais il revenait toujours, et recommençait les mêmes pratiques, malgré les injonctions et les réprimandes.

La caravane arriva à la rivière Verte, où elle campa, quoiqu'il y eût encore peu d'eau, et pas

plus d'herbage que dans le campement précédent (1).

Le lendemain on se remit en route; on côtoya le lit de la rivière, et, après quatre heures et demie de marche, on trouva dans le lit une cavité considérable qui, heureusement, contenait de l'eau. On y vit quelques tortues; et l'on s'arrêta dans ce lieu, que les Hottentots nomment Gariche.

En s'approchant des montagnes de Kamis (2) (Kamies-Bergen), dont on apercevait les majestueux sommets, on rencontra une source charmante, nommée Oog-Fontein (fontaine de l'OEil), dont les eaux étaient abondantes, douces et limpides. On campa dans ce lieu, où l'on respirait un air frais et pur. Mais l'agrément de ce séjour ne put réparer les forces des bœufs épuisés. Les Hottentots qui les conduisaient déclarèrent qu'ils ne pourraient jamais gravir la montagne, qu'il fallait, selon les frères Baster, franchir pour arriver dans le pays, où l'on pouvait se procurer de nouveaux bœufs, propres à faire de nouveaux attelages. Les Hottentots de Le Vaillant lui conseillèrent de demeurer près de la source, et d'envoyer chercher des bœufs au Namero, habitation de Vander Westhuysen, située à peu de distance dans les montagnes. Les deux frères Baster pâlirent lorsqu'ils entendirent prononcer le nom de Vander Westhuysen : c'était celui de leur père. Le Vaillant, au contraire, d'après les projets qu'il avait conçus, fut enchanté de cette rencontre. Il

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 23.
(2) Le Vaillant, p. 28, dit montagnes du Camis.

rencontre. Il envoya un exprès à Vander Westhuysen, dont il reçut le lendemain des attelages. Il se rendit ensuite chez ce colon, qui, étant né en Allemagne, put entendre notre voyageur lui parler allemand. Notre voyageur parvint, au bout de quelques jours, à gagner l'amitié de ce vieillard et de toute sa famille, et profita de l'ascendant qu'il avait acquis sur toute cette famille, pour vaincre en eux les préjugés du sang et d'une longue animosité. Après bien des efforts et plusieurs scènes terribles et touchantes, les frères Basters rentrèrent en grâce auprès de leur père, de leur belle-mère, de leurs frères et de leurs sœurs.

Mais notre voyageur ne réussit pas également dans la négociation qu'il entama pour se procurer des bœufs au Namero. On lui déclara qu'on ne pouvait lui en vendre un seul, mais qu'il en trouverait à acheter chez les colons des montagnes de Kamis. Le Vaillant dirigea donc sa marche vers ces montagnes, conduit par le fils aîné de Vander Westhuysen, qui l'accompagnait à cheval (1). Arrivés au pied des monts Kamis, nos voyageurs gravirent les hauteurs par des routes escarpées, et arrivèrent dans une gorge où la rivière Verte prend sa source, qui, dans cet endroit, coulait à plein bord. Le Vaillant, ayant côtoyé son lit pendant long-temps, et s'étant rapproché de son embouchure, n'y avait pas trouvé une goutte d'eau; ce qui provenait de ce que l'eau, après être descendue des montagnes, avait à tra-

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 42.

verser des sables et des terrains brûlés qui la tarissaient, et l'empêchaient d'arriver jusqu'à la plaine quand elle n'était pas très abondante (1). Le Vaillant trouva, dans ces montagnes, des colons qui lui vendirent les bœufs dont il avait besoin. Ces colons n'avaient pour toute habitation que de mauvaises huttes. Cependant la température se refroidit considérablement, et notre voyageur fut tout étonné de voir à son réveil la terre couverte d'un pied de neige. La neige continua de tomber encore à gros flocons, tandis qu'il se rendait, non sans quelque péril, à l'habitation d'un autre colon nommé Cloete, où il trouva des bœufs à acheter pour compléter ses attelages, qui se composaient de quarante-quatre bêtes en tout. En descendant les montagnes de Kamis, Le Vaillant ressentit un froid excessif; tout était couvert de neige, et, dans certains endroits, la glace était épaisse de deux pouces. Ce ne fut qu'en arrivant dans la vallée où coule la rivière Verte que l'on revit le soleil. Une douzaine de zèbres se chauffaient, à la chaleur de ses rayons, au pied d'une roche qui se trouvait à l'abri du vent. Nos voyageurs leur donnèrent la chasse, et parvinrent, avec leurs chiens, à séparer du troupeau une femelle, qui fut prise vivante au moyen d'une corde et d'un nœud coulant. Le Vaillant, en la muselant, réussit à la monter sans qu'elle fît résistance; et il aurait continué à chevaucher sur cette bête, si ses blessures n'avaient pas forcé de la tuer, et de l'abandonner aux

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 43.

Hottentots, qui la dépecèrent, et se régalèrent de sa chair. On continua de marcher le long des bords de la rivière Verte. Cette vallée riante par les sinuosités qu'elle parcourt, offrait les points de vue les plus ravissants. On foulait aux pieds un tapis de verdure et de fleurs; les coteaux environnants, chargés d'arbustes et de plantes brillantes, offraient autant d'abris que de bosquets délicieux : c'était un jardin dans le sein d'un désert (1). Pour regagner le Namero, nos voyageurs eurent encore à traverser une autre chaîne de montagnes couvertes de neige, de sorte qu'en huit heures de marche ils eurent successivement trois saisons : deux hivers et un été. Le Vaillant retrouva, à son regret, l'importun et inévitable Pinar à l'habitation de Vander Westhuysen. Après quelques jours consommés en festins, en danses et en réjouissances dans cette habitation, dans celle d'Engelbrecht, beau-frère de Vander Westhuysen, nos voyageurs se remirent en route, suivis par Engelbrecht, mais aussi, malheureusement, par Pinar, qui, après quatre heures de marche, fit halte à la source près de laquelle Le Vaillant posa son camp. Cette source fut nommée par notre voyageur la fontaine des Gelinottes, à cause du grand nombre de ces oiseaux qu'il tua dans les environs (2). On la connaît dans le pays sous le nom de Matjès-Fontein, ou fontaine des Nattes (3). Notre voyageur arriva ensuite au Kaussi, torrent qu'il trouva à

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 65.

(2) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 79.

(3) Alors il était inutile de lui donner un nouveau nom. Une

sec, comme presque tous ceux que, depuis quelque temps, il avait eus à traverser. Il campa près des énormes montagnes granitiques, à travers lesquelles le Kaussi s'était ouvert un passage. En se creusant un lit, ce torrent avait donné aux rochers mille formes bizarres qui amusaient l'œil, et qui, lorsque l'eau était abondante, devaient former des cascades naturelles d'une grande beauté (1). Le Vaillant vit arriver dans ce lieu un troupeau de gazelles springbocken, qu'il porte au nombre de quatre mille. Il vit aussi un élan-gazelle, le kana des Hottentots.

Le 11 septembre on se remit en route; Pinar avait pris les devants, et Le Vaillant espérait qu'il n'aurait plus le malheur de le rencontrer. On arriva, après deux heures de marche, à une citerne naturelle, qui eût été d'un grand secours, si l'eau n'en avait point été empoisonnée, par une plante d'euphorbe qu'on y avait jetée. A deux lieues plus loin, on rencontra un kraal de Hottentots-Namaquois, composé d'une vingtaine de huttes. Cette petite horde avait pour chef une femme blanche, qui avait

telle innovation n'est qu'un charlatanisme puéril. Cette source est, sur la carte de Burchell, une de celles qui donnent naissance à la rivière Bitter, qui coule dans la mer, et cette carte y indique une habitation.

(1) Le Vaillant donne un très long cours sur sa carte, au Kaussi, et fait de ce torrent une grande rivière; c'est pour lui le principal cours d'eau de la rivière Sèche. La carte de Burchell ne connaît ni la rivière Sèche, ni le torrent Kaussi. Elle indique pourtant dans ces parages l'habitation de Vander Westhuysen à Klip-Valley. Au sud sont d'autres habitations, près de Brakke-Fontein; le tout près des bords de Groene-Rivier, ou la rivière Verte. La carte de Le Vaillant est très confuse dans cette partie.

succédé à son mari défunt dans ce commandement. Les enfants n'avaient, comme leur mère, que des peaux pour vêtements; et, sans leurs longs cheveux, on les aurait pris, à leur teint rembruni par le soleil, pour des enfants namaquois, d'autant plus qu'ils ne parlaient que la langue namaquoise. Il n'y avait que leur mère qui sût le hollandais. Ces Namaquois sont plus robustement taillés, et pas si maigres de figure que les Hottentots du Cap (1). Pour fêter notre voyageur, ils se mirent à danser en s'accompagnant d'une flûte, qui imitait un écho par le changement subit de modulation; ils produisaient cet effet en faisant sortir la flûte d'entre les lèvres, pour la mettre dans une des narines. Nos voyageurs furent extrêmement incommodés dans ce lieu par les moucherons. La veuve se vantait que ce pays ne produisait pas de puces; mais, en revanche, il y pullulait une vermine beaucoup plus dégoûtante, et elle-même en était couverte. Du reste, c'était une héroïne pour le courage et la fermeté. Seule de son espèce au milieu de ces déserts, éloignée de cinq lieues de tout autre kraal, elle n'était soutenue que par une poignée d'hommes. Elle montait très bien à cheval, fusillait hardiment les Boschimans, et courait les lions, comme en Europe on court les chevreuils. Les chèvres, dans ce canton, sont très belles, et donnent beaucoup de lait. Les bœufs sont aussi plus forts que dans les colonies de l'est, quoique le sol y soit plus pauvre. Le Vaillant vit, pour la

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 101.

première fois, dans cette horde, un bœuf de guerre (bakely-osse) (1); les moutons sont élevés sur leurs jambes, et n'ont pas l'énorme queue graisseuse qui distingue ceux du Cap et des colonies.

Le Vaillant continua sa route, et, après cinq heures de marche, il parvint dans une autre horde de Namaquois, formant un kraal composé de vingt-cinq huttes. On le fêta encore dans ce lieu par des danses auxquelles il prenait peu de goût. Aussi se mit-il à chasser dans les montagnes environnantes, stériles, et revêtues seulement de quelques arbrisseaux clair-semés. Il rencontra des troupes d'autruches, et tua un lièvre de l'espèce nommée à cul-rouge (roode-gat-haas) (2). Le chef de la horde lui donna quelques hommes pour le conduire à l'habitation d'un nommé Schoemmaker, dont le colonel Gordon lui avait parlé. C'était un matelot déserteur du service de la compagnie, qui s'était retiré dans le désert pour vivre chez les Namaquois. Le Vaillant, dès qu'il le vit, le reconnut à son costume de matelot hollandais. Autour de lui étaient plusieurs petites filles charmantes, entièrement nues, et dont la plus âgée n'avait pas neuf ans. Rien n'était plus intéressant que le spectacle de cette jolie famille.

(1) Au lieu de rendre hommage à l'exactitude de Kolbe, qui parle de cette espèce de bœuf, Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 103, prend de là occasion de le critiquer, pour avoir dit que ces bœufs sont en usage chez toutes les nations hottentotes. Qui a dit à Le Vaillant que du temps de Kolbe, et avant que les Hollandais n'eussent désarmé ces tribus nombreuses, et rendu ces bœufs inutiles, il n'en était pas ainsi?

(2) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 115.

Ses grâces, ses caresses sémillantes, son agréable physionomie, sa nudité même, l'offraient aux yeux comme une nichée d'Amours. Depuis douze ans leur malheureux protecteur avait déserté, et la crainte d'être arraché de sa retraite l'avait condamné à des inquiétudes continuelles. Toujours isolé, toujours occupé de fuir la société de ses semblables, il menait une vie errante, et n'osait rentrer dans la colonie. Le Vaillant nomma le colonel Gordon, et dissipa aussitôt la crainte qui s'était emparée de lui, en voyant s'approcher tant de monde. Sa horde se composait en tout de ses femmes, car il en avait plusieurs, de ses enfants, et de sept ou huit Hottentots attachés à son service. Lorsque, par la suite, il eut obtenu sa grâce, il retourna au Cap, et quitta très promptement ce genre de vie, qui paraissait si heureux à Le Vaillant. Notre voyageur resta deux jours dans ce lieu, auquel il donna le nom de Sérail. Il était stérile et montagneux. Notre voyageur y vit des troupes du petit vautour blanc isabelle, que les Namaquois nomment Ouri-Gourap, ainsi que d'autres oiseaux rares, et de belles plantes; entre autres, deux beaux lis à une seule corolle, l'un d'un rouge cramoisi, l'autre d'un jaune citron.

Le Vaillant, accompagné de Schoemmaker, qui s'était offert de le conduire, se remit en route pour la Grande-Rivière, et, après cinq heures de marche, il arriva à une horde de petits Namaquois, composée d'une soixantaine de huttes divisées en trois parties. Dans cette horde était une sorcière nommée Kakoes,

qui faisait de grands hurlements, et qui exerçait un grand pouvoir sur les esprits (1). Notre voyageur, après avoir quitté cette horde, se dirigea au nord-est vers les montagnes de Cuivre, qui sont granitiques et micacées, et où il recueillit des échantillons de malachite. Il vit en grande abondance dans ce lieu cette superbe espèce d'aloès, si bien décrite par Paterson, et qu'il a nommée aloès dichotome (2). Pendant la nuit les lions rôdèrent autour du camp. Le lendemain, on suivit le penchant des montagnes; et on arriva à une source recouverte par des aloès dichotomes, nommée Van-Wyk d'un colon qui y avait habité. On déboucha des montagnes par un port, ou défilé; on entra ensuite dans une plaine immense, et l'on arriva à la nuit à Brand-Kraal, ou Kraal brûlé, ancien emplacement d'une horde namaquoise (3). On campa dans cet endroit, où, faute de bois, on fut obligé de ramasser des bouses sèches pour allumer des feux, qui servirent tant à écarter les bêtes féroces qu'à garantir d'un vent glacial du sud-est, qui faisait grelotter nos voyageurs. Le Vaillant dit que, d'après ses observations, la plaine où il se trouvait était élevée au-dessus du niveau de la mer au moins de trois mille pieds; mais il ne dit pas de quelle manière il a fait ces observations, et il ne fait aucune mention, dans son voyage, du baromètre, le seul instrument qui pût lui servir à mesurer

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 124.

(2) Les Namaquois le nomment karap; les Hollandais, kookerboom, arbre à carquois. Voyez ci-dessus.

(3) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 144.

promptement les hauteurs. Cette vaste plaine était tout sable et cailloux, et sa vue glaça d'effroi toute la caravane, lorsqu'au lever de l'aurore on put mesurer de l'œil sa vaste étendue. A peine de loin en loin apercevait-on quelques petits aloès dichotomes épars, et une infinité de touffes d'euphorbe. D'espace en espace, cette mer de sable était hérissée de monticules peu élevés; mais ces tertres diminuaient de hauteur à mesure qu'ils s'avançaient vers le nord. Plus ce désert était désolant, plus Le Vaillant mit d'empressement à en sortir. Après six heures de marche, il rencontra plusieurs huttes habitées par des Boschimans, qui s'enfuirent à son approche. Il campa dans ce lieu, et laissa, en partant, dans la hutte la plus apparente, du tabac et plusieurs objets de quincaillerie. Vers dix heures du matin, il fit halte au pied d'un groupe de roches granitiques couvert d'aloès kookerboom; et il y vit, pour la première fois, un phénomène dont on lui avait plusieurs fois parlé, et qui le combla de joie : c'était un nid monstrueux qui occupait une grande partie d'un grand et fort aloès, et qui, composé d'une multitude de cellules, servait de retraite à une quantité immense d'oiseaux de la même espèce. A chaque instant il en sortait des volées qui se répandaient dans la plaine, tandis que d'autres revenaient portant dans leur bec les matériaux nécessaires pour se construire un logement, et pour réparer le leur. Chaque couple avait son nid dans l'habitation commune; c'était une vraie république (1).

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 49.

Du tertre au grand nid, on alla camper et passer la nuit à cinq lieues plus loin, à la fontaine des Zèbres, où on ne trouva qu'une eau noire et saumâtre, et en petite quantité. La journée suivante fut encore plus pénible, parce que les sables qu'on traversa, en devenant plus fins, étaient en même temps plus mobiles. Heureusement quelques heures de marche rendirent l'espoir à nos voyageurs. La plaine changea tout à coup ; le sable et le sol se montrèrent couverts d'un gramen particulier, qu'on nomme herbe des Boschimans, et dont ces sauvages mangent la graine. Les collines elles-mêmes avaient un aspect moins nu ; on y découvrait quelques petits arbustes rabougris parmi de grands aloès dichotomes, allant çà et là entre des rochers micacés, dont les reflets brillants éblouissaient les yeux ; la plaine était parsemée de gros morceaux de quartz blanc comme la neige, et dont la base, ou la partie qui touchait à la terre, avait la teinte et la demi-transparence de la prime d'émeraude. Dans les fentes des blocs et des rochers, on trouvait des pyrites cuivreuses et des cristaux colorés en vert. La terre sur laquelle on marchait était couverte d'herbe, mais si sèche et si dure, que les bestiaux qui tentèrent de la brouter eurent bientôt la langue et les lèvres ensanglantées.

Enfin, on entendit au nord-ouest le mugissement des flots, et ce bruit fit tressaillir de joie notre voyageur et toute sa suite. Toute la caravane se mit à galoper pêle-mêle, guidée par l'instinct et l'odorat du singe, des chiens, et de toutes les bêtes qui la

précédaient. C'est ainsi qu'on arriva sur les bords du grand fleuve, où Le Vaillant se jeta aussitôt tout habillé, pour satisfaire en même temps deux besoins à la fois, celui de boire et de se rafraîchir : tous ses gens et tous ses animaux en firent autant (1).

Le fleuve offrait un coup-d'œil majestueux, et sa largeur, dans les endroits de son cours les plus resserrés, était celle qu'a la Seine lorsqu'elle entre dans Paris. Cependant, à juger de sa hauteur ordinaire par une grève de deux cents pas, qu'en ce moment il laissait à découvert, il devait avoir baissé considérablement par l'effet de la sécheresse. Aussi voyait-on s'élever au-dessus de ses eaux beaucoup de roches, qui, sans doute, se trouvaient couvertes lorsqu'il était dans son plein. Ses bords, dans une grande largeur, étaient garnis d'arbres de différentes espèces, et en telle quantité, qu'ils y formaient une sorte de forêt. C'étaient des mimosa, des ébéniers, nommés, par les indigènes, sabris, des abricotiers sauvages, dont les fruits égalent en bonté les abricots d'Europe, diverses sortes d'arbres; et en arbustes, une espèce de saule, remarquable par un fruit en grappes, que nos voyageurs nommèrent raisins sauvages. Tout cela était peuplé par une infinité d'oiseaux, dont les chants n'étaient point connus de Le Vaillant, et lui promettaient une ample moisson d'individus rares et curieux pour sa collection.

Mais la joie qu'il en ressentit fut bientôt troublée par l'exploration qu'il fit des environs du lieu où il

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 54.

se trouvait. Il avait eu le tort d'entreprendre son voyage pendant le temps de la sécheresse; et les pluies ayant, contre l'ordinaire, manqué pendant la saison humide, il en résultait une extraordinaire et affreuse aridité ? de sorte que les bestiaux ne trouvaient point de fourrage, et étaient réduits à manger les jeunes pousses d'une sorte de roseaux qui croissent dans quelques endroits du fleuve. Quant aux hommes, ils ne manquaient de rien; outre la pêche, qui leur fournissait une espèce de poisson noir sans écailles de dix-huit pouces de long, et semblable à une carpe, ils avaient, en abondance, des gazelles spring-bock, des zèbres, des coudous, des autruches, et des oiseaux de toute espèce : on y voyait surtout par centaines, de petits perroquets verts à bec d'un jaune safrané tirant sur le rouge, espèce nouvelle, à laquelle on déclara particulièrement la guerre, parce qu'elle était très bonne à manger (1). Elle se repose toujours sur les buissons formés par un arbuste, dont elle mange le fruit, et qui a ses épines alternes, les supérieures droites, les inférieures courbées, qui vous déchirent quand on avance la main. Cette plante est celle que les Namaquois nomment carroop. Les plus petites espèces d'oiseaux se trouvaient particulièrement sur une bruyère à fleurs jaunes campanulées, et sur une sorte de jasmin, semblable, par ses fleurs et ses feuilles, au jasmin d'Espagne, mais presque inodore. Le fleuve contenait aussi beaucoup d'hippopotames, et, de tous

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 160.

côtés, on les entendait mugir et souffler. Le Vaillant en tua un au moment où il remontait à la surface de l'eau pour respirer. C'était une femelle très vieille, dont il conserva les défenses, et dont il a publié la figure dans son voyage (1). Le Vaillant trouva aussi sur la grève du fleuve, parmi les cailloux roulés dont elle était couverte, des agates herborisées, des onyx, des cristaux de fausse améthyste, et surtout beaucoup de morceaux de quartz avec des accidents singuliers; enfin, une sorte d'opale chatoyante de couleur rembrunie, avec une zone couleur d'or, qui fait feu au briquet, et que les naturalistes et les joailliers d'Europe ne connaissent point (2).

Le Vaillant résolut de remonter plus haut, afin de chercher un emplacement plus favorable à ses animaux; ne pouvant suivre les rives du fleuve, à cause des forêts d'arbres qui le bordaient : il retourna sur ses pas jusqu'à la fontaine du Zèbre. De ce point, il gagna un autre endroit du fleuve bordé de bois; et comme on y aperçut des traces de lions, on mit le feu à un énorme mimosa, qui alluma d'autres arbres, ce qui produisit un vaste incendie, qui obligea d'éloigner le camp à deux cents pas. Tous les arbres furent brûlés sur pied à plus de cinquante pas à la ronde; et les plus voisins de ceux qui étaient au-delà eurent leurs feuilles grillées. L'éclat de l'incendie écarta les lions; mais, au grand chagrin de notre voyageur, il fit aussi disparaître les oiseaux.

(1) Atlas du voyage de Le Vaillant, pl. 29, ou pl. 7 du *second Voyage*.

(2) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 159.

On en avait vu voler beaucoup, et le matin on n'en trouva plus un seul. « Ces feux dévastateurs, dit ici notre voyageur, dont j'ai souvent couvert des plaines immenses ; ces forêts embrasées par moi, pour ouvrir un passage à ma caravane, ou bien pour écarter les animaux féroces; cette puissance de destruction, dont je m'environnais à mon gré avec une poignée d'hommes, quelques armes misérables, le mince attirail d'un brigand, tout cela reportait souvent ma pensée en arrière, et me rappelait les histoires de ces brigands bien plus fameux, bien plus illustres, bien plus honorés, et bien autrement impérieux, portés à la domination, insolents dans leurs volontés, remplis de caprices; et je m'étonnais de ce que, dans ce ferment de passions qui agitent les hommes, on ne vît pas plus souvent des villes entières livrées aux flammes avec leurs habitants; leurs richesses et leurs arts, et de grands poètes, à la suite de ces grands spectacles, érigeant en héros les furieux qui s'en amusent, et les proposant pour modèles aux furieux qui leur succéderont. »

Le Vaillant, établi dans ce lieu, se mit, selon sa coutume, à faire différentes chasses dans les environs ; il tua un grand nombre d'oiseaux, et même de grands animaux; surtout des éléphants, et plusieurs hippopotames. Ses gens fabriquèrent, avec la peau de ce dernier quadrupède, beaucoup de chambocks ou de cravaches fort recherchées au Cap. Les montagnes voisines offraient aussi, en abondance, une sorte de lièvre, assez semblable à celui d'Europe, mais dont la robe approchait de celle du lapin

de garenne. Deux Caminouquois, qui vinrent visiter notre voyageur, le déterminèrent à traverser le fleuve dans un radeau, pour chasser le rhinocéros qu'il avait aperçu. Enfin, après avoir épuisé tout ce que ce canton lui paraissait renfermer de curieux, il songea à continuer son voyage. Rien n'aurait manqué à la satisfaction que ce campement lui avait fait éprouver, s'il n'avait été encore joint dans ce lieu par le maudit Pinar, qui était accompagné d'un nommé Benfry, sorte de brigand, aussi avide et plus méchant que Pinar. Ces deux individus causèrent beaucoup de trouble dans le camp de Le Vaillant, et il lui fallut employer toute son adresse et sa fermeté pour leur en imposer, et ne pas se brouiller ouvertement avec eux. Benfry, qui était à la tête d'une horde de naturels, était particulièrement redoutable. Jamais il ne venait visiter Le Vaillant dans son camp sans amener avec lui quelques unes de ses femmes. Il en avait beaucoup, et entre autres, de grandes Namaquoises fort jolies, et même des filles de Boschimans, plus agréables encore que les Namaquoises, en ce qu'elles sont moins noires (1).

Cependant l'état de dépérissement où étaient les bœufs de notre voyageur ne lui permettait pas de se hasarder avec eux du côté du grand fleuve; il devait d'ailleurs songer au retour, et à ramener au Cap ses effets et la riche et précieuse collection qu'il avait ramassée. Il se décida donc à laisser, comme dans son premier voyage, son camp sous la garde

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 181.

de Swanepoel; et il partit le 28 octobre, emmenant avec lui huit de ses fusiliers, au nombre desquels était Klaas-Basters, et de plus huit Namaquois, son singe Keès, quatre chiens, deux chevaux, six bœufs de charge qu'il avait loués pour porter ses effets, ses provisions, et même quelques instruments, tels que son quart de cercle et sa boussole (1). Nous remarquerons ici que c'est la première fois que Le Vaillant fait mention d'un quart de cercle. S'il a fait des observations, avec cet instrument, dans son premier, ou dans son second voyage, avant d'arriver au grand fleuve, il est assez étrange qu'il ne les ait pas fait connaître; et, d'un autre côté, il serait surprenant qu'il eût eu les connaissances nécessaires pour se servir de cet instrument, et qu'il l'eût emporté avec lui sans en faire aucun usage. Ce n'est donc pas sans défiance qu'on le voit en parler pour la première fois, lorsqu'il s'avance dans des contrées où peu de voyageurs avaient pénétré, où il est moins possible de le suivre, et où, par cette raison, il était plus possible de supposer des découvertes.

La caravane que Le Vaillant emmenait avec lui se composait en tout de dix-huit personnes, car Benfry avait demandé à être du voyage, et notre voyageur aimait autant voir cet homme à côté de lui qu'auprès de son camp, lorsqu'il n'y serait plus.

On traversa la rivière sur un radeau; et, dans l'espoir de trouver des girafes, on côtoya et on remonta son cours. On campa après six heures de

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 194.

marche; on s'éloigna de la rivière, et l'on entendit, pendant la nuit, le rugissement de trois lions. Le lendemain on fit six grandes lieues vers l'ouest, et l'on campa près d'une source, que notre voyageur nomma la fontaine du Secrétaire, parce qu'il tua, près de là, un oiseau qui porte ce nom (1). Le jour suivant, d'après l'invitation de quatre sauvages, on traversa une plaine; et, après huit heures d'une marche pénible, on arriva à un kraal de natifs, dont le chef, qui était un vieillard respectable, vint complimenter notre voyageur. Ici Le Vaillant se retrouva près du fleuve, qu'une partie de ses gens passa à la nage : sa caravane se divisa pour chasser les hippopotames; on en rencontra huit. Le Vaillant en tua deux, qu'il abandonna généreusement à la horde de Namaquois qui l'avait reçu dans son kraal; on lui offrit, en reconnaissance, un bœuf gras, qu'il refusa; mais il accepta deux moutons.

Le Vaillant partit, repassa de nouveau à la fontaine du Secrétaire, se dirigea au nord-est, et, après quatre heures de marche dans une plaine desséchée, il arriva dans un kraal qu'on lui avait indiqué, et qui était composé d'une vingtaine d'hommes. Tout y annonçait la plus profonde misère; mais une des huttes était couverte en entier d'une peau de girafe, et cette vue remplit d'espérance notre voyageur, qui jugea que l'animal vivant ne tarderait pas à s'offrir à ses regards. On arriva à Gamma-Rivier, ou la rivière des Lions (2), torrent qui avait si peu d'eau,

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 196.

(2) Conférez ici le voyage de Hop et Brink, t. XV, p. 421, note 1.

que la caravane, se trouvant ombragée par les arbres touffus qui le bordent, choisit pour sa route son lit même. Aux approches de la nuit, on s'arrêta sous un grand mimosa, et l'on alluma du feu. Sur l'arbre était un de ces nids énormes, dont il a déjà été fait mention, contenant une république d'oiseaux. Le Vaillant voulut en saisir un, et glissa la main dans une des cellules; alors, de tous les trous, il en sortit une quantité prodigieuse; en enfonçant, il parvint à en saisir deux, et il fut très surpris de voir, au lieu de l'espèce qui composait la nombreuse république, deux perroquets charmants, mâle et femelle. Il apprit alors des Namaquois, que quand les petits oiseaux ont fini leur habitation, quelquefois des oiseaux d'une autre espèce, et plus forts qu'eux, viennent les en chasser, et s'y établir; et, qu'en se multipliant, ils vivent de même en association (1).

Le Vaillant, dans ses chasses, avait aperçu, et en vain poursuivi cinq ou six girafes; lorsqu'enfin, le 16 novembre, il en vit sept au détour d'une colline. Six d'entre elles prirent la fuite, et disparurent. La septième, coupée par ses chiens, s'écarta d'un autre côté; mais elle fut bientôt atteinte par la meute, qui l'entoura, et qu'elle tâcha d'écarter par de fortes ruades. Notre voyageur arriva, mit pied à terre, et, d'un coup de carabine, il la renversa. Il déclare que ce jour fut pour lui un des plus heureux de sa vie, que c'est l'époque la plus précieuse de ses voyages, et celle qu'il se rappelle avec le plus de plaisir (2).

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 214.
(2) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 221.

L'ivresse de sa joie allait jusqu'à la folie. Peines, fatigues, besoins cruels, incertitudes de l'avenir, dégoût quelquefois du passé, tout disparut, tout s'envola à l'aspect de cette proie nouvelle. Il ne pouvait se rassasier de la contempler; il en mesurait l'énorme hauteur. Il appela tous ses gens, qui le félicitèrent de son triomphe.

Le Vaillant décrit ensuite, très longuement, les précautions et les soins qu'il a pris pour dépouiller ce bel animal, et conserver sa robe aussi entière que possible. Tout le monde sait qu'il l'a rapportée heureusement en Europe, et qu'elle figure, empaillée, dans le Muséum d'histoire naturelle de Paris. Lorsque nous en serons au chapitre de l'histoire naturelle, nous joindrons les détails qu'a donnés Le Vaillant, sur ce grand quadrupède, à ceux des autres voyageurs.

A cinq lieues, du côté de l'est, était une horde de Canimouquois (1), qui vint rendre visite à notre voyageur, et qu'il régala d'une portion de sa girafe. Ils n'ont rien qui les distingue des grands Namaquois. Armes, mœurs, usages, habillements, langage, construction de huttes, tout, chez les uns et chez les autres, est entièrement semblable (2).

Dans ces plaines, fertiles en gibier de toutes sortes, notre voyageur s'adonnait avec délices à son plaisir favori. Il tua un grand nombre de gelinottes, des

(1) Il faudrait dire Caminou-quas, ou hommes ou nation Caminous. Ce sont certainement les mêmes que les Comeinacquas du voyage de Hop et Brink. Voyez ci-dessus, t. xv, p. 427.

(2) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 238.

grands et des petits guêpiers, et d'autres oiseaux rares. Il donna la chasse aux gazelles spring-bock, aux buffles, aux zèbres, dont on voyait de grandes troupes. Il vit deux rhinocéros dans le lointain, et il s'abstint d'attaquer les éléphants, quoiqu'il en trouvât l'occasion, parce qu'il manquait de moyens de transport pour s'approprier leurs lourdes défenses. Lorsque notre voyageur eut terminé la préparation de sa peau de girafe, il ne songea plus qu'à la transporter dans son camp. Le second jour, il traversa la rivière du Lion, et le quatrième il était rendu dans son camp, sur l'autre bord de la rivière Orange. Il y eut fête à son arrivée; mais le désordre s'y était glissé, et ses Hottentots, à l'exemple de Benfry, avaient pris avec eux des femmes. Notre voyageur eut encore besoin de toute sa sévérité pour se débarrasser de ces bouches inutiles, et encourut le danger d'une révolte presque générale. Enfin il parvint, d'abord par la crainte, et ensuite par de bons traitements, à rétablir la discipline. Au reste, la menace qu'ils avaient faite de le quitter ne l'épouvantait nullement. Il avait résolu de ne pas encore retourner au Cap, et de s'avancer vers le nord. Il aurait préféré à ses indolents Hottentots ses nouveaux amis, les Caminouquois, qui l'avaient suivi dans son camp avec leurs femmes, et qui s'offraient de l'accompagner. Il accepta; il leur loua neuf bœufs pour ce nouveau voyage, et en fit acheter sept autres. Il laissa donc encore une fois une partie de ses gens dans son camp; mais il emmenait une caravane beaucoup plus nombreuse que la première, puis-

qu'elle se composait de soixante personnes et de quarante-sept animaux; parmi ces derniers se trouvaient Keès, quatre chiens et trois chevaux, en comptant celui de Benfry.

Après avoir donné ses instructions à Swanepoel, Le Vaillant partit. On était alors aux jours les plus longs et les plus chauds de l'année, et chacun d'eux était marqué par un orage; mais, malheureusement, cet orage était sans pluie. Après avoir traversé le fleuve, nos voyageurs le côtoyèrent pendant trois jours, et aperçurent de nouveau plusieurs girafes. Le quatrième jour, on arriva dans un lieu ombragé par de beaux arbres, entourés d'herbages verts, arrosés par des eaux limpides; et, dans le lointain, on apercevait des girafes, des gazelles, des gnous, et surtout des espèces d'oiseaux inconnus à notre voyageur. Aussi ne put-il résister à la séduction de ce lieu enchanteur; il y campa. Il découvrit, dans les environs, une source si prodigieusement salée, qu'il était impossible d'en boire une goutte (1).

Tout le pays qui avoisine la rive droite de la rivière des Lions est une roche quartzeuse qui, en quelques endroits, renferme du cuivre, et même des cristaux d'une très belle eau; et qui, dans d'autres, se rapprochant de la nature du granit, contient du mica jaune et du mica blanc. Le Vaillant, pendant les quatre jours de route, s'était occupé à faire collection de ces roches; et ses Hottentots, qui prenaient les deux mica pour de l'argent et de l'or, met-

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 271.

taient un grand zèle à le seconder. On tua en route deux gnous, des hyènes, des chacals, des oiseaux du genre des nytlacher ou moqueurs, des barbus, et d'autres espèces rares : les plus multipliés étaient les oiseaux républicains et les petits perroquets, dont on a parlé, parasites et usurpateurs incommodes qui les suivent partout. Dans les plaines, ces oiseaux construisent leurs énormes nids sur des aloès. On arriva ensuite à un kraal de Namaquois, qui possédaient de beaux bœufs; et notre voyageur s'y arrêta pour traiter avec eux de ceux dont il avait besoin. Il y eut bal, comme de coutume, dans la horde, à l'arrivée des étrangers, et l'on dansa toute la nuit. Les filles namaquoises sont très bien faites, d'une jolie figure, et surtout fort galantes. Les gens de la caravane profitèrent de la danse pour obtenir d'elles des tête-à-tête, ce qui leur fut facile en sacrifiant leur ration de tabac. Notre voyageur ajoute que les filles seules lui ont paru libres; mais que les femmes mariées étaient au contraire réservées et modestes.

Le Vaillant, au moyen de verroteries et autres bagatelles, acheta douze superbes bœufs, qui ne lui revenaient pas à plus de quarante ou cinquante sous pièce. Dans le nombre était un magnifique taureau noir, qui lui coûta le prix de quatre bœufs, qu'il destinait à son ami Slabber. La race des bœufs namaquois est renommée, au Cap, pour sa force et sa beauté (1).

A quelque distance de la horde, la caravane rencontra un dépôt d'eau salée, dont une partie était

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 287.

cristallisée en bloc. On vit ensuite à l'ouest une plaine aride, couverte de mimosa et d'ébéniers, qui, à une distance de cinq ou six lieues, se terminait par une chaîne de montagnes; à l'est était une plaine plus découverte; mais au loin, on apercevait de grands arbres, qui paraissaient border une rivière. On marcha de ce côté, et l'on arriva à une rivière sans eau, où l'on fut étourdi par le bruit des pintades; ce qui fit donner à ce campement le nom de camp des Pintades. On repartit dès le point du jour. Après trois heures de marche, vers le nord-est, on parvint à une source d'eau excellente, près de laquelle on trouva une tortue qui pesait douze livres. On donna à la source le nom de fontaine des Tortues. Le Vaillant tua dans ce lieu autant de pintades qu'il voulut, de charmants guêpiers et d'autres oiseaux; mais ses chasseurs tuèrent un curieux quadrupède; c'était la gerboise du Cap, le spring-haas, ou lièvre sauteur des colons, dont la chair est aussi un excellent manger. Benfry, de son côté, eut le bonheur de tuer une girafe: elle avait quinze pieds de haut. Dans l'impuissance où l'on était de rapporter sa dépouille au camp, on se contenta d'apporter sa chair, et de la saler, et elle servit de nourriture à la caravane pendant plusieurs jours.

Le lendemain, on se dirigea au nord-quart-ouest, pour gagner un torrent nommé le Draay-Rivier, ou la rivière Tortueuse (1). Dans l'endroit où nos voyageurs se joignirent, ce torrent était à sec; un trou-

(1) Conférez le voyage de Hop et Brink, t. xv, p. 416.

peau de buffles y était couché. Ils se levèrent aussitôt tous ensemble, et s'enfuirent avec précipitation, ce qui causa un grand effroi à la caravane.

Le torrent avait, quoiqu'à sec, quelques lagunes ou bas-fonds. On en choisit une garnie de beaux arbres, où l'on campa. La chaleur était excessive. Le thermomètre de Fahrenheit marquait cent dix degrés à midi, et le soir, au coucher du soleil, il était encore à quatre-vingt-dix. Un vent du nord qui soufflait avec violence, chargeait l'air d'une pluie de sable qui aveuglait. Notre voyageur se félicita cependant de ce campement, parce qu'il eut le bonheur de tuer le mâle et la femelle de l'aigle rare qu'il a nommé griffard.

La caravane continua ensuite son voyage au nord-est, pour ne pas suivre les sinuosités du Draay; et, à quatre lieues plus loin, elle fit halte, en quelque sorte, au milieu des éléphants et des buffles; car ces animaux étaient si nombreux et si peu farouches, qu'on en était entouré (1). L'après-dînée, on fit encore quatre lieues, mais dans la direction du nord-ouest, afin de s'éloigner tout-à-fait de la rivière. On vint camper près d'un ruisseau qui, quoiqu'à sec, avait encore quelques amas d'eau dans certains bas-fonds; mais cette circonstance même attira autour du camp beaucoup de lions et de bêtes féroces, qui hurlaient d'une manière effroyable, et répandaient l'épouvante dans la caravane. Comme le bruit qu'ils faisaient venait particulièrement du nord-

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 299.

ouest, Le Vaillant, lorsque le jour fut venu, se décida à marcher vers le nord-est. Après avoir franchi une gorge, on vit de nombreux troupeaux appartenant à une horde considérable de Namaquois. La caravane traversa leur kraal, et alla camper à quelques milliers de pas plus loin, près d'une source dont l'eau était excellente, quoiqu'elle eût un coup d'œil laiteux, qui ne lui laissait qu'une demi-transparence (1). Le Vaillant notifia à ses gens l'intention de s'arrêter quelque temps dans ce lieu. C'était pour eux une nouvelle agréable. En un instant ils eurent dressé ses tentes, construit leurs huttes, et formé cette enceinte de piquets qui, selon la coutume, quand on voulait séjourner, servait à attacher et à renfermer les bœufs et les chevaux. Les Namaquois du kraal voisin vinrent faire de fréquentes visites au camp; et, comme ils n'avaient jamais vu d'armes à feu, Le Vaillant excita au plus haut degré leur admiration et leur surprise par l'usage qu'il en fit en leur présence. Ils ne furent pas moins surpris et enchantés de sa lunette d'approche, que, pour leur satisfaction, il laissa tout un jour en place, afin de satisfaire tous les curieux, ayant eu soin cependant de la placer sous la garde d'un fidèle Hottentot, qui ne permettait pas qu'on y touchât, ni qu'on la dérangeât en rien (2).

La fréquentation des Hottentots de la caravane avec les Namaquoises fit naître à plusieurs le désir d'en prendre pour femmes, et de les emmener avec

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 302.
(2) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 308.

eux. Ils en avaient obtenu, au moyen de présents, la permission des parents; et ils supplièrent Le Vaillant de ne pas s'y opposer. Notre voyageur, qui s'était très bien trouvé des Namaquoises qui avaient suivi leurs maris, y consentit; et ces femmes, qui se montraient plus laborieuses, plus vigilantes que les hommes, lui furent tellement utiles, qu'il n'eut pas lieu de se repentir du consentement qu'il avait accordé.

La caravane leva son camp le 6 janvier; on partit après les adieux d'usage au chef des Namaquois, et à toute la troupe. Douze personnes, tant hommes que femmes, de cette horde, se joignirent à la caravane pour lui servir de guides jusqu'à la horde des Koraquois, fixée à quatorze ou quinze lieues plus loin au nord-ouest, et où Le Vaillant désirait se rendre. A quatre lieues et demie du point de départ, on fit halte sur les bords d'une rivière qui était encore à sec, et dont le lit était occupé par une horde de plus de cent buffles. Ils étaient monstrueux par leur grosseur; mais ils ne différaient en rien des buffles de l'Afrique orientale. Un détachement d'une trentaine de Koraquois vint bientôt joindre la caravane, et on se dirigea vers leur kraal, à travers une plaine brûlée, la plus aride que l'on eût encore rencontrée. De toutes parts on apercevait des girafes, mais que, dans cet espace nu, il était impossible de joindre; on vit aussi un rhinocéros qu'on fut sur le point de tuer, mais qu'on manqua, parce que le cheval de Klaas s'abattit des quatre jambes. Après avoir souffert excessivement de la fatigue, de la chaleur et de la soif, on arriva au kraal des Koraquois; mais Le

Vaillant eut le chagrin d'apprendre que le désordre et l'anarchie régnaient dans la horde, à cause de la mort du chef. Notre voyageur rapporte qu'ils convinrent de s'en rapporter à lui pour faire un choix entre les prétendants au commandement. Il se décida en faveur d'un nommé Haripa, grand, bien fait, très fort, âgé d'une quarantaine d'années; il le revêtit d'un bonnet de grenadier et de quelques oripeaux d'Europe; puis il l'inaugura chef avec beaucoup de solennité, à la grande satisfaction et au consentement de toute la horde (1). Aussi obtint-il d'elle tout ce qu'il voulut acheter, afin de remonter ses chariots, pour un prix que lui-même en avait honte : un bœuf ne lui coûtait qu'un clou, ou qu'un très petit morceau de fer; et ceux qui pouvaient conclure avec lui ces échanges se félicitaient de leur bonheur.

Notre voyageur éprouva le besoin de gibier pour la subsistance de sa troupe, dont la consommation était considérable. Haripa lui dit que s'il voulait suivre ses conseils et chasser à leur manière, il lui ferait tuer, sans sortir de place, plus de gibier qu'il n'en faudrait à sa troupe pendant une lune entière. En effet, le lendemain, dès le point du jour, ce chef envoya cinquante hommes traquer sur les collines et hauteurs situées au sud de la horde. Vers midi, un d'entre eux revint avertir que les traqueurs avaient réuni plusieurs troupes de gazelles springbock, et que de ces bandes éparses il s'était formé une horde immense qui se portait vers la plaine, et

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 356.

ne tarderait pas à paraître. A l'instant Haripa partit avec notre voyageur. Il alla se placer dans un défilé de cette plaine, par où il prévoyait avoir vu la direction des traqueurs, que la horde devait passer. Nos chasseurs n'y restèrent pas long-temps sans voir s'élever, du côté des collines, des nuages de poussière, qui, à mesure qu'ils s'avançaient vers eux, semblaient grossir et s'étendre. Alors Haripa dit à Le Vaillant de se coucher sur le ventre, et le visage contre terre. Il en fit autant, et, dans cette attitude, on attendit en silence l'événement. Les gazelles arrivaient à toutes jambes, et ne manquaient pas de se porter vers nos chasseurs; ainsi que Haripa l'avait prévu, et elles les dépassèrent sans se déranger en rien de leur direction. Quand il s'en fut écoulé environ un ou deux mille, Haripa se releva, se mit à lancer des flèches, et dit à Le Vaillant de tirer à son tour. Le bruit du fusil, au lieu de faire rebrousser chemin à la troupe de gazelles, ne fit que précipiter la course de la colonne, qui semblait ne devoir jamais finir. Le Vaillant, au milieu de cette multitude effarée, tirait sans cesse, et chacune de ses décharges abattait souvent plusieurs pièces à la fois. Il eût pu sans peine s'en procurer un plus grand nombre s'il l'avait voulu; mais il cessa de tuer, parce que cette quantité de gibier lui serait devenue inutile. Chaque fois qu'il tirait, ces gazelles, à l'instant même, et toutes à la fois, blanchissaient leurs croupes, et ces milliers de dos roux, qui fuyaient devant lui, ne lui montraient plus qu'une nappe d'un blanc de neige, qui ne paraissait que pour disparaître aus-

sitôt (1). Cette chasse fut d'un grand secours à notre voyageur. En effet, il ne pouvait tirer sur les girafes, les buffles et les rhinocéros, dont il voyait un assez grand nombre, mais qui, trop farouches, ne se laissaient point approcher. Il voyait bien régulièrement passer sur sa tête des nuées de grues et de perroquets, qui allaient du nord-ouest au sud-est (2); mais ces oiseaux volaient à une telle hauteur qu'il ne pouvait les tirer. Ses chasses devenaient languissantes, et sa collection ne s'accroissait pas autant qu'il le désirait. Il résolut donc de quitter ces lieux arides : il désirait joindre une peuplade guerrière qu'on lui désignait sous le nom de Houzouanas (3), et quatre hommes de la horde d'Haripa s'offrirent de lui servir de guides. Il accepta, et à cinq lieues de la horde il fit halte près d'une rivière, sur les bords de laquelle il devait, selon ses guides, trouver un grand nombre de rhinocéros. Les naturels la nomment rivière des Poissons (4). Il vit ici des plantes et

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 364.

(2) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 363.

(3) Ce nom, qu'on ne retrouve plus dans aucun autre voyageur, ressemble beaucoup à celui des Bitchouanas (Bitchuanas) des voyageurs postérieurs à Le Vaillant; cependant, la contrée des Bitchouanas est à une assez grande distance vers l'est de celle qu'indique notre voyageur pour ses Houzouanas; et ces derniers ressemblent, à beaucoup d'égards, aux Boschimans, tandis que les Bitchouanas en diffèrent totalement.

(4) Burchell indique sur sa carte, vers vingt-six degrés quarante minutes de latitude sud, le cours d'une rivière de l'est à l'ouest, portant le nom de Visch-Rivier, ou rivière des Poissons, d'après Le Vaillant, et d'après de vagues rapports; mais il indique ce cours comme incertain, et, entre cette rivière des Poissons et la rivière Orange, c'est-à-dire dans un intervalle de deux degrés, sa carte est restée en blanc : Burchell a trouvé trop périlleux d'em-

des animaux tout différents des lieux qu'il venait de quitter. Un changement si brusque l'étonna, et le décida à séjourner quelque temps dans cet endroit, pour y recueillir ce qu'il offrirait de curieux pour ses collections. Le Vaillant remarque que chaque climat a ses productions naturelles qui lui sont particulières.

prunter les détails de la carte de Le Vaillant, qui, dans cet espace, était la seule autorité. Depuis, les cartes de Philips et de Thomsons ont donné des détails sur cette partie, mais nullement semblables à ceux de Le Vaillant. Une rivière principale coule du nord au sud dans la rivière Orange, et se nomme, dans la partie inférieure de son cours, ou vers son embouchure, Borradaïles; c'est celle que Le Vaillant paraît avoir connue sous le nom de rivière Gamma, ou rivière des Lions, mais qu'il a tracée d'une manière très inexacte. La Borradaïles reçoit, de l'ouest, la rivière Guaguipa, ou Kwekoü, qui, elle-même, reçoit la petite rivière de Kousip; du nord vient la rivière Koukip, qui n'est que la Borradaïles, dans la partie supérieure de son cours, et qui reçoit du nord-est celle de Gamma, qui arrose des plaines fertiles. La rivière du Lion, qui paraît être celle à laquelle Le Vaillant donne ce nom, et aussi celui de Gamma, venant du nord-est, se verse directement dans la Borradaïles sans se joindre à la Gamma, et au sud de cette rivière. Plus à l'est encore est la petite rivière de Kup, et une autre sans nom, qui grossissent encore la Borradaïles. Plus à l'est encore est Kameeldoorn-Rivier, qui se jette directement dans le fleuve Orange, ainsi que Giep et Salt-Rivier, qui coulent parallèlement les unes aux autres, et du nord au sud dans le fleuve Orange. Près de Giep-Rivier sont les Bains-Chauds, déjà marqués sur la carte de Burchell. Sur les bords du Kousip, qui se jette dans la Guaquipa, et à vingt-six degrés trente minutes de latitude sud, est le fort de Béthany; plus au sud celui de Fell; et entre les rivières Kup et du Lion, le fort de Friers, ou des Moines. Si l'on en croyait Le Vaillant, il aurait traversé la rivière des Poissons à vingt-cinq degrés quarante minutes, et à vingt-cinq degrés de latitude sud. Nous avons eu soin de n'omettre aucune des indications qu'il donne sur ses campements, et nos lecteurs ont pu remarquer combien ces indications sont vagues et obscures. Nous avons déjà remarqué que, sur la carte du missionnaire Campbell, la Borradaïles est nommée Konoup ou Fish-Rivier, ou rivière du Poisson, et c'est le Visch-Rivier de Hop et Brink. Voyez t. XV, p. 417-421.

« Ainsi, dit-il, je n'ai commencé à trouver de girafe qu'au vingt-huitième degré de latitude, et de couagga ou kwagga qu'au vingt-cinquième degré (1). C'est le 14 janvier que Le Vaillant était venu s'établir sur les bords de la rivière des Poissons. Dans ces plaines fertiles, dans ces forêts majestueuses de mimosa, il changea plusieurs fois l'emplacement de son camp, selon le besoin de ses chasses, qui furent très abondantes en objets rares et curieux, mais qu'il décrit un peu longuement, et qu'il entremêle d'observations et de dissertations sur l'histoire naturelle, qui n'étaient pas aussi savantes et aussi neuves qu'il le croyait.

Le 24 janvier, il annonça son départ à ses gens; mais ils lui demandèrent quelque temps encore pour qu'on pût préparer, de manière à la conserver, la chair d'un rhinocéros qu'on avait tué. Tous ces délais expirés (2), la caravane se mit en route, et se dirigea vers le nord-ouest pour se rendre à une horde kabobiquoise, qu'on disait résider à huit lieues de là (3).

L'arrivée de Le Vaillant et de sa caravane avait été annoncée, par leurs voisins, aux Kabobiquois, qui, d'après les récits qu'on leur avait faits de ce blanc si extraordinaire, étaient dans une impatience extrême de le voir. Aussi, dès qu'on l'aperçut de loin avec sa troupe, toute la horde quitta son kraal, et

(1) Conférez ici le voyage de Hop et Brink, t. xv, p. 418.

(2) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 403.

(3) On devrait dire Kabobiquas, ou hommes Kabobis. Cette nation est probablement la même que celle des Cabonas de Hop et Brink, comme les Comeinacquas de ces deux voyageurs sont certainement les Camouniquois de Le Vaillant. Voyez t. xv, p. 427.

accourut avec impatience au-devant de lui. Hommes et femmes, tous indistinctement, l'entourèrent, et se précipitèrent autour de lui pour l'examiner; on touchait ses cheveux, ses mains, tout son corps : sa barbe surtout était un grand sujet d'étonnement. Plus de trente personnes vinrent successivement entr'ouvrir ses habits (1). Le chef de la horde lui témoignait beaucoup d'attachement : c'était un homme d'un âge mûr, d'une taille majestueuse; il portait sur ses épaules un long manteau qui traînait jusqu'à terre, et qui, formé dans le milieu de quatre peaux de chacals mises bout à bout, était bordé sur les côtés de peau d'hyène. De même que les Koraquois, qui parlaient une langue différente des Namaquois, leurs voisins, les Kabobiquois avaient aussi une langue qui leur était propre, et qui n'était comprise ni des Koraquois, ni des Namaquois, ni des Hottentots du Cap. Il fut donc impossible à Le Vaillant de les interroger comme il l'aurait désiré. Comme cette horde recherchait avidement les verroteries et autres objets de parure, dont le goût leur avait été donné par des noirs, dont ils n'entendaient pas la langue, et qui venaient d'assez loin, il fut bien facile à notre voyageur, qui était pourvu de ces bagatelles, de conclure avec eux des marchés, et il leur acheta, entre autres, un bakkely, ou bœuf de guerre (2). Mais un coup de fusil qui partit par accident, et blessa légèrement à la joue et à la cuisse une jeune fille de la horde, mit tout en rumeur, et détruisit en un

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 404.
(2) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 2.

instant l'accord qui s'était établi entre les gens de la caravane et les Kabobiquois. Ceux-ci se crurent trahis, et se disposaient au combat, lorsque Le Vaillant se présenta parmi eux sans armes ; fit cesser sur-le-champ le tumulte, et en éclaircit la cause, que tout le monde ignorait. Depuis lors, les communications entre le kraal et le camp furent toujours tranquilles et amicales.

L'aridité naturelle du pays qu'habitaient les Kabobiquois les a obligés à creuser des puits pour leur usage et pour celui de leurs bestiaux ; mais la même cause les réduisant souvent à voir leurs puits tarir, ils sont alors forcés de se transplanter, et de chercher ailleurs un sol moins desséché ; car la rivière des Poissons, quoique considérable dans les temps de pluie, est souvent à sec dans les chaleurs. Dans une émigration, ils avaient été s'établir sur les bords de la rivière Orange, dont ils indiquèrent la source à Le Vaillant. Ils résidaient alors à soixante lieues du désert qu'ils habitaient maintenant ; mais inquiétés par les Houzouanas (1), et contrariés par les sécheresses, ils s'en étaient éloignés pour revenir dans la contrée où on venait de les trouver.

Après s'être bien instruit de ce qui concernait les Kabobiquois (2), et avoir ajouté à sa collection les oiseaux de leur canton, Le Vaillant quitta cette

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 25. Ceci semble reporter les Houzouanas dans les mêmes contrées que les Betchouanas des voyageurs modernes.

(2) Le Vaillant se vante d'être le premier qui ait fait entendre leur nom, et qu'avant lui ce peuple était inconnu au Cap.

horde pour aller en visiter une autre, qu'on lui avait dit établie au nord-ouest, à une forte journée de celle-ci. Le chef lui donna des guides pour l'y conduire, et le 9 février on se mit en marche. D'abord on fit route, pendant quelque temps, par des sentiers fort étroits; enfin, au débouché d'un défilé, se présenta une plaine qui, se prolongeant vers l'ouest, se terminait à l'horizon par de hautes montagnes, dont le pied était couvert de bois. Le Vaillant, espérant trouver une rivière, donna ordre de se diriger à travers cette plaine. On avait marché pendant trois heures, dévoré par un soleil brûlant, quand tout à coup l'horizon s'obscurcit, et un orage affreux vint planer sur nos voyageurs; de longs et fréquents éclairs sillonnaient la nue; le tonnerre grondait d'une manière épouvantable; et les animaux de la caravane, par leur agitation, et l'inquiétude de leurs mouvements, annonçaient que la tempête allait être terrible. Sans perdre de temps, on déchargea les bœufs, on dressa la tente de Le Vaillant, on fit des abris avec des peaux et des nattes; mais tout fut inutile. Le vent devint si impétueux, qu'aucun des abris ne put résister. La tente de notre voyageur fut renversée, et il fut réduit à se cacher sous la toile, tandis que tous ses gens se garantissaient comme ils pouvaient. Pendant ce temps, la pluie tombait en torrents, et l'averse était telle, qu'on eût dit que l'Afrique allait être noyée; néanmoins le ciel, qui semblait se fondre en eau, était tout en feu par les éclairs. Ils embrasaient l'atmosphère, pendant que la foudre, éclatant de toutes parts, faisait craindre à tous d'en être frappés.

« J'avais vu, dit notre voyageur, dans la Cafrerie de violents orages; je connaissais ceux du Cap, si redoutés des matelots et des voyageurs; je n'avais point oublié ceux de Surinam qui, chaque jour, pendant deux mois, s'élevant régulièrement avec la marée, annoncent la saison des sécheresses; mais, jusqu'alors, je n'en avais point vu encore qui fussent aussi effrayants. Pour la première fois de ma vie, le tonnerre me fit trembler » (1).

Les orages paraissent fréquents dans ces contrées; car les Kabobiquois qui accompagnaient Le Vaillant ne s'en étonnèrent point. Ils dirent qu'ils en éprouvaient souvent de pareils, et même de plus bruyants encore; et ils se réjouirent de celui-là, parce qu'il était accompagné de pluie. On rassembla tous les animaux qui s'étaient dispersés; on sécha les effets, et notre voyageur parcourut, avec son fusil, la forêt voisine. Il laissa passer, sans l'attaquer, un éléphant qui ne lui promettait qu'une victoire inutile et dangereuse, et il poursuivit plusieurs espèces d'oiseaux rares qu'il eut le bonheur d'abattre.

La crue du torrent, occasionnée par la pluie qui avait tombé, dura vingt-quatre jours. Dès le second jour, Le Vaillant aurait pu le traverser. On n'était plus qu'à trois lieues de la horde; mais ce jour même quelques uns des sauvages qui la composaient ayant aperçu le camp de notre voyageur, s'y rendirent. Le lendemain, notre voyageur, avec toute sa caravane, se transporta dans leur kraal; c'était encore une horde

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 38.

de Kabobiquois, et semblable à l'autre par les mœurs, les usages et le caractère (1); leur costume était aussi le même, si ce n'est qu'ils portaient tous des sandales, hommes, femmes et enfants, tandis que, parmi les autres, il n'y avait que quelques individus qui en avaient. Cette tribu était moins considérable, et consistait en tout en deux cents individus. Elle avait aussi beaucoup moins de bestiaux. On ne voyait point de girafes dans leur canton; mais Le Vaillant y tua plusieurs oiseaux rares et précieux. Cette horde, aussi-bien que toutes les autres, redoute les Houzouanas; et lorsque Le Vaillant manifesta l'intention de visiter ces peuples, la terreur se mit aussitôt dans la caravane, et on menaçait de l'abandonner. Cependant, après quelques exhortations, les uns par crainte des Boschimans, les autres par amour-propre, ou par attachement, grands et petits Namaquois, Koraquois, Caminouquois, gens de la horde de Baster, Hottentots du Cap, tous se disposèrent à suivre notre voyageur.

La première halte eut lieu sur les bords d'un lac de sel. On eut ensuite à traverser, par un soleil brûlant, un terrain creux, boursouflé, semblable à une pâte qui aurait été surprise par un feu trop âpre, et qui eût pu non seulement recéler d'innombrables familles de petits animaux, mais leur permettre de faire, entre deux terres, plusieurs lieues en tout sens. Une poussière saline et très fine, que le vent soulevait, faisait mal aux yeux, et ajoutait encore aux

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 37.

incommodités de cette route. Le Vaillant et un grand nombre de ceux de sa caravane éprouvèrent des maux de tête intolérables, accompagnés de saignement de nez et de vertiges, qui dégénérèrent en un véritable délire. Il leur semblait voir devant eux des chariots, des maisons, des villes ou kraals, des troupeaux nombreux, enfin mille objets divers qui changeaient de forme, et en produisaient d'autres à mesure que l'on avançait. Cependant aucun d'eux ne voyait la même chose; et ce qui, pour l'un, était une montagne, paraissait à l'autre une rivière. Dans certains moments, ces visions fantastiques cessaient totalement, et permettaient aux yeux de ne plus voir les objets que comme ils existaient réellement. Dans d'autres, au contraire, la faculté visuelle s'anéantissait tout à coup; on éprouvait un éblouissement de cécité, et on restait comme aveugle pendant plusieurs minutes (1).

Le troisième jour enfin on reconnut la plaine entrecoupée de rochers et de monticules, ainsi que les montagnes que les porte-sandales avaient désignées comme étant le séjour des Houzouanas. On aperçut leurs feux; mais la terreur qu'ils inspiraient à toute la caravane commandait à Le Vaillant de grandes précautions. Il s'avança cependant vers les montagnes et vers les feux qu'il avait entrevus, autant

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 68. Il est évident, d'après la description de Le Vaillant, qu'il se trouva attaqué de cette espèce de fièvre qu'on nomme *calenture*, qui est particulière à ceux qui voyagent dans les pays chauds, et qu'éprouvèrent encore plus fortement quelques uns des naufragés de la Méduse. Voyez t. VI, p. 262.

que les défilés ou les ravins le lui permirent. Partout on ne voyait que des roches entassées les unes sur les autres, et surmontées par des pitons plus élevés. L'aspect en était vraiment hideux ; et, sans quelques plantes chétives et rabougries qui, d'espace en espace, montraient leur triste végétation, on n'y eût vu que le tableau désolant d'une nature inanimée et morte. L'horreur de ce lieu sauvage croissait encore par le silence qui y régnait ; seulement, d'intervalle en intervalle, on entendait les cris aigus des damans, ainsi que la voix discordante des oiseaux de proie, et l'oreille en était déchirée (1). Enfin la caravane arriva à un débouquement où était bâti un certain nombre de huttes ; c'était un camp de Houzouanas. Dans le moment, il n'y avait en dehors que des femmes qui, à la vue de la caravane, poussèrent un cri d'alarme. A ce signal, les hommes sortirent des huttes, armés d'arcs et de flèches ; et toute la troupe, s'enfonçant dans la gorge, alla se cantonner sur un terrain d'où, avec assurance, elle observa la caravane. Le Vaillant s'avança vers les huttes qu'il trouva vides, et où il laissa du tabac et des verroteries. Il se retira, et les Houzouanas vinrent ramasser le présent qu'il avait laissé. Le Vaillant leur montra de loin un plus gros paquet des mêmes objets. Ce moyen de négociation réussit. Un homme se détacha de la bande ; mais ce qui surprit beaucoup Le Vaillant, c'est que cet homme était noir, tandis que tout le reste de la horde, hommes et femmes, l'étaient beau-

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 77.

coup moins que les Hottentots. Ce noir parla de loin à notre voyageur en langage hottentot; on lui répondit dans la même langue, de manière à le rassurer. Il s'approcha, et bientôt un signe de sa main détermina aussitôt tous ses compagnons à s'approcher aussi; il n'y eut que les femmes qui, plus méfiantes ou plus circonspectes, restèrent groupées auprès des huttes; mais les hommes accoururent tous. Le Vaillant annonça aux Houzouanas, qui y consentirent, qu'il allait venir camper sur les bords de leur ruisseau. Le nègre qui servait d'interprète parlait aussi le hollandais; notre voyageur apprit de lui qu'il était dans les environs de Camis, et qu'après avoir vécu assez long-temps sujet de la compagnie, des mauvais traitements l'avaient engagé à déserter, et qu'après bien des courses il avait pris retraite chez les Houzouanas.

La substance saline que Le Vaillant avait remarquée dans sa route l'accompagna jusqu'à la montagne; mais dans la montagne, où il planta sa tente, il n'en vit aucun vestige (1). Une partie de la horde des Houzouanas, dont on attendait le retour, était alors allée aux provisions vers le sud-ouest et l'embouchure de la rivière Orange, et il n'y avait alors que vingt-sept hommes et sept femmes. Les Houzouanas ne purent fournir du lait à notre voyageur, puisqu'ils ne possédaient que quelques mauvaises vaches volées; mais ils grimpèrent sur la montagne avec ses outres, qu'ils lui remplirent d'eau excellente, et

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 87.

qu'ils lui rapportèrent au bout de deux heures. Tout le temps de son séjour sur le ruisseau, ils lui rendirent le même service, et ils y mirent le même zèle et la même prestesse. Notre voyageur, obligé de nourrir une troupe nombreuse, et jaloux de faire participer la horde à l'abondance de son gibier, allait journellement à la chasse, et toujours il avait grand nombre de Houzouanas qui l'accompagnaient. Avec eux, il gravissait les rochers. Dans la plaine, quoiqu'il se servît d'un de ses chevaux, à quelque pas forcé qu'il mît sa monture, il les voyait toujours à ses côtés, et ils se montraient infatigables, soit lorsqu'il fallait le suivre, soit lorsqu'il fallait rabattre vers lui les zèbres et les gazelles (1). Cependant, malgré tous ses efforts, Le Vaillant ne put guérir entièrement ceux de sa caravane de la crainte que leur inspiraient les Houzouanas, confondus dans la colonie avec les Boschimans; et c'était avec assez de raison, puisque notre voyageur avoue que, comme les Boschimans, ces Houzouanas ne sont connus que par leurs incursions et par leurs pillages (2). Mais divers caractères, sur lesquels nous reviendrons, et surtout l'énorme volume que prennent les fesses des femmes, les distinguent des autres tribus de Boschimans, et semblent en faire une race à part. Les montagnes où Le Vaillant les rencontra n'étaient pas le lieu de leur séjour. Ils étaient alors en route pour se rendre sur les côtes de l'ouest. Cette route de l'ouest ne différant pas de celle que notre voyageur se proposait de sui-

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 96.
(2) Ibid., t. III, p. 99.

vre, après qu'il eut suffisamment mis, par ses chasses, ce canton à profit pour sa collection, et abattu plusieurs oiseaux curieux, il engagea les Houzouanas à se mettre en route de conserve avec lui; ce qu'ils acceptèrent. Il leur proposa en outre de leur donner quatre vaches à lait, s'ils voulaient le conduire jusqu'à la rivière des Poissons. Ils y consentirent, à condition qu'il leur accorderait quatre ou cinq jours pour rassembler les leurs, dispersés de tous côtés. Pour cet effet, ils allumèrent, la nuit, des feux sur les sommets des montagnes. Aucune race de sauvages n'est, suivant notre auteur, plus habile que les Houzouanas à se créer une langue et à se faire entendre, à de grandes distances, par le moyen de ces feux de nuit. Ces préparatifs, ces réunions de Houzouanas, glacèrent d'effroi les gens de la caravane. Cet effroi fut encore augmenté lorsque, après avoir marché à travers les montagnes droit au sud-ouest, on fit halte dans un endroit stérile. Les Hottentots ne doutèrent pas qu'on ne les eût fait tomber dans un piége, et ils se crurent perdus. En interrogeant les Houzouanas, Le Vaillant apprit qu'en continuant dans cette direction pour se rendre à la mer, il aurait à traverser un pays dénué de pâturages. Il donna alors ordre qu'on fît un quart de conversion. On marcha le long des montagnes qui bornaient la vue à l'est, à travers un pays rocailleux, rempli de ravins, et dans un trajet de six lieues, où l'on eut beaucoup à souffrir d'un soleil brûlant. On ne trouva ni eau ni abris. On ne vit rien de remarquable sur la route, qu'une autruche qui couvait sur son nid. La chaîne

de montagnes avait sa direction au sud. On continua de la suivre pendant deux jours, et l'on trouva des pâturages pour les bestiaux et de l'eau de roche, dont les Houzouanas remplissaient les nombreuses outres qu'avait apportées avec lui notre voyageur. A l'ouest étaient d'autres montagnes plus considérables; et, en montant sur les pitons, Le Vaillant estima que la distance entre les deux chaînes pouvait être de vingt-quatre lieues. La plaine, dans cette étendue, n'offrait que des sables arides. Pour recueillir les forces des bestiaux, Le Vaillant campa dans l'endroit fertile où il se trouvait, et y resta deux grands jours, qu'il employa à chasser : indépendamment des oiseaux qu'il abattit; il tua plusieurs gazelles, des coudous, et un éléphant femelle, qui lui fournirent d'abondantes provisions.

On partit au jour fixé. Après vingt-quatre heures de marche, on arriva près d'une horde affaiblie et presque détruite, ainsi que ses bestiaux, par une maladie pestilentielle (1). Le Vaillant, dès qu'il eut reconnu leur état, se hâta de lever son camp et de continuer sa route (2). Il changea de direction, et tourna droit à l'est pour s'éloigner plus promptement de ce foyer d'infection. On tâcha de rejoindre la chaîne des montagnes de l'est qu'on avait quittée (3), et l'on arriva le lendemain, excédé de fatigue, dans le voisinage d'une autre horde. Elle se trouva exempte de cette maladie qui avait chassé la

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 125.
(2) Ibid., p. 129.
(3) Ibid., p. 131.

caravane des montagnes de l'ouest ; et Le Vaillant, malgré la terreur que ces sauvages inspiraient aux siens, fit dresser son camp près d'eux. Le canton qu'occupait cette horde était fertile en pâturages, et ses troupeaux étaient nombreux. Le Vaillant, pour leur ôter toute crainte, se rendit sans suite à leur kraal. Le soir même, on vint lui apporter du lait et des moutons, qu'il paya généreusement avec du tabac. La caravane tua beaucoup de gazelles et de gibier, et partagea libéralement son butin avec ses nouveaux hôtes. Les Houzouanas même, qui avaient été en guerre avec cette horde, conclurent avec elle, à l'instigation et sous la garantie de notre voyageur, un traité de paix et d'alliance.

Après avoir quitté cette horde, on fit neuf lieues tout d'une traite, en suivant les sinuosités de la chaîne des montagnes ; et déjà il était nuit close quand on arriva près d'une source, dont les eaux étaient assez abondantes pour former un ruisseau ombragé de mimosa. Tout à coup un grand bruit se fit entendre ; c'était une troupe d'éléphants qui s'était cantonnée sur les bords du ruisseau, et qui s'enfuit précipitamment à l'approche de la caravane. Ici la chaîne de montagnes changeait de direction, et allait se perdre à l'ouest. La crainte de la maladie contagieuse empêchait Le Vaillant de se diriger de ce côté. D'après les conseils des Houzouanas, qui cependant inspiraient toujours de la défiance, il se décida à gravir la chaîne de montagnes qu'il avait à dos, route qui, selon l'indication qui lui était donnée, devait le conduire sur les bords de la rivière des

Poissons. En effet, dès qu'on eut atteint la crête de la montagne, on aperçut, dans la plaine, les sinuosités du fleuve, et les arbres qui bordaient ses rives. La joie et la confiance vinrent faire place à l'inquiétude et à la crainte, surtout parmi les grands Namaquois, qui respiraient l'air natal, et revoyaient les contrées qu'ils connaissaient. En descendant la montagne, on rencontra un vallon frais et charmant, arrosé par un ruisseau. L'agrément de ce lieu au milieu d'horribles rochers et de montagnes hideuses, joint au besoin de repos, détermina à s'y arrêter; et l'on dressa les tentes (1). Les Houzouanas montrèrent pendant la nuit, à notre voyageur, que les feux qu'on apercevait à l'horizon, vers le nord-ouest, indiquaient qu'ils avaient retrouvé leurs compatriotes; et ils firent voir autant d'ardeur à arriver sur les bords du fleuve, qu'ils en avaient montré la veille pour rester sur les bords du ruisseau. Le Vaillant consentit au départ; et vers le midi la caravane se trouva sur les bords de la rivière tant désirée, sans que, dans cette traversée si pénible des montagnes, il fût arrivé le moindre accident.

Le lendemain matin, les Houzouanas rappelèrent à notre voyageur qu'ils avaient accompli la promesse qu'ils lui avaient faite de le conduire sur la rivière des Poissons, et ils demandèrent à le quitter, afin d'aller rejoindre leurs compatriotes. Le Vaillant y consentit, et les laissa partir après leur avoir distribué des présents, dont quelques uns furent don-

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 148.

nés, comme prix, aux plus habiles tireurs; ce qui fut l'occasion d'une petite fête où notre voyageur, selon sa coutume, étonna ces sauvages par les prodigieux effets de sa carabine, et par sa dextérité à manier non seulement les armes à feu, mais même l'arc et les flèches. « Dans mon enfance, dit-il, j'ai fait, parmi les jeunes Caraïbes, l'apprentissage de cette arme, et je m'y suis perfectionné, dans mes voyages d'Afrique, toutes les fois que j'en ai trouvé l'occasion. Il m'est arrivé plusieurs fois de disputer d'adresse avec les plus habiles tireurs hottentots » (1). Le Vaillant vit avec peine le départ des Houzouanas, race sobre, agile, active et fidèle; et son déplaisir augmenta par la joie qu'en témoignèrent plusieurs de ses Hottentots, qui, jaloux de ces étrangers, pensaient que, par leur éloignement, ils allaient lui redevenir plus nécessaires.

Le Vaillant varia ses courses et ses campements, sur les bords de la rivière des Poissons, selon les besoins de ses chasses, qui produisirent les résultats ordinaires en oiseaux rares et en gibier. Cependant, malgré ses explorations, il avoue que, n'ayant vu ni la source, ni l'embouchure de la rivière des Poissons, il ne peut en assurer le gisement (2); ce qui ne l'a pas empêché, cependant, de tracer sur sa carte le cours de ce fleuve, sur une assez grande longueur, jusqu'à son embouchure dans la mer, comme si tout cela lui était parfaitement connu.

Après un troisième campement sur le fleuve, les

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 154.
(2) Ibid., t. III, p. 167.

grands Namaquois ayant reconnu une chaîne de montagnes fort élevée, dont ils vantèrent beaucoup les pâturages, déterminèrent notre voyageur à diriger sa marche de ce côté. En deux petites journées on arriva, en effet, dans un riant vallon, ombragé d'une quantité de mimosa en pleine fleur, où se trouvaient de nombreux troupeaux qui annonçaient le voisinage d'une horde. Bientôt Le Vaillant en vit paraître le chef, qui lui donna des nouvelles satisfaisantes de son camp sur la rivière Orange. Il les tenait d'une autre horde qui était allée y échanger des bestiaux pour du tabac. Cette horde de Namaquois était fort incommodée par le voisinage d'un lion, d'une lionne et de leurs lionceaux, qui faisaient un grand dégât parmi leurs troupeaux, et excitaient la terreur parmi eux. Ils n'avaient pu jusqu'ici les détruire. Le Vaillant ordonna aussitôt une chasse en règle, et, au moyen de ses chiens, de ses gens armés de fusils, il vint à bout, non sans quelque péril, de délivrer le pays de ces terribles et féroces animaux. Il s'attira ainsi la reconnaissance des sauvages qu'il était venu visiter (1). Ils le forcèrent d'accepter deux moutons et deux bœufs. Après cette expédition, Le Vaillant ordonna le départ, au grand regret de ses Hottentots, qui s'accommodaient mieux des mœurs faciles des Namaquois que de la rudesse des Houzouanas. Le Vaillant s'était enfin décidé à retourner sur ses pas à la rivière Orange, en suivant la direction des montagnes qui couraient nord

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 171 et suiv.

et sud, et lui traçaient en quelque sorte son chemin (1). Après six lieues de route, il fit halte dans un coude des montagnes, où la chaîne, changeant de direction, tournait au sud-est. Ce fut là qu'après avoir long-temps cessé de voir des girafes, notre voyageur en revit enfin pour la première fois. Ses guides l'assurèrent que plus on avançait à l'ouest, plus elles étaient rares. A son retour au Cap, Pinard lui dit qu'après leur séparation, ayant remonté l'Orange, il y avait toujours vu des girafes, mais jamais sur la rive gauche; d'où Le Vaillant conclut que, dans cette partie méridionale de l'Afrique, le canton où vivent les girafes est une bande d'environ quatre degrés, c'est-à-dire l'intervalle qui sépare les deux fleuves des Poissons et d'Orange; puis il ajoute qu'il a entendu dire à des gens dignes de foi qu'on en a vu à Galam sur le Sénégal, et à trois cents lieues de son embouchure; ce dont nous doutons très fort, parce qu'aucun des nombreux voyageurs en Sénégambie ne fait mention de ce quadrupède (2). Le

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 185.

(2) Excepté cependant M. Roger, ex-gouverneur du Sénégal, qui, dans la préface d'un roman africain, fait mention de la girafe, au nombre des quadrupèdes qu'on trouve communément sur les bords du Sénégal. Ayant fait remarquer cette erreur à un des amis de M. Roger, cette observation a été consignée par lui dans l'article d'un journal sur ce même roman; et en même temps il a rapporté la réponse de M. Roger à cette critique, qui prétend aussi que la girafe a été vue dans la partie supérieure du Sénégal, et qu'elle a un nom en wolof. Ce dernier fait peut être vrai; mais cependant M. Roger aurait dû au moins nous dire ce nom, qui eût été un supplément utile au *Dictionnaire français-wolof* et *wolof-français* de M. Dard, où le nom de girafe ne se trouve pas. Si le nom de girafe existait en wolof, cela prouverait seulement que les Wolofs

Vaillant en tua une femelle le lendemain, de treize pieds six pouces de haut. Elle était vieille, et ressemblait, par les couleurs, beaucoup au mâle. Notre voyageur s'était campé près d'un kraal, et il profita des rapports qu'il eut avec la horde qui l'habitait pour se procurer sept bœufs. Il dirigea ensuite sa marche vers l'est en suivant la direction des montagnes; mais il survint un accident à un de ses chariots, qui retarda sa marche, et faillit lui coûter la vie. Il fut encore arrêté le lendemain par un affreux vent du sud-est, qui devint si violent, et apporta une telle quantité de sable et de gravier, qu'on en était aveuglé, et qu'il fut impossible d'avancer. Enfin, vers midi, on se remit en marche, le vent étant un peu apaisé, et l'on se dirigea vers un groupe de montagnes que l'on avait au sud-est. On arriva le lendemain à une horde namaquoise, où notre voyageur apprit enfin des nouvelles de son camp, quelques uns des gens qui le gardaient étant venus, deux mois auparavant, négocier avec cette horde (1).

Le vent qui avait repris continua de souffler pendant trois jours entiers; ce qui détermina Le Vaillant à rester dans ce lieu jusqu'à ce qu'il fût apaisé. Il fit pendant ce temps, selon sa coutume, plusieurs chasses heureuses. Sans compter les oiseaux, il parvint à attraper deux quadrupèdes curieux, une es-

connaissent la girafe; et, par sa peau, elle est connue dans toute l'Afrique. De tout ceci, je suis loin de conclure que la girafe n'existe pas en Sénégambie; mais rien ne prouve qu'elle y existe, et on n'a pas donné le nom d'une seule personne qui l'ait vue dans cette contrée.

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 199.

pèce nouvelle d'écureuil isabelle, nommée agimp par les Namaquois; un quadrupède grand comme un chat de six mois, ayant de la ressemblance avec le coati de la Guiane, qu'on nomme muys-hond; et enfin une grande espèce de chauve-souris, avec quatre conques aux oreilles et une membrane sur le nez (1). Quand le vent fut apaisé, l'espèce particulière de zèbre, nommée isabelle, reparut dans la plaine; mais notre voyageur ne put jamais parvenir à en saisir un seul.

Le Vaillant, en quittant cette horde, y prit des guides, qui le conduisirent vers un torrent desséché, sur les bords duquel ils le laissèrent, en l'assurant que c'était cette même rivière du Lion qu'il avait traversée plus à l'est dans le commencement de son départ : mais notre voyageur douta beaucoup de l'exactitude de cette assertion; et il remarque, avec raison, que ces dénominations de rivière des Lions, des Éléphants, des Buffles, de rivière Salée, qui se retrouvent partout dans cette partie de l'Afrique, sont l'occasion de beaucoup d'erreurs.

Des bords de ce torrent on se dirigea, par le plus court chemin, vers la rivière Orange. On atteignit, dans le milieu de la nuit, ses rives que l'on suivit; et, après trois campements, on se trouva rendu au kraal des grands Namaquois qui accompagnaient la caravane. Notre voyageur les remit en quelque sorte entre les mains de leurs compatriotes; et leur retour et la présence de Le Vaillant, et de tous ses

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 204.

gens, produisirent parmi la horde une satisfaction inexprimable. Le Vaillant tua encore dans ce lieu plusieurs oiseaux rares. On partit, et l'on continua à remonter la rivière par la route que l'on avait précédemment parcourue, mais qu'on ne reconnaissait plus, tant le changement de saison en avait produit dans la végétation de cette contrée si nue et si stérile lors de l'époque du départ.

Enfin, après quatre mois d'absence, des cris de joie annoncèrent au camp le retour de la caravane. Le Vaillant, en se retrouvant dans ce qu'il appelle son véritable camp, jouit d'un plaisir délicieux. Le vieux Swanepoel l'embrassa en pleurant d'attendrissement, et les chiens sautèrent à lui avec impétuosité, et lui firent mille caresses. Notre voyageur trouva sa peau de girafe en bon état, et il eut lieu d'être satisfait de l'inspection qu'il fit. Cependant il aperçut une trentaine de visages nouveaux, et il vit, à peu de distance du camp, un certain nombre de huttes étrangères. En réponse à ses questions, il apprit qu'une partie des nouveaux venus étaient des sauvages des hordes voisines, envoyés pour demander du tabac, et que, quant aux huttes, elles avaient été construites par d'autres sauvages, qui, pour être défendus contre les Boschimans, étaient venus s'établir sous la protection de Swanepoel, et avaient élevé un petit kraal à côté du camp.

Benfry, très mécontent que Le Vaillant ne lui eût point laissé, lors du départ, le commandement du camp, et l'eût confié à Swanepoel, avait cherché à nuire à ce dernier, et à mettre sa vigilance en dé-

faut. Quand il sut que notre voyageur venait d'arriver, il osa de nouveau se présenter à lui ; mais il en fut mal reçu. Il écouta, sans mot dire, les reproches qu'on lui adressa, tourna le dos et disparut. Le Vaillant crut qu'il allait être à jamais délivré de ses friponneries.

Cependant on avait transporté au camp, sur des radeaux, tous les bagages et les ballots ; restaient les bœufs, pour lesquels il était nécessaire de faire quelques dispositions. Le Vaillant s'en était occupé, et devait les exécuter le lendemain. Mais Klaas vint le réveiller de grand matin, et lui annoncer que les bœufs avaient disparu. Les gardiens, pendant la nuit, s'étaient endormis, et avaient laissé éteindre leurs feux. Les Boschimans qui étaient à l'affût, profitant de leur sommeil, avaient enlevé le troupeau en entier (1). Cette perte était irréparable ; aussi Le Vaillant, sans perdre un instant, se mit à la poursuite des voleurs, escorté par des hommes choisis et bien armés, dans le nombre desquels se trouvaient des Caminouquois, qui lui avaient loué leurs bœufs, et qui s'en trouvaient aussi dépouillés par cet événement. En suivant la trace des bœufs, qu'ils perdirent cependant ensuite, ce qui leur occasionna beaucoup de tours et de détours, de fatigues et de dangers, Le Vaillant et ses gens parvinrent au kraal des voleurs boschimans, composé d'une trentaine de huttes. On les attaqua à l'improviste, et on les mit en fuite. On se mit après en devoir de

(1) Le Vaillant, *Voyage en Afrique*, t. III, p. 223.

ramener au camp le troupeau. Presque toutes les bêtes étaient estropiées par les fatigues de la marche forcée qu'on leur avait fait faire, et par les coups de sagaie qu'on leur avait donnés pour les obliger à avancer. Des deux guides caminouquois qui avaient conduit notre voyageur, l'un périt victime des morsures d'un lion, qui l'avait attaqué pendant son sommeil; l'autre eut le bras fracturé en défendant son camarade, et on eut beaucoup de peine à le ramener au camp. Le Vaillant fut aussi inquiété à son retour par les Boschimans, qui le suivirent et lui lancèrent, de loin, des flèches. Il les tint facilement à distance; mais il en résultait toujours beaucoup de fatigues, et la nécessité pour lui et sa troupe d'être privés de sommeil. Le Vaillant ayant rencontré trois Gheyssiquois, résolut de les suivre à leur horde. Par cette marche oblique, il espérait tromper et dépister les Boschimans. Il arriva chez ces Gheyssiquois au coucher du soleil, et y fut reçu avec la même amitié qu'il l'avait été dans toutes les autres hordes. Il apprit par eux que Benfry et Moodel avaient concerté le plan du vol de son troupeau; que ces deux brigands s'entendaient avec les Boschimans, et faisaient même garder par eux les bestiaux qui leur appartenaient (1).

L'abondance des pâturages, et la sécurité qu'il trouvait dans ce lieu, engagèrent Le Vaillant à y séjourner; ce qui lui donna la facilité de faire des observations curieuses sur les Gheyssiquois. Au mo-

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 258.

ment de son départ, plusieurs d'entre eux s'offrirent pour lui servir de guides. On partit deux heures avant le jour, et, à quatre heures du soir, on arriva au fleuve Orange, après avoir fait dix lieues dans une seule journée (1). On campa dans un bouquet d'arbrisseaux, composé particulièrement d'ébéniers. Enfin, le lendemain, on se remit en route, et comme on n'avait que cinq lieues à faire pour arriver au camp, on s'y trouva promptement rendu. Benfry, qui apprit l'arrivée de Le Vaillant, eut l'audace de venir le trouver; et il accusa Moodel de s'être entendu avec les Boschimâns, espérant ainsi échapper aux soupçons en dénonçant son complice. Notre voyageur dissimula, et parut recevoir ses conseils avec une confiance apparente. Du reste, il ne songea plus qu'à hâter les préparatifs de son départ. La saison des pluies, qui devait rendre les rivières si difficiles à traverser, s'avançait à grands pas. Cette saison paraissait même commencée dans les montagnes septentrionales, où l'Orange prend sa source. Ce fleuve, depuis une quinzaine de jours que notre voyageur l'avait traversé, s'était accru de plus de vingt pieds; il coulait à pleins bords, charriait quantité d'arbres entiers qu'il avait déracinés, et formait même de grands lacs en plusieurs endroits de la plaine. Enfin le camp de notre voyageur, qui d'abord avait été placé à six cents pas du bord, par-delà le bois, n'en était plus qu'à cinquante pas : tous les arbres se trouvaient noyés presque en entier, et on

(1) Le Vaillant, *second Voyage en Afrique*, t. III, p. 272.

n'en apercevait plus que quelques branches et les cimes. « Ce spectacle, dit Le Vaillant, l'un des plus majestueux que j'aie contemplé en Afrique, eût longtemps attaché mes regards, s'il ne fût venu déranger un peu mes projets. Entre autres inconvénients dangereux pour ma caravane, il m'ôtait l'avantage de la chasse aux hippopotames; ces amphibies n'aiment point les eaux troubles et fangeuses; ils s'étaient retirés vers les bords de la mer (1). » Les Gheyssiquois, après un court séjour au camp, retournèrent chez eux comblés de présents par notre voyageur, surtout la fille du chef, qui l'avait escorté, et à laquelle il donna un joli mouchoir rouge et des verroteries blanches, dont elle faisait grand cas.

A peine cette troupe était-elle partie qu'il en revint une autre composée de trente-six personnes, tant hommes que femmes. Ceux-ci étaient des Hottentots qui habitent sur la lisière des colonies, et qui, achetant de la seconde ou troisième main certaines denrées chez les colons, vont ensuite chez les autres sauvages de l'intérieur des terres les troquer pour des bestiaux qu'ils reviennent vendre aux premiers. La troupe arrivait des contrées de l'est, où elle avait acheté une soixantaine de bêtes à cornes. Là, ayant entendu parler de notre voyageur, elle avait cherché à le joindre, et venait demander de s'unir à sa caravane pour regagner ses habitations. Notre voyageur, après avoir imposé ses conditions, y consentit. La nécessité de dresser les nouveaux

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 279.

bœufs pour le tirage, chose à laquelle on ne put complétement parvenir, retarda le départ de Le Vaillant. Enfin il le fixa au 31 mai; et ce jour étant arrivé, il attela (1).

La caravane était nombreuse; outre les trente-six brocanteurs de troupeaux, il y avait encore dix Namaquois d'une horde voisine de la fontaine du Secrétaire. Enfin, tant des étrangers que des gens appartenant à notre voyageur, la troupe était composée de quatre-vingt-douze personnes, savoir : soixante-treize hommes et dix-neuf femmes; et le troupeau l'était de cent soixante-douze bêtes à cornes, sans compter les bêtes blanches. Depuis quelques jours la rivière avait baissé, et les Caminouquois en avaient profité pour retourner chez eux avec leur camarade blessé (2). Des accidents arrivèrent aux chariots de Le Vaillant, et il se trouva trop heureux d'échanger avec Benfry un fusil contre quatre bœufs vigoureux, marché qu'il avait, auparavant, refusé de conclure. On fit dix lieues sur les bords de l'Orange, et l'on fit halte.

Le 27, on se trouva obligé de quitter les rives du fleuve, le chemin étant impraticable. On marcha vers le sud pendant quatre heures avant de pouvoir tourner à l'ouest; direction dans laquelle on fit six lieues par les plus horribles chemins. Enfin on arriva, avec bien de la peine, le 28 au soir, sur l'emplacement d'un vieux kraal, qui paraissait avoir été abandonné depuis long-temps, et où on établit le

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 293.
(2) Ibid., t. III, p. 294.

camp (1). Le site, près d'un bocage arrosé par un ruisseau limpide, était agréable, et Le Vaillant ne put résister au plaisir d'y séjourner. A chaque instant il y arrivait des gelinottes à collier ; notre voyageur en tuait par douzaine, et, pendant trois jours, elles suffirent à la nourriture de la caravane. Pendant le séjour de notre voyageur dans ce lieu, il fut visité par des petits Namaquois, qui lui offrirent des moutons pour du tabac.

Mais un terrible accident vint tout à coup troubler la sécurité et le bonheur de la caravane. Elle était campée sur un banc de tourbe, sur un terrain sulfureux et inflammable, en partie le résultat des excréments et des urines des animaux et des hommes qui y avaient séjourné. Vers le milieu de la nuit, ce terrain prit feu, et un vaste incendie se manifesta; les flammes éclataient sur toute la surface, et semblaient, de tous côtés, sortir de terre. Le Vaillant, avec son activité ordinaire, parvint à sauver du feu ses chariots et tous ses effets; personne même ne périt en cette occasion, et les bœufs seuls en souffrirent; plusieurs d'entre eux eurent des brûlures considérables (2). D'après cet accident, notre voyageur recommande de ne jamais camper sur l'emplacement de vieux kraals.

On se remit en route, et l'on fit sept lieues ouest-quart-sud; mais, à cause des mauvais chemins, on se rapprocha de la rivière par le nord-ouest. Après quatre heures de marche dans cette direction, on

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 297.
(2) Ibid., t. III, p. 301.

arriva à l'entrée d'une gorge, au fond de laquelle on aperçut une petite maison carrée, couverte en chaume, et dont les murs, en terre, étaient proprement faits, et en très bon état. Près de la maison était une source ; par-derrière un petit jardin en friche, mais qui, au milieu des mauvaises herbes dont il commençait à se remplir, montrait encore de la laitue, des pois, des citrouilles, et quelques plantes potagères. Les pâturages paraissaient excellents, et, à peu de distance, coulait la rivière Orange. Le Vaillant apprit, de son fidèle Klaas-Baster, que cet ermitage, ainsi que quelques autres de même nature, avaient été bâtis par Schoenmaker; mais qu'il avait abandonné celui-ci pour s'éloigner du voisinage de Benfry et de Moodel.

Notre voyageur s'établit dans cet asile. La rivière avait commencé à baisser, les hippopotames avaient reparu, et on se mit à leur donner la chasse. Le Vaillant, laissant ses équipages dans ce lieu, fit une excursion le long du fleuve avec Klaas et quatre chasseurs. Il tua des oiseaux, et vit, près d'une île, un grand nombre d'hippopotames ; et, dans un autre endroit, une troupe de plus de cent éléphants. Il poursuivit, pendant long-temps, un vautour de l'espèce nommée oricou, et parvint enfin à l'abattre. Les arbres étaient aussi remplis d'une espèce de singe qu'il ne put joindre. Nos chasseurs rencontrèrent sur leur route des Hottentots qui avaient des flèches et des sagaies ; l'un d'eux parlait bien le hollandais. Il chercha à inspirer de la crainte des Boschimans à notre voyageur, qui le soupçonna, ainsi

que ses deux compagnons, de faire partie de la troupe de brigands qu'il dénonçait. La nuit surprit nos chasseurs, lorsqu'ils se trouvaient encore à quatre lieues du camp, qu'ils ne purent regagner que le lendemain matin (1). Le Vaillant y trouva un chef de Caminouquois, qui s'y était rendu avec une vingtaine de ses gens, et qui l'y attendait pour le saluer, et lui offrir un fourmilier vivant qu'il venait d'attraper. Notre voyageur ne goûta point la chair musquée de cet animal, dont les Hottentots font leurs délices. Les Caminouquois le nomment goup, et les colons erd-verke, ou cochon de terre (2). Notre voyageur eut aussi le bonheur de trouver, près de son camp, un de ces grands nids construits par les oiseaux qu'il nomme républicains; il le fit détruire, afin d'en mieux observer la structure.

Le Vaillant résidait depuis cinq semaines dans l'ermitage de Schoenmaker, lorsqu'il le quitta au bout de ce temps pour se rendre à une horde de petits Namaquois, où l'on préparait une grande chasse aux gazelles spring-bocks, à laquelle il fut invité par le chef de la horde. Cette chasse eut lieu au moyen de traqueurs, qui forcèrent une horde nombreuse de spring-bocks à s'enfoncer dans une gorge, où l'on avait planté deux rangées de piquets surmontés de plumes d'autruches et d'autres oiseaux, pour effaroucher les timides gazelles. A l'extrémité de cette rangée de piquets, étaient une vingtaine de fosses de dix pieds de profondeur sur six à sept de large,

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 320.
(2) Ibid., p. 312.

et, recouvertes, à leur superficie, de manière à être totalement cachées, mais garnies si légèrement, que le moindre poids devait tout faire enfoncer. Les résultats ne répondirent pas à la grandeur de ces préparatifs. On parvint à faire passer des milliers de spring-bocks par la rangée de piquets; mais au lieu de se précipiter tous dans les fosses, comme notre voyageur s'y attendait; il n'y eut que les premiers qui y furent pris; les autres les esquivaient en passant par-dessus. Quelques uns de ces quadrupèdes furent tués par les balles de fusil, d'autres étouffés par la presse, d'autres étranglés par les chiens; mais dans les fosses on n'en trouva que trente-sept, et presque tous dans les premiers trous (1). Cependant les Namaquois trouvèrent cette chasse merveilleuse, et dirent à Le Vaillant que, de mémoire d'homme, on ne se rappelait pas en avoir fait une pareille. Le jour étant très avancé, on passa la nuit sur le champ de bataille. On envoya chercher des bœufs, qui arrivèrent au point du jour, et qui servirent à transporter le gibier. On s'en régala en commun, et le festin se termina par une fête qui dura toute la nuit; on ne se sépara qu'au lever du soleil. Tandis que tout le monde se préparait à dormir, Le Vaillant prit congé de ses hôtes, et dirigea sa course à travers la longue vallée des spring-bocks. Cette vallée n'avait pas de nom, mais notre voyageur lui donna celui-ci, à cause d'une horde immense de ces animaux qu'il y trouva; elle était plus nombreuse encore qu'aucune de celles

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 332.

qu'il avait vues. Notre voyageur ne craint pas d'exagérer en disant qu'elle était composée de soixante à quatre-vingt mille. Sa journée fut employée tout entière à faire sept lieues; et, pendant ces sept lieues, partout sur ses côtés, et devant lui, il ne vit que des spring-bocks. Ces gazelles semblaient remplir toute la vallée et en obstruer le passage (1). Le lendemain, on ne put faire que trois lieues, parce qu'un des chariots versa. On parvint, le jour suivant, à faire encore quatre lieues; et l'on arriva, le 12 juillet, sur les bords d'une rivière, où l'on campa, avec le dessein de séjourner quelque temps dans cet endroit. Le Vaillant y fut atteint d'une maladie qui faillit lui devenir fatale. Tandis qu'il était au lit, il arriva dans son camp, venant du Cap, un chariot traîné par dix bœufs, conduit par cinq Hottentots, renfermant un homme et une femme, avec leurs deux enfants. Le mari et la femme étaient des colons nés en Afrique, qui témoignèrent la plus grande joie d'avoir enfin rencontré notre voyageur; cependant il ne les avait jamais vus. Mais bientôt il apprit que le désir de faire fortune dans le pays des Namaquois, où on leur avait dit qu'ils trouveraient des mines d'or, de rubis, et toutes sortes de richesses, les avait conduits dans ces déserts; ils avaient entendu parler de Le Vaillant dans la colonie; ils venaient d'apprendre qu'il avait parcouru le pays d'Orange, et ils avaient le plus grand désir d'obtenir de lui les informations qu'ils désiraient; de là, la grande joie qu'ils

(1) Le Vaillant, *second Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, t. III, p. 354.

avaient éprouvée en le voyant. Le Vaillant les détrompa, et anéantit leurs chimériques illusions; puis il soulagea leur misère, et leur donna de bons conseils, en leur proposant d'aller former un établissement agricole à l'ermitage de Schoenmaker. Notre voyageur avait l'intention d'en prévenir ce dernier, et était certain de son consentement. Les deux époux acceptèrent sa proposition, et le quittèrent pour se rendre dans le vallon qu'il leur avait indiqué, en le bénissant pour ses bienfaits avec toute l'effusion de la plus vive reconnaissance. Cette circonstance fit donner, par notre voyageur, le nom de rivière de la Rencontre, au cours d'eau près duquel il se trouvait campé. « Mais, dit-il, arrivé en Europe, je lui ai substitué le nom de Laborde, qui a mis tant de soins à perfectionner la carte de mes voyages » (1).

Malgré l'affaiblissement de ses forces et ses douleurs de tête, qui augmentaient d'heure en heure, notre voyageur résolut de continuer sa route, et d'arriver au Cap le plus promptement qu'il lui serait possible. Le jour de son départ, il arriva au Kaussi près du torrent qui, prenant sa source dans les montagnes, porte le même nom qu'elles. Une esquinancie violente le força de séjourner dans ce lieu, et le mit en danger. La consternation fut générale dans son camp. Klaas seul et Swanepoel entraient dans sa tente, et le gardaient alternativement. Le mal augmenta d'une manière effrayante; Le Vaillant perdit

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 349.

l'usage de la parole, et vit la mort s'approcher. Il y avait près de huit jours qu'il était dans cet état, lorsque Swanepoel lui annonça l'arrivée de quelques petits Namaquois d'une horde voisine. Ces bons sauvages avaient appris sa maladie; et par suite de l'amitié qu'il avait inspirée à leur nation, ils venaient s'offrir pour le guérir et lui proposer un remède, du succès duquel ils répondaient, disaient-ils, s'il consentait à se fier à eux. Le Vaillant fit signe qu'il consentait à prendre ce remède. Ils lui mirent alors un cataplasme chaud d'une certaine herbe d'une odeur très aromatique, et lui administrèrent en gargarisme une décoction de la même herbe. Le goût en était balsamique et suave. Le cataplasme fut renouvelé plusieurs fois dans la nuit, et le gargarisme fut encore répété plus souvent; il en résulta soudain un grand soulagement; et, dès le troisième jour du traitement, Le Vaillant se trouva guéri. Plus d'esquinancie, plus de fièvre, plus d'engorgement ni d'enflure; il ne lui restait de sa maladie qu'une faiblesse excessive. Un des premiers soins de notre voyageur fut de récompenser, par des présents, le Namaquois auquel il devait la vie; et ensuite, dès qu'il put sortir de sa tente, il demanda qu'on lui montrât la plante qui avait produit son salut. C'était une espèce de sauge, d'environ deux pieds de haut, qui a la même odeur que notre sauge ordinaire, mais dont la feuille est plus lisse et moins chagrinée. Cette plante était très commune à l'entour du camp.

Pendant vingt jours qu'avait duré la maladie de Le Vaillant, il n'avait pu aller à la chasse, et ses

provisions étaient épuisées. Heureusement qu'il parvint à se procurer, d'une horde voisine du torrent de Kaussi, les moutons dont il avait besoin pour faire subsister sa caravane. Le chef de cette horde portait le hausse-col de cuivre, et la canne à pomme de même métal, signe de sa dignité. Il se plaignit à Le Vaillant des procédés injustes et violents de Vander-Westhuisen, de sa fille, et de son beau-frère Engelbrecht, qui usurpaient continuellement sur son terrain, et voulaient s'emparer de la fontaine des Lis, sur laquelle sa horde avait bâti son kraal. Dans leur colère, ils lui avaient arraché son bâton de commandement, et, en l'en frappant à outrance, le lui avaient cassé sur le dos. Il se plaignit aussi de ses sujets, et ses sujets portèrent des plaintes contre lui; mais notre voyageur n'était plus en pays libre, et ne pouvait s'immiscer dans les affaires d'un vassal de la compagnie. Il se contenta donc de dire à Nasup (c'était le nom de ce chef) de se plaindre au gouvernement. Mais celui-ci répondit que cela lui était impossible, parce que les colons se soutiennent tous mutuellement, et que s'il envoyait une députation au Cap, elle serait massacrée sur la route; qu'il en serait de même de sa horde si elle tentait d'y aller en masse (1). Le Vaillant promit d'exposer lui-même les griefs de Nasup au gouvernement du Cap, et il déclare les avoir consignés dans son voyage, dans l'espoir de lui faire obtenir justice. Il donna un festin à toute la horde, après lequel on dansa; et, au milieu

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 365.

de l'allégresse générale, il parvint à réconcilier Nasup avec ses sujets. Le Vaillant se rendit ensuite chez Engelbrecht, à qui il reprocha ses violences et ses injustices envers la horde de Nasup. Engelbrecht se disculpa de son mieux, et rejeta tous les torts sur les Vander-Westhuisen. Notre voyageur se dirigea ensuite vers l'habitation de ce dernier. Une heure avant d'y arriver, il aperçut dans un vallon une hutte hottentote totalement isolée, et près de laquelle paissait un troupeau. Il s'avança vers la case, et fut fort surpris d'y trouver une grande demoiselle, fort jolie; c'était la fille de Vander-Westhuisen, qui, lors de la première visite de Le Vaillant, avait tenu tête aux buveurs les plus intrépides, en sablant aussi tranquillement qu'eux l'eau-de-vie de Pinard. Chasseur infatigable, elle pouvait, à cheval, forcer une grande gazelle à la course. Paraissait-il des Boschimans, elle s'armait d'un fusil, se mettait à leur poursuite, et les fusillait partout où elle les trouvait. Si elle croyait avoir à se plaindre de quelque horde, elle la traitait comme les Boschimans; aussi était-elle redoutée à la ronde. En ce moment, elle habitait la hutte solitaire du vallon, et gardait les moutons et les bœufs de son père, ayant pour tout meuble une natte et un fusil. Le Vaillant la reconnut sans peine. Pour lui, qui se montrait à elle avec une barbe de quatorze mois, elle eut plus de peine à le reconnaître au premier abord (1). Il la quitta, après avoir passé quelque temps dans sa hutte, et regagna l'habitation

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 372.

du père, où il fut reçu avec toutes les démonstrations de l'amitié. Il accepta l'offre qu'on lui fit de passer quelques jours dans cette habitation pour se refaire de sa maladie; et pour la première fois, depuis long-temps, il vit du pain, et trempa avec délice celui qu'on lui donna dans un lait aussi frais qu'il était pur. Jamais repas ne lui avait paru plus exquis. Klaas-Baster, qui toujours l'accompagnait, fut bien reçu de sa famille et de sa belle-mère; ce qui donnait lieu d'espérer que la réconciliation, ménagée par notre voyageur, durerait encore après son éloignement.

Le Vaillant, rassuré pour la subsistance de ses bestiaux par la beauté de la saison, par la verdure et les fleurs qui couvraient une terre auparavant inanimée et stérile, résolut, afin de voir un pays nouveau, de retourner au Cap par un autre chemin que celui qu'il avait pris pour en venir. Il se dirigea donc au sud-ouest, et, après quatorze lieues de marche, pour lesquelles il employa trois jours, il arriva sur le Groene-Rivier (ou la rivière Verte). Là, il demeura quelque temps, se livra avec ardeur à la chasse, et changea plusieurs fois de campements; il tua deux éléphants, des pélicans, des flamants, des oies sauvages, des bihoreaux, des hérons pourpres et huppés, des hérons communs, des cigognes brunes, des pies, des oiseaux de proie, qu'attirèrent les cadavres des éléphants, et plusieurs autres oiseaux rares. Le Vaillant trouvait sur Groene-Rivier une chasse si belle et si abondante que, de changements de camps en changements de camps, il par-

courut un espace de huit à dix lieues sur ses bords. Il les quitta enfin, et gagna ceux du Zwarts-Doorn-Rivier, ou la rivière de l'Épine noire, au lieu même où il avait rencontré Pinard pour la première fois. Il y passa la nuit, et se dirigea vers les montagnes qu'il avait au sud. Il eut à traverser des chemins affreux pour ses voitures; et, après six heures d'une marche pénible, il arriva au pied d'une chaîne de monts arides, dont les roches nues et rougeâtres, pittoresquement groupées les unes sur les autres, offraient le coup d'œil le plus bizarre et le plus singulier. On établit le camp dans ce lieu, quoiqu'on redoutât que ces rochers ne servissent de retraites aux Boschimans. On ne se trompait pas. Un coup de la grosse carabine, tiré en signe d'alarme, apprit bientôt à Le Vaillant, pendant qu'il s'amusait à poursuivre une espèce rare d'oiseau nommée pic-roc, que des Boschimans avaient enlevé deux de ses bœufs. Notre voyageur, dont le cheval s'abattit, ne put poursuivre les voleurs; mais Klaas-Baster avec quelques uns de ses gens les joignirent, en tuèrent deux, et ramenèrent les bœufs.

Notre voyageur se hâta de partir, au point du jour, de ce lieu dangereux, et, par une marche de six ou sept heures dans la même direction que la veille, il arriva à un endroit où des Hottentots lui apprirent que la horde de Klaas-Baster avait quitté les montagnes du Namero, et qu'elle s'était établie à cinq lieues du poste où il se trouvait (1). Le Vaillant

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 379.

crut devoir s'y transporter. Klaas-Baster lui avait rendu des services trop importants pour qu'il se dispensât d'aller le remettre entre les bras de sa femme, de ses enfants et de ses amis. Leur arrivée à la horde y causa une joie d'autant plus grande qu'on les croyait morts, et qu'on avait désespéré de les revoir jamais. C'était même dans cette persuasion qu'on avait cru pouvoir se déplacer et aller s'établir ailleurs. Le Vaillant revit aussi Schoenmaker, qui avait établi son camp dans les environs de la horde de Baster. Notre voyageur promit de s'intéresser pour lui auprès du gouvernement, d'obtenir sa grâce et la fin de son exil. Cette promesse fit verser à Schoenmaker des larmes de joie et d'attendrissement. Le Vaillant lui apprit de quelle manière il avait disposé de son ermitage en faveur du couple malheureux qui était venu le joindre; et Schoenmaker lui témoigna sa reconnaissance de ce qu'il avait si bien présumé de lui. Le Vaillant fit reprendre à ses chariots les mêmes voies que celles qu'ils avaient tenues en venant, afin de les diriger sur la rivière des Éléphants; quant à lui, pour atteindre cette rivière, il s'enfonça dans les montagnes par une route différente, accompagné seulement de ses Hottentots, de quelques chiens, et n'emportant avec lui que de la poudre et du plomb. Il résolut de coucher à la belle étoile, et de vivre uniquement du produit de sa chasse (1). La première nuit, il coucha sur la crête des montagnes, sur l'emplacement d'un des kraals de Klaas-Baster, et il eut,

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 383.

ainsi que son escorte, beaucoup à souffrir du froid. Le gibier se trouvant rare dans ces montagnes, ils ne trouvèrent à tuer, en trois jours, qu'une gazelle kainsi; et comme c'était trop peu pour sept personnes, et qu'ils manquaient de nourriture, ils se dispersèrent pour en chercher. Le Vaillant et Klaas, qui chassaient ensemble, abattirent trois pies et six alouettes; mais les Hottentots, qui n'avaient voulu s'attacher qu'au gros gibier, revinrent à vide, et furent obligés de se contenter de la peau de la gazelle, précédemment tuée, qu'ils firent griller. Le Vaillant, dans cet embarras cruel, regrettait beaucoup d'avoir quitté sa caravane. Heureusement qu'ayant gagné vers l'est, il aperçut dans la plaine, de l'autre côté des montagnes, plusieurs maisons de colons. Il se rendit dans l'une d'elles, se nomma au maître de la maison, et fut accueilli avec amitié. Après avoir passé une bonne nuit, et reçu des provisions pour lui et ses gens, il regagna les montagnes. Il passa une nuit près d'une belle source, chargée de ces arbustes dont les fruits sont nommés, dans le pays, wolfs-gift (poison de loup), et il vit enfin la rivière des Éléphants au bout de trois jours de marche. Il s'aperçut, lorsqu'il fut descendu, qu'il avait rejoint trop haut les rives du fleuve. Il le descendit, et, en deux campements, il se trouva rendu au lieu du rendez-vous, à l'habitation de Van-Zeyl, où tout son monde et ses voitures l'attendaient depuis trois jours (1).

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 388.

Le Vaillant se rendit ensuite à Heere-Logement. Cette grotte est tapissée d'un arbre énorme. Tout était vert dans ce canton comme dans ceux qu'on venait de parcourir, bien différents de ce qu'ils étaient au premier passage de notre voyageur; mais les colons voisins, dans le dessein d'épargner les pâturages de leurs propriétés, y avaient fait conduire leurs troupeaux; et ces troupeaux y étaient si nombreux que tout s'y trouvait dévasté. Cette circonstance obligea notre voyageur à faire un détour. En deux jours de marche il arriva dans le Verloore-Valley, grand lac qui n'est séparé de la mer que par une lisière, peu considérable, de dunes de sable. Ce lac était couvert de foulques, de grèbes cornus, de poules sultanes, de petits faucons huppés, de manchots et d'autres oiseaux rares et curieux. Aussi notre voyageur fit-il dans ce lieu une ample moisson pour sa collection. Il passa onze jours entiers sur les bords de ce lac, et il y prépara cent trente-deux oiseaux, tant grands que petits : « C'est le vrai séjour, dit-il, pour un ornithologiste qui désire faire, en peu de temps, une collection complète de tous les palmipèdes et oiseaux de rivage d'Afrique » (1).

Notre voyageur se voyant très près de la baie de Sainte-Hélène, désira la visiter. En conséquence, il donna ordre à ses gens de gagner le Zwarts-Land, et de l'y attendre. Swanepoel fut chargé de cette conduite. Il devait déposer la caravane chez le bon Slaber, où le rendez-vous était donné à toute la troupe.

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 392.

Quant à Swanepoel, il avait ordre de continuer sa route jusqu'au Cap, afin d'annoncer l'arrivée de Le Vaillant à tous ses amis.

Notre voyageur suivit assez haut les bords de Berg-Rivier, qui se décharge dans la partie sud de la baie de Sainte-Hélène. Elle est obstruée par des forêts de roseaux, dans lesquelles viennent se retirer et se cacher les hippopotames. Le Vaillant se rendit ensuite, en suivant le rivage, à la baie de Saldanha, qui, ainsi que celle de Sainte-Hélène, était alors couverte de cachalots. Notre voyageur en compta trente-deux qui jouaient ensemble dans la seule anse de Hoetje-Bay. Il est étonnant que les gouverneurs du Cap n'aient jamais pensé à cette branche de commerce, qui serait très lucrative.

En quittant Saldanha, Le Vaillant se dirigea tout droit vers l'habitation de son excellent ami Slaber. Prévenus de son arrivée, les enfants étaient venus à la rencontre de notre voyageur, et malheureusement il trouva le père atteint d'une dysenterie, qui, vu son grand âge, ne laissait plus d'espérance pour sa vie. Swanepoel revint rejoindre Le Vaillant, et lui apporta des lettres de ses amis du Cap et de France. Le Vaillant distribua en présent des vaches, des bœufs et des chèvres à Klaas et à Swanepoel. Il offrit aussi ses chèvres aux demoiselles Slaber, qui ne les reçurent qu'en dépôt. Il se débarrassa de tout ce qui lui était inutile; il arrêta ses comptes avec tous ses gens, et leur donna rendez-vous au Cap pour leur paiement. Il embrassa la famille Slaber, et dit à son vieil ami un dernier adieu; puis il

partit. Enfin, après une absence de seize mois passés dans les déserts d'Afrique, il arriva au Cap, où M. et madame Gordon l'attendaient. « Je fus reçu, dit-il, comme un ami, un frère, un fils, ce qu'on a de plus cher; et jamais l'amitié de ces hôtes bienfaisants ne s'est démentie un seul instant. »

Le Vaillant n'oublia pas le pauvre Schoenmaker. Il intéressa en sa faveur le colonel Gordon, et il envoya un exprès à cet exilé pour lui dire de se rendre incessamment à la ville. Notre voyageur et Gordon le conduisirent chez le gouverneur, et lui demandèrent sa grâce. Elle fut accordée à l'instant même. Schoenmaker retourna dans les déserts faire ses dernières dispositions, et revint ensuite habiter la colonie, où bientôt il gagna l'amitié de ses voisins, et épousa une de leurs filles.

Peu de jours après Le Vaillant s'embarqua pour retourner en Europe sur le Gange, qui était commandé par le capitaine Paar de Kooper. Il appareilla de False-Bay le 14 juillet 1784. Cette petite escadre essuya deux tempêtes : la première, en doublant la pointe du Cap; ce qui fit qu'on ne fut que le 10 août à la vue de Sainte-Hélène. Le 25 du même mois, on coupa la ligne par les trois cent cinquante-huit degrés de longitude (1). La seconde tempête eut lieu en vue du port, et près des côtes de la Hollande. Elle fut affreuse, et le Middelbourg y périt avec tous ceux qui le montaient. Notre voyageur entra heureusement dans la rade de Flessingue, et mouilla à

(1) C'est alors deux degrés à l'ouest du méridien de Paris ou de l'île de Fer, on ne sait lequel.

côté du Held-Woltemaad (1); c'était le même vaisseau qui l'avait conduit au cap de Bonne-Espérance, et que la compagnie hollandaise avait racheté des Anglais : ceux-ci l'avaient pris lors de son départ du Cap pour Ceylan. A peine arrivé à terre, Le Vaillant loua une barque, au moyen de laquelle il se rendit sans délai, avec tous ses effets, à Amsterdam. Il alla aussitôt se jeter dans les bras de ses bons amis Boers et Temminck. Quelques jours après il partit pour Paris, où il arriva dans les premiers jours de janvier 1785, après une absence de cinq années : « Le seul temps de ma vie, dit-il, vraiment regrettable, le seul du moins où la lâcheté des hommes n'est point arrivée jusqu'à moi, où j'ai pu braver avec sécurité, et leurs injustices, et leurs bienfaits, et leur domination tyrannique. »

§ II.

Observations faites par Le Vaillant, pendant son second voyage, sur les petits et grands Namâquois, sur les Caminouquois, les Koraquois, les Kabobiquois, les Houzouanas et les Gheyssiquois.

Le premier peuple sauvage que Le Vaillant rencontra sur sa route, dans ce second voyage, fut les petits Namaquois. Leur pays s'étend, selon notre voyageur, depuis les montagnes de Camis (Kamiesberg) jusqu'à la mer occidentale, et en latitude, depuis le Namero jusqu'au bord de la grande rivière (2).

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 419. Conférez ci-dessus, p. 134 et 138.

(2) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 129. Les limites assi-

Cette contrée n'a d'autre pluie que celle des orages; encore n'est-il pas rare d'avoir des années où elle manque entièrement. Cette sécheresse vient de sa position topographique. Depuis le Namero jusqu'à la grande rivière, qui la termine, son terrain s'élève peu à peu, et les montagnes, au contraire, s'abaissent insensiblement. Par-delà la grande rivière, les montagnes s'élèvent, au contraire, tout à coup, et le terrain redescend jusqu'à un autre chaînon de rochers situé plus loin; de sorte qu'elle se trouve enfermée, formant un bassin, entre les deux chaînes. Le Vaillant pense que toute la nation des petits Namaquois ne se monte pas à plus de six mille âmes; et il prévoit qu'à une époque peu éloignée cette race, qui n'occupe qu'un terrain stérile, et qui se trouve continuellement exposée aux attaques des Boschimans, sera anéantie, comme tant d'autres de l'Afrique méridionale (1).

gnées par Le Vaillant aux petits Namaquois s'accordent assez bien avec celles que leur donnent Hop et Brink. Voyez ci-dessus, t. xv, p. 412. Seulement, en comparant la carte de Burchell avec celle de Le Vaillant, on voit que, sur cette dernière, les montagnes de Camis ont été, à tort, placées à l'est des sources de Groene-Rivier, qu'on fait couler de l'est à l'ouest. Ces montagnes se trouvent à la même latitude que l'embouchure de cette rivière, tandis qu'au contraire elles sont au nord-est de cette embouchure, qu'elles fournissent les sources et les affluents de Groene-Rivier, qui coulent du nord au sud, et non de l'est à l'ouest. Le torrent Kaussi de Le Vaillant est la Koussie-River de Burchell, mais mal placée. Le Namero de Le Vaillant paraît être le rocher de Miro de Kolbe; et la fontaine de l'OEil (Oog-Fontein) serait alors la fontaine des Namaquas de Kolbe. Voyez ci-dessus, t. xv, p. 243 et 244; t. xvi, p. 338; et Le Vaillant, *second Voyage*, t. ii, p. 28.

(1) Comment, après de telles observations, Le Vaillant et les

Le petit Namaquois, quoique d'une belle stature, est néanmoins inférieur aux Cafres et aux Namaquois; et Le Vaillant remarque, à ce sujet, que, pour les qualités morales et physiques, les peuples de l'est, dans cette partie de l'Afrique méridionale, sont de beaucoup supérieurs à ceux de l'ouest; tandis que les animaux de cette dernière contrée l'emportent infiniment sur ceux de la première. Notre voyageur assure que les petits Namaquois ne pratiquent pas la circoncision. On lui assura que les femmes avaient, aux parties naturelles, le tablier, dont il eut occasion de donner un dessin à son premier voyage. Il ne jugea pas à propos de vérifier le fait.

Le pays est peu fertile, ce qui oblige les habitants à changer souvent de demeure. Aussi, parmi toutes les peuplades de ces cantons, n'en est-il aucune qui soit nomade et errante autant que celle-ci. Ces sauvages ont des bracelets et des ornements en cuivre; leurs kros et tous leurs vêtements sont couverts de verroteries et de grains de cuivre enfilés et attachés dans toutes les parties à leurs habillements; ils en ont même jusque dans leurs cheveux, qu'ils graissent d'une manière dégoûtante. Plusieurs de ceux que vit notre voyageur avaient la tête couverte d'une croûte rougeâtre composée de graisse et d'une poussière couleur de brique, qui leur empâtait tellement tous les cheveux, qu'on eût dit qu'ils avaient une calotte de ciment pour coiffure. Le nuyp-kros, ou tablier

autres critiques de Kolbe ont-ils si fort douté de sa véracité, parce qu'ils ne retrouvaient plus dans les environs du Cap les peuplades qu'il y a décrites?

de pudeur des femmes, a des rangs de verroteries qui leur pendent jusque sur les pieds. Les nattes étant très rares dans ce canton, vu qu'il n'y a point de roseaux, la plupart des huttes sont couvertes de peaux d'animaux, et spécialement de peaux de moutons et de bœufs (1).

Avant d'arriver chez les grands Namaquois, notre voyageur rencontra la horde des Caminouquois sur les bords de la rivière Gamma ou des Lions, et qui sont certainement les mêmes que les Comeinacquas de Hop et Brink (2). Ils n'ont rien, selon Le Vaillant, qui les distingue des grands Namaquois. La taille de ceux-ci est plus haute que celle des autres peuplades hottentotes; ils paraissent même plus grands que les Gonaquois, quoique peut-être ils ne le soient pas réellement : mais leurs os plus petits, leur air fluet, leur taille efflanquée, leurs jambes minces et grêles, tout enfin, jusqu'à leurs longs manteaux peu épais, qui des épaules descendent jusqu'à terre, contribue à l'illusion (3). A voir ces corps effilés comme des tiges d'arbres, on dirait des hommes passés à la filière. Moins foncés en couleur que les Cafres, ils ont un visage plus agréable que les autres Hottentots, parce que le nez est moins écrasé, et la pommette des joues moins proéminente. Mais leur physionomie froide et sans traits, leur air flegmatique et impassible, leur

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 134.

(2) Conférez Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 237, et ci-dessus Hop et Brink, t. XV, p. 425, qui les mettent près de la montagne Comma, à sept journées de la grande rivière nommée Charie.

(3) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 316.

donnent un caractère particulier. « Toutes les fois, dit notre voyageur, que je les regardais, je croyais voir une de ces figures gothiques, à la mine longue, au corps allongé, qui, dans certains pays catholiques romains, semblent servir de sentinelles au portail des églises. Les femmes sont vives, sémillantes, et on a de la peine à concevoir et à expliquer comment ces tristes pères font des filles si gaies, et ces femmes si gaies des garçons si tristes. Le kros, chez ces peuples, est plus long et de la même forme que le kros hottentot; mais plusieurs en font avec des peaux de hyène, de chacal et d'isatis. Ils se parent aussi de plaques de cuivre et de verroteries; ils n'ont ni prêtres ni temples; ils ont l'idée d'une âme immortelle. Un de leurs usages les plus singuliers est de se nouer le prépuce lorsqu'ils ont une rivière à traverser. Ils ont des bœufs de guerre, une sagaie, des flèches empoisonnées, et un bouclier aussi haut qu'eux, derrière lequel ils peuvent se cacher tout entiers; mais ils sont pusillanimes, et tremblent au seul nom des Houzouanas. Leurs instruments de musique sont les mêmes que ceux des autres Hottentots. Leur danse est froide et monotone. Ils ne montrent d'ardeur que pour le jeu; ils en ont un, nommé le tigre et l'agneau, qu'on joue avec des boulettes ou des crottins de brebis jetés dans des trous faits en terre au nombre de vingt à quarante. Ce jeu ressemble beaucoup à celui des négresses du Sénégal, que nous avons décrit précédemment, d'après Golberry. Un autre jeu, qu'ils aiment avec plus de fureur encore, ressemble à celui que nous nommons

croix et pile; seulement on le joue avec la féve qui fait la principale nourriture de la girafe, et qu'on marque d'un côté (1).

Les Koraquois, dont notre voyageur visita la horde à quinze lieues au nord-ouest des Namaquois, sont d'un naturel voleur; ils cherchaient toujours à dérober quelque chose à notre voyageur. Ce peuple est haut de taille, et par conséquent beaucoup plus grand que les Hottentots des colonies. Ceux que Le Vaillant avait avec lui ne lui venaient qu'aux épaules. Malgré cette différence de nature, malgré celle de sa peau, qui est plus noire, et celle de son visage, dont la pommette n'a presque pas de proéminence, notre voyageur pense que les Koraquois sont d'origine hottentote. Au moins ils ont la langue et les usages des Namaquois, que notre voyageur reconnaît pour être originairement hottentots. L'habillement est le même que chez les Namaquois; il est en peau de hyène ou, plus communément, de chacal. Les peaux de buffle et de girafe, beaucoup trop épaisses pour servir de vêtement, sont employées à couvrir les huttes. La grande aridité du pays rendant les sources très rares, les Koraquois creusent des puits dans lesquels on descend par des degrés; c'est la seule nation africaine chez laquelle Le Vaillant ait observé ce genre d'industrie (2). Quand les puits tarissent, ce qui arrive souvent, la horde se transporte ailleurs, ce qui la rend très nomade.

La nation que notre voyageur visita ensuite est

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. II, p. 325.
(2) Ibid., t. II, p. 360.

celle des Kabobiquois, la plus recherchée dans ses ornements et ses atours, et qui ne s'oint pas le corps de ces graisses dégoûtantes du Hottentot. Le Kabobiquois est aussi grand que le Cafre, et d'un noir aussi décidé que lui; il n'a ni le nez écrasé des Hottentots, ni la pommette des joues élevée comme eux, ni enfin cette couleur bâtarde de peau, qui, n'étant ni blanche ni noire, le rend presque étranger aux deux races (1). Leurs cheveux, fort courts et fort crépus, sont garnis de petits boutons de cuivre rangés symétriquement et avec art; au lieu de ce tablier de pudeur, que le Hottentot fait avec la peau du chacal, ils ont une pièce ronde en cuir, dont le contour est orné de petits cercles de cuivre dentelés, et sur laquelle ils tracent, avec plusieurs couleurs de verroteries, divers compartiments qui, partant du centre, vont en divergeant vers la circonférence, comme les rayons de nos images du soleil. Cette sorte de voile est assujetti sur l'aine par une ceinture; mais comme il n'a que quatre pouces de diamètre, que le moindre mouvement le dérange, et qu'ils s'inquiètent fort peu de ces déplacements, la plaque remplit très mal l'usage auquel elle est destinée. Dans les grandes chaleurs, ce tablier étroit, et presque inutile, est pourtant la seule chose qu'ils aient sur le corps. Au reste, sa grande mobilité a mis souvent notre voyageur à portée de se convaincre qu'ils ne pratiquent pas la circoncision. Le défaut de pudeur n'entraîne pas chez eux la licence des

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 11.

mœurs; leurs femmes sont, au contraire, beaucoup plus réservées que les Namaquoises; ce qui semblait d'autant plus dur aux gens de la suite de Le Vaillant, qu'elles sont encore plus jolies. Soit raffinement de coquetterie, soit effet de sagesse, les Kabobiquoises ne se tatouent point le visage comme leurs maris et leurs pères; elles ne garnissent point leurs cheveux de ces boutons de cuivre qu'ils mettent dans les leurs, et toujours elles ont les pieds nus, quoique la plupart d'entre eux portent des sandales. Leur habillement est un tablier de pudeur, qui ne descend qu'à moitié des cuisses; un kros qui, passant sous les aisselles, vient s'attacher sous la poitrine, et un long manteau, semblable à celui des hommes. Le manteau est en peaux garnies de leurs poils, et le kros en peaux tannées et apprêtées comme celles de nos gants d'Europe (1). Quant à leurs verroteries, elles les portent en bracelets; elles en font des colliers, dont les garnitures descendent par étage jusque sur l'estomac, et en attachent sur le devant de leurs ceintures plusieurs rangées, qui tombent sur les cuisses, au-dessous du tablier. Le Vaillant donna à ces femmes, intelligentes et modestes, des aiguilles et du fil, et elles apprirent en peu de temps à s'en servir.

Les armes du Kabobiquois sont des flèches empoisonnées et une lance à long fer, différente de la sagaie hottentote. Dans ses batailles, il a pour armes défensives deux boucliers; l'un fort grand, et assez haut pour cacher en entier le combattant; l'autre

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 15.

beaucoup plus petit, et tous deux faits de peaux très épaisses, capables de résister aux flèches. Celui-ci, de forme ronde, et large de douze à quinze pouces, se porte à l'avant-bras dans le moment de l'action; mais, quand il devient inutile, on le relève au-dessus du coude, vers l'épaule. Pour ornement, on le garnit d'un cercle de cuivre à sa circonférence, et, sur la surface de son champ, de rassades arrangées selon la fantaisie du propriétaire, disposées par compartiments, et distinguées par des couleurs d'adoption. Au moyen de ces différences d'enjolivements, chacun a son bouclier, qui ne ressemble pas à celui d'un autre; et, comme les individus de la peuplade se reconnaissent à leur manière de se tatouer, ils savent aussi reconnaître chacun d'entre eux à l'espèce de blason qui distingue son écu (1).

Ces peuples montrent autant de courage à la chasse qu'à la guerre, et laissant en paix les grands animaux herbivores, tels que l'éléphant et le rhinocéros, ils combattent continuellement les lions, les panthères et les autres animaux carnassiers. Agiles comme des cerfs, rien ne les rebute, ni les fatigues extrêmes, ni les courses les plus longues et les plus difficiles. Leur audace et leur caractère déterminé ne les empêchent pas d'être, de toutes les nations africaines, la plus soumise à ses chefs. Un mot, un geste, un regard du chef, lui suffisent pour se faire obéir. Ce que le chef est pour la horde, chaque père l'est pour les siens, et il exerce chez lui la royauté, tan-

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 20.

dis qu'ailleurs il obéit. Aussi règne-t-il dans toute la horde un ordre parfait. La hutte du chef était beaucoup plus grande et plus élevée que les autres; et autour de celle-là, qu'il occupait seul, il y en avait six autres destinées à sa famille, et occupées par elle.

Comme ils font de fréquentes émigrations et de longs voyages, ils ont des communications avec un grand nombre de peuplades différentes. Cela, peut-être, est la cause de la supériorité de leur intelligence sur plusieurs des autres nations africaines. Le Vaillant déclare que c'est la seule chez laquelle il a trouvé quelque idée confuse d'un Dieu. Le Vaillant dit qu'il est le premier qui ait fait connaître au Cap les Kabobiquois; cependant nous soupçonnons que c'est la même peuplade qui a été mentionnée par Hop et Brink, sous le nom de Cabonas (1).

De toutes les nations que Le Vaillant a visitées dans son voyage, la plus curieuse et la plus remarquable est celle des Houzouanas. Il dit que, n'étant connus que par leurs incursions et leurs pillages, les Houzouanas sont confondus, dans la colonie, sous la dénomination commune de Boschimans; que quelquefois cependant, à raison de leur couleur semi-blanche, on les appelle Hottentots-Chinois, mais que leur vrai nom, le nom qu'ils se donnent eux-mêmes, est Houzouanas (2). Ce nom a tant de rapport avec celui de Bouzouanas ou Betchouanas, dont la capitale est Litakou, qu'on pourrait présumer que c'est

(1) Voyez ci-dessus, t. xv, p. 426 et 427.

(2) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 99.

la même race, d'autant plus que d'après les récits faits à notre voyageur, les Houzouanas habitaient originairement les montagnes du Camdebo, les montagnes de Neige, et tout le canton qui sépare ces montagnes de la Cafrerie. Ils ont été expulsés de leur primitive habitation par les colons hollandais (1). Du reste, notre voyageur repousse toute idée de parenté entre les Boschimans et les Houzouanas; et cependant les Houzouanas ressemblent encore moins aux Betchouanas.

Le Houzouana est d'une très petite taille; les plus grands atteignent à peine cinq pieds. Ces petits corps, parfaitement proportionnés, réunissent à une force et à une agilité surprenantes un air d'assurance et d'audace qui impose et qui plaît. De toutes les races de sauvages que Le Vaillant a connues, nulle ne lui a paru douée d'une âme aussi active, et d'une constitution aussi infatigable. Leur tête, quoiqu'elle ait les principaux caractères de la tête du Hottentot, est cependant plus arrondie par le menton. Ils sont beaucoup moins noirs, et ont cette couleur plombée du Malais, qu'au Cap on désigne sous le nom de bouguinie. Enfin leurs cheveux, plus crépus, sont si courts, que d'abord Le Vaillant les a crus tondus. Pour le nez, il est encore plus écrasé que celui des Hottentots, ou plutôt ils n'ont point de nez, et le leur consiste en deux narines épatées, qui ont tout au plus cinq ou six lignes de saillie. De cette nullité de nez, il résulte que, vu de profil, l'Houzouana est laid, et ressemble au singe : vu de face, on lui

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 102.

trouve, au premier coup d'œil, quelque chose d'extraordinaire, son front paraissant occuper plus de la moitié de son visage. Néanmoins, il a tant de physionomie, et des yeux si grands et si vifs, que, malgré son air de singularité, il est assez agréable à voir (1). Mais une chose qui distingue la race des Houzouanas, c'est cette énorme croupe naturelle que portent les femmes, masse énorme et charnue qui, à chaque mouvement du corps, contracte une oscillation et une ondulation fort singulières. Le Vaillant vit courir une femme houzouana avec son enfant, âgé de trois ans, posé debout sur ses pieds, se tenant derrière elle, comme un jockey derrière un cabriolet (2). Cette dimension considérable que prennent les fesses chez les femmes dans la race des Houzouanas, la rapproche encore de la race hottentote; mais chez les Hottentots cette grosseur de la croupe paraît être une excroissance tardive, et, en quelque sorte, une infirmité de vieillesse; au lieu que chez les Houzouanas c'est une difformité de naissance, un caractère original. Le Vaillant a vu une jeune fille de trois ans, entièrement nue, marcher devant son jeune frère à pas comptés, en appuyant fortement le pied à terre, et communiquant ainsi à son corps un ébranlement qui faisait remuer ses fesses comme une gelée tremblante. Le bambin cherchait à l'imiter; mais n'en pouvant venir à bout, parce qu'il n'avait pas ce gros cul, qui n'est propre qu'au sexe, il se dépitait d'impatience, tandis que sa sœur riait à

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 91.
(2) Ibid., p. 104 et 106.

gorge déployée (1). Cette difformité n'empêche pas que les femmes houzouanas n'aient la main et le pied très mignons, et leur bras est d'une forme parfaite. Obligées de suivre leurs maris dans leurs immenses courses, elles portent des sandales ainsi qu'eux, et, comme eux, se coiffent la tête d'un bonnet de peau de chacal. Elles sont de même entièrement nues, et n'ont par-devant qu'un très petit tablier de pudeur, et, sur le côté, un étui en bois, en ivoire, ou en écaille de tortue, pour mettre la graisse qui leur sert à se boughouer; une queue de quelque quadrupède, emmanchée au bout d'un bâton, avec laquelle elles s'essuient le visage et le corps lorsqu'elles suent; et enfin, sur les reins, une peau qui leur couvre la partie postérieure, mais qui, étant mince et flexible, se prête au trémoussement des chairs, et s'agite comme elles. Du reste, nulle verroterie, et nul ornement quelconque, à moins qu'on ne veuille regarder comme ornement, des jarretières et des bracelets de cuir nu. Ainsi qu'on l'a dit, elles se boughouent et se graissent, et cet usage est commun aux hommes comme aux femmes. Ils emploient à cette opération la graisse des animaux qu'ils tuent; et quand ils en manquent, et qu'ils font griller, pour leur nourriture, des nymphes de fourmis, ils réunissent l'huile qui en suinte, et la gardent au besoin. L'onction faite avec cette huile leur donne une odeur très exaltée, et qui pourtant n'est pas désagréable (2). Les hommes sont aussi, toute l'année,

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 106.
(2) Ibid., t. III, p. 108.

entièrement nus, à l'exception d'un très petit chacal attaché sur les reins avec deux courroies, dont l'extrémité leur tombe sur les jarrets. Endurci par cette habitude constante de nudité, le Houzouana devient tellement insensible aux variations de l'atmosphère, que quand des sables brûlants de la plaine il se transporte au milieu des neiges et des frimas de ses montagnes, il ne semble point s'apercevoir du froid (1).

Sa hutte ne ressemble point à celle du Hottentot; elle est coupée verticalement par le milieu; de sorte qu'une hutte de Hottentot en ferait deux d'Houzouanas. Dans les émigrations, on laisse le kraal subsister. En route, les émigrants n'ont, pour reposer, qu'une natte suspendue et inclinée sur deux bâtons. Souvent même ils dorment sur la dure; il leur suffit alors d'une saillie de roche pour abri. Cependant, s'ils s'arrêtent quelquefois pour y séjourner, et qu'ils y trouvent des matériaux pour la construction de leurs huttes, alors ils se font un kraal. Mais, à leur départ, ils l'abandonnent comme les autres; et il en est ainsi de tous ceux qu'ils élèvent (2). Ils ont la vue excellente, l'odorat très fin, et ont une faculté toute particulière de découvrir les sources cachées dans le sein de la terre; et, quand ils manquent d'eau dans un pays, ils y creusent des puits.

L'Houzouana n'a pour armes qu'un arc et des flèches. Ces flèches sont très courtes, et se portent sur les épaules, dans un carquois d'environ dix-huit

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 91.
(2) Ibid., p. 92.

pouces sur quatre de diamètre, et qui, fait d'écorce de bois d'aloès, est recouvert de la peau d'une sorte de gros lézard, que ces nomades trouvent près de leurs rivières, et notamment sur les bords d'Orange et de la rivière des Poissons (1).

Le Vaillant est assez porté à considérer l'Houzouana comme la souche primitive des nations qui peuplent aujourd'hui l'Afrique méridionale, et présume que c'est de lui que descendent toutes les races de Hottentots de l'est et de l'ouest. Il croit en voir la preuve dans le rapport de leur physionomie, et dans le clapement de langue, qu'ils ont beaucoup plus prononcé.

Les Gheyssiquois, la dernière des nations vers le nord qu'a vue Le Vaillant, sont les Gossiquas de quelques auteurs; ce sont les seuls parmi ceux que notre voyageur a visités qui pratiquent la semi-castration. Selon eux, ce fut un signe distinctif que leurs ancêtres, étant en guerre avec les nations voisines, imaginèrent pour se faire reconnaître. On aurait dû penser que Le Vaillant, ayant vérifié un usage mentionné par Kolbe, rendrait justice à l'exactitude de ce voyageur; tout au contraire, il prend de là occasion de l'accabler d'injures, et de l'accuser de mensonge (2). A ne juger du Gheyssiquois que par les traits de sa physionomie et le clapement de son langage, il est de nation hottentote; il a des caractères qui se rapprochent du Gonaquois. On croirait même, d'après la comparaison de ces analogies, qu'il

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 96.
(2) Ibid., p. 264.

est le produit du Namaquois et du Cafre, comme le Gonaquois est le produit du Cafre et du Hottentot. Ce qui semble à notre voyageur confirmer cette conjecture, c'est que le canton qu'habite la nation gheyssiquoise touche à la Cafrerie, et la borde. Les gens de la horde eux-mêmes montraient à Le Vaillant, à l'est, une longue chaîne de montagnes qui allait se perdre au loin, vers le nord, et qui, habitée par leurs principales peuplades, les séparait des Cafres, ou au moins des Briquois et des Brinas (1), qu'ils regardent comme des peuplades cafres. La langue gheyssiquoise parut, à notre voyageur, être, à peu de chose près, la même que celle des grands Namaquois; et cependant, de toutes les nations africaines, ce sont celles qui lui ont semblé avoir entre elles le moins de ressemblance (2). Quant aux caractères qui ne sont point originels, et qui ne viennent pas de la nature, tels que la forme des habillements, des armes, des instruments de musique, la passion pour la chasse et la danse, le Gheyssiquois, sur ces objets, ne diffère en rien des autres nations qui l'entourent; seulement il a adopté, pour ses parures, une couleur particulière qui n'est point la leur. Toutes les siennes sont blanches, et composées des os de la jambe ou du pied de mouton, auxquels il sait donner, par des procédés qui lui

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 261. Selon Brink, les Brinas seraient les mêmes que les Briquas ou Briquois, les mêmes que les Sondamaquas, et alors les mêmes que les Bechapins, dont la capitale est Litakou. Voyez ci-dessus, t. XV, p. 419, 420 et 427.

(2) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 261.

sont propres, une blancheur éblouissante. Fabricant ainsi lui-même ses colliers et les autres objets de son luxe, il n'a pas besoin d'acheter la matière première, et ne dépend des colonies, pour son commerce, que par quelques articles de nécessité qui lui sont communs avec tous les sauvages. Aussi cette nation est-elle moins connue et moins fréquentée que toutes les autres. Les femmes y sont bien faites, d'une humeur gaie, toujours prêtes à rire et à danser, et avec cela elles ont une grande retenue par rapport aux mœurs. « J'ignore, dit notre voyageur, quelle est la cause physique ou morale à qui elles doivent leur continence. J'observerai seulement combien il est étrange que, sous un même climat, et chez des peuples qui ne diffèrent presque point entre eux, on trouve à la fois, ici, des femmes si retenues, là, des femmes qui le sont si peu. » De toutes les nations que Le Vaillant a visitées, aucune ne s'est montrée envers lui plus généreuse. « Je n'avais rien, dit-il, à lui donner en échange; et pendant les deux jours que j'ai passés chez elle, soir et matin on m'apportait gratuitement, de toutes les huttes, des jattes de lait. Le chef me força même d'accepter un agneau; et, quoique mes gens eussent encore le bœuf tué la veille, il leur donna plusieurs moutons pour les régaler » (1).

(1) Le Vaillant, *second Voyage*, t. III, p. 265.

Préliminaires sur le vocabulaire hottentot.

Le vocabulaire hottentot donné par Le Vaillant, quoique ne renfermant qu'un petit nombre de mots, est cependant intéressant par le soin qu'il a eu d'indiquer la prononciation, et aussi parce qu'il renferme les noms de la plus grande partie des animaux d'Afrique, tels qu'ils ont toujours été connus et désignés par les Hottentots du désert; il y a joint aussi les noms hollandais (1). Les signes qui accompagnent ces mots désignent les clapements qui sont de trois espèces : le premier marqué ainsi (A), celui dont on fait le plus d'usage, le plus simple; le plus doux et le plus facile à exécuter, s'opère en appuyant la langue sur le palais contre les dents incisives, la bouche étant fermée; c'est alors que, détachant la langue avec vitesse en même temps qu'on ouvre la bouche, ce clapement se fait sentir; ce n'est rien autre chose que ce petit bruit qui nous est familier, lorsque, obsédés par un ennuyeux, nous voulons témoigner, sans parler, qu'il nous impatiente. Le second clapement (V) est plus sonore que le premier; il suffit de détacher la langue du milieu du palais, et d'imiter, sans effort, la manière qu'emploie un écuyer pour faire partir des chevaux, ou pour accélérer leur marche. C'est au clapement de la troisième espèce qu'il faut donner le plus de force; c'est le plus difficile, et celui aussi dont on fait le moins d'usage; il s'exécute par une contraction sin-

(1) Le Vaillant, *premier Voyage*, t. II, p. 145 à 154.

gulière de la langue qu'on retire au fond du palais près de la gorge, et qui, après cette collision, revient soudain près des lèvres articuler les mots qui doivent la suivre sans aucun signe de repos, et sans interruption. Indépendamment de ces trois espèces de clapements, il est encore des parties de mots qui ne sont exactement que des sons produits par la gorge; mais il est impossible de les décrire; une longue habitude peut seule les graver dans la mémoire; on les désignera par une petite croix (+) placée au-dessus de la lettre, où il faudra en faire usage.

VOCABULAIRE HOTTENTOT.

Noms français.	Noms hollandais.	Noms hottentots.
L'éléphant	Oliphant	A-goap.
Le rhinocéros	Renoster	V-nabap.
L'hippopotame	Zee-koe	V-kaous.
La girafe	Kamul-paerd	A-na-ïp.
Le buffle	Beuffle	A-ka-oop.
L'élan gazelle	Eeland	A-kaana.
Le pasan	Gems-bock	A-kaïp.
Le coudouma (1)	Coudoe	V-koudou ou gaïp.
Le bubale	Harte-beest	A-kamap.
Le zèbre	Welde-paerd	V-kouarep.
Le couaga	Kwaga ou welde-ezel.	V-nou v-kouarep.
Le lièvre	Haaze	A-ou-amp.
Un daman	Das, ou klip-das	V-ka-oump.
Le sanglier	Welde-varke	V-kou-goop.
Le tamanoir	Erd-varke	A-goup.
Le porc-épic	Yzer-varke	V-nou-ap.
Un chien	Hond	A-harip.
Les chiens	Honden	A-harina.
Un rat	Rott	Douroux.

(1) M. Cuvier dit, quelque part, que le nom de coudouma, donné par Buffon à cet animal, ne provient que d'une étiquette où il y avait coudou, et qu'on a mal lue. Il y avait probablement coudou-mas, mâle de coudou, et on en a fait coudouma.

Noms français.	Noms hollandais	Noms hottentots.
Une chauve-souris.	Vleer-muyse	A-nouga-bouroup.
Un lion	Leuw	Gamma.
Un tigre	Tyger	Garou-gamma.
Un chat-tigre	Tyger-kat	A-ou-amp.
La hyène	Wolf	A-hirop.
Le chien sauvage	Welde-hond	A-goup.
Le chacal ou jakal	Jakals	A-dirip.
Le cheval	Paerd	Aap.
Le taureau	Beull	Karamap.
Une vache	Koe	Goumal.
Un bœuf	Oss	Goumap.
Un mouton	Schaap	Goou.
Des moutons	Schaapen	Goouna.
Un bouc	Bock	Bri-ï.
Une chèvre	Gytt	Tararé bris.
Un oiseau	Voogel	A-kanip.
L'outarde	Trap-gans	A-ou-ip.
La cane-petière	Kor-haan	A-haragap.
Un faisan	Fesant	Koa-koa v-kabos.
Un martinet	Welde-svaleuw	A-o-atsi A-nambro.
La perdrix	Patrys	A-ouri-kinas.
Une caille	Kwartel	A-kabip.
Un moineau	Moss	V-kabari.
Un vautour	Aas-voogel	A-gha-ip.
L'oie sauvage	Welde-gans	Gaamp.
Canard de montagne	Berg-zend	A-karo hei-gaamp.
Le phénicoptère	Flamingo	A-gaorip.
Une tourterelle	Tortel-duyt	A-neis.
Une montagne	Berg	A-oumana.
Un rocher	Klip	A-ou-ip. / A-karip.
Une rivière	Rivier	V-aap.
Une fontaine	Fontyn	A-aaup.
La mer	Zee	Hourip.
Un arbre	Boom	Haïp.
Un chariot	Waage	Houri-ip.
Une fleur	Blom	A-narina.
Du lait	Melck	Deip.
De l'eau	Waater	V-kama.
De la viande	Vleesch	V-gaaus.
Un poisson	Vis	A-ko oup.
Un caméléon		V-karou-koup.
Un papillon	Kapelle	Tabou tabou.
Trois différentes espèces de gazelles.	Rie-book	Gnioop.
	Duyker	A-aoump.
	Steen-bock	A-harip.

Noms français.	Noms hollandais.	Noms hottentots.
Une mouche.....	Vlig.....	A-dinaap.
Un serpent	Slang.....	A-kanou-goup.
Une tortue	Schild-pad	A-ouna.
Un crapaud.....	Pade.....	V-oorokoop.
Le légouan.....	L'égouan	V-naseep.
Un fusil.....	Snaphan.....	A-kabooup.
Une flèche.....	Peyl	A-aap.
Une sagaie.....	Sagays	A-aure-koop.
Un Européen	Europus.....	V-orée-goep.
Un nègre.....	Swarte-jong	Kabop.
Un Hottentot (1)....	Hottentot.....	Khoé-khoep.
Une Hottentote	Hottentoten.....	Tararé-khoes.

CHAPITRE XI.

Voyage et naufrage de B. Stout sur la côte de Cafrerie, en 1796 (2).

§ I.

Préliminaires.

Le récit du naufrage du capitaine américain Benjamin Stout fut d'abord adressé, sous la forme d'une simple relation, à M. John Adams, président des États-Unis d'Amérique, dont l'auteur avait été l'ami. Il cherche à établir, dans une longue préface, les avantages que sa patrie pourrait retirer de l'établis-

(1) On ignore l'origine du mot hottentot; mais si les Hottentots du mot Européen ont fait V-orée-goep, les Européens, à leur tour, en répétant le nom de Khoé-khoep, prononcé avec le son guttural, n'ont-ils pas pu faire le mot hottentot?

(2) *Cape of Good Hope and its dependencies: An accurate and truly interesting description of those delightful regions, etc.* By captain Benjamin Stout, etc. London, 1820, in-8°.

sement d'une colonie au cap de Bonne-Espérance, et démontre, d'une manière péremptoire, que cette belle possession convenait à la fois à toutes les puissances européennes, mais plus particulièrement à la Grande-Bretagne. Stout tenait à l'Amérique par la naissance, et à l'Angleterre par l'intérêt et les habitudes d'une longue résidence; aussi laisse-t-il voir partout son extrême partialité pour les Anglais, et sa haine pour les Hollandais. Sous ce double rapport, sa relation devait avoir beaucoup de succès en Angleterre, au moment où la colonie du Cap devint l'objet de tout l'intérêt du gouvernement, et, pour ainsi dire, le sujet de toutes les conversations. Elle trouva donc un éditeur anglais qui, sous un titre plus pompeux, parvint à lui donner un air de nouveauté, quoiqu'elle parût vingt-cinq ans après le fatal événement dont elle contenait le récit. L'idée que Stout donnait du caractère inoffensif des peuples de la Cafrerie était propre à seconder la politique de l'Angleterre, qui faisait tous ses efforts pour encourager les émigrations dans cette partie de l'Afrique, et détruire les préjugés et les craintes qu'avaient répandus quelques relations antérieures.

Les renseignements que Stout nous fournit sur les pays qu'il a parcourus, puisent un plus grand degré d'intérêt et de certitude dans la position même de l'auteur. Jeté par la tempête, sans armes, et presque sans vie, sur une côte habitée par des peuples qu'on s'était plu à dépeindre comme les plus féroces de toute l'Afrique, on est bien obligé de le croire, lorsqu'il assure que ces sauvages sont humains et généreux, qu'ils le reçurent avec bienveillance lui et son

équipage naufragé, qu'ils le nourrirent gratuitement de leurs provisions, et lui donnèrent des guides pour se rendre au Cap. En général, les observations du capitaine Stout portent le cachet de la bonne foi, de la franchise, et de l'exactitude.

§ II.

Naufrage de l'Hercule. Voyage par terre au cap de Bonne-Espérance.

Le vaisseau américain l'Hercule, commandé par le capitaine Benjamin Stout, au service de la compagnie des Indes orientales, et chargé d'une cargaison de riz pour l'Angleterre, mit à la voile le 19 mars 1796. Son équipage se composait de soixante-quatre hommes, Américains, Danois, Suédois, Hollandais, Portugais, et surtout Lascars, la plupart enrôlés aux Grandes-Indes.

La traversée ne présenta aucun incident extraordinaire jusqu'au 1er juin suivant. On se trouvait, à cette époque, par trente-cinq degrés de latitude sud, et vingt-huit degrés quarante minutes de longitude orientale, lorsqu'il s'éleva tout à coup un vent d'ouest qui obligea le vaisseau de demeurer, pendant six jours, sous sa voile d'étai du mât d'artimon. Le septième jour la mer, soulevée par la violence du vent, qui s'était accru progressivement, présentait, au rapport du capitaine Stout, un spectacle inouï dans les annales de la marine. Les plus vieux matelots en restèrent immobiles et glacés d'étonnement; les moins aguerris poussèrent des hurlements de frayeur. La nuit fut des plus pénibles; à une heure, le vaisseau

fut jeté au travers d'une lame qui le fit tourner sur lui-même, arracha le gouvernail, et ébranla toutes ses parties. Toutes les pompes furent mises en jeu; mais, en quelques minutes, l'eau s'était élevée de quatre pieds. Les sacs de riz furent jetés à la mer, jusqu'à ce qu'on eût trouvé la voie d'eau. Le linge, les balles de mousselines, tout ce qui se trouvait sous la main, fut employé à en fermer l'ouverture; et nul doute que si cette opération n'avait eu quelque succès, le vaisseau n'eût été englouti en peu de temps, quoique les pompes en sortissent cinquante tonneaux d'eau par heure (1). On était encore éloigné d'environ deux cents milles de la côte orientale d'Afrique.

Le 9, le capitaine prit des mesures énergiques pour réprimer les plaintes de l'équipage, et empêcher toute évasion dans les chaloupes. Il donna, en même temps, l'ordre de construire un radeau.

Cependant le vent s'apaisa progressivement. Stout tint conseil avec ses officiers, et il fut décidé que le seul moyen de sauver l'équipage était de sacrifier le bâtiment, et de l'échouer sur la côte. Dès que cette nouvelle fut répandue, le courage des matelots sembla redoubler. Dans la soirée du 15, on découvrit la terre à environ six lieues de distance. A cette époque, l'Hercule avait cinq pieds d'eau à fond de cale. Enfin le lendemain, à environ deux milles de la terre, le capitaine fit jeter l'ancre, dans l'espoir de sauver encore son vaisseau; mais cette dernière ressource n'eut aucun succès. Le contre-maître, à qui on avait donné le commandement de la grande chaloupe, avec

(1) B. Stout's, *Cape of Good Hope*, etc. p. 36-8

la garde des papiers les plus importants, reçut alors l'ordre de se séparer du bâtiment. Le câble de l'ancre fut coupé, les voiles de l'avant furent déployées, et le bâtiment alla violemment donner sur un amas de rochers, à un demi-mille du rivage. Après être resté trois à quatre minutes dans une affreuse position, qui permettait à peine aux matelots de se tenir debout, il fut relevé par une vague immense, qui le porta, à la longueur d'un câble, plus près de la terre sur un autre écueil, où il fut battu par un reflux affreux, qui menaçait de l'engloutir à chaque instant.

Le radeau, dernier espoir des malheureux naufragés, avait été séparé du vaisseau dans cette dernière catastrophe, et il ne leur restait plus, pour moyen de salut, que de se confier à la mer, qui portait sur le rivage. Un nègre fut le premier qui s'élança dans son sein. Il voulut d'abord relever le radeau, mais il en fut deux fois renversé, et gagna heureusement la terre, après avoir lutté pendant deux heures contre les vagues avec une intrépidité qui semblait au-dessus des forces humaines.

On était en face de la côte de Cafrerie, à quelques lieues de l'embouchure de la rivière Infanta (1). Les naturels avaient allumé plusieurs feux, et paraissaient en grand nombre sur le rivage. Dès que le nègre eut

(1) Quelle est la rivière que Stout a voulu désigner par le nom de rivière de l'Infant, sur cette partie de la côte d'Afrique? Il est probable qu'il l'ignorait lui-même. Gardner, sur sa mappemonde, donne le nom de rivière de l'Infant à la grande Visch-Rivier. Ce ne peut être celle que désigne ici Stout, puisqu'il fut cinq jours à s'y rendre après avoir pris terre. Comme Stout, dans son récit, nous parle des Cafres tambookis, il me paraît démontré que sa rivière Infanta est la rivière nommée grande Kei sur les cartes des Voyages de Thompson, et des recherches de Phillips.

pris terre, une troupe de Cafres s'en empara et le conduisit derrière les collines de sable qui bordent la mer dans cet endroit. Douze matelots imitèrent son exemple, et arrivèrent aussi heureusement que lui à l'aide de poutres de bois, dont ils s'étaient munis. Les Cafres les saisirent également, et les emmenèrent aussi hors de la vue du vaisseau. Cette conduite des naturels était un nouveau sujet de désespoir pour ceux qui restaient à bord. Ils ne doutaient point que leurs malheureux compagnons ne fussent tombés entre les mains d'une horde d'anthropophages. La nuit se passa dans les angoisses de la plus cruelle incertitude. On était partagé sur le parti à prendre; les uns préféraient périr dans la mer que de s'exposer à la cruauté des Cafres; les autres proposaient d'aborder tous à la fois sur le rivage, afin d'intimider les naturels par leur grand nombre, résolution qui les eût sans doute perdus, s'ils avaient eu les moyens de l'exécuter.

Le retour du jour n'apporta aucun soulagement à cette affreuse situation; le rivage était désert, et les conjectures de la veille paraissaient se réaliser. Ce ne fut qu'à neuf heures que le désespoir des malheureux naufragés fit place à une sorte de délire de joie, à la vue de leurs treize compagnons, accompagnés des Cafres, qui leur faisaient signe de descendre au rivage. En quelques minutes, le reste de l'équipage se précipita dans la mer. Le capitaine s'y élança à son tour; et tous gagnèrent la terre, à l'exception d'un seul, qui périt dans cette traversée, et des trois hommes qui accompagnaient le contre-maître dans la grande chaloupe.

Les naturels étaient couverts de peaux de bêtes, armés de lances, et accompagnés d'un grand nombre de chiens. Le hasard voulut qu'il se trouvât parmi eux un Hottentot qui, ayant servi chez des colons hollandais, entendait leur langue, et que le troisième contre-maître de Stout fût lui-même Hollandais. Ce moyen inespéré de communication fut d'un grand secours aux naufragés.

Après avoir adressé des remercîments aux naturels, le capitaine, qui pensait que ce devait être dans ces parages à peu près que le Grosvenor avait fait naufrage en 1782, s'informa si quelques uns des Cafres présents se rappelaient une semblable catastrophe. Plusieurs répondirent par l'affirmative, et, montant sur une butte de sable, indiquèrent l'endroit où le naufrage avait eu lieu. Quant aux renseignements sur le sort des naufragés, ils furent assez peu satisfaisants. Il paraît que le capitaine Coxson et les hommes qui l'accompagnaient furent massacrés dans une rixe qui s'éleva entre eux et le chef des Cafres, qui voulait emmener dans son kraal deux dames européennes. Après la mort de leurs généreux défenseurs, elles restèrent livrées à la merci de ces barbares; l'une d'elles mourut peu de temps après son arrivée au kraal; mais l'autre vivait encore, au rapport des naturels, et avait eu plusieurs enfants du chef cafre. Du reste, on ne savait pas quelle partie de la contrée elle habitait à cette époque (1).

(1) B. Stout's, *Cape of Good Hope*, *etc.*, p. 53-54. La carte de Thompson indique l'emplacement du naufrage du Grosvenor vers le trente-unième degré de latitude sud; c'est-à-dire à un degré et

On employa le reste de la journée à aider les Cafres à sauver tout ce qu'ils purent du naufrage. Dès qu'un morceau de bois était jeté sur le rivage, ils le plaçaient sur le feu pour en retirer le fer, qui semblait être le principal objet de leurs recherches. A la nuit, les Cafres se retirèrent, et laissèrent l'équipage dormir en plein air, derrière les collines de sable, sans abri et sans nourriture. Mais, le lendemain, leur chef amena avec lui un bœuf, pour pourvoir à leurs pressants besoins. Les Cafres l'assommèrent à coups de massue, et lui traversèrent les flancs de leurs lances; il fut en un instant dépouillé, coupé en morceaux, et distribué. Le bœuf avait été amené pour les naufragés; mais les Cafres avaient faim, et ne connaissaient rien à l'étiquette européenne; en conséquence, ils en dévorèrent la plus grande partie. Trois jours se passèrent sans que Stout pût obtenir de leur chef la promesse d'être conduit aux premiers établissements européens de la colonie du Cap. Le peu de soin que ces barbares semblaient prendre de leurs prisonniers, le mystère qu'ils mettaient dans toutes leurs actions, inspiraient une grande terreur aux malheureux matelots, qui se croyaient destinés à devenir à la fin les victimes de leurs mœurs cruelles. L'avidité avec laquelle ils les voyaient s'arracher les entrailles sanglantes des bœufs qu'ils venaient d'assommer, redoublait encore leur première crainte d'être tombés entre les mains de cannibales (1).

demi plus au nord que l'embouchure de la grande Keï, où, suivant nous, Stout aborda.

(1) Stout's *Cape of Good Hope etc.*, p. 58.

Quoique le capitaine Stout partageât en partie l'inquiétude de son équipage, il ne perdait cependant aucune occasion d'étudier les mœurs et les usages des Cafres. Ces peuples, presque nus, ont une passion d'enfant pour les ornements et pour les bagatelles brillantes. Une paire de boucles de jarretières dont le capitaine orna les oreilles du chef cafre, parut redoubler le respect de sa peuplade, qui passa quelque temps à contempler avec admiration sa noble contenance et sa nouvelle parure. Le capitaine profita de la bonne disposition du sauvage pour s'entretenir familièrement avec lui sur l'importante question de l'existence de Dieu. Les réponses qu'il lui prête semblent prouver que si le Cafre ne croyait pas à Dieu, c'était moins par défaut d'intelligence que parce que cette intelligence se refusait à admettre qu'un être tout-puissant pût souffrir que le mal existât dans le monde (1).

Un autre jour, Stout voulut être témoin de l'adresse des Cafres à lancer leurs sagaies ou hassagaies, et pria leur chef d'ordonner à quelques uns de ses guerriers de faire l'exercice en sa présence. Cette arme est une espèce de lance d'environ quatre pieds et demi de longueur, faite d'un bois élastique, et garnie, à l'extrémité, d'un fer qu'ils savent empoisonner avec tant d'habileté, que l'homme ou l'animal qui en est frappé reçoit une mort prompte et inévitable.

On plaça un billot de bois sur la terre, et on s'éloigna à environ soixante pieds. Le chef avertit Stout qu'il allait voir de quelle manière ils engagent le

(1) B. Stout's, *Cape of Good Hope*, etc., p. 61-2.

combat avec leurs ennemis. Alors une trentaine de Cafres commencèrent leur manœuvre. Ils coururent d'abord à une grande distance, et se jetèrent à terre tout à coup comme s'ils eussent été privés de tout mouvement; puis, se relevant soudainement, se séparant, et se réunissant de nouveau, ils s'avancèrent rapidement au point de départ, en se pressant fortement les uns contre les autres. Alors on vit voler une nuée de sagaies, qui atteignirent le but avec une précision presque incroyable. Après plusieurs épreuves de ce genre, le chef pria Stout de montrer, à son tour, son savoir-faire; mais il dut paraître bien maladroit aux yeux des sauvages; et ce ne fut qu'après avoir reçu une leçon du chef lui-même, qu'il parvint à lancer un peu mieux une arme si peu familière au bras d'un Européen (1).

Le lendemain fut le jour de délivrance des malheureux naufragés. Il ne restait plus rien à recueillir des débris du vaisseau; et les Cafres, au lieu d'un guide, en accordèrent deux au capitaine pour conduire son équipage au Cap. Il paraît que le peu d'empressement qu'ils avaient mis à satisfaire ses désirs à cet égard, venait de la crainte que les Européens, instruits du naufrage de l'Hercule, ne vinssent leur en disputer les débris.

La horde entière accompagna nos voyageurs pendant la première journée. Le lendemain, on distribua à chaque homme trois ou quatre livres de bœuf, qui devaient lui suffire jusqu'au premier établissement eu-

(1) Stout's *Cape of Good Hope*, &c. p. 68-69.

ropéen. En se séparant, les Cafres semblèrent témoigner des regrets. Le capitaine Stout s'efforça de donner à leur chef les plus grandes marques d'amitié et de reconnaissance. Le sauvage les reçut avec bonté, et lui demanda pour toute grâce qu'il dît aux colons que son vaisseau s'était perdu à une si grande distance de la terre, qu'aucune de ses parties ne pouvait être rejetée sur le rivage.

Le 23, les naufragés se mirent en marche, sous la conduite du Hottentot qui parlait hollandais, et d'un Cafre qui connaissait bien le pays. A peine trois ou quatre d'entre eux avaient-ils des souliers; le capitaine était du nombre de ceux qui étaient forcés de marcher pieds nus; du reste, il était le mieux vêtu, ayant eu la précaution de se couvrir d'un schall, d'un pantalon et de quatre chemises, avant de se jeter à la mer.

On se dirigea d'abord à l'ouest, dans l'espoir de trouver plus facilement des sources d'eau fraîche, celles qui sont sur le rivage étant, au rapport des guides, généralement saumâtres. La contrée était agréablement coupée de collines, de vallées, et de vastes plaines bien arrosées, mais moins boisées que celles qu'on avait traversées le jour précédent. L'herbe était d'une hauteur considérable; mais on n'apercevait aucune trace d'habitants, de bétail, ni de culture. Aucune bête féroce ne se montrait, quoiqu'on rencontrât partout leurs excréments. On commença à souffrir de la privation d'eau après avoir fait environ trente-cinq milles; mais on arriva heureusement, vers la fin du jour, sur les bords d'un ruisseau, où

l'on dressa des feux pour la nuit. Le bois que l'on coupa aux environs ressemblait, dans quelques unes de ses parties, à l'épine commune d'Europe. Un des Cafres battit le briquet, et le feu fut promptement allumé. Il se servit, dans cette occasion, d'une substance énergique extraite d'un roseau, et tellement inflammable, qu'une seule étincelle de la pierre y mit aussitôt le feu (1).

Le lendemain, on passa deux petits ruisseaux desséchés, et l'on gravit des terres élevées, d'où la vue s'étendait sur de belles vallées, couvertes de plantes, d'herbes sèches, et de groupes de grands arbres; on apercevait plus loin de vastes forêts, longeant une chaîne de montagnes de différentes hauteurs. On souffrit beaucoup de la soif dans cette marche; mais, comme le jour précédent, on s'arrêta, pour passer la nuit, sur la rive d'un ruisseau, où la caravane se désaltéra à loisir, quoique l'eau n'en fût pas de bonne qualité. On avait fait environ trente milles.

Le 25, vers midi, on rencontra, au milieu d'un bois considérable, une horde de Cafres cruels, qui passent, même parmi leurs compatriotes, pour les plus féroces du pays. On aborda d'abord des femmes, qui se montrèrent obligeantes, et offrirent à la caravane deux paniers de beurre. Ces paniers étaient composés d'un tissu de branches d'arbre tellement serré, qu'il ne laissait pas échapper l'eau. On avait à peine fait quelques pas, qu'on se trouva en présence de douze hommes armés de sagaies, et couverts de

(1) Stout's, *Cape of Good Hope*, etc., p. 86.

peaux de léopard. A leur approche, les deux guides s'enfuirent sur les rives de la grande rivière du Poisson (Groote-Wische-Rivier), qui n'était qu'à quelques centaines de pas de cet endroit. Les cris et les exhortations de la caravane ne purent les ramener; ils se hâtèrent de traverser le lit de la rivière, alors à sec, et ne s'arrêtèrent que sur le sommet d'une montagne située sur la rive opposée, qu'ils gravirent avec une agilité surprenante (1).

Les sauvages abordèrent nos voyageurs en brandissant leurs sagaies, et l'un d'eux voulut s'emparer d'un couteau qu'un des matelots portait à sa ceinture. Celui-ci résista, et fit lâcher prise au Cafre. Il serait impossible de décrire l'aspect que prit alors la figure du sauvage, outré de colère d'avoir eu le dessous. Son visage noir, relevé de bandes d'ocre rouge, ses yeux enflammés par la rage, et à moitié sortis de leurs orbites, sa bouche contractée, et laissant voir d'horribles grincements de dents, imprimaient à tous ses traits un caractère infernal, digne du pinceau de Raphaël.

Le Cafre fut heureusement arrêté dans sa vengeance, et la caravane put continuer sa marche. On retrouva les guides sur le sommet de la montagne, où ils s'étaient placés. Ils firent une peinture effrayante du caractère féroce des Cafres qu'on venait de rencontrer, et assurèrent que si la plus grande partie de la horde n'eût pas été occupée à la chasse, aucun des voyageurs n'eût échappé à leur fureur. En

(1) Stout's, *Cape of Good Hope*, etc., p. 31.

cheminant le long de cette montagne, on jouit de la perspective la plus pittoresque et la plus étendue. Une plaine immense, ornée de petits monticules, dont les sommets étaient couverts de mimosa et d'arbrisseaux de différentes espèces, se prolongeait à perte de vue. Des troupes innombrables d'animaux, et surtout de gazelles, étaient dispersées de tous côtés, et un nombre infini de ruisseaux arrosaient ces belles campagnes. La caravane resta immobile de surprise et de plaisir en contemplant cette nature riche et sauvage, et sembla oublier un instant les fatigues et les dangers du voyage. A l'approche de la nuit, on choisit, comme à l'ordinaire, un lieu de campement, et l'on alluma de grands feux pour éloigner les bêtes féroces, précaution qui n'empêcha pas les éléphants de passer et repasser, pendant toute la nuit, dans le bois près duquel on s'était arrêté.

Le lendemain, on continua à voyager à travers un beau pays. Le sol se composait d'argile rouge et jaune, et les vallées paraissaient couvertes de hautes herbes; mais on ne remarquait nulle part des traces de culture. On trouva, dans cette journée, quelques huttes abandonnées, où plusieurs des gens de la caravane voulurent pénétrer; curiosité qui leur coûta fort cher; car ils en sortirent entièrement couverts de puces (1). On rencontrait, de temps en temps, de l'eau; mais elle était, pour la plupart du temps, saumâtre, quoiqu'on fût à plus de cinquante milles de la mer. On passa cette nuit-là au bord d'une petite forêt, après avoir fait environ trente-cinq milles.

(1) Stout's; *Cape of Good Hope*, etc.; p. 96.

A cette époque, les provisions étaient presque entièrement épuisées, et un grand nombre des gens de la caravane avaient les pieds ulcérés. Le jour suivant, on se mit cependant en marche dès sept heures du matin; mais plusieurs tombèrent de fatigue avant la fin de la journée. Le reste de la caravane continua à marcher jusqu'au soir, dans l'espérance que leurs compagnons les rejoindraient plus lentement. On mit le feu aux herbes sèches pour leur servir de guide: le lendemain matin on les attendit en vain; et, comme les guides assurèrent qu'on arriverait à une habitation européenne dans le courant de la journée, on redoubla de courage, dans l'espérance d'être bientôt à même de secourir les malheureux qu'on avait laissés en arrière.

On atteignit, en effet, une ferme sur le soir; elle était déserte, et avait été abandonnée et détruite pendant la dernière guerre des Cafres et des colons. Cette nuit se passa dans la plus cruelle inquiétude; personne ne put dormir; on s'entretint, autour des feux, des dangers qui menaçaient la vie des malades laissés seuls, sans armes, à la merci des bêtes féroces, et des Boschimans, non moins dangereux. Ces malheureux étaient au nombre de trente-six, sur les soixante qui composaient tout l'équipage.

Les guides assurant de nouveau qu'on atteindrait un établissement européen dans la journée, on prit cependant le parti de s'y rendre le plus promptement possible. En effet, on marchait depuis trois heures, sans s'arrêter, lorsqu'un des guides cria tout à coup, dans un transport de joie: « Je vois un Hottentot qui

garde un troupeau de moutons. Toute la caravane se porta avec précipitation vers l'endroit indiqué. Le berger hottentot lui servit de guide; et elle arriva, après trois heures de marche, à l'habitation de Jean Du Pliesies. Ce colon était un vieillard de soixante ans, né en Hollande, mais résidant en Afrique depuis long-temps. Sa maison était construite en terre mêlée de roseau; quelques siéges, une table, et quelques ustensiles de cuisine, en formaient tout l'ameublement. Ses cinq ou six garçons, avec leurs femmes et leurs enfants, portaient sa famille à une vingtaine d'individus. Ses biens étaient immenses, et son bétail ne s'élevait pas à moins de mille bœufs, et douze mille moutons.

Du Pliesies ne fut pas plus tôt instruit du sort des naufragés et de leurs malheureux compagnons, qu'il ordonna à deux de ses fils d'aller à leur recherche avec un chariot attelé de huit bœufs. Cette mission eut un prompt résultat; le lendemain, les deux jeunes colons revinrent avec bon nombre d'entre eux, qu'ils avaient trouvés réunis au coin d'un bois, et entièrement résignés à leur sort. Treize autres s'étaient séparés le jour précédent, et avaient pris une direction inconnue. Stout ne les revit jamais; mais il apprit, dans la suite, qu'après avoir éprouvé les plus cruelles souffrances, ces malheureux étaient parvenus à gagner le Cap (1).

Cependant Du Pliesies avait envoyé des messagers chez les colons des environs pour réclamer leur as-

(1) Stout's, *Cape of Good Hope*, etc., p. 109.

sistance en faveur des naufragés. Plusieurs s'empressèrent de se rendre chez lui, et montrèrent la plus grande générosité. Ils offrirent de prendre dans leur habitation ceux qui ne se croiraient pas en état de faire le voyage jusqu'au Cap, promettant de les y conduire à la première occasion. Ces offres obligeantes furent refusées, et il fut décidé qu'on se rendrait au Cap le plus promptement possible. Du Pliesies fournit un chariot avec deux relais, chacun de huit bœufs, qu'il confia à la conduite de son fils et de plusieurs domestiques hottentots. Une lettre de recommandation fut donnée à Stout pour tous les colons chez lesquels son équipage passerait.

Pendant le séjour que l'on fit chez le bon Du Pliesies, Stout eut occasion de connaître le sentiment des fermiers de l'intérieur sur le gouvernement du chef-lieu de la colonie. Du Pliesies lui parla plusieurs fois, avec indignation, des ordres tyranniques sous le poids desquels ils gémissaient. Il avait découvert, à la surface de la terre, sur sa propre habitation, une mine de plomb qu'il osait à peine toucher; car l'emploi d'une seule livre de ce métal l'eût infailliblement fait condamner à une déportation perpétuelle à Batavia. Il ne craignait pas de déclarer que si une autre nation formait un établissement sur la côte orientale ou occidentale de cette partie de l'Afrique, il se réunirait volontiers à tous ses voisins pour lui fournir des provisions au préjudice de la Hollande. Ces sentiments de haine étaient partagés, par tous les colons, pour les Hollandais de l'intérieur; et la conduite cruelle et impolitique qu'ils avaient déployée contre

les naturels ne leur laissait aucune ressource dans les secours qu'ils auraient pu en tirer (1).

Un grand nombre d'animaux féroces fréquentent les environs de l'habitation de Du Pliesies. Les arbres qui l'entourent étaient couverts de peaux de lions, de tigres (2), de panthères, qu'on y faisait sécher. Stout remarqua aussi, à l'entrée de la maison, deux énormes carcasses de rhinocéros. Du Pliesies lui apprit que ses fils avaient tué ces deux animaux, sur ses terres, la veille de l'arrivée de la caravane.

Tout étant préparé pour le départ des naufragés, on se mit en marche le 2 de juillet. Pendant les quatre ou cinq premières journées, on trouva des habitations généralement distantes l'une de l'autre de quinze à seize heures de chemin (3). On fut reçu partout avec la plus généreuse hospitalité. Stout ajoute qu'il a soin d'appuyer sur ces détails, parce qu'on s'est plu à représenter les colons comme des bandits sans frein et sans pitié, et il regarde comme

(1) Stout's, *Cape of Good Hope, etc.*, p. 13, 19 et 107. Telle était la disposition des colons pour le gouvernement hollandais, en 1795, c'est-à-dire l'année même où la colonie du Cap fut occupée par les troupes anglaises. Le capitaine Stout n'apprit ce grand événement que trois ou quatre jours avant d'arriver au Cap. Il avoue, dans un autre endroit (p. 137), que ces sentiments de haine n'étaient cependant pas universellement partagés, et que plusieurs colons déclarèrent, en sa présence, qu'ils eussent volé au secours de la ville s'ils avaient été prévenus à temps par le gouverneur.

(2) On a déjà fait remarquer qu'il n'existe pas de tigres, proprement dits, en Afrique.

(3) Le mot heure est pris ici comme mesure d'espace, et non de temps. Les colons du cap de Bonne-Espérance comptent ainsi les distances ; une heure de chemin répond à peu près au mille d'Angleterre.

un devoir sacré, après l'accueil qu'ils lui ont fait, de les laver de ce reproche odieux et injuste (1).

On trouva peu d'eau, et bien rarement du pain dans ce trajet. Le sol était coupé de collines et de vallées, et offrait souvent les sites les plus pittoresques. On apercevait, de temps en temps, de grandes troupes de loups, et des troupeaux tellement innombrables de l'espèce d'antilope que les colons appellent spring-bock, qu'ils semblaient se composer de plus de douze à quatorze mille têtes. Les colons assurèrent Stout qu'on trouve quelquefois ces animaux réunis en plus grand nombre encore, et qu'on en tue fréquemment trois à la fois d'un seul coup de fusil. Les pintades sont presque aussi communes dans ces parages; on y vit encore des zèbres, et des autruches qui ne paraissaient pas effrayées de l'approche de la caravane (2).

Quand on eut atteint l'endroit qu'on nomme le Passage du Boschiman, les guides avertirent les voyageurs de se tenir sur leurs gardes, et n'avancèrent eux-mêmes qu'en tenant leurs fusils prêts à faire feu. Ce passage est étroit, et les collines, à droite et à gauche, d'une élévation considérable. Des bouquets de bois sont dispersés çà et là, partout où les masses de rochers ne se montrent pas; il paraît que les Boschimans (les hommes des bois) se cachent dans les creux de ces roches saillantes, et fondent à l'improviste sur les voyageurs, qu'ils dépouillent, et qu'ils massacrent sans pitié. La caravane passa tran-

(1) Stout's *Cape of Good Hope, etc.*, p. 114.
(2) Ibid., p. 115.

quillement, sans apercevoir un seul de ces sauvages. Les colons dirent à Stout qu'ils se rassemblent quelquefois au nombre de quarante ou cinquante pour aller à la recherche des Boschimans, et qu'ils les tuent sans merci comme des bêtes féroces; mais que l'extrême agilité de ces peuples les dérobe souvent à leurs poursuites. Ils vivent de pillage, de gibier, et du fruit d'un arbrisseau qu'on appelle pain de Boschiman. Le tronc et les branches de cet arbre ont le goût du bananier, lorsqu'on les fait rôtir (1).

A mesure qu'on avançait vers le Cap, on trouvait quelques plantations de tabac; mais cette plante était de mauvaise qualité, parce que les colons ignorent l'art de la bien cultiver. Après avoir traversé le Passage du Boschiman, on entra dans une riche contrée, fréquentée par un grand nombre de gazelles et de porc-épics. Stout eut la curiosité d'examiner le terrier d'un de ces derniers animaux, et il jugea, à la quantité de terre qui se trouvait à l'entrée, que l'animal avait pénétré très avant.

Du 8 au 16 juillet (2), le voyage ne fut interrompu par aucun événement fâcheux. Les montagnes s'élevaient, dans quelques endroits, à une hauteur prodigieuse, et les vallées étaient, partout, ornées d'une riche végétation. Il fallut marcher pendant trois jours et demi pour traverser la plus étendue de ces vallées, nommée par les colons Lang-Kloof, et présentant la perspective la plus magnifique. Elle est formée par des collines qui se dirigent parallèlement

(1) Stout's, *Cape of Good Hope, etc.*, p. 117 à 119.
(2) C'est par erreur que l'original porte juin, au lieu de juillet.

sur une étendue de soixante-dix à quatre-vingts milles. L'espace qui les sépare varie de quatre à huit milles de largeur; de nombreux ruisseaux, bordés de groupes touffus d'aloès, y répandent une fécondité surprenante. On y trouve surtout, en grande abondance, une plante qui a l'odeur et la saveur du thym, et qui communique à la chair de mouton un excellent goût de venaison (1).

A partir de cette époque, on n'avait plus rien à redouter de la part des Boschimans. La caravane se sépara, le 17, en différentes troupes, et plusieurs des naufragés restèrent dans les habitations; un de ces derniers, excellent tonnelier, épousa depuis la fille d'un colon, auquel il s'était attaché, et devint lui-même un riche fermier.

Stout resta avec son second et son troisième contre-maîtres. Les habitations devenaient de plus en plus communes, et la population augmentait sensiblement. On trouvait généralement une ferme de deux milles en deux milles. Plusieurs étaient remarquables par leur belle situation et l'abondance de leurs productions et de leurs fruits. Les colons étaient pourvus d'eau-de-vie et de vin, produit de leur propre crû, qu'ils vendaient avantageusement au Cap. Le gibier était toujours abondant, l'aloès croissait en grande quantité. Stout remarqua, au sujet de cette plante, que les colons ne savaient pas, de son temps, préparer et extraire la drogue précieuse qu'elle produit, et qu'ils en laissaient périr sur

(1) Stout's *Shipwreck, Cape of Good Hope, etc.*, p. 122.

pied des forêts entières, qui seraient devenues pour eux la source d'un immense revenu.

Depuis le 17 juillet jusqu'au 21, on parcourut un pays montagneux. Les colons qui habitent les vallées possèdent des troupeaux de moutons innombrables; mais leurs bêtes à cornes sont moins nombreuses et moins belles que celles des établissements plus avancés dans l'intérieur.

Le 22, Stout et ses deux compagnons arrivèrent au village de Zwellendam; le landrost les reçut avec beaucoup de bonté, et donna à Stout une lettre de recommandation pour le général Craig, commandant les troupes anglaises au Cap. Le lendemain, on gagna Stellenbosch, où Stout se procura des vêtements. Il en partit le 30, après quelques jours de repos, et arriva le soir même à la ville du Cap. Il eut peu à se louer de l'accueil qui lui fut fait par le général, tandis qu'au contraire il fait les plus grands éloges de la bonté et de l'humanité de l'amiral Elphinstone.

Pendant les six semaines que le capitaine Stout resta dans cette ville, il eut la consolation d'y voir arriver une trentaine de ses gens, presque tous Lascars : ils étaient dans un état complet de nudité. L'amiral Elphinstone leur fournit les moyens de retourner au Bengale, à bord d'un vaisseau de la compagnie. Stout lui-même s'embarqua sur la Sainte-Cécile, et prit terre en Irlande au port de Crook-Haven, vers le milieu du mois de novembre 1796.

§ III.

Observations générales du capitaine Stout, sur les peuples de la côte orientale de la région du cap de Bonne-Espérance.

Le capitaine Stout n'est point de l'avis des voyageurs, qui ont représenté les natifs de cette partie de l'Afrique comme une race très féconde. Dans les contrées de la côte orientale qu'il a parcourues, il a trouvé la population bien au-dessous de ce qu'elle pourrait être, quoique le sol y soit fertile, le gibier nombreux, et le climat favorable au développement de la race humaine.

Les naturels de la Cafrerie ne connaissent pas la culture du blé; au-delà des établissements européens, on ne trouve pas une seule plantation de céréales; mais le gibier et le bétail fournissent une abondante nourriture. Les naturels établissent leurs huttes là où ils trouvent des pâturages pour leurs troupeaux, et changent de campement lorsqu'ils sont épuisés. L'usage de la charrue leur est entièrement inconnu. Lorsqu'ils n'ont pas été heureux à la chasse, ils supportent la faim jusqu'à ce qu'elle les force à affronter de nouveau les dangers des forêts. Dans ces excursions, ils ont souvent à combattre les lions, les rhinocéros, les hippopotames, les buffles et les panthères; mais ils préfèrent la chair de ces animaux carnassiers à celle de leurs bœufs ou de leurs moutons; les premiers leur servent de bêtes de somme ou de compagnons dans les combats; ils les dressent à distinguer, dans la mêlée, un allié d'un ennemi, à charger le

dernier et défendre le premier. Ce sont aussi ces animaux qui protégent les troupeaux contre les bêtes féroces. Le bétail est tellement commun dans certains cantons, qu'on échange un bœuf pour un clou, et un mouton pour un grain de verroterie (1).

Les naturels qui reçurent les naufragés sur le rivage, et qui montrèrent tant d'humanité à leur égard, appartenaient, suivant Stout, à la tribu des Cafres tamboukis, nation que l'on avait représentée jusqu'alors comme la plus féroce et la plus vindicative de toutes celles qui habitent la Cafrerie. Stout repousse avec indignation cette odieuse calomnie, dont le récit de son naufrage prouve assez la fausseté. Il attribue aux colons hollandais tous les récits des cruautés répandues sur ces peuplades, dont ils avaient besoin de flétrir le caractère pour justifier leurs propres crimes. Lorsque les naturels, troublés dans leur propriété, font la moindre résistance, on les dépeint au Cap comme des troupes de loups qui ravagent le pays. Les colons, saisissant alors ce prétexte, se réunissent, pénètrent dans le pays, et détruisent des hordes entières, sans distinction d'âge ni de sexe; ils emmènent ensuite le bétail enlevé à leurs malheureuses victimes, et vont attendre dans leurs habitations une nouvelle occasion de recommencer leurs brigandages. Les guides qui conduisaient la caravane montrèrent aux naufragés les traces récentes d'un de ces massacres dignes des plus féroces cannibales (2).

(1) Stout's *Shipwreck*, p. 26 et suiv.
(2) Stout's *Shipwreck*, p. 78 et suiv.

Une race de Cafres qui passe pour n'être pas moins cruelle que les Tamboukis, et sans doute avec plus de raison, est celle des Boschimans, nom qui signifie homme des bois en hollandais. Ces sauvages se tiennent embusqués le long des chemins pour dévaliser les voyageurs. Stout eut occasion d'examiner un individu de cette race; c'était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, n'ayant que quatre pieds deux pouces de hauteur. Il avait été élevé par un fermier, qui l'avait sauvé du massacre dans une expédition contre une horde de Boschimans. Son nez, au lieu de former une saillie en avant, se composait d'un morceau de chair flasque qui retombait sur les narines; et quoique sa corpulence fût monstrueuse, ses mouvements égalaient ceux d'une gazelle en agilité et en promptitude. Le seul éclaircissement que Stout put obtenir sur l'origine de ce peuple, fut qu'il était d'une race particulière.

Les Boschimans poursuivent et massacrent les Hottentots et les Cafres qui tombent dans leurs mains; de même que les colons chassent les Boschimans comme des bêtes féroces. Les arcs de ces sauvages ont deux pieds et demi de longueur, et leurs flèches, dont ils portent toujours avec eux une bonne provision, environ deux pieds deux pouces d'une extrémité à l'autre. Ils emploient pour ces armes une espèce de roseau, qu'ils garnissent d'un os pointu empoisonné; cet os est attaché de manière à rester dans la blessure (1).

(1) Stout's *Shipwreck*, p. 116-7.

A la fin de sa relation, le capitaine Stout s'élève avec force contre la méthode de civiliser les sauvages par le moyen des missionnaires; il n'hésite pas à affirmer qu'en Afrique, comme en Amérique, les travaux des missions ont plutôt retardé que secondé le développement de la civilisation; l'intelligence bornée des sauvages ne pouvant s'élever jusqu'aux idées métaphysiques, et leur bon sens naturel les portant à repousser tout ce qu'ils ne peuvent comprendre (1).

CHAPITRE XII.

Voyage de M. L. Degrandpré au cap de Bonne-Espérance (2).

M. DEGRANDPRÉ, marin expérimenté, et observateur exact, dont nous avons publié, dans le livre précédent, un voyage au Congo, nous fournira encore, sur le cap de Bonne-Espérance, un chapitre qui ne sera pas dépourvu d'intérêt ni d'instruction. Quoique sa relation n'ait vu le jour qu'en 1801 (3), M. Degrandpré a visité cet établissement, sous l'ad-

(1) Stout's *Shipwreck*, p. 139 et suiv.

(2) On ne connaît pas la date précise du voyage de M. Degrandpré au cap de Bonne-Espérance; on sait seulement que sa relation est antérieure à l'année 1795, puisqu'il n'y est fait mention que du gouvernement de la compagnie hollandaise. Cet officier se trouvait sur la côte occidentale d'Afrique en 1786 et 1787. Voyez t. XIV, p. 384-439.

(3) *Voyage au cap de Bonne-Espérance*, imprimé à la suite du *Voyage à la côte occidentale d'Afrique*; par L. Degrandpré, officier de la marine française, t. II, p. 69 à 306. Paris, Dentu, 1801.

ministration hollandaise, dans les années qui précédèrent immédiatement sa conquête par l'Angleterre, en 1795. Cette circonstance ajoute un intérêt de plus à ce voyage, puisqu'en nous faisant connaître l'état de cette grande colonie, au moment où elle sortit des mains de ses premiers possesseurs, elle nous met à même de mieux juger des progrès qu'elle a pu faire entre celles de ses nouveaux maîtres.

En sa qualité d'officier de marine, M. Degrandpré commence son récit par des détails nautiques. Après avoir exposé la cause des obstacles qu'éprouvèrent les premiers navigateurs pour doubler le cap des Tempêtes, il explique comment ce passage n'est plus aujourd'hui qu'un jeu, depuis que la marine et l'architecture navale se sont perfectionnées. Les plus petits vaisseaux doublent facilement le Cap dans la belle saison. En allant dans l'Inde, on n'éprouve même aucune difficulté à toutes les époques de l'année, parce que le vent d'ouest, qui règne dans ces parages pendant l'hiver, est favorable à cette route. Il n'en est pas toutefois de même du retour, lorsqu'on veut l'effectuer dans cette saison; il est toujours difficile, et, la plupart du temps, dangereux (1).

M. Degrandpré s'élève contre l'habitude qu'une fausse crainte a fait contracter aux capitaines hollandais de sortir de la baie de la Table par le passage entre l'île de Robben et la terre. L'existence d'un écueil nommé la Baleine, et soigneusement indiqué

(1) Degrandpré, *Voyage au Cap*, p. 70-1

sur la carte de Degrandpré, a seul déterminé cet usage, que divers navigateurs de mérite ont recommandé, et que toutes les nations ont adopté. M. Degrandpré a bravé ces préjugés, et il n'hésite point à assurer qu'on ne court aucun risque à sortir par la Baleine, lorsque l'on voit que la brise souffle bien par toute la baie. On a l'avantage d'être dehors de meilleure heure, et de naviguer à la grande mer à la nuit (1).

C'est encore par le même esprit de routine qu'on est dans l'usage d'aller mouiller à l'île de Robben, lorsque les vents du sud-est sont trop violents pour louvoyer dans la baie, et gagner la rade devant la ville. Cette manœuvre est sujette aux plus grands inconvénients, et peut causer les plus graves accidents. M. Degrandpré pense qu'un vaisseau, qui n'a pas de besoins pressants, doit ranger la pointe des Pendus, cingler au plus près, et mouiller sur la côte par sept brasses fond sable, à moitié chemin entre le Cap et l'île, tenant la tête du lion depuis le sud-ouest au sud-ouest un quart-sud. Il a souvent fait lui-même cette manœuvre avec succès (2).

L'île de Robben, ou l'île aux Pingouins, peut avoir deux lieues et demie, ou tout au plus trois lieues de tour. Elle est située à environ trois lieues au nord de la citadelle du Cap, et à un peu plus de deux lieues de la pointe aux Pendus. Cette île est presque plate, excepté vers le sud, où l'on voit un monticule élevé de douze toises au-dessus de la mer.

(1) Degrandpré, *Voyage au Cap*, p. 75-6.
(2) Degrandpré, *Voyage au Cap*, p. 78-9.

La partie du nord est la moins haute, et n'excède pas vingt-cinq pieds au-dessus de la surface de l'Océan. Le gouverneur hollandais du Cap y avait établi un poste commandé par un sergent, chargé de la garde des forçats qu'on y déportait. Son détachement était de trente hommes, et le nombre des forçats variait, du temps de Degrandpré, de cent trente à cent cinquante individus, tant blancs que noirs. Ces forçats vivaient librement dans l'île, et n'étaient obligés qu'à se présenter à l'appel trois fois par jour. Leur industrieuse patience était parvenue à rendre productif le sol sablonneux de l'île, et ils en avaient en quelque sorte forcé la nature dans de petits jardins où ils cultivaient des légumes, surtout des choux-fleurs, qui y devenaient démesurément gros, et qui étaient fort recherchés au Cap. La compagnie entretenait aussi un jardinier sur ce petit coin de terre ; il était chargé de cultiver le jardin du gouvernement, d'où l'on tirait principalement les raisins et les légumes pour les vaisseaux qui touchaient à cet endroit. Les forçats fournissaient le reste, et tiraient quelque profit de ce petit commerce. Le seul travail auquel ils fussent obligés était de fournir à la compagnie une certaine quantité de pierres bleues, de la nature de l'ardoise, mais plus dure, qu'ils taillaient en carreaux, et qu'on emploie au Cap pour revêtir les cheminées et paver les appartements. Degrandpré, qui admet que ces pierres bleues que l'on tire du milieu de l'île Robben et des rochers qui l'entourent, sont calcaires, prétend qu'on n'y trouve point de pierres à chaux proprement

dites, et blâme Le Vaillant d'avoir avancé le contraire (1).

Notre voyageur passa dix-huit jours sur cette île en quarantaine avec le gouverneur de Pondichéry, dont le vaisseau était infecté de la petite-vérole. Une particularité très remarquable, c'est qu'on trouve, sur la petite île de Robben, plusieurs sources de très bonne eau, et que les puits y sont très profonds. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que la partie du nord où se trouve cette eau est précisément la moins élevée, et que le niveau de la mer est de beaucoup supérieur au fond des puits.

L'île de Robben abonde en cailles qui y restent toute l'année, et y multiplient à l'excès. Le gouvernement accordait très rarement la permission de les chasser au fusil; de sorte que ces oiseaux étaient tellement familiers, que les Hottentots les prenaient aux piéges, ou les tuaient à coups de fouet. On y voit aussi beaucoup de pingouins, ou plutôt de manchots, vers la partie du nord; mais ils sont alertes, et ne se laissent pas approcher. Il paraît que, du temps de Sparrmann (2), elle était fréquentée par les phoques; mais, depuis que l'île est habitée, ils se sont retirés plus au nord sur l'île Dassen, à l'entrée de la baie de Saldanha (3).

La baie du Cap est trop ouverte pour que la mer y soit parfaitement tranquille : aussi y règne-t-il

(1) Degrandpré, *Voyage au Cap*, p. 97 et 102. Voyez Le Vaillant, *premier Voyage*, t. 1, p. 88.

(2) Tome 1, p. 34.

(3) Degrandpré, *Voyage au Cap*, p. 97 et 101.

toujours une houle plus ou moins forte, suivant la saison ou le vent. Le débarquement serait très difficile, si l'on n'y avait *bâti* une jetée de bois que l'on appelle le Pont, et qui s'avance jusqu'à huit pieds d'eau; de sorte que les plus gros bateaux peuvent l'aborder.

En sortant du port, lorsqu'on a pris terre, on entre dans une assez grande place coupée de canaux infects; la citadelle est à gauche, et la ville à droite; l'esplanade ou la place qui les sépare peut avoir quatre cent cinquante pas de largeur, sur six cent cinquante, en partant du fossé de la demi-lune, et marchant parallèlement au bord de la mer. La ville du Cap s'étend, dans le même sens, à deux mille deux à trois cents pas, depuis la barrière du Château jusqu'à celle qui joint l'église luthérienne vers le nord. Les maisons s'avançaient dans l'autre sens, du temps de Degrandpré, jusqu'au haut du jardin de la compagnie; ce qui donnait à la ville une longueur d'à peu près quinze cents toises : elle pouvait encore s'étendre (1). Ses rues sont assez régulières, mais non pavées, ce qui les rend bien sales quand il pleut; et, dans les vents de sud-est, il s'en élève une poussière qui tourbillonne de manière à empêcher de s'y promener. L'eau qui coule au pied de la montagne de la Table, étant surabondante pour la consommation de la ville et des vaisseaux, avait été répartie dans les fossés du château et dans ceux du jardin de la compagnie, et même dans plusieurs rues. Les habi-

(1) Degrandpré, *Voyage au Cap*, p. 104 à 106.

tants, comme tous les Hollandais, jaloux d'avoir de l'eau devant leurs portes, avaient enfin pratiqué de petites écluses autour de leurs habitations, où l'eau était stagnante, rendait l'air malsain, et causait souvent des maladies épidémiques dans la saison des chaleurs.

Le jardin de la compagnie est un grand potager dans lequel on cultive des légumes pour la consommation de l'hôpital et des vaisseaux hollandais. On a beaucoup parlé de ce jardin; les uns l'ont loué outre mesure (1), d'autres l'ont réduit à peu près à ce qu'il faut (2). M. Degrandpré en donne une description qui paraît fort exacte. Ce jardin est long de quatre cents toises, sur cent ou cent cinq de large. Il est coupé de cinq allées longitudinales, et douze transversales, renfermant entre elles onze carrés; ce qui fait quarante-quatre pour l'ensemble du jardin. L'allée du milieu peut avoir quarante-cinq pieds de large, et celle des deux côtés trente. La grande et celle de droite en montant sont plantées de deux rangs de chênes en haute futaie, qui ont acquis une assez bonne hauteur, mais dont la cime très dégarnie donne peu d'ombre. Le jardin est situé au nord-est et ouest-sud-ouest, et chaque carré est environné d'une haie de chêne de quatorze à quinze pieds en guise de charmille, pour défendre les plantes des rafales de sud-est, qui, sans cette précaution, détruiraient tout. Il est arrosé par un ruisseau qui vient du pied de la Table, fait tourner un mou-

(1) Kolbe.
(2) La Caille, Bougainville.

lin, et va se distribuer dans tous les carrés par de petits canaux pavés, larges de dix-huit pouces, sur un pied de profondeur. Un petit jet-d'eau, placé au milieu d'un bassin de douze pieds de diamètre, a été ménagé dans le carré qui se trouve en face de la maison de plaisance du gouverneur. M. Degrandpré ajoute qu'on ne cultive guère dans ce jardin que des choux, des salades et d'autres légumes, et qu'il ne lui a paru avoir d'autre mérite que la fertilité. Il avoue cependant qu'on peut être surpris d'en trouver un semblable au bout de l'Afrique, et qu'il a dû paraître magnifique à la naissance de la colonie, parce que la compagnie, plus opulente, l'entretenait en meilleur état, et qu'il contrastait avec le reste du pays (1).

La religion dominante au Cap, du temps de M. Degrandpré, était la calviniste; mais les luthériens avaient un temple pour l'exercice de leur culte. L'église calviniste, la plus belle du Cap, quoique lourde et de mauvais goût, était placée au centre de la ville. L'église luthérienne était située à l'extrémité septentrionale de la première rue, parallèle au bord de la mer. La bibliothéque, contenue dans un joli bâtiment près de l'église calviniste, renfermait cinq à six mille volumes, et quelques curiosités naturelles, principalement de la mer du Sud; ce qui en faisait une espèce de muséum (2).

(1) Degrandpré, *Voyage au Cap*, p. 116 à 118. Cette observation justifie, en partie, la description pompeuse de Kolbe, qui a pu être un peu exagérée, mais qui n'a pas mérité la sévérité avec laquelle La Caille l'a critiquée.

(2) Degrandpré, *Voyage au Cap*, p. 120-122.

La ville est assez improprement nommée le Cap, puisqu'elle n'est pas située sur le promontoire de Bonne-Espérance. On compte ordinairement treize lieues par mer, depuis la pointe aux Pendus jusqu'à l'extrémité du Cap; ce qui revient à peu près à onze par terre depuis la ville, en tenant compte de la sinuosité des chemins. La latitude du Cap est de vingt-neuf minutes plus au sud que la ville (1). Le Vaillant ayant avancé qu'il avait nettement vu le cap des Aiguilles de l'extrémité du cap de Bonne-Espérance, M. Degrandpré soutient que la chose est impossible, à moins d'être à une élévation égale à celle de la Table, et d'avoir les yeux exercés des gens de la Découverte (2). Notre voyageur suppose que Le Vaillant a pris une terre pour une autre. Le cap des Aiguilles, autour duquel il a souvent navigué, est une longue terre basse, coupée comme le nez d'un marsouin, et dont l'extrémité sud est noyée, de manière que tout ce qu'on peut faire à la mer est de la relever à quatre lieues de distance, ou tout au plus cinq dans les beaux temps. Or, le cap des Aiguilles reste à l'est quart-sud-est, trois degrés sud, trente-deux lieues de celui de Bonne-Espérance.

On n'éprouve que deux saisons au Cap, l'été et l'hiver. Cette dernière règne depuis le 14 mai jusqu'au 14 août; pendant ces trois mois, la tempéra-

(1) Voici ces deux latitudes, suivant M. Degrandpré : le Cap, trente-quatre degrés vingt-quatre minutes quinze secondes sud; la ville, trente-trois degrés cinquante-cinq minutes quinze secondes sud.

(2) Degrandpré, *Voyage au Cap*, p. 124. Voyez Le Vaillant, *second Voyage*, t. 1, p. 136.

ture est assez refroidie, et la montagne de la Table se couvre quelquefois de neige jusqu'à onze heures du matin. Dans cette saison, les vents d'ouest règnent avec force, et soulèvent les tempêtes. Les vaisseaux qui sont surpris sont violemment jetés sur la côte, où il est rare qu'il n'arrive pas de graves accidents, surtout si le vent vient du nord-ouest.

Un vaisseau appartenant à des particuliers du Cap, qui l'envoyaient à Batavia, eut ses câbles rompus par une rafale de cette nature. A l'horreur de la tempête se joignait celle de la nuit. Ce vaisseau s'était approché de la terre pour avoir plus d'abri, et recevoir moins de mer; son troisième câble ne cassa pas, mais il chassa, et il se trouva entraîné sur un rocher vis-à-vis du château, à une grande distance du rivage. Le vaisseau, en frappant sur l'écueil, s'ouvrit aussitôt, et, plongeant toute la partie du devant dans les flots, resta submergé dans la moitié de sa longueur, n'ayant au-dessus de l'eau qu'un petit bout de la poupe juchée sur le haut du rocher. L'équipage s'y réfugia, attendant à chaque instant la mort, parce que le vaisseau, frappant continuellement, menaçait de glisser sur le rocher, et de s'engloutir entièrement. Cette situation effrayante dura jusqu'au jour; on les aperçut alors de terre, mais on ne put que former des vœux impuissants pour leur salut. L'intérêt qu'inspiraient ces infortunés était encore augmenté par celui que l'on prenait à une passagère, créole du Cap. Cette femme était mariée, depuis quinze jours, au capitaine du bâtiment; dans la fleur de la jeunesse et de la beauté,

elle n'avait pas voulu quitter son mari, et l'accompagnait à Batavia. Elle s'était embarquée la veille; mais la tempête, devançant la saison, survint vers le soir; le retour à terre lui fut impossible, et la mort se présentait à ses yeux sous la forme la plus effrayante. On la voyait sur l'arrière du vaisseau réunissant tous les soins de ses compagnons de détresse. Sa famille, l'argent en main, sollicitait le secours des bateaux du pays; tous étaient échoués sur le rivage, et personne n'osait s'exposer à la mort pour la sauver. M. Degrandpré, témoin de ce spectacle déchirant, eût bravé la fureur des flots avec des matelots français; mais il n'y en avait pas de présents. Tout à coup se présente le capitaine d'un vaisseau baleinier, que la tempête avait surpris à terre, et qui n'avait pu retourner la veille à son bord. Les parents éplorés sollicitent son assistance; c'était un Américain. Son bateau était échoué à terre, ses matelots étaient à portée; il les rassemble, lance son esquif, et s'abandonne aux vagues. La légèreté de cette frêle embarcation fit son salut; il parvint au vaisseau échoué au milieu des acclamations de tout le peuple. Mais la plus grande difficulté n'était pas surmontée; il fallait aborder, et recevoir dans son bateau une femme, peu au fait de se mouvoir sur un petit bâtiment ballotté par les lames. La mer brisait horriblement le long de ses flancs, et la pointe de rocher, qui se montrait de temps en temps à l'arrière, empêchait le bateau de ranger cette partie avec sûreté : c'était cependant le seul endroit où il pût se risquer. On le vit vingt fois sur le point de

périr ; sa constance, le courage de cette femme et la froide présence d'esprit de son mari triomphèrent de la fureur des éléments. Il s'approcha à portée de voix, et convint avec le capitaine de la manœuvre qu'ils allaient exécuter. Il s'était mis ensuite à portée de l'arrière du navire luttant contre la vague, pendant qu'un matelot du vaisseau naufragé alla frapper une poulie sur le bout de la brigantine, vergue de l'arrière, saillante de quelques pieds au-delà de la poupe. On y passa une corde que l'on nomme cartahut, assez mince pour être coupée d'un seul coup de couteau, et cependant assez forte pour porter le poids d'une personne. Le capitaine du vaisseau en fit ce qu'on appelle un lagui ; on le vit du rivage le passer autour de sa jeune femme ; il l'embrassa, et aussitôt l'équipage, tirant sur l'autre bout, la suspendit à la brigantine, d'où on la descendit jusqu'à deux pieds au-dessus de l'eau. Dans cet état, les vagues l'atteignaient, et la mouillaient de la tête aux pieds ; elle resta dans cette position pendant un quart d'heure, que le bateau employa à vaincre la lame et à gagner jusqu'à elle. On sait que rien n'est aussi léger, aussi rapide que les canots propres à la pêche de la baleine. Enfin, l'intrépide capitaine américain, debout sur l'arrière de son vaisseau, prit si bien son temps entre deux lames, qu'il passa auprès de cette femme, la saisit du bras gauche, et de la main droite coupa d'un seul coup la corde au-dessus de sa tête. Il tomba avec elle au fond du canot ; mais il se releva promptement, et, continuant à gouverner avec son grand aviron, ramena son embarcation au

rivage, au milieu des acclamations de toute la multitude. On ne put porter de secours au reste de l'équipage que le soir; et la nuit suivante le vaisseau s'abîma avec un fracas qui se fit entendre jusqu'à terre (1).

Le Cap est environné de jardins, dont la plupart sont plantés de vignes et de quelques grandes allées de chênes. Quelques uns sont fort étendus; mais, en général, on vise plus à l'utilité qu'à l'élégance. La plus grande partie de ces jardins est située sur le revers de la montagne du Diable et de la Table, vers le sud-sud-ouest; de là ils s'étendent, en côtoyant le pied des montagnes, jusqu'au-delà d'Alphen, et vont presque jusqu'au rivage de False-Bay. Ces jardins fournissent les fruits, les légumes et le lait au marché de la ville. Les fermes des environs produisent une grande quantité de beurre, du blé, un peu de fromage, du vin et des eaux-de-vie. Si l'on excepte l'art de tanner les cuirs, l'industrie des habitants du Cap ne s'était pas étendue au-delà de ces productions, du temps de M. Degrandpré. Mais il fallait, suivant ce voyageur, attribuer son peu de développement aux vues étroites et jalouses de la compagnie hollandaise, qui, dans la crainte que la colonie ne se rendît indépendante, loin de seconder son industrie, faisait tous ses efforts pour arrêter l'accroissement de sa population (2).

M. Degrandpré avait indiqué d'avance ce qu'elle pourrait devenir sous des possesseurs plus habiles et mieux éclairés. Il ne manquait à ce bel établisse-

(1) Degrandpré, *Voyage au Cap*, p. 146 à 153.
(2) Ibid., p. 173.

ment, situé sous un climat si favorable à la culture, que des habitants plus industrieux et plus libres pour doubler ses produits et étendre ses possessions jusqu'à la baie de Sainte-Hélène, et aux belles vallées de Zwellendam. Notre voyageur démontrait clairement qu'un tel accroissement serait à la fois avantageux à la colonie et à la métropole.

Le gouvernement hollandais ne négligeait pas moins ses moyens de défense contre l'invasion d'une puissance étrangère, que les progrès de l'agriculture et de l'industrie. Toutes les fortifications, à quelques exceptions près, étaient ou inachevées ou vicieuses; l'avarice de quelques marchands s'était toujours opposée aux dépenses qu'aurait exigées la mise de cette place sur un pied respectable de défense.

La garnison était composée d'un régiment d'infanterie, commandé, à l'époque du voyage de M. Degrandpré, par M. Gordon. Ce corps était de mille hommes au complet; mais il y en avait rarement plus de sept cents présents. Le corps d'artillerie, qui devait s'élever à trois cents hommes au complet, ne montait jamais à plus de deux cents. Ces neuf cents hommes composaient toute la troupe de ligne de la garnison. Il faut y joindre trois cents écrivains de la compagnie, huit cents hommes de milice bourgeoise, mille hommes de milice de la campagne, corps qui devait s'élever à deux *mille*; un corps de matelots d'environ deux cents hommes, aux ordres de l'ingénieur en chef; enfin, cent cinquante Hottentots armés : en tout, trois mille trois cent cinquante hommes. Mais, sur ce nombre, dix-neuf cent cinquante

appartenaient à la bourgeoisie et à la campagne; on ne devait pas compter sur leur affection, le gouvernement de la compagnie ne les ayant pas traités de manière à se les attacher : et quant aux neuf cents hommes de troupes régulières, on observera qu'à peine avaient-elles vu l'exercice à feu, et jamais l'ennemi; elles étaient très bien tenues, paradaient à merveille; mais on ne devait pas beaucoup compter sur des soldats qui n'avaient jamais fait la guerre (1).

Pendant son séjour au Cap, M. Degrandpré a fait un voyage à Berg-Rivier (la rivière de la Montagne) ou à la baie de Sainte-Hélène. Berg-Rivier, qui se jette dans cette baie, est très profonde, et serait navigable très loin dans l'intérieur. Elle formerait surtout un superbe port en dedans de son embouchure, si elle n'était barrée d'un banc de sable dur, sur lequel il n'y a que six pieds d'eau à basse mer. Il y a cinq brasses et demie dehors et dedans. L'embouchure de cette rivière gît nord-ouest du compas, et elle remonte immédiatement au nord-est, aussi du compas, l'espace d'une demi-lieue, formant un très beau bassin à l'abri de tous les vents. On pourrait enlever le banc de sable qui barre cette rivière, et en faire le meilleur port de toute cette partie de l'Afrique. Notre voyageur vit un grand nombre de flamants dans cet endroit. Il avait aussi rencontré, en s'y rendant, des autruches et de grands troupeaux d'antilopes (2).

M. Degrandpré a aussi parcouru les montagnes

(1) Degrandpré, *Voyage au Cap*, p. 201 et suiv.
(2) Ibid., p. 240 à 242.

des environs du Cap. La réduction d'un triangle, dont il traça la base depuis la rivière Salée (Zout-Rivier) jusqu'à six cents toises à l'est, lui a donné un résultat qui diffère de vingt-neuf toises avec celui de La Caille sur l'élévation de la montagne de la Table. Mais M. Degrandpré avoue que le savant académicien était pourvu de meilleurs instruments; et il n'hésita pas à passer condamnation sur ses propres calculs. La montagne du Diable est, suivant La Caille, trente-une toises plus basse que la Table; et, selon M. Degrandpré seulement, vingt-neuf et demie; enfin la tête du Lion, plus basse de beaucoup que les deux premières, n'est qu'à trois cent trente-huit toises et demie, et la croupe à cent soixante-dix-neuf toises au-dessus du niveau de la mer. Ces trois montagnes n'en font qu'une par la base; elles sont disposées circulairement par le pied, renfermant entre elles la ville du Cap. Le Vaillant a placé, sur le sommet de la Table, un étang dont M. Degrandpré nie l'existence. La Caille dit aussi avoir trouvé, sur la Table, un bassin d'eau d'où découle un ruisseau qui va former la rivière Salée. Notre auteur avoue que, dans la saison des pluies, les eaux reçues par le plateau de la montagne s'écoulent de toutes parts, et principalement vers l'endroit qui répond au Paradis; elles y jaillissent avec force, et se réunissent en effet dans un ruisseau qui, passant par Newland, vient former la rivière Salée, et se perdre avec elle dans les sables de la plaine. Mais cette rivière est sans eau pendant dix mois de l'année, et il s'ensuit que le bassin de La Caille ne produit de

l'eau que pendant deux mois; du reste, ce bassin ne peut être celui que Le Vaillant a indiqué, puisqu'il coule du côté opposé. M. Degrandpré conclut de toutes ces contradictions, et de ses propres recherches, qu'il n'y a pas d'étang sur la montagne de la Table, et que, malgré la réputation des deux voyageurs cités, ce fait doit rester douteux jusqu'à ce qu'un autre voyageur l'ait vérifié de nouveau (1).

M. Degrandpré se livre, à la fin de son voyage, à de longues recherches sur la constitution géologique des montagnes du Cap; mais, soit que sa science ne fût pas très profonde, ou que les observations lui aient manqué, sa discussion ne conduit pas à des résultats bien importants. Toute la partie de l'Afrique, comprise sous le nom de cap de Bonne-Espérance, a été, dans son système, couverte des eaux de l'Océan. Il appuie principalement cette opinion sur la constitution granitique de la Table, qui est entièrement enveloppée d'une couche de roche calcaire : il en est de même de celle du Diable. Cette roche est comme un revêtement qui recouvre le noyau de granit qui forme le massif sur lequel l'Océan l'a appuyée. La montagne du Lion est entière-

(1) Degrandpré, *Voyage au Cap*, p. 258 et suiv. Stavorinus, qui, en 1768, a gravi sur le plateau de la montagne de la Table, dit à ce sujet : « Malgré toutes les peines que nous prîmes pour « découvrir l'emplacement des étangs qu'on dit avoir subsisté sur « ce plateau, nous n'avons rien trouvé qui pût servir à nous en « indiquer l'existence; mais nous découvrîmes une eau douce et « agréable, d'une teinte jaune, qu'y laissent les nuages épais dont « la montagne de la Table est couverte lorsque le vent souffle du « sud. Cette eau servit à nous désaltérer ». *Voyage au cap de Bonne-Espérance et à Batavia*. Paris, 1798, p. 33.

ment calcaire, sans apparence de granit à l'extérieur. Enfin, il existe aux environs du Cap de nombreuses traces du passage des eaux : il est incontestable, par exemple, que la mer s'est retirée de la plaine qui sépare la baie de la Table de celle de False (1).

Nous terminerons l'analyse de la relation de M. Degrandpré par les détails qu'il fournit sur les indigènes du Cap. Il accuse Le Vaillant d'avoir peint les Hottentots sous des couleurs fausses et fardées. La plus belle Hottentote, noircie et graissée à frais, ferait, suivant notre voyageur, soulever le cœur au hussard le plus déterminé. Il n'en est pas de même des femmes de race hottentote qui vivent en domesticité chez les particuliers de la ville; celles-là sont vêtues avec soin, et sont loin d'être repoussantes; elles ont un genre de beauté et de formes qui trouvent des amateurs. En général, les caractères distinctifs et particuliers de cette race sont les cheveux crépus, les yeux chinois, les joues extrêmement protubérantes, et les fesses démesurément grosses (2).

Les femmes hottentotes, du fond de leur kraal, ont long-temps occupé l'attention de toute l'Europe. Il s'agissait de savoir si elles portaient ou non un tablier naturel devant leurs parties honteuses. M. Degrandpré dit avoir examiné par ses propres yeux, et interrogé beaucoup de personnes instruites, et entre autres son ami M. Gordon, qui s'est fait quelque ré-

(1) Degrandpré, *Voyage au Cap*, p. 282 et 283.
(2) Ibid., p. 189.

putation comme observateur ; et il n'hésite pas à déclarer qu'il n'existe rien de semblable dans la constitution des Hottentots. Quant au prolongement des grandes lèvres de certaines Hottentotes, il prétend qu'elles ont cela de commun avec beaucoup d'Européennes, et que la différence n'est que du plus au moins. Mais on sait aujourd'hui que M. Degrandpré était dans l'erreur, qu'un double appendice charnu existe aux parties sexuelles de quelques femmes hottentotes, et qu'il n'est pas le prolongement des grandes lèvres (1).

M. Degrandpré renouvelle le reproche, qu'on a fait tant de fois aux colons de l'intérieur, de poursuivre les Boschis comme des bêtes féroces. Il est difficile de déterminer de quel côté vinrent les premiers torts qui donnèrent naissance à cette guerre d'extermination ; mais les voyageurs les plus impartiaux représentent ces sauvages comme les êtres les plus sanguinaires et les plus redoutables. La guerre devient légitime quand le besoin de se défendre la rend indispensable.

(1) Voyez-ci-dessus, p. 334.

FIN DU TOME SEIZIÈME.

TABLE

ANALYTIQUE ET CHRONOLOGIQUE

DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

VOYAGES EN AFRIQUE.

SUITE DU LIVRE XVII.

VOYAGES AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE, ET LE LONG DES CÔTES OCCIDENTALES ET MÉRIDIONALES D'AFRIQUE, DEPUIS LE CAP NEGRO JUSQU'AU CAP CORRIENTES.

CHAPITRE VI.

Voyage de Sparrmann au cap de Bonne-Espérance, de 1772 à 1776.

§ I.

Préliminaires.

DATES.		PAGES.
	D'Aristote et de Linnée.....	1
	Influence de Linnée sur ses disciples et sur les voyages entrepris par eux.....	2
	De Sparrmann et de Thunberg.....	Ibid.
	Sur les diverses éditions et traductions du voyage de Sparrmann.....	Ibid.
	Entrevue de l'auteur de cet ouvrage avec Sparrmann.....	3

DATES. PAGES.

20 juil. 1780 Mort de Sparrmann 4
Ouvrages qu'il a publiés ..... Ibid.

§ II.

Traversée d'Europe au cap de Bonne-Espérance. Résidence à False-Bay.

1772
10 janv. Sparrmann part de Gottemburg 4
12 fév. Raie monstrueuse ..... Ibid.
21 Météore igné 5
4 mars Maarsken ou clair de mer ..... Ibid.
12 avr. Sparrmann arrive au Cap ..... Ibid.
Description de la ville du Cap 6
Sparrmann rencontre Thunberg 7
Sparrmann se rend à False-Bay chez M. Kerste ... 8
Société de False-Bay. — Sur les dames anglaises qui vont aux Indes orientales 9
Route du Cap à False-Bay 10
Iles Malagas, Robben, Dassen 11
Poissons du Cap et de False-Bay ..... Ibid.

§ III.

Résidence à Alphen, près de Constance.

Traversée des montagnes entre la baie de la Table et la baie de Saint-Simons 12
Animaux et plantes qu'on y rencontre ..... Ibid.
Description d'Alphen et de Constance 13
sept. Séjour à Alphen. — Excursion de Sparrmann 14
Description de Hout-Bay ou baie de bois 16
1772 Gibier qu'on trouve dans ce pays 17

§ IV.

Excursion à Paarl et dans les environs.

Montagne du Tigre et montagne de la Vache 18
Ferme de Vander Spoes 19
Montagne de Babel 22
Aventure d'un intendant hanovrien ..... Ibid.
Retour à Alphen 24

DATES. PAGES.

§ V.

Voyage de Sparrmann du Cap au pays des Cafres, en 1775.

Arrivée du capitaine Cook au Cap..... 25
22 nov. 1772 Sparrmann s'embarque avec lui..... Ibid.
22 mars 1775 Sparrmann revient au Cap..... 26
Il publie sa traduction du traité sur les maladies des enfants..... Ibid.
25 juil. Il part avec M. Immelman pour un voyage dans l'intérieur..... 27
Rente-Rivier, Hottentot-Hollands-Kloof..... 28
Agter de Berg. — Rivières Palmit et Bott..... 29
Zèbres et autres animaux sauvages..... 30
Valeur de l'heure au Cap en mesure itinéraire.... Ibid.
1775 Yzer-Baad, ou bains de Hottentot-Holland..... Ibid.
Zwarte-Berg, ou montagnes Noires..... 31
26 août Arrivée de Sparrmann à Stenbock-Rivier..... 32
27 Arrivée de Sparrmann à la ferme de Crantze-Kraal. Ibid.
30 Rivière de Zonder-End, Tyger-Hoek..... Ibid.
Ferme de Groote-Vlakte..... 34
1er sept. Hessaquas-Kloof..... Ibid.
2 Sparrmann arrive à Zwellendam..... Ibid.
Il voit des Quaggas. — Riet-Valley..... 35
5 Ferme près de Buffel-Jagt-Rivier..... Ibid.
10 Ferme située près de Slangen-Rivier..... 36
Bœufs de charge. — Horde des Hottentots..... 37
Rivière de Duyven-Hoeck..... 38
Kaffers-Kuyls et Gauritz-Rivier..... 39
Mossel-Bay..... 40
Rocher caché par l'eau..... 41
Terre des Houtniquas..... Ibid.
Bahia-Formosa, ou Algoa-Bay..... 42
Passage près de Trakudiku..... 44
Effet de liqueurs fortes sur les Hottentots..... Ibid.
9 oct. Anaquas-Kloof..... 45
14 Zafraan-Kraal-Karrow. — Terre de Canna..... 46
Klein-Dorn-Rivier. — Ferme de Zand-Plaat..... 47
Entrée de Lange-Kloof-Brak-Rivier..... Ibid.
Chamika, ou Post-Rivier..... 48
31 Krakeel-Rivier..... Ibid.
Remarque sur la rivière Drie-Fonteins..... 49
Kromme Rivier, ou rivière Tortueuse..... Ibid.

DATES.		PAGES.
3 nov.	Diep-Rivier. — Les fermiers de ce canton se nourrissent de chair d'éléphant	50
5	District de Sitsikamma. — Ses productions	Ibid.
	Défaut des cartes. — Pointe Eckeberg	51
	Séjour à Zeekoe-Rivier, ou rivière des Hippopotames	52
1er déc.	Rivière de Kabeljauw, limite de la colonie. — Camtours-Rivier	53
	Looris-Rivier, Van Staads-Rivier. — Rencontre d'une tribu de Gonaquas	54
	Petite et grande rivière de Zwarts-Kop	55
6	Zout-Pan, ou étang salin. — Rivière de Kuga ou Kouga	56
	Zondag-Rivier, Nuko-Kamma	Ibid.
2	Petite Zondag-Rivier. — Visite de Hottentots-Boschis	57
	T'Kurmoï-Rivier. — Rencontre de Hottentots-Cafres.	58
	Kensi-Kumie-Aatie-Rivier, ou petite rivière des Boschimans	Ibid.
	Vallées de Niez-Hout-Kloof et de T'Kur-T'Keija-T'Kei-T'Kasibina	59
14	Hassagay-Bosch. — Nature du terrain	Ibid.
	Nieuw-Jaars-Drift. — Kurekoiku	60
	Usage dégoûtant des Hottentots	Ibid.
17	Hevy. — Quammedacka	61
	Grand Vish-Rivier	62
29	Arrivée à Bruntjes-Hoogte	63
	Description du pays de Agter-Bruntjes-Hoogte. — Rivières qui le traversent	64
	De la contrée située entre Bruntjes-Hoogte et la rivière Zomo, ou le pays des Tamboukis	67
	Voyage de Heupenaer au pays des Cafres	68
	Aventures du capitaine hottentot Ruyter	69
1776	Continuation de la description de Agter-Bruntjes-Hoogte	72
	District du Cambdebo	74
21 janv.	Retour à Vish-Rivier. — Rencontre d'une belle femme endormie	76
	Préférence de la vie pastorale sur la vie agricole	77
	Rencontre d'une troupe de Cafres	Ibid.
	Irruption dans le Bruntjes-Hoogte, en 1781	78
	Tumulus, ou monceaux de pierres	Ibid.
	Agilité des Boschimans	79
6 févr.	Ruse d'un Boschiman	80

DATES.		PAGES.
7	Retour à Quammedacka, à Hevy, à Kurukoïku..	80
	Rencontre de troupeaux de buffles. — Retour à Hassagai-Bosch	81
14	Retour à Kuga. — Ignorance du gouvernement sur la géographie du Cap; et ruses des colons	82
	Hottentots-Gunjumans (Goujemans)	83
17	Remarque géographique sur le cap Padron, ou la pointe des Récifs	84
	Arrivée à Krake-Kamma. — Excursion à Van-Staades-Rivier. — Hottentots-Gonaquas	85
22 et 23	fév. Arrivée à Galge-Bosche et à Lorrès-Rivier..	86
26	Retour à Camtours-Rivier, à Kabeljauw	Ibid.
28	Retour à Zee-Koe-Rivier	Ibid.
9 et 20	mars Retour à Sitsikamma, Krakeel-Rivier, etc...	87
31	Pyrites près de Duyven-Hoek-Rivier	88
5 avr.	Arrivée de Sparrmann à Zwellendam	Ibid.
	Nana-Rivier. — Aventure funeste d'un colon décapité par ses esclaves	89
10	Arrivée à Hex-Rivier. — District de Roode-Sand.	91
15	Sparrmann rentre dans la ville du Cap	92

§ VI.

Observations de Sparrmann sur les Hottentots, les Boschimans et les Cafres.

	PAGES.
Description des Hottentots	92
Comment ils se graissent	93
Leur habillement	94
Leurs armes	96
Leurs habitations	97
Leur manière de conserver le lait	Ibid.
Des Hottentots-Boschimans	98
De la manière dont on les chasse pour les réduire en servitude	99
Autre espèce de Boschimans	100
Des instruments de musique des Hottentots et des Boschimans	101
De la polygamie, et des cérémonies funéraires chez les Hottentots	102
De l'usage cruel des Hottentots envers les femmes âgées et les enfants à la mamelle	103
Des Hottentots-Gonaquas	Ibid.
De leurs habillements	104

DATES. PAGES.

De leur manière de saluer..... 105
De leurs armes, de leurs troupeaux, de leur agriculture..... Ibid.
Des Hottentots-Damaquas..... 106
Des Hottentots bâtards, ou Hottentots-Cafres.... Ibid.
Commerce des deux sexes chez les Cafres..... 107
Paniers ou terrines fabriqués par les Hottentots-Cafres..... Ibid.

§ VII.

Observations de Sparrmann sur la langue des Hottentots, et vocabulaires.

Des divers claquements de langue que les Hottentots font en parlant..... 108
Vocabulaire de la langue des Hottentots..... 109
Vocabulaire de la langue des Hottentots-Chinois.. 112
Vocabulaire Cafre..... Ibid.

CHAPITRE VII.

Voyage de Thunberg au cap de Bonne-Espérance, de 1772 à 1776.

§ I.

Préliminaires.

Des voyages de Thunberg..... 114
Des diverses éditions et traductions qu'on en a faites. 115
1771 Détails sur Thunberg..... Ibid.
30 déc. Thunberg s'embarque au Texel 119
3 janv. 1772 Il arrive dans les mers d'Espagne..... Ibid.
16 avr. Il aborde au Cap. — Durée de son séjour dans ce pays..... 120

§ II.

Observations sur la ville du Cap, et excursions dans les environs de cette ville.

Ville du Cap. — Ses maisons..... 120
Jardins de la compagnie..... 121
Climat, végétaux, femmes, domestiques. — Allaitement des enfants..... 122
Excursion de Thunberg à la montagne de Paarl... 123
Vignes qui y croissent..... Ibid.

DATES.		PAGES.
	Maisons de campagne des habitants du Cap.....	124
	Os de mouton qui séparent les plates-bandes.....	Ibid.
	Hottentots vus à Paarl.....	125
	Rencontre d'une troupe de Hottentots-Boschimans réduits en captivité.....	Ibid.
	Monarque de l'île de Java.....	126
	Excursion de Thunberg à Stellenbosch.....	127
	Français réfugiés au Hucken.....	Ibid.
	Constance, et ses vignobles.....	128
	Montagne de la Table.....	Ibid.
	Hout-Bay. — Nord-Hoek.....	131
	Sur le voyage de Heupner au Rio de Lagoa.....	132
	Bay-False ou Simons-Bay. — Muyssenberg ou montagne aux Souris.....	133
	Vents du Cap. — Récit d'une tempête. — Aventure de Voltemade.....	134

§ III.

Premier voyage de Thunberg dans l'intérieur de l'Afrique, du 7 septembre 1772 au 2 janvier 1776.

1772 7 janv.	Thunberg part du Cap, et arrive à Groene-Kloof, ou la vallée Verte.....	138
	Remarques sur les productions du pays.....	140
	Arrivée à la baie de Saldanha.....	141
	Traversée de Berg-Rivier.....	Ibid.
	Passage de Roode-Sand.....	142
1er oct.	Montée de Witsemberg.....	Ibid.
	Description de Roodesand.....	143
6	Thunberg traverse Haartbest-Rivier, Hex-Rivier, Breede-Rivier.....	144
9	Arrivée à Koré, traversée de Zand-Rivier, et de Claesvogt-Rivier.....	145
	Arrivée à Zwellendam. — Bois du Grand-Père....	146
	Hottentots à Riet-Valley.....	147
24	Traversée de la rivière Vet, ou rivière Grasse....	148
	Passage de la rivière de Gouds ou d'Or.....	Ibid.
	Défilé d'Attaquas.....	149
	Zout-Fonteyn. — Zand-Vliet.....	150
2 nov.	Aspect du pays, Quaïmansdrift, ou trou du Caïman.	151
	Rivière Koukoma. — Buffle furieux.....	152
	Montagne de Keurbooms-Rivier.—Krakeel-Rivier.	153
18	Essen-Bosche. — Cabeljauw-Rivier.....	154

DATES. PAGES.

Lange-Kloof. — Dorn-Rivier. — Attaquas-Kloof... 155
Rivières Breede et Zonderende. — Tyger Hoek. — Bains chauds ou bains d'éléphants..... 156
27 Bains chauds de la montagne Noire, ou Bad-Agter-de-Berg..... Ibid.
1773 Groote-Hoek. — Hottentots-Holland-Kloof..... 157
2 janv. Retour de Thunberg à la ville du Cap..... Ibid.

§ IV.

Second voyage de Thunberg sur les côtes de la Cafrerie, du 11 septembre au 26 décembre 1773.

11 sept. Thunberg s'associe avec Masson pour un nouveau voyage. — Départ. — Arrivée à Riet-Valley..... 158
Gorge-Verte. — Kranse-Kraal..... Ibid.
19 Vier-en-Twintig-Rivier-Berg 159
22 Arrivée à la baie de Saldanha ..... Ibid.
Dassen-Eyland. — Witte-Klipp. — Honing-Klip.. 160
3 oct. Zwart-Land. — Berg-Rivier. — Défilé de Karton.. 161
Roode-Sand-Kloof. — Rivier-Olifants. — Bains d'Engela..... 162
Lange-Elands-Kloof..... 163
Froid-Bokkeveld. — Manière de vivre des Hottentots et des colons..... 164
18 Plaines des Antilopes..... 165
20 Ferme de Jacob Pinard..... 166
Chaude montagne des Antilopes..... 167
Roodesand. — Winter-Hoek. — Belle cascade..... 168
Breede-Rivier. — Pays de Gondena..... Ibid.
2 nov. Ferme de madame Bruel. — De Droskis..... 169
4 Détails sur un vieillard nommé Jacques Botta.... 170
Arrivée à Zwellendam..... 171
10 A Duyven-Hoek-Rivier..... Ibid.
15 Ferme de Daniel Pinard. — Mussel-Bay..... 172
Hagel-Kraal. — Klip-Rivier..... 173
22 Lange-Kloof. — Diep-Rivier..... 174
Mont de Cammassie. — Ferme de Sontag..... 175
26 Ferme de Pierre Frère. — Éducation des bestiaux. 176
30 Essen-Bosch. — Kromme-Rivier..... 177
1er déc. Description des montagnes..... 178
Zeekoe-Rivier. — Kabeljaus-Rivier. — Camtous-Rivier..... 179

DATES.		PAGES.
12	Van-Stades-Rivier. — Village de Hottentots. — Pays de Krakakamä. — Animaux qu'on y trouve.	180
	Zwarts-Kops-Rivier. — Étang nommé Chaudière à sel	181
	Limites du territoire du Cap et de la Cafrerie	182
	Retour de Thunberg par Kamenassie	Ibid.
30	Bains chauds; leur description	183
14 janv. 1774	Thunberg traverse Gouds-Rivier, et arrive à Riet-Valley	184
24	Arrivée à Zwarts-Rivier	185
27	Thunberg rentre dans la ville du Cap	Ibid.

§ V.

Troisième Voyage de Thunberg dans l'intérieur de la région du Cap. Voyage à Rogge-Veld.

29 sept.	Thunberg part en compagnie avec Masson pour un troisième voyage	186
	Zout-Rivier. — Mossel-Bank-Rivier. — Diamants de Paarl	Ibid.
	Verlooren-Valley; sa description	187
	Lange-Valley. — Olifants-Rivier	188
	Montagne de Windehoek et de Maskamma	189
	Dorn-Rivier. — Aloès dichotome	Ibid.
	Montagne de Boeke-Veld. — Roggeveld	190
	Hottentots du Boeke-Veld	191
	Montagne du district de Hantoum (Hantam)	192
	Description du Karrow	Ibid.
	Habitation d'Adrien Van Dyck	194
	Deux cent trente Boschimans tués ou pris par les colons	195
1er déc.	Pays de Rogge-Veld. — Rivière des Poissons	Ibid.
	Uit-Kijk. — Rivière du Malheur. — Paar-de-Berg. — Dorn-Rivier	196
	Roodesand. — Défilé d'Hex-Rivier	197
2 mars	Retour au Cap par Koopmans-Rivier et Berg-Rivier	198

§ VI.

Observations de Thunberg sur les Hottentots et les Cafres.

	Description des Hottentots proprement dits	199
	Débris des hordes de Hottentots-Goujemans, Koko-	

DATES. PAGES.

quas, petits et grands Namaquas, Koopmans et Sonquas..... 200
Hautniquas..... 201
Nourriture et habillement de ces peuples, et des Gonaquas..... 202
Mariages. — Habitations..... 203
Armes, instruments de musique..... 204

§ VII.

Langage des Hottentots. Vocabulaire.

Manière de prononcer des Hottentots..... 205
Vocabulaire hottentot..... 206

CHAPITRE VIII.

Voyage de William Paterson, de 1777 à 1779.

Détails sur Paterson, et sur les traductions de ses voyages..... 210

§ I.

Premier voyage de Paterson chez les Hottentots, en 1777.

3 oct. 1777 Paterson arrive au Cap..... 211
Prodigieuse quantité de poissons poussés dans la baie de la Table..... 212
6 Paterson se met en route avec le colonel Gordon.. Ibid.
Palmit-Rivier. — Zwart-Berg..... 213
Paterson parvient à Buffeljagts-Rivier..... 214
District fertile nommé terre d'Égypte. — Groote-Rivier..... 215
Attaquas-Kloof. — Beer-Valley..... 216
Le colonel Gordon se sépare de Paterson à Tsimeko. Ibid.
Paterson retourne vers le Cap à Tsimeko..... Ibid.
Rencontre des Boschimans de la tribu des Chonaquas (Gonaquois de Le Vaillant)..... 217
District délicieux nommé Goode-Hoop, ou cap de Bonne-Espérance. — Sources chaudes..... Ibid.
Attaquas-Kloof. — Terre des Houtniquas..... 218
3 janv. 1778 Paterson rentre au Cap..... Ibid.

§ II.

Second voyage de Paterson dans l'intérieur de l'Afrique, chez les Namaquois, en 1778.

4 mai Paterson part du Cap..... 219
8 juin Passe par Zwellendam..... Ibid.

DATES.		PAGES.
	Visite M. Van Renan (Van Renen) à l'embouchure de Goud-Rivier	220
	Passe à Paarde-Berg, ou montagne du Cheval	Ibid.
2 août	Gravit la montagne de Rogge-Veld	221
	S'avance vers le Bokke-Land (Bokke-Weld), et le Hentum (Hantam)	Ibid.
	Caverne du Lion. — Rivière Hart-Beest. — Entrée du pays des petits Namaquas	222
	Groene-Rivier, ou rivière Verte	223
	Arrivée dans un village hottentot	Ibid.
	Rivière Koussie, ou Zand-Rivier	224
	Rivière Koperberg, et habitation de Van der Hyver. — Aloès dichotome	Ibid.
	Koppersberg, ou montagne de cuivre. — Rencontre des Namaquas	225
	Rivière Orange. — Compositions des montagnes qui l'entourent	226
	M. Van-Renan tue une girafe	Ibid.
	Montagne de Kamis	227
4 oct.	Zand-Rivier. — Montagnes de Hentum ou Hantam.	228
29	Retour au Cap par le Bokke-Land, ou Bokke-Weld.	229
	Berg-Valley. — Berg-Rivier. — Zwart-Land	230
	Piquet-Berg. — Kamis-Berg	Ibid.
10 déc.	Paterson rentre dans la ville du Cap	Ibid.

§ III.

Troisième voyage de Paterson dans l'intérieur de l'Afrique. Voyage dans la Cafrerie, en 1779.

	Paterson n'est pas le premier qui ait pénétré en Cafrerie	231
23 déc.	Paterson part du Cap, et arrive à Zwellendam	Ibid.
12 janv. 1779	Paterson traverse le défilé d'Attaquas-Kloof	232
	Rivières de Cabeljaauw, des Camtours	233
	Zout-Pan, ou chaudière de Sel. — Curnow et Sand-Fleet	234
	Kraal de Hottentots-Chonaquas (Gonaquois)	235
	Visch-Rivier, ou rivière des Poissons	236
	Village cafre. — Rivière Mougou-Ranie	237
	Mœurs et habitudes des Cafres	238
	De la tribu cafre commandée par Tchatcha-Bea, ou Tambouschie	241
23 mars	Paterson retourne au Cap, et rentre dans cette ville.	Ibid.

DATES. PAGES.

§ IV.

Quatrième voyage de Paterson. Voyage chez les Hottentots-Namaquas, en 1779.

18 juin Paterson part avec M. Sébastien Van-Renen..... 242
Il arrive dans la vallée du Chacal, et à Heeren-Logement..... Ibid.
Il rejoint le colonel Gordon à la rivière verte (Groene-Rivier)..... 243
Kamis-Berg. — Sa description. —Son élévation.... Ibid.
Rivière Coussie, ou Koussi, ou Zand-Rivier..... 244
Aspect du pays, vallée de Benting..... 245
Rivière Orange..... 246
Rencontre d'une famille de Hottentots..... 247
Leur coutume et habitudes..... 248
Embouchure de la rivière Orange..... 249
4sept. Coussie (Koussie), ou Zand-Rivier..... Ibid.
Fontaine du Rhinocéros..... 250
Village Hottentot. —Habitation de Van der Hyver. — Retour à la rivière Orange..... Ibid.
Le colonel Gordon marche à la recherche des Briquas..... Ibid.
Rivière du Lion..... 251
Kraal de petits Namaquas..... 252
M. Van-Renen tue une girafe..... 253
4 nov. Excursion dans le Bokke-Veld..... Ibid.
Rivière Camdinie. — Kibiskow. — Kraal hottentot. Ibid.
6 déc. Retour au Cap. — Rivière des Éléphants..... 254
21 déc. La vallée Longue. — Riebeek-Castel. — Zwart-Land..... Ibid.

CHAPITRE IX.

Premier voyage de Le Vaillant, de 1780 à 1782.

§ I.

Préliminaires.

Les progrès de l'histoire naturelle suivent toujours ceux de la géographie..... 255
De Buffon, et de l'étude de l'ornithologie..... 257
A quelle époque naquit Le Vaillant..... Ibid.
Éducation qu'a reçue ce voyageur..... 258
19 déc. 1780 Il s'embarque au Texel..... 259
29 mars 1781 Il arrive au Cap..... Ibid.

DATES. PAGES.

Il exécute ses deux voyages, et arrive à Paris avec sa collection..... 260
Jugement sur ses voyages, et sur leur rédacteur... Ibid.
De la carte des voyages de Le Vaillant..... 264
Du degré de confiance que mérite Le Vaillant.... 267
Des diverses éditions et traductions des voyages de Le Vaillant..... 268
22 nov. 1804 Mort de Le Vaillant..... Ibid.

§ II.

Voyage de Le Vaillant dans l'intérieur de l'Afrique. Voyage à l'est du Cap et dans la Cafrerie.

18 déc. 1781 Le Vaillant prend congé de la famille Slabber, et part de Saldanha..... 269
Préparatifs de son voyage..... Ibid.
Il passe la gorge de la Hollande hottentote..... 270
Il arrive à Zwellendam..... 272
Services rendus à Le Vaillant par son singe et son coq..... 273
12 janv. 1782 Le Vaillant traverse Buffel-Jagt-Rivier..... 274
Il est arrêté sur les bords de la rivière du Colombier..... 275
Police de son camp confiée à Swanepoel..... Ibid.
27 Il passe la rivière Tortueuse, et arrive à Mossel-Bay. 276
Il entre dans le pays des Auteniquois (Houtniquas)..... 277
Description du pays..... 278
9 fév. Chasses de Le Vaillant..... 279
Camp de Pampoen-Kraal..... 280
30 avr. Le Vaillant traverse le trou du Caïman..... 282
Le Vaillant traverse Krakedekau, Zwarts-Rivier, la rivière Goucom, celle de Neissena, et la forêt le Poort..... Ibid.
Le Vaillant a la fièvre..... 283
Séjour à Keur-Boom, et à la baie de Plettenberg.. Ibid.
Le Vaillant revient au bois du Poort, au trou du Caïman, à Neissena, et à Pampoen-Kraal..... 284
Le Vaillant traverse Lange-Kloof..... 286
Il établit son camp sur les bords de la rivière Gamtoos..... 287
Rencontre d'une horde de Gonaquois..... Ibid.
Le Vaillant passe la rivière Louri ou des Touracos, et s'arrête à Galge-Bosch..... 288

DATES. PAGES.

Passage de la rivière Groote-Zwarts-Kop..... 288
Rencontre d'une soixantaine de Hottentots, qui se mettent sous les ordres de Le Vaillant..... 289
Crainte que les Cafres inspirent aux Hottentots. — Passage de la rivière Kouga..... 290
Rivières Drooge et Zondag..... 291
1er oct. Voogel-Rivier. — Montagnes d'Agter-Bruyntjes-Hoogte..... 292
Rencontre de Hottentots, qui fuient devant les Cafres..... Ibid.
Guerre des colons, des Cafres, des Hottentots et des Boschimans..... 293
Le Vaillant apprend la nouvelle du naufrage du vaisseau anglais le Grosvenor..... Ibid.
Le Vaillant prend des guides pour pénétrer avec eux dans le pays des Cafres..... 294
Il envoie des députés au roi cafre..... 295
Le Vaillant arrive à la grande rivière du Poisson. Ibid.
Des sauvages Gonaquois viennent visiter Le Vaillant dans son camp..... 296
Présents donnés et reçus par Haabas, chef des Gonaquois..... 297
Description d'une jeune fille gonaquoise..... 298
Le Vaillant en est épris..... 299
Il la nomme Narina..... 300
Intimité de Le Vaillant avec Narina..... 301
Le Vaillant rend visite au roi Haabas..... 308
Fêtes et danses à ce sujet au camp des Gonaquois. 311
Conduite de Narina dans cette circonstance..... Ibid.
Arrivée des messagers et des Cafres au camp de Le Vaillant, à Kocks-Kraal..... 312
Le Vaillant fait des présents aux Cafres..... 314
Il se rend dans leur kraal..... 315
Les Gonaquois quittent Le Vaillant par la crainte des Cafres..... 316
Le Vaillant laisse son camp, et, avec une faible escorte, s'avance dans le pays des Cafres..... 318
Kraal des Cafres abandonné. — Forêt immense... 319
Autre kraal de Cafres abandonné. — Le Vaillant traverse plusieurs petites rivières..... 320
Le Vaillant campe à Keés-Fontein. — Il rencontre dix Cafres..... 322
Ces Cafres confirment la nouvelle du naufrage du vaisseau anglais le Grosvenor sur la côte des Tamboukis..... 323

DATES.		PAGES.
	Le Vaillant retourne à son camp de Kocks-Kraal.	324
	Discussion géographique sur l'étendue des Voyages de Le Vaillant à l'est de la grande rivière du Poisson.	324
	Le Vaillant lève son camp, et donne des conseils à Haabas.	329
4 déc.	Le Vaillant se met en marche pour les Sneuw-Bergen, ou les montagnes de Neige.	Ibid.
16	Il atteint la petite rivière des Poissons.	330
	Émigration de sauterelles.	331
3 janv. 1783	Bly-Rivier, ou rivière de la Joie.—Vogel-Rivier. — Troupe innombrable de spring-bocken.	332
	Platte-Rivier.—Femme hottentote, avec le tablier ou les languettes aux parties naturelles.	333
	Réfutation de l'erreur de Le Vaillant à ce sujet.	334
	Beaux sites de Sneuw-Bergen. — Rivière Jubers.	Ibid.
	Rivière Zondag. — Rencontre de Hottentots voyageurs.	335
	Rivière Camdebo. — Habitation de deux frères nègres.	Ibid.
	Fontaine Kriga. —Kriga-Valey.	336
	Rivière de Traka, qui coule dans un sens opposé à celui de Zwarts-Rivier.	337
1er mars	Le Vaillant arrive sur les bords de la Gamka, ou rivière du Lion.	338
	Il traverse la rivière des Buffles.	Ibid.
	Il arrive à Werkeerde-Valay, et y trouve Boers.	339
27	Il évite les habitations, et arrive chez Slabber, où il séjourne.	340
2 avr.	Boers envoie ses chevaux à Le Vaillant, qui rentre dans la ville du Cap.	341

§ III.

Observations de Le Vaillant sur les Hottentots-Gonaquois, les Hottentots proprement dits, les *Boschimans et les Cafres.*

	Différence des Hottentots-Gonaquois d'avec les Hottentots proprement dits.	342
	Habillement des Hottentots-Gonaquois.	Ibid.
	Habitations des Hottentots-Gonaquois.	343
	Des Gonaquoises.	344
	Mariage, et armes des Gonaquois.	345
	Industrie des Gonaquois.	347

DATES. PAGES.

Leur manière de se nourrir et de fumer..... 348
Leur manière de diviser le temps..... 349
Autorité des chefs chez les Gonaquois..... 350
Hottentots proprement dits. — Leur caractère.... Ibid.
Leur industrie..... 351
Opinion de Le Vaillant sur la circoncision chez les Hottentots, et sur les tabliers des femmes hottentotes..... Ibid.
Portrait des Hottentots..... 352
Funérailles..... 354
Mélange des Hottentots avec les blancs et les nègres. Ibid.
Portrait des Cafres..... 356
Leur industrie..... 357
Leurs habitations..... 358
Circoncision. — Armes..... 359
Funérailles..... 360
Boschimans. — Hottentots-Chinois..... Ibid.

CHAPITRE X.

Second voyage de Le Vaillant dans l'intérieur de l'Afrique, par le cap de Bonne-Espérance, pendant les années 1783, 1784 et 1785.

§ I.

Séjour de Le Vaillant au Cap et dans les environs.

Arrivée d'un régiment français à la ville du Cap.. 361
Révolution qu'il opère dans les habitudes..... 362
Le Vaillant donne des plumes d'autruche aux dames..... 363
Aventure qui fit cesser les divertissements..... 364
Le Vaillant arrange sa collection..... 365
Il visite Rooge-Sand, et le canton des Vingt-quatre Rivières..... 366
Il parcourt tous les autres cantons de la colonie... 367
25 oct. 1783 Départ du fiscal Boers pour l'Europe..... Ibid.
Observations de Le Vaillant sur les colons du Cap. 368

§ II.

Voyage de Le Vaillant dans l'intérieur, chez les grands et petits Namaquois.

14 juin Préparatifs du voyage..... 370
Vue de Piquet-Berg. — Grotte de Heere-Logement. 371

DATES.		PAGES.
4 juil.	Rivière des Éléphants	372
	Dwars-Rivier, ou rivière des Koignas	373
	Chasse à Barkhoove, ou Krekenap	374
	Krakeel-Klip	375
	Schuit-Klip	376
	Souffrance de la caravane. — Mortalité parmi les bœufs, et embarras de Le Vaillant causé par la disette d'eau	377
	Le Vaillant va à la recherche de Klaas-Baster, et le trouve	379
	Détails sur Klaas-Baster et sa famille	380
	La caravane arrive à Zwarte-Doorn-Rivier	382
	Le Vaillant rencontre Piet-Pinard. — Détails sur ce chasseur	383
	Arrivée à Oog-Fontein, ou fontaine de l'OEil	384
	Le Vaillant arrive au Namero, ou à l'habitation de Vander Westhuysen	Ibid.
	Il réconcilie les frères Baster avec leur père, et toute leur famille	385
	Le Vaillant arrive aux montagnes de Kamis	Ibid.
	Neige dans les montagnes. — Habitation de Cloete. — Changement de température à la rivière Verte.	386
	Retour au Namero.—Nouvelle rencontre de Pinard.	387
	Le Vaillant arrive à Matjès-Fontein	Ibid.
	Erreur de Le Vaillant, qui confond la rivière Kaussi ou Koussie avec la rivière Bitter de Burchell, qui est la rivière sèche de Le Vaillant	388
11 sept.	Détails sur la veuve d'un chef des Namaquois	389
	Le Vaillant arrive dans une autre horde de Namaquois	390
	Il arrive à l'habitation de Schoenmaker	Ibid.
	Détails sur Schoenmaker	391
	Le Vaillant s'avance dans les montagnes. — Brand-Kraal	392
	Huttes de Boschimans.—Nid d'oiseaux monstrueux.	393
	La caravane arrive au grand fleuve, ou fleuve Orange	394
	Sa description	395
	Animaux qu'on trouve sur ses bords	396
	Fontaine du Zèbre	397
	Le Vaillant met le feu à un bois	398
	Rencontre de Benfry. — Détails sur cet homme	400
28 oct.	Le Vaillant laisse son camp sur les bords du fleuve,	

DATES. PAGES.

le traverse, et continue son voyage avec une escorte 400
Ses chasses. — Plaine desséchée. — Kraal. — Gamma-Rivier 401
1783 Le Vaillant aperçoit plusieurs girafes, et en tue une 402
Il la transporte dans son camp et la dépouille. — La peau de cette girafe est apportée en Europe, au Jardin des Plantes de Paris 403
Rencontre d'une horde de Caminouquois 404
Le Vaillant quitte de nouveau son camp, et s'avance dans l'intérieur 405
On arrive à la rivière des Lions ..... Ibid.
On traverse un kraal de Namaquois 406
Draay-Rivier, ou rivière tortueuse 407
Ruisseau à sec. — Troupe de lions 408
1784 Kraal de Namaquois 409
6 janv. Arrivée de Le Vaillant chez les Koraquois 410
Le Vaillant leur donne pour chef Haripa 411
Inauguration d'Haripa 412
Arrivée à la rivière des Poissons 413
Discussion (en note) sur la géographie de cette partie des voyages de Le Vaillant 414
14 Séjour de Le Vaillant sur les bords de la rivière des Poissons 415
24 Le Vaillant quitte les bords de la rivière des Poissons, et se rend dans une horde de Kabobiquois. Ibid.
Détails sur cette horde 416
9 févr. Le Vaillant la quitte pour aller dans une autre ... 417
Violent orage 418
Le Vaillant arrive dans cette autre horde 419
Halte sur les bords d'un lac de sel 420
Le Vaillant a des visions et la fièvre, nommée calenture 421
Le Vaillant se rend chez les Houzouanas 422
Détails sur les Houzouanas 424
Effroi qu'ils inspirent à la caravane 425
Le Vaillant continue sa route dans les montagnes. 426
Les Houzouanas s'offrent de le reconduire à la rivière des Poissons 427
Le Vaillant y varie ses campements 429
Le Vaillant délivre une horde de Namaquois d'un lion et d'une lionne féroces 430
Remarques sur les contrées où se trouve la girafe.. 431
Le Vaillant visite une nouvelle horde de Namaquois. 432

DATES.		PAGES.
	Nouvelle espèce d'écureuil, de chauve-souris. — Zèbre isabelle	433
	Le Vaillant retourne à la rivière Orange	Ibid.
	Il revoit son camp. — Perfidie de Benfry	434
	Les Boschimans volent les bœufs de Le Vaillant	435
	Il se met à la poursuite de ces brigands, et retrouve ses bœufs	436
	Le Vaillant visite les Gheyssiquois	Ibid.
	Spectacle que présente la rivière Orange pendant la crue des eaux	437
	Le Vaillant reçoit la visite de plusieurs Gheyssiquois, et autres Hottentots	438
31 mai	Le Vaillant continue, avec une caravane de quatre-vingt-douze personnes, sa route sur les bords de la rivière Orange	439
27	Il campe sur un banc de tourbe qui prend feu	440
	Ermitage bâti par Schoenmaker. — Troupe d'éléphants	441
	Séjour à l'Ermitage. — Grande chasse combinée par les Namaquois	442
	Le Vaillant tombe malade	444
	Il rencontre une famille du Cap allant chercher fortune	Ibid.
	Conseil qu'il lui donne	445
	Le Vaillant arrive au Kaussi, ou Koussie	Ibid.
	Le Vaillant est attaqué d'une violente esquinancie.	Ibid.
	Il est guéri par des Namaquois	446
	Il reçoit la visite de Nasup, chef d'une horde de Hottentots	447
	Le Vaillant arrive à l'habitation de Vander Westhuisen	448
	Intrépidité de la fille de ce colon	Ibid.
	Le Vaillant repart et arrive sur les bords de Groene-Rivier (la rivière Verte)	449
	Les Boschimans enlèvent deux bœufs. — On les reprend	450
	Le Vaillant se rend dans la horde de Klaas-Baster.	451
	Il y trouve Schoenmaker	Ibid.
	Heere-Logement. — Verloore-Valley, lieu favorable pour la chasse aux oiseaux	453
	Le Vaillant se détache de sa caravane, et visite la baie de Sainte-Hélène	Ibid.
	Le Vaillant se rend à la baie de Saldanha, et revoit son ami Slabber	454
	Le Vaillant rentre dans la ville du Cap	455

DATES. PAGES.
14 juil. Il s'embarque pour retourner en Europe 455
1785 Il éprouve deux tempêtes..... Ibid.
1er janv. Il arrive à Paris 456

§ III.

Observations faites par Le Vaillant, pendant son second voyage, sur les petits et grands Namaquois, sur les Caminouquois, les Koraquois, les Kabobiquois, les Houzouanas et les Gheyssiquois.

Petits Namaquois.—Limites du pays qu'ils habitent. 456
Habillement et habitations des petits Namaquois.. 458
Des Caminouquois et des grands Namaquois..... 459
De l'habillement, des armes, danse, etc., des grands Namaquois..... 460
Des Kabobiquois..... 462
De leur habillement, armes, etc..... 463
Des Houzouanas..... 465
Leur forme et figure, etc. — Singulière conformation des femmes..... 467
De l'habillement des femmes chez les Houzouanas. 468
Habitations des Houzouanas, et leurs armes..... 469
Des Gheyssiquois..... 470
Des femmes chez les Gheyssiquois, et du caractère de cette nation..... 472

§ IV.

Préliminaires sur le vocabulaire hottentot.

Des différentes espèces de clapement..... 473
Vocabulaire hottentot..... 474

CHAPITRE XI.

Voyage de B. Stout sur la côte de la Cafrerie, en 1796.

§ I.

Préliminaires.

Détails sur Benjamin Stout, et sa relation..... 476

DATES. PAGES.

§ II.

Naufrage de l'Hercule. Voyage par terre au cap de Bonne-Espérance.

19 mars 1796 Benjamin Stout s'embarque pour aller aux Grandes-Indes. 478
1er juin Il fait naufrage sur la côte d'Afrique..... Ibid.
Mesure qu'il prend dans son malheur..... 479
Lieu de son naufrage..... 480
Les Cafres se saisissent des premiers naufragés qui abordent..... 481
Ils les secourent..... Ibid.
Renseignements sur le naufrage du Grosvenor..... 482
Craintes qu'éprouvent les naufragés..... 483
Détails sur les Cafres; leur adresse..... 484
Les Cafres consentent à conduire les naufragés au Cap..... 485
23 juin Les naufragés se mettent en marche pour aller au Cap..... 486
25 Ils rencontrent une horde de Cafres cruels..... 487
On arrive à Groote-Visch-Rivier..... 488
Tentative d'un Cafre pour s'emparer du couteau d'un matelot..... Ibid.
Troupe innombrable de gazelles. — Beau pays.... 489
Inquiétude des naufragés..... 490
Ils arrivent à l'habitation d'un colon européen nommé Du Pliesies..... 491
Tyrannie du gouvernement du Cap envers les colons..... 492
2 juillet Les naufragés se mettent de nouveau en marche. 493
Lieu nommé passage des Boschimans..... 494
16 Les naufragés entrent dans le Lange-Kloof, et le traversent..... 495
17 Les naufragés se séparent..... 496
22 Stout arrive à Zwellendam..... 497
Il est bien accueilli par l'amiral Elphinstone..... Ibid.
nov. Stout s'embarque pour retourner en Europe, et arrive à Crook-Haven en Irlande... ..... Ibid.

DATES. PAGES.

§ III.

Observations générales du capitaine Stout, sur les peuples de la côte orientale de la région du cap de Bonne-Espérance.

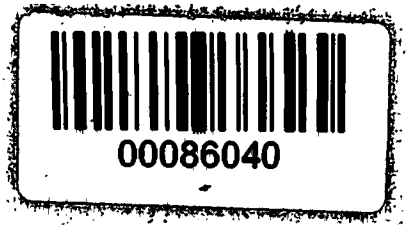
Fertilité de la Cafrerie. — Sa faible population. — Culture et habitations..... 498
Caractère des Cafres-Tamboukis, et conduite atroce des colons à leur égard..... 499
Des Boschimans.—Leur conformation et habitudes. 500
Opinion de Stout sur les travaux des missionnaires. 501

CHAPITRE XII.

Voyage de L. Degrandpré au cap de Bonne-Espérance.

1787 Détails nautiques pour doubler le cap de Bonne-Espérance, y aborder, et sortir de la baie de la Table..... 502
Description de l'île Robben..... 503
Industrie des forçats qui y sont déportés..... 504
Sources singulières qu'on y trouve..... 505
Description de la ville du Cap..... 506
Description du jardin de la compagnie..... 507
Églises et bibliothéque de la ville..... 508
Situation de la ville du cap de Bonne-Espérance, et du cap des Aiguilles..... 509
Saisons au Cap. — Naufrage d'un vaisseau..... 510
Aventure touchante d'une jeune femme..... 511
Environs de la ville du Cap..... 513
Faute du gouvernement hollandais. — État militaire au Cap..... 514
Excursion de M. L. Degrandpré à la baie de Sainte-Hélène..... 515
De la montagne de la Table..... 516
Constitution *géologique* des montagnes du Cap.... 517
Sentiment de M. Degrandpré sur les Hottentots... 518
Sur le tablier des femmes hottentotes..... 519
Guerre des colons et des Boschimans..... Ibid.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME XVI.


00086040

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015